
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06913263 1



57

HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÈME ET DE MORAVIE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'EN 1741.

PAR

A. Bost,

Ministre du saint Évangile.

TOME PREMIER.

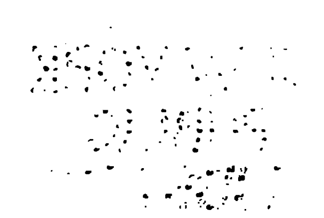


GENÈVE,

M.me SUSANNE GUERS, LIBRAIRE,

Rue de la Cité, n.° 219.

1831



Genève, Impr. de P. A. Bonnant.

PRÉFACE.

Quoique l'ouvrage actuel présente, comme son titre l'annonce, une histoire assez complète de l'Église des Frères jusqu'à l'époque indiquée, je dois déclarer d'entrée qu'il n'a point été composé cependant avec les prétentions de ce qu'on appelle communément un historien. Il y a sans doute quelque avantage à ce qu'un écrivain, après s'être fait de son sujet une idée convenable, maîtrise en quelque sorte et dispose sa matière d'après cette idée, y coordonne les événements, juge les faits et leurs causes, et vivifie ainsi ce qui, sous une autre plume, n'eût été qu'un amas incohérent de récits successifs, une chronique languissante.

Mais ce genre a ses graves inconvénients, et peut facilement offrir plus de beauté apparente que de bonté réelle. On risque par-là d'avoir, sans s'en douter, les événe-

ments modifiés par l'auteur, au lieu des événements eux-mêmes; et la vérité peut y perdre à proportion de l'agrément qu'en retire le lecteur.

Peut-être aurait-on pu cependant, tout en évitant une partie de ces inconvénients, présenter sur le sujet de l'ouvrage actuel quelque chose de plus travaillé que ce que j'offre au public chrétien. Mais, soit amour pour la simplicité et respect pour la beauté des faits mêmes que j'avais à faire connaître, soit peut-être, avant tout, défaut de forces, je me fais un devoir de l'avouer, j'ai suivi dans cet ouvrage un plan beaucoup plus simple.

Plus j'ai étudié l'histoire ecclésiastique en général, et vu dans ses détails celle de nos temps, même dans le réveil que Dieu suscite maintenant de toutes parts, plus aussi j'ai été frappé de la beauté éminente de la portion de l'histoire ecclésiastique que je publie ici. A mesure que ses merveilles se présentaient à moi dans quelque nouvel ouvrage, je gémissais de les voir presque entièrement ignorées des Chré-

tiens qui parlent la langue française : et mon idée primitive a été tout simplement de traduire quelqu'un des ouvrages allemands qui sont si riches en ce genre de beautés.

Mais là, tout en rencontrant l'inconvénient d'une surabondance de matières, je fis en même temps une observation qui recommande d'elle-même le présent ouvrage. Autant que je sache, les traits les plus saillants de l'histoire des Frères, ne sont, même à l'heure qu'il est, réunis en corps d'histoire dans aucun écrit : on a des milliers de volumes sur ce sujet; mais tous ceux que j'ai pu voir, et bien décidément tous ceux qui existent en français, sont incomplets d'un côté ou de l'autre; les uns donnant bien le fil suivi de l'histoire, mais sans ces détails vivants et édifiants que j'ai en vue; les autres présentant une partie de ces derniers, mais une faible partie seulement, et sous une forme décousue qui les détache les uns des autres.

Ces circonstances m'ont donc conduit au plan de publier, avec tout le dévelop-

pement possible, les fragments les plus intéressants de l'histoire des Frères dont je viens de parler, puis de ne donner la suite des événements qu'autant que cela serait nécessaire pour atteindre pleinement ce premier but. Je ne suis par conséquent, dans une grande partie de cet ouvrage, que simple traducteur : j'ai compilé et entassé les faits avec avidité toutes les fois que j'ai pu trouver, sur un même événement, des détails édifiants renfermés en divers auteurs : je n'ai guère été historien que pour fondre ensemble ces divers éléments, afin qu'on n'y rencontrât pas de redites ; et encore dois-je répéter qu'à cet égard j'ai bientôt senti la tâche surpasser mes forces.

Quant à la vérité des faits, je crois qu'on peut tenir mes autorités pour très-respectables. Outre que la nation allemande qui me les fournit, jouit en général d'une réputation affermie de droiture et de solidité, les Frères Moraves en particulier, et leurs écrivains, partagent cette même réputation à un très-haut degré ; et leurs écrits por-

tent tous les caractères qui peuvent la mériter.

Les deux auteurs que j'ai principalement suivis, *Kranz* et *Spangenberg*, se distinguent, encore sous ce rapport, entre tous les autres : le premier, d'autant plus précieux qu'il est chroniqueur plus froid et plus sec; le second, plein de détails empreints des traits du naturel, calme sans froideur, et qui a joui pendant toute sa vie d'une réputation universelle et non contestée d'homme sage et éclairé.

Quant aux moyens d'instruction de ces auteurs eux-mêmes, personne n'a été placé aussi bien qu'eux pour acquérir une parfaite connaissance des faits, et pour consulter les documents les plus authentiques. Pour l'histoire moderne de leur Église, les écrivains que je traduis étaient sur les lieux et témoins oculaires; ils ont joui d'une partie de ces avantages, même pour l'histoire ancienne, puisque Herrnhout est aux frontières de la Bohème. Ils ont donc été plus en état qu'aucune autre classe d'auteurs de consulter les pièces, les tra-

ditions, et dans la plupart des cas, les personnes mêmes impliquées dans les événements qu'ils rapportaient. *Comménius* pour l'histoire ancienne et *Kranz* pour la moderne, ont dit le plus souvent ce qu'ils ont vu, et ce que leurs propres mains ont touché.

Sans faire l'étalage des titres de tous les ouvrages que j'ai consultés pour cette histoire, voici ceux que j'ai principalement suivis. Je les range dans la proportion de l'importance que je leur ai donnée dans la confection de cet écrit :

1° GEDENKTAGE, etc., c'est-à-dire *Jours mémorables de l'Église ancienne et moderne des Frères*, 1 vol. in-8, Gnadau. Cet ouvrage est la base du mien; et je l'ai inséré tout entier dans l'ouvrage actuel. Il est plein de vie et d'une douce chaleur.

2° ERZÄHLUNGEN, etc., c'est-à-dire *Récits tirés de l'histoire de l'Église des Frères, dédiés à la jeunesse de ces Églises*, 4 vol. in-12, Barby. Ce joli ouvrage est pareillement inséré tout entier dans celui-ci, jusqu'à l'époque où je l'ai conduit,

sauf ce qui était déjà contenu dans le précédent.

3° KRANZ, son *Histoire ancienne et moderne de l'Église des Frères*, 1 gros vol. in-8, Barby. Cet ouvrage est classique et officiel chez les Frères; c'est celui qui fait autorité lorsqu'on veut consulter le fil des éléments qui les concernent. Par cela même que l'auteur a voulu tout embrasser, il s'est borné aux traits généraux, et il est habituellement aride : il ne m'a servi que de canevas et de cadre pour remplir les lacunes qui existaient entre les événements rapportés dans les deux ouvrages que j'ai nommés plus haut.

4° SPANGENBERG, sa *Vie de Zinzendorf*,[1] 8 vol. in-8.

5° Enfin les BUDINGISCHE SAMMLUNGEN, *Recueil de Budingen*, 18 vol. in-12, con-

[1] Afin d'éviter aux lecteurs français une prononciation à la fois fausse et désagréable, de ce nom de *Zinzendorf* qui reviendra si souvent, nous leur dirons qu'ils peuvent prononcer la première syllabe de ce mot (*zin*) comme les deux dernières de *racine*, la seconde (*zen*) comme les deux premières de *seneçon*, et la dernière comme elle est écrite.

tenant uniquement des pièces authentiques ou officielles relatives à l'histoire des Frères. Ce recueil extrêmement instructif et curieux, donne une idée que rien ne peut remplacer, de l'état extérieur et intérieur de cette Église, quoiqu'il soit moins riche pour l'objet direct de cet ouvrage, l'édification proprement dite.

Voilà mes matériaux, mes autorités et les sources où j'ai puisé. Mais j'insiste pour qu'on se rappelle bien le but que je me suis proposé en publiant cette histoire. J'ai travaillé comme un simple fidèle pour de simples fidèles. Mon désir a été qu'autant que possible, toute âme avide, non d'histoire mais d'édification, pût trouver ici, même à l'ouverture du livre, quelque chose qui satisfît ce besoin, et qui la conduisît ou la laissât dans la communion, j'aime à dire dans la société de son Sauveur. On conçoit d'après cela, que j'ai évité ou extrêmement abrégé toutes les choses que l'on pourrait appeler de la *politique d'Église*, les négociations temporelles ou même religieuses avec les gouvernements ou

avec d'autres Églises, les choses savantes, les affaires de synodes, même les choses en apparence spirituelles mais destituées du sceau de l'Esprit de vie. Quelque naturelle et nécessaire que soit l'existence des Églises, et tant bien soient-elles composées, elles ne sont et ne seront jamais, après tout, que des sociétés d'hommes, dans lesquelles, dès qu'elles agiront en corps, on apercevra presque toujours, à côté des fruits de l'Esprit, des restes des passions humaines, de l'amour-propre, de l'ambition, de l'intrigue. Sauf certains temps extraordinaires, ce n'est que dans les actions isolées des individus qu'on rencontre ces traits vifs et brillants qui annoncent la présence de Dieu. Les Églises délibèrent, les individus agissent; les Églises envoient, mais les missionnaires travaillent; ce sont les soldats qui gagnent la bataille, et les généraux qui en ont l'honneur; et après les premiers temps de dévouement de la part des véritables fondateurs d'une œuvre, une hiérarchie quelconque finit toujours par s'emparer du fruit de leurs travaux, et par

en tirer quelque avantage humain, quoiqu'elle n'hérite de leur couronne qu'après l'avoir dépouillée de sa vraie grandeur, de ses épines.

Ce sont des réflexions de ce genre, jointes à un affaiblissement de l'homme extérieur dont je rends grâces à mon Dieu du fond de mon âme, qui m'ont porté à finir mon travail à l'époque où je le laisse pour le moment. L'histoire générale prend dès lors une telle extension, que si j'avais voulu la donner avec les détails qui font mon principal objet, l'ouvrage fût devenu énorme et n'eût également pas répondu à mon but principal. J'ai senti que même dans l'ouvrage actuel j'étais involontairement entraîné par l'histoire générale loin de ma première idée : — et si jamais je donne une suite à ces volumes, ce ne sera décidément qu'un recueil de morceaux détachés, qui réponde plus directement au but exprimé plus haut.

On sent que partant de tels principes, je n'ai pu m'attacher à la recherche d'un style qui convînt à des gens délicats. La seule

difficulté que présente déjà sous ce rapport un ouvrage qui se compose presque en entier de morceaux traduits, m'eût mis dans l'obligation de renoncer à cette prétention-là. Tel écrira tolérablement lorsqu'il est inspiré par des pensées qui sortent de son cœur ou de son propre cerveau, qui ne saura plus sa langue lorsqu'il faudra redire les récits d'autrui. Cette difficulté était même doublée dans l'ouvrage actuel par le caractère prononcé et original des sentiments qu'il s'agissait de transporter dans notre langue. La tendresse des Frères primitifs envers leur Sauveur, l'intime familiarité avec laquelle ils s'expriment envers lui, l'amour souvent passionné qu'ils lui témoignaient dans les premiers temps, forment en quelque langue que ce soit, une langue à part : sous ce rapport je n'ai donc pas même voulu tenter, en fait de style, quelque chose de passable, et j'ai résolu de n'écrire que pour des gens qui feraient leur deuil des belles paroles, et ne songeraient qu'aux belles choses. Non-seulement ce n'est pas pour le

monde, mais ce n'est pas pour les grands de l'Église que j'ai fait mon travail. Les héros de notre histoire sont des Galiléens; et c'est à ceux qui désirent leur ressembler que je le dédie.

J'ajoute une autre observation. Comme c'est une absurdité de conclure des ancêtres à la postérité, du père au fils, du frère au frère ou inversément, je n'ai eu, ni pu avoir en vue, en rédigeant cet ouvrage, *de porter un jugement quelconque sur l'Église actuelle des Frères*. Qu'elle soit meilleure, égale ou inférieure à celle qui l'a précédée, qu'elle vaille mieux en quelques points ou moins en d'autres, que le mal ou le bien l'emporte de peu ou de beaucoup, c'est une question sur laquelle chacun pourra porter son jugement, mais que je n'ai pas même prétendu aborder, en recueillant les faits admirables de son histoire précédente. Quels que soient les Frères qui vivent aujourd'hui, ce ne sont pas ceux qui sont morts; ils ont hérité des fondateurs de l'Église tout ce qui peut s'hériter, leurs temples, leurs maisons, leurs papiers, leur

constitution ecclésiastique, même plusieurs de leurs principes, de leurs usages et de leurs vues; mais eussent-ils toutes les grâces spirituelles de leurs prédécesseurs ou de plus grandes encore, ce ne serait cependant jamais qu'une Église ressemblant à une autre, et non pas cette autre elle-même. Si Dieu veut continuer ses grâces, il le peut, mais elles ne se propagent point selon la chair : et il a été vrai dans tous les temps, que « tous ceux qui sont d'*Israël*, ne sont pas pour cela nécessairement *Israël*, » et qu'on se vanterait inutilement d'être enfants d'Abraham, « si on ne suit les traces de sa foi. »

Il me paraît donc éminemment désirable, pour l'effet même de cette admirable histoire, que, soit l'Église actuelle des Frères, soit d'autres Chrétiens, n'en faussent pas l'effet en reportant sur les uns le jugement qui ne doit tomber que sur les actions des autres; chacun portera son propre fardeau et sa propre couronne.

Mais si c'est faire un mauvais usage de l'histoire que de s'en servir pour transpor-

ter sur les enfants la gloire acquise par les pères, il est d'autres leçons graves et salutaires, que nous pouvons en tirer; et je ne saurais mieux les indiquer qu'en transcrivant ce que dit, en traitant ce même sujet, l'un des historiens des Frères.[1]

« On apprendra par cette histoire que les Frères s'étaient rassemblés, il y a près de quatre cents ans, sur le même plan qui réunit maintenant l'Église renouvelée, et que l'idée fondamentale de ce plan était, comme l'exprime un de leurs cantiques, « de suivre Jésus-Christ, avec les yeux fixés sur lui, en oubliant en lui la joie et la douleur, la pauvreté et l'opprobre. »

« Leur histoire nous enseignera qu'aussi long-temps qu'ils sont restés sur cette base, ce peuple pauvre et méprisé a éprouvé, au milieu des plus violentes persécutions, la vérité de cette parole de Jésus, que « *les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre son Église.* » Mais nous y verrons, tout aussi évidemment, qu'en s'écar-

[1] *Erzählungen*, t. I, préface.

tant de ce point de vue capital, ils causèrent pour un temps, la destruction totale de leurs Églises. »

C'est dans le même sens que s'exprimait, au sujet de l'Église renouvelée, son fondateur le comte de Zinzendorf: « Si le peuple des Frères abandonne ses principes, il est perdu. Si nous devions en venir au point de voir se joindre à nous des gens *sans cœur*, et de nous croire obligés de nous faire, en ce sens-là, tout à tous avec eux, ce serait le chemin direct de notre perdition.

« Aussi long-temps que le point sur lequel nous nous sommes accordés et réunis, la communion de cœur avec le Sauveur, restera notre plus précieux joyau et notre affaire capitale; nous jouirons, dans sa plénitude, du privilége qu'Il a accordé à ses brebis : que, *personne ne les arrachera de sa main;* qu'*elles ne périront jamais;* qu'*elles entreront et sortiront*, et qu'*elles trouveront des pâturages*. Mais si les choses vont mal au dedans, si l'intimité de notre union avec le Sauveur vient à cesser, alors il n'y a plus rien à faire pour

l'Église : qu'alors ses membres se dispersent, qu'alors les maisons tombent en ruine : de pareils désastres sont une grâce; et dans ce cas, ce n'est pas au monde qu'il faut imputer la chute des Églises. »

« Une Église de Frères, ajoute encore Zinzendorf, ne peut subsister sans avoir pour objet direct de sa religion, l'Homme de douleur, et sans soutenir avec lui la plus intime communion. Tout doit être constitué, dès l'origine, en vue de la cessation spontanée de cette Église, dès qu'elle abandonnerait ce principe de vie. »

Quant à ces dernières paroles, nous en revenons à nos observations précédentes : Zinzendorf y exprime un beau désir; mais Smyrne, Éphèse et Rome subsistent encore, quoique le chandelier leur ait été ôté; et le secret par lequel une Église se dissoudrait en cessant d'avoir la vie, n'a pas cessé d'être un secret. Souvent le lierre reste encore collé au rocher, même après que la vie a cessé de circuler dans ses branches, et qu'il a perdu ses racines.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÈME ET DE MORAVIE.

Première Partie.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS LA NAISSANCE DU CHRISTIANISME JUSQU'À JEAN HUSS (1 — 1373).

Il est intéressant de pouvoir commencer cette histoire par cette observation importante, que les Frères Moraves actuels sont les descendants directs d'un peuple, qui, comme les Vaudois du Piémont, n'a jamais fléchi sous le joug de Rome, mais qui se rattache immédiatement par l'Église grecque à l'Église primitive. Nous allons remonter rapidement à sa première origine.

Cette société particulière est connue depuis quatre cents ans environ dans la chrétienté, sous le nom

d'*Unité des Frères*, ou des *Frères-Unis.* Ce nom est proprement celui de l'Église de Christ tout entière. Le Seigneur le lui donna dès l'époque où il dit aux siens: *Un seul est votre maître; pour vous, vous êtes tous frères.*[1] Et la dernière prière qu'il adressa à son Père fut celle-ci: *Qu'ils soient tous un.*[2]

C'est pourquoi aussi les membres des premières Églises chrétiennes se nommaient *frères* et *sœurs.* L'Unité des Frères était donc visible du temps des Apôtres, et resta plus ou moins telle pendant deux siècles environ, c'est-à-dire, aussi long-temps que les Chrétiens furent persécutés, dépouillés de leurs biens, tourmentés et mis à mort par les gouvernements païens.

Les persécutions cessèrent sous Constantin le Grand qui embrassa la religion chrétienne. Alors des peuples entiers reçurent l'Évangile de Christ; mais ce ne fut chez la plupart qu'une confession extérieure, sans conversion réelle. Le nombre des évêques attachés de cœur à leur Sauveur et à sa doctrine diminua toujours plus; ceux qui ne cherchaient que l'honneur et le crédit, la richesse et du bon temps, devinrent toujours plus nombreux; il s'introduisit dans l'Église une foule d'usages païens; et l'ignorance et la corruption s'accrurent rapidement, surtout dans les pays de l'occident.

Cependant le Sauveur conserva toujours, au milieu de cette foule corrompue, son Église propre-

[1] Matth. XXIII, 8. [2] Jean XVII, 22, 23.

ment dite, dont les membres restèrent attachés à sa doctrine et à celle de ses Apôtres, en s'efforçant d'y conformer leur vie. Plusieurs de ces fidèles demeuraient inconnus au milieu du monde; d'autres cherchaient leur salut dans la solitude, d'autres se séparant de l'Église dominante, formaient de petites congrégations indépendantes. Mais sous quelque forme qu'ils existassent, ils étaient persécutés et dispersés par des évêques ambitieux. C'est ce qui arriva surtout dans les provinces occidentales de l'empire romain, où le pouvoir de l'évêque de Rome s'accrut par-dessus celui de tout le reste de la chrétienté. Comme le patriarche de Constantinople et les évêques d'Orient ne voulurent pas reconnaître la souveraineté du pape, ni les cérémonies nouvelles et abusives qu'il introduisit successivement, leur refus causa, dans le neuvième siècle (en 861), une séparation entière de l'Église orientale (ou grecque) d'avec l'occidentale (ou latine), séparation qui a duré jusqu'à ce jour.

L'Église grecque renfermait, entre autres peuples, les Slaves, au nombre desquels étaient les habitants de la Moravie et de la Bohème. Comme c'est de ces deux derniers pays que l'Église des Frères a tiré son origine, il sera bon d'exposer comment l'Évangile s'y est introduit.

L'Évangile fut prêché déjà du temps des Apôtres en Illyrie et en Dalmatie.[1] L'histoire nous montre,

[1] Rom. XV, 19. 2 Tim. IV, 10.

dès le second siècle, dans ces contrées, des évêques et des martyrs. Mais comme ce n'était nullement le dessein des Apôtres que des nations entières embrassassent, sans se convertir véritablement, le Christianisme comme une religion de l'État, et que les individus même irrégénérés, professassent la doctrine chrétienne, les Chrétiens d'Illyrie, comme tous les autres, vécurent au commencement, disséminés au milieu de leurs voisins encore païens.

Mais le Christianisme se répandit insensiblement dans ces contrées, au point qu'en 680, on attendait au sixième concile œcuménique de Constantinople des évêques illyriens; et s'ils ne parurent pas, c'est qu'ils ne voulaient pas admettre le culte des images, ni l'adoration presque divine qu'on leur rendait.

Cependant ce ne fut qu'au neuvième siècle que la nation des Slaves embrassa le Christianisme en masse, au moyen de la prédication de deux moines grecs, Cyrille et Méthodius, hommes pieux et instruits que la sœur du roi fit venir dans ce but. Ils introduisirent dans le culte le rit grec, et l'usage de la langue du peuple. On dit même que c'est Cyrille qui est l'auteur de la traduction de la Bible en langue slavonne, dont on se sert encore chez tous les peuples slavons soumis à l'Église grecque.

De Moravie, le Christianisme se répandit bientôt en Bohème: mais les habitants de cette dernière contrée eurent de cruelles persécutions à essuyer de ceux d'entre leurs compatriotes qui professaient encore le paganisme. On ferma leurs temples, on défen-

dit, sous différentes peines, aux prédicateurs toute espèce d'enseignement, et il s'établit entre les deux partis une lutte sanglante qui dura plus de dix ans, et ne fut terminée que par l'intervention de l'empereur Otton I; mais celui-ci, de son côté, ne secourut les Chrétiens que dans l'intention de les soumettre à l'Église romaine, ce qui engagea dès cette époque une nouvelle lutte qui dura plusieurs siècles.

Une visite que fit à Rome la sœur du grand-duc de Bohème, fut un des événements qui contribuèrent le plus à répandre en Bohème l'influence de la religion romaine. Cette femme n'avait vu jusqu'alors que des évêques et des prêtres humbles et pauvres comme leur Maître, occupés de l'instruction du peuple, et enseignant dans la langue du pays, sans pompe et sans éclat. Mais la splendeur de la cour papale, ce culte latin, surchargé de cérémonies éblouissantes, produisirent sur elle un tel effet, qu'à son retour en Bohème, elle ne se donna pas de repos, qu'elle n'eût porté son frère à la fatale résolution d'introduire dans ses états la religion romaine, et d'amener ainsi sur son pays plusieurs années de troubles et de sanglantes persécutions.

Comme les États de Bohème s'opposèrent à cette innovation, le grand-duc chercha à l'introduire insensiblement. Il érigea Prague, capitale de la Bohème, en un évêché auquel il nomma un évêque allemand, catholique romain, avec ordre d'introduire le rituel latin dans le culte public. Les Bohémiens résistèrent vivement à ce dernier empiétement qu'on

tentait de faire sur leurs droits; on leur fit d'abord quelques concessions, mais ce qu'un pape avait accordé était retiré par un autre. La lutte sur ce seul point dura plus de cent ans, jusqu'à ce que le pape Grégoire VII la termina en envoyant la réponse suivante au duc Wratislas, qui avait fait de nouvelles instances pour obtenir qu'on rendît aux Bohémiens leurs anciennes libertés.

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, au prince Wratislas, salut et bénédiction apostolique! Vous demandez de nous la permission, *que le service soit célébré chez vous selon l'ancien usage en langue slavonne;* mais sachez, cher fils, que nous ne pouvons en aucune manière vous accorder votre prière; car après avoir beaucoup pesé les Écritures, nous trouvons qu'il a plu et qu'il plaît au Dieu tout-puissant, de faire célébrer le culte en langue étrangère, de peur qu'il ne soit compris de tous,[1] et particulièrement des simples; car s'il était chanté et entendu de tous intelligiblement, il pourrait très-facilement être exposé au mépris et au dégoût; ou bien des demi-savants qui le comprendraient mal, pour-

[1] Des personnes peu accoutumées à l'aveuglement, en même temps qu'à l'effronterie de Rome, pourraient faire équivoque sur cette expression, et penser que le pape, dans une sollicitude mal fondée, mais au moins paternelle, craignait qu'on *ne comprît pas* le culte. Mais non : il craignait qu'on *ne le comprît:* et ainsi, dépassant l'hypocrisie, il se retrouvait sur le terrain de cette franchise abrutie qui caractérise le dernier échelon de l'inimitié contre Dieu.

raient, en l'entendant ou en l'examinant trop souvent, introduire parmi le peuple des erreurs qu'il serait ensuite très-difficile d'extirper de leurs cœurs. Qu'on n'allègue pas ici le subterfuge qu'autrefois on a accordé en ceci quelque chose à de nouveaux convertis ou à des peuples entiers. Il est vrai qu'on l'a fait autrefois; mais il en est provenu de grands maux qu'on n'a pu détruire et déraciner qu'avec beaucoup de peine lorsque l'Église chrétienne s'est étendue et affermie; et on a vu que cette indulgence déplacée a été la racine de nombreuses erreurs. C'est pourquoi ce que votre peuple demande si déraisonnablement ne doit nullement se faire, *car nous le défendons en vertu du pouvoir de Dieu et de St. Pierre;* et nous vous exhortons vous-même à vous opposer de toutes manières possibles à une pareille légèreté. Ordonné ainsi à Rome, en l'an 1079. »

Voilà le ton impérieux sur lequel parlaient, alors et dans les siècles suivants, les papes à des rois et à des princes. Il est vrai que les Bohémiens se sentirent par-là d'autant plus repoussés d'embrasser les rits de l'Église romaine; mais fatigués par les ordres toujours répétés et toujours plus sévères des papes, ils commençaient à se refroidir dans leur zèle pour la pureté de la doctrine et du culte, lorsque, juste au temps convenable (en 1176), une forte division de Vaudois vint en Bohème, et les encouragea à rester fermes dans la vérité, telle qu'ils l'avaient reçue dès le commencement.

Comme ces Chrétiens vaudois figurent souvent

dans l'histoire ancienne des Frères, il sera nécessaire d'insérer ici une courte notice à leur sujet.

On n'a pas de données certaines sur leur origine; ce qui forme une présomption de plus en faveur de l'opinion, qu'ils sont du nombre de ces peuplades qui reçurent l'Évangile du temps des Apôtres, ou peu après.

Nous venons de dire qu'aussi long-temps que les Églises primitives restèrent fidèles à la doctrine de Christ et de ses Apôtres, elles formèrent ensemble l'Église de Christ. Mais lorsque après la cessation des persécutions de la part des païens, la chrétienté tomba dans le relâchement et l'erreur, ceux qui reconnurent cette décadence sentirent le besoin de se rapprocher les uns des autres, et de se réunir pour maintenir la vérité évangélique selon l'Écriture, pour y conformer leur vie, et constituer leurs Églises sur le modèle de celles des Apôtres.

Comme ils étaient persécutés pour cela par des Chrétiens déchus, ils cherchèrent quelque repos et quelque sûreté dans des contrées écartées. Un nombre considérable de Chrétiens de ce genre vivaient déjà au huitième siècle, et selon quelques historiens encore beaucoup plus tôt, dans les profondes vallées des hautes Alpes italiennes, dont le sommet est constamment couvert de neiges. Selon l'opinion de quelques-uns, ce fut cette retraite qui devint l'origine de leur nom *Vaudois*, habitants des *vallées* (des *vaux*, selon l'ancienne expression), *Vallenses*. Ils rattachent, de même que leurs descen-

dants, leur religion et la suite de leurs évêques au temps des premiers Chrétiens, et même des Apôtres. On n'a pas, il est vrai, de faits authentiques qui nous montrent quand et comment s'est formée cette Église remarquable des Vaudois; car ils n'auront pas beaucoup écrit sur leur histoire dans les premiers temps; et s'ils ont fait quelque chose de pareil, on conçoit facilement qu'au milieu des persécutions continuelles de la cour de Rome, et dans un temps où l'on n'avait que de rares manuscrits, ce travail ait pu se perdre.

Cependant il est digne de remarque que leurs ennemis les plus acharnés appuient de leur propre témoignage la supposition de leur origine apostolique. Entre plusieurs autres, Reinerus Sachon, qui avait d'abord été lui-même un de ces Vaudois, mais qui s'en sépara ensuite, et devint, comme il arrive dans ces cas, leur plus cruel persécuteur, écrivait au treizième siècle : « Parmi toutes les sectes, » (comme il appelle toutes les sociétés religieuses qui s'étaient séparées de l'Église romaine), « parmi toutes les sectes il n'y en a pas de plus dangereuse que celle des Léonistes (c'est ainsi qu'on appelait alors les Vaudois); et cela pour trois raisons: 1° parce que cette secte est plus ancienne que les autres : quelques-uns la font remonter au temps du pape Sylvestre; d'autres au temps des Apôtres : 2° parce qu'elle est généralement répandue; car il n'y a presque pas de pays où cette secte ne se soit glissée : 3° parce que toutes les autres se rendent abominables par leurs

doctrines impies, tandis que celle-ci a une grande apparence de piété, puisque ces gens vivent justement aux yeux des hommes, ont des idées saines et convenables sur la Divinité, et conservent aussi tous les articles du Symbole des Apôtres. On ne peut leur reprocher que leur haine pour l'Église romaine et pour le clergé. »

Au lieu de l'origine que nous avons indiquée plus haut du nom Vaudois, certains auteurs l'attribuent à l'union que soutinrent ces Chrétiens avec les disciples d'un certain Pierre Valdus, qui fut l'instrument d'un grand réveil en France dans le milieu du douzième siècle. Cette opinion est pleinement réfutée par une connaissance plus exacte de l'histoire de ces temps; mais la liaison des Vaudois avec ce respectable témoin n'en est pas moins un fait constant et important. Valdus était un négociant riche et considéré de Lyon. Un jour qu'il était à table en partie de plaisir avec des amis, l'un d'eux tomba mort subitement d'un coup d'apoplexie. Cela rendit Valdus pensif sur l'état de son âme et sur son salut éternel. L'étude des Saintes-Écritures et la lumière du Saint-Esprit le conduisirent à la conversion et à la foi au Sauveur; et dès lors, distribuant son bien en aumônes abondantes, il s'efforça en même temps de répandre la connaissance de la vérité évangélique parmi ses concitoyens, en leur expliquant l'Écriture-Sainte dans la langue du pays. Bientôt on vit affluer de toute la contrée une telle multitude d'auditeurs, que ce mouvement excita l'envie des prêtres romains, plongés

dans l'ignorance et la débauche. Il éclata une persécution qui dispersa ces Vaudois dans plusieurs contrées; un grand nombre d'entre eux s'enfuirent en Bohème, où Valdus lui-même doit s'être rendu avec eux, et avoir fini ses jours. Et c'est là l'origine de la liaison de ces témoins de France avec ceux de Bohème.

Ces Vaudois et ces Bohémiens réunis eurent alors des intervalles de temps assez calmes. Ils formèrent un culte régulier, veillant entre eux à une bonne discipline, et tenant en plusieurs endroits des assemblées secrètes; en d'autres lieux, ils les tenaient même publiquement.

Ils s'intéressaient aussi, selon leurs forces, à ceux de leurs frères vaudois qui étaient restés dispersés; et ils leur envoyaient, en Angleterre, en Hongrie, dans le Brandebourg, dans la Poméranie et dans d'autres contrées, des ministres pris d'entre eux. Cela dura ainsi sans éclat pendant plus de deux cents ans, jusqu'à ce que, découverts par l'imprudence de deux de leurs prédicateurs, ils furent persécutés cruellement, et obligés de s'enfuir pour la plupart dans d'autres lieux encore, comme nous le verrons plus loin.

Pour en revenir à ce qui concerne plus particulièrement la Bohème et la Moravie, les efforts des évêques de Rome, jusqu'au quatorzième siècle, se dirigèrent surtout vers l'introduction du rituel latin dans le culte public de ces contrées. Mais sous le règne de Charles IV, les choses en vinrent au point qu'il ne s'agit de rien moins que de faire admettre décidé-

ment toutes les superstitions et les abus qui étaient devenus régnants dans l'Église occidentale. Dans ce dessein, le pape et l'empereur érigèrent en 1350 l'évêché de Prague en archevêché, y établirent une université, et y placèrent des professeurs allemands et italiens: on ne se contenta plus seulement d'introduire dans les Églises la langue latine et les cérémonies romaines, mais il fut aussi défendu aux ecclésiastiques de se marier, et la coupe fut ôtée au peuple dans le repas de la cène, de sorte que ceux qui voulaient communier sous les deux espèces et selon l'institution du Seigneur, étaient obligés de le faire secrètement dans leurs maisons et dans des lieux écartés. Mais ils le firent; et ainsi, dès le jour où la religion romaine s'introduisit en Bohème, le protestantisme y exista pareillement, et y prit une forme toujours plus prononcée. Les fidèles trouvèrent toujours quelques prêtres bien disposés, qui se prêtaient à un culte plus évangélique, quoiqu'ils s'exposassent ainsi à toutes sortes de mauvais traitements, et même à la mort. Plusieurs nobles, il est vrai, qui ne voulaient pas perdre la faveur et les places de la cour, se laissèrent entraîner peu à peu à admettre toutes les opinions et les usages de l'Église romaine; mais parmi ceux-mêmes qui se joignirent extérieurement à cette Église, il en resta un grand nombre qui s'opposaient en secret à ses fausses doctrines; et Dieu suscita, surtout parmi les ecclésiastiques, des hommes de bien, qui s'élevèrent publiquement dans les temples, dans les écoles, et même

dans l'église du château de Prague, contre la corruption croissante, et préparèrent ainsi la belle œuvre dont nous donnons l'histoire.

Au nombre des premiers que nous présente l'ordre des temps, nous trouvons d'abord Jean Militsch, homme savant, pieux et zélé, d'une race noble de Moravie, et prédicateur de l'église du château, en 1360. Il attirait à ses prédications un tel concours, que pour satisfaire l'avidité du peuple, il était souvent obligé de prêcher trois fois par jour, soit en langue bohémienne pour les indigènes, soit en langue allemande pour les étrangers. Ses sermons et sa conduite sans reproche portèrent un grand nombre d'âmes à un changement de vie extraordinaire, comme cela eut lieu entre autres chez trois cents femmes de mauvaise vie, qui s'étaient réunies pour vivre en commun, et qui donnèrent les preuves d'une véritable conversion. Elles continuèrent à rester ensemble; mais leur maison de péché devint une église qui prit le nom d'*Église de Marie-Madelaine*. Ce serviteur de Dieu ne craignait pas de déclarer publiquement qu'il préférait beaucoup ces pécheresses converties à toutes ces autres femmes qui vivaient dans les couvents sous le nom de nonnes. Il forma à Prague une école où les jeunes gens s'instruisaient dans la théologie d'après l'Écriture-Sainte; et en général il arracha à l'Église romaine, par la force de ses prédications et de ses écrits, un grand nombre d'adhérents soit de Bohème, soit d'autres contrées. L'empereur Charles IV l'estimait beaucoup; mais

le pape, comme on le concevra facilement, le détestait, surtout depuis que, pressé par sa conscience, selon son propre témoignage, ce même Militsch eut fait un voyage à Rome, pour y protester publiquement contre les doctrines et l'impiété du clergé romain.

Au retour de ce voyage, il fut mis en prison par l'archevêque de Prague, mais bientôt relâché à cause du peuple, auprès duquel il jouissait d'une haute estime. Au sortir de prison, il passa en Moravie, en Silésie et enfin en Pologne, où il ne cessa d'enseigner. Le pape le poursuivit, il est vrai, encore jusque dans cette dernière retraite, en ordonnant à l'archevêque de Gnèse d'en user envers cet hérétique frappé de l'interdit, avec toute la rigueur des lois ecclésiastiques. Mais cet ordre arriva trop tard; ce serviteur si béni de Dieu, était déjà entré dans la joie de son Seigneur par une mort bienheureuse.

Quelques années avant Militsch, et ensuite conjointement avec lui, prêchait aussi à Prague Conrad Stiekna, natif d'Autriche, où se trouvaient alors beaucoup de Chrétiens évangéliques. Il s'élevait dans ses prédications avec une liberté illimitée, et souvent avec un succès visible, contre les vices du clergé et des courtisans. Un jour qu'il avait parlé avec beaucoup de chaleur contre le luxe et l'immoralité des vêtements, les femmes de la plus haute classe de Prague en furent tellement frappées, qu'elles firent aussitôt une réforme dans toute leur mise.

A l'exemple de Militsch, il exhortait aussi ses au-

diteurs à prendre la cène sous les deux espèces. Il mourut en 1369, et fut enterré dans le cimetière de l'église du château, avec la gloire d'un fidèle confesseur de la vérité.

Encore dans le même temps, on vit paraître Matthias Janowsky, qui, après avoir étudié à Paris, avait été d'abord confesseur très-estimé de l'empereur. Il montra un zèle ardent contre les désordres de l'Église, et tâcha de profiter de la confiance dont il jouissait auprès de l'empereur, pour l'engager à travailler à une réformation, en convoquant à cet effet un concile général. L'empereur lui répondit que cela n'appartenait qu'au pape, auquel il en fit aussitôt la demande. Mais celui-ci en fut irrité à un tel point, qu'il ne se donna pas de repos, que ce souverain n'eût chassé de l'empire le pieux Janowsky. Celui-ci revint pourtant quelque temps après, et termina sa vie dans la solitude. Sur son lit de mort, il consola ses amis par l'espérance de temps meilleurs: « La fureur des ennemis de la vérité, dit-il, a maintenant le dessus; mais il n'en sera pas toujours de même; *car il s'élèvera un peuple sans apparence, sans épée, et sans pouvoir, auquel ils ne pourront résister.* » Il ajouta qu'il n'y en aurait qu'un seul d'entre eux qui verrait cet heureux temps; et les Frères remarquent qu'en effet un certain Wenceslas parvint à un âge si avancé, qu'il vit, soixante ans après, se former l'Église des Frères, dont il devint l'un des membres. Janowsky mourut l'an 1394.

Il est digne de remarque que dans ce même temps

(de 1370 à 1394) où les confesseurs dont nous venons de parler apparaissaient en Bohême, le grand et bienheureux témoin de la vérité, Jean Wiclef, s'opposait courageusement en Angleterre à la même corruption de l'Église, attaquant à la fois les abus généraux, les prétentions du pape, et les ordres monastiques, ses serviteurs. Il était professeur de théologie à l'université d'Oxford, possédait des connaissances rares, et sondait sans cesse les Écritures, ce qui lui valut de la part de ses contemporains le surnom de *docteur évangélique*. Il recommandait à tous les Chrétiens, et surtout aux docteurs, de lire la Bible fréquemment; il la traduisit en anglais pour la mettre, malgré la défense du pape, à la portée des laïques; et il produisit en général un grand effet chez ses compatriotes et chez les étrangers. On peut bien s'attendre qu'un homme d'une piété reconnue, qui attaquait les erreurs de l'Église romaine et les vices du clergé avec une profonde connaissance des Écritures, ne pouvait échapper à la persécution; mais la situation où se trouvait alors l'Angleterre, ne permit pas à ses ennemis de l'approcher de son vivant. Ce ne fut que vingt-huit ans après sa mort, savoir en 1415, que le pape put sévir contre les restes de sa personne: après que le concile de Constance l'eut condamné comme hérétique, le pape fit déterrer ses ossements et les livra aux flammes.

Mais le plus célèbre et le plus remarquable des témoins de la vérité que Dieu suscita en Bohême à

cette triste époque, est sans doute le martyr Jean Huss. Comme l'Unité des Frères tire son origine des descendants de ce fidèle témoin, il est juste que nous nous arrêtions avec plus de détails sur ce qui le concerne.

FIN DU LIVRE I.

LIVRE SECOND.

DEPUIS JEAN HUSS JUSQU'À LA NAISSANCE DE L'UNITÉ DES FRÈRES (1373—1457).

Jean Huss, professeur de l'université, et prédicateur de l'église académique de Bethléhem, à Prague, était né de parents pauvres et inconnus, et reçut son second nom, selon l'usage de ces temps, du lieu de son origine, Hussinecz, bourg du midi de la Bohème, où il nâquit le 6 juillet 1373. Il fit ses études avec succès à Prague, et fut maître ès-arts à l'âge de 20 ans, puis peu après professeur de théologie à l'université. Il n'avait été d'abord que domestique d'un professeur de cette ville, qui lui prêta des livres, et l'aida à continuer ses études.

En 1392, un riche particulier érigea et dota, à Prague, une chapelle, dans le dessein que les prédicateurs, qui jusqu'ici n'avaient osé enseigner dans la langue nationale qu'en secret et dans des maisons particulières, pussent le faire à l'avenir publiquement: cette chapelle fut appelée la *Chapelle de Bethléhem*, et Jean Huss y fut appelé comme prédicateur en 1402. Dans le même temps la reine de Bohème le choisit pour son confesseur, ce qui forma pour lui l'époque d'une grande faveur à la cour.

Il se distinguait dans tous ses emplois par une connaissance profonde de l'Écriture-Sainte, par la force de son éloquence, et par une conduite pure et sévère. Il attaquait ouvertement les désordres de la cour et du peuple, et jouissait même, auprès du clergé, de la réputation d'un homme de Dieu.

Dans le même temps s'introduisirent en Bohème les écrits de Wiclef, dont nous venons de parler. Huss trouva d'abord cet auteur trop hardi, et même dangereux; et en 1403 cette université de Prague, dont il faisait partie, signala comme hérétiques vingt-cinq de ses propositions, qu'elle défendit sous peine du feu de répandre et de professer. Mais à mesure que Huss médita ses écrits, il se trouva plus convaincu de leur accord avec l'Écriture-Sainte et avec les anciens Pères de l'Église; il représenta Wiclef, dans ses prédications, comme un homme juste et saint, et déclara franchement qu'il désirait d'aller après sa mort dans le même lieu que lui. Dès lors il fit de continuels progrès dans ces mêmes principes; et quand il vit plus tard la manière dont Wiclef fut traité, il ne reconnut plus dans la tyrannie du pape que le règne de l'antechrist.

Il put cheminer ainsi en paix pendant quelque temps, aussi long-temps surtout qu'il n'attaqua pas trop vivement le clergé. Un seul trait en fournit un exemple frappant. Lorsque au commencement de son œuvre, il ne s'attachait encore qu'aux idées générales d'une sévère moralité, et qu'il ne reprenait que la cour et la masse du peuple, quelques cour-

tisans se plaignaient de lui, en présence du roi, à l'évêque de Prague, qui leur répondit simplement que Huss avait fait serment à sa consécration de dire la vérité sans acception de personnes. Lorsque dans la suite Huss en vint à attaquer les désordres du clergé, et qu'à son tour l'archevêque vint demander au roi de lui imposer silence, le roi lui rendit sa propre réponse: « Huss n'a-t-il pas fait serment à sa consécration de dire la vérité sans acception de personnes? »

Le parti de ce courageux témoin s'accroissait d'autant plus, qu'on n'avait pas encore oublié que le pays professait originairement la religion grecque, et n'avait été soumis au joug de Rome que par une suite d'intrigues et d'injustices. Le souvenir de l'ancienne liberté religieuse, du service en langue nationale, de la communion sous les deux espèces, du mariage légitime des prêtres, vivait encore chez les peuples, et était souvent ranimé par de fidèles prédications, tandis que Rome elle-même ne cessait, par ses empiétements continuels sur les restes de liberté du peuple, d'exciter et d'irriter ces mêmes sentiments. C'est ainsi que par complaisance pour le pape, Charles IV accorda en 1361 aux Allemands qui se trouvaient dans l'université de Prague, et qui, en qualité de catholiques-romains, devaient y exercer une influence favorable à Rome, des avantages et des droits qui n'appartenaient réellement qu'aux Bohémiens. Cela engagea dans l'université, entre les étrangers et les gens du pays, une lutte longue et

opiniâtre qui jeta la division entre les professeurs et les étudiants, et qui même conduisit souvent à des voies de fait. La rupture s'étant déclarée sérieusement en 1408, Huss obtint du roi, l'année suivante, une ordonnance qui assurait trois voix à la nation bohémienne dans toutes les affaires relatives à l'université, tandis qu'elle réduisait à une les trois qu'avaient eues jusque-là les autres Allemands. Plusieurs milliers d'étudiants de cette dernière nation quittèrent alors la ville; et Huss, qui fut élu recteur par l'université en récompense de sa conduite, en fut d'autant plus haï par les partisans du pape. Le plus redoutable d'entre eux était l'archevêque Sbinek. Cet homme parvint à obtenir de la cour de Rome un ordre qui interdisait à Huss la prédication dans la chapelle de Bethléhem. Mais celui-ci n'y eut point d'égard, et répondit qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. La masse de la population partageait ces mêmes sentiments; et lorsqu'en 1410 ce même archevêque fit brûler dans la cour de son palais plus de deux cents volumes des écrits de Wiclef, le peuple ne fit que s'en moquer en chansonnant l'ignorance de l'archevêque. Effectivement, cet homme intolérant n'avait appris à lire qu'à l'époque où il fut nommé évêque; ce qui fit dire au peuple qu'il condamnait les auteurs avant d'avoir pu les lire.

Huss se déclara publiquement contre cette action déraisonnable, qui n'avait pour but que l'asservissement du peuple, et qui tendait à l'exciter à la révolte. On voit ici, à la gloire du peuple de Bohème,

le combat de la réformation dans toute sa vivacité, cent ans avant qu'il ait commencé ailleurs. Sur ces déclarations de Huss, le clergé l'accusa d'hérésie auprès du pape Jean XXIII. Il fut cité à Rome; et comme il ne pouvait se hasarder à y aller en personne, il y envoya un mandataire pour sa défense. Mais celui-ci fut mis en prison; Huss fut déclaré hérétique, et excommunié avec ses partisans; et le pape prononça d'avance l'interdit sur chaque endroit où il serait reçu. Cependant la protection du roi fit que ce premier jugement resta sans exécution. Huss en appela à un concile général, et continua de répandre la doctrine et les écrits de Wiclef, en ajoutant toujours, comme l'ont fait en tout temps les témoins de la vérité, qu'il était prêt à se rétracter, si on lui montrait ses erreurs par l'Écriture. Mais en même temps, il se prépara dès cette époque au martyre qui l'attendait.

Sa principale attaque contre le pape eut lieu en 1412, lorsque celui-ci publia presque par toute l'Europe, une croisade contre le roi de Naples et contre l'un des anti-papes de cette époque, en promettant une indulgence plénière à ceux qui prendraient part à cette guerre, ou en personne ou par des secours pécuniaires. Huss et Jérôme, son ami, s'élevèrent hautement contre une pareille publication, soit dans les auditoires de l'université, soit dans la chapelle de Bethléhem; et ils soutinrent qu'il était contraire à la doctrine de Christ d'exciter des Chrétiens à la guerre contre des Chrétiens, et de promettre dans

ce but le pardon des péchés pour de l'argent; que des ecclésiastiques ne devaient point prendre les armes pour se venger; que Dieu seul pouvait pardonner les péchés; et que par-dessus tout cela, l'indulgence ne pouvait se vendre à l'avance par jours et par années; ils ajoutaient qu'on ne devait pas plus craindre l'injuste excommunication du pape, que les Apôtres ne redoutaient celle des synagogues. Le peuple de la ville insulta publiquement les vendeurs de ces indulgences; et comme les magistrats firent décapiter trois des plus mutins, sans avoir égard aux réclamations de Huss, le peuple les honora comme martyrs, et ensevelit leurs corps dans la chapelle de Bethléhem.

Prague fut mise à l'interdit, c'est-à-dire que tout culte y fut absolument suspendu, et les églises fermées pour tout le temps où Huss s'y trouverait; la sentence fut mise à exécution. Alors Huss crut devoir céder à l'orage, et se retirer; mais il prêcha avec d'autant plus de force en d'autres villes, dans les villages et en rase campagne; de manière que, comme il arrive toujours dans des cas de ce genre, son expulsion ne servit qu'à répandre davantage l'Évangile.[1] Du reste il en appela solennellement du pape à Christ, le juste juge.

A cette époque toute l'Église d'Occident se préparait au concile général de Constance, qui devait se rassembler le 1er novembre 1414. Ce concile avait

[1] Actes VIII, 1, 4.

pour objet, d'abord de mettre fin aux troubles scandaleux de l'Église, dans laquelle on voyait alors trois papes se disputer le gouvernement, comme précédemment on en avait déjà vu deux engagés dans une semblable querelle. Il n'y avait aussi dans toute la catholicité même, qu'un cri pour demander une réformation de l'Église, dans son chef et dans ses membres; et enfin les Catholiques désiraient apaiser le mouvement religieux excité par Wiclef et par Huss.

Ce dernier fut cité devant le concile. Comme l'empereur d'Allemagne lui avait promis un sauf-conduit pour s'y rendre, Huss déclara publiquement par des lettres affichées à toutes les portes des églises, des séminaires et des couvents de la Bohème, en langue latine, bohémienne et allemande, qu'il était effectivement prêt à se rendre à cet appel. Il déclara de plus dans ces lettres, que si quelqu'un pouvait le convaincre de quelque erreur, il n'avait qu'à se présenter devant l'archevêque ou devant le concile, et que là il y recevrait réponse. A sa demande, non-seulement l'archevêque de Prague, mais même le juge des hérétiques pour la Bohème, lui remirent une déclaration d'orthodoxie; et le roi, qui lui était dévoué plus que jamais, lui donna pour compagnons trois des gentilshommes les plus considérés du pays, parmi lesquels on remarque surtout Jean De Chlum; enfin il recommanda lui-même Huss aux pères du synode.

Huss prit congé des siens par une circulaire, où

il leur disait entre autres : « ..... Vous savez que je ne vous ai enseigné aucune erreur. Persévérez dans la vérité, et confiez-vous en la miséricorde de Dieu. Gardez-vous des faux prédicateurs..... Je vais me rendre à cette grande assemblée où le Seigneur me fera la grâce d'endurer les épreuves, la prison, et même, s'il le faut, la mort la plus amère..... En tout cas notre joie sera grande en nous retrouvant dans les tabernacles éternels. »

Ce fut le 11 octobre 1414 que Huss se mit en route pour Constance. Dans toutes les villes et villages par où il passait, le peuple accourait en foule pour voir cet homme si célèbre. Partout il était reçu avec enthousiasme. A Nuremberg, il reçut la sauve-garde de l'empereur, qui paraissait le mettre en parfaite sûreté ; car elle portait : « que l'empereur avait pris sous sa protection et sous celle du saint empire, l'honorable maître Jean Huss, se rendant au concile de Constance ; qu'il ordonnait à tous les états, magistrats et sujets de l'empire de le laisser passer, s'arrêter, aller et venir, reposer et retourner en liberté chez lui, par tous les passages, portes, ponts, seigneuries, villes, bourgs, villages et châteaux, sans aucun empêchement, ni obstacle, lui et ses serviteurs, valets, chevaux, chars, et toutes propriétés. » On verra comment cette sauve-garde fut respectée des enfants de « celui qui est meurtrier et menteur dès le commencement. »

A Nuremberg Huss afficha, comme il le faisait dans toutes les grandes villes, des lettres patentes

annonçant qu'il allait à Constance pour y défendre sa foi contre tous ses accusateurs.

Le 3 novembre, il arriva dans cette dernière ville, et prit son logement chez la veuve d'un boulanger, non loin de l'endroit où le pape Jean XXIII avait déjà choisi sa demeure.

Dès le lendemain Huss fit annoncer son arrivée à ce dernier, en ajoutant que puisqu'il avait, lui Huss, une sauve-garde de l'empereur, il espérait que le chef du clergé lui accorderait aussi sa protection. Le pape reçut les chevaliers bohémiens, porteurs de ce message, de la manière la plus polie, et leur dit entre autres: « Lors même que Huss aurait assassiné mon propre frère, il ne lui arrivera rien, aussi longtemps qu'il sera à Constance. » Il leva même, après s'être entretenu avec les cardinaux, l'interdit prononcé contre Huss, en le faisant seulement prier de ne se présenter nulle part à la messe, pour éviter le scandale. Mais ces belles apparences disparurent bientôt. Quelques ecclésiastiques, entre lesquels se trouvait un des amis d'enfance de Jean Huss, le représentèrent, dans des placards publics, comme un hérétique, distribuèrent chez le pape et les cardinaux des exposés tronqués de ses doctrines prétendues erronées, et l'accusèrent de s'être élevé comme un rebelle, contre l'autorité légitime de l'Église.

Huss fut, en conséquence, cité le 28 novembre devant le pape et un certain nombre de cardinaux, qui lui déclarèrent qu'il était accusé d'hérésie. Il répondit qu'il aimerait mieux mourir que de se rendre

sciemment coupable d'aucune erreur, et qu'il était prêt à rétracter tout ce qu'il aurait pu avancer de faux, dès qu'on le lui aurait montré. Quoiqu'on parût satisfait de cette réponse, on ne le laissa pas cependant retourner chez lui, mais on lui donna une garde, et il fut emmené chez un chanoine, où il fut retenu huit jours.

De Chlum se plaignit hautement de cet acte attentatoire à la sauve-garde de l'empereur; mais le pape répondit qu'il n'y pouvait rien, étant lui-même en la puissance des cardinaux. De Chlum en écrivit alors à l'empereur, qui ordonna qu'on délivrât Huss à l'instant, fallût-il faire sauter les portes de la prison; mais le pape s'opposa à l'exécution de cet ordre. Les protestations les plus énergiques de De Chlum et d'un grand nombre de seigneurs bohémiens contre cette trahison envers leur docteur bien-aimé, furent inutiles.

Lorsque, aux environs de Noël, l'empereur arriva lui-même à Constance, le haut clergé le fit changer de sentiments, et lui persuada qu'il n'avait pas le droit de prendre sous sa protection un homme coupable ou du moins déjà accusé d'hérésie.

De sa prison supportable Huss fut alors transféré dans un lieu infect, qui faisait partie d'un couvent de Dominicains sur le Rhin, où il essuya une forte maladie. Une commission fut ordonnée pour le juger; et tandis qu'on recherchait de tous côtés des témoins contre lui, on lui refusa l'assistance d'un avocat qu'il avait demandée.

Au bout de deux mois, le 3 mars 1415, il fut de

De Chlum lui tendit amicalement la main, le consola, et l'exhorta à la constance. Mais l'empereur déclara que s'il ne se rétractait pas, il était digne du feu. Plusieurs prélats plus modérés firent leurs efforts pour le porter, encore dans son cachot, à la rétractation demandée; mais il refusa jusqu'à la fin de prendre sur lui, pour sauver sa vie, même l'apparence de l'hérésie.

Il eut à cette époque, dans sa prison, un songe remarquable. Il lui sembla qu'il était occupé, dans son église de Bethléhem, à peindre sur la muraille une image du Sauveur, qu'un étranger vint aussitôt effacer. Là-dessus vinrent d'autres habiles dessinateurs qui rétablirent l'image plus belle qu'auparavant; et il fut alors impossible aux évêques et aux prêtres assistants de l'effacer de nouveau malgré tous leurs efforts. Là-dessus il se réveilla plein de joie. Les Frères de l'Église renouvelée croient voir en cela une image de ce qui est effectivement arrivé. On sait que le trait particulier de cette Église, qui lui a succédé, est l'attachement au point de vue des souffrances de Christ crucifié, qu'ils s'efforcent sans cesse, comme Paul, de dépeindre aux hommes sous ces traits.[1]

Dans une de ses dernières lettres aux fidèles de Bohème, Huss prévoyant déjà sa mort prochaine, adressa aux différentes autorités religieuses et temporelles de son pays ses dernières exhortations; il recommanda à leur vive reconnaissance les deux

[1] Gal. III, 1.

gentilshommes De Duba et De Chlum, qui l'avaient assisté si fidèlement dans ses épreuves, et il conclut en disant :

« Je vous adresse cette lettre du fond de mon cachot et dans les liens, attendant que le concile prononce demain ma sentence de mort, et pleinement assuré que Dieu ne m'abandonnera pas. Il ne permettra pas que je renie sa vérité, et que je rétracte des erreurs que je n'ai pas avancées. Je ne puis vous décrire toute la miséricorde dont le Seigneur mon Dieu use envers moi, et avec laquelle il m'assiste dans mes tentations étonnantes; vous ne la reconnaîtrez que quand nous serons entrés par la grâce de Christ dans les joies à venir. — Aimez-vous les uns les autres, c'est ma dernière prière; n'empêchez personne de rendre témoignage à la vérité, et tâchez que les fidèles ne soient pas opprimés par la force. »

Toutes les tentatives pour faire rétracter ce courageux témoin étant restées inutiles, l'empereur Sigismond envoya, le 5 juillet, la veille de son exécution, les deux seigneurs De Chlum et De Duba avec quatre évêques, pour recevoir sa dernière déclaration. Les députés se rendirent dans sa prison; et lorsqu'il eut été amené hors de son cachot en leur présence, Jean De Chlum, son digne ami, lui parla ainsi :

« Cher docteur! Des laïques sans instruction, comme nous, ne peuvent aisément te donner des conseils dans cette affaire importante. Vois donc toi-même si ta conscience t'accuse des choses que le concile met à ta charge. Si tu en es coupable, n'aie

pas honte d'embrasser de meilleures opinions. Mais si ta conscience te rend témoignage que tu es innocent, garde-toi de faire la moindre chose qui l'offense, et de mentir à la face de Dieu. Laisse-toi plutôt ravir la vie que la vérité de Dieu. A cette parole de son ami, les yeux de Huss se remplirent de larmes, et il répondit d'une voix douce : « Digne homme! Dieu m'est témoin que je céderais et me rétracterais volontiers, si j'avais avancé quelque chose de faux, quelque doctrine qui ne fût pas en accord avec l'Écriture et avec la sainte Église. Je ne demande pas mieux que d'être redressé par l'Écriture; si on le fait, je suis prêt de tout mon cœur à me rétracter. » L'un des évêques présents lui demanda s'il prétendait être plus sage que tout le concile? Huss répondit : « Donnez-moi un seul, le moindre des membres de l'assemblée, qui m'explique la vérité mieux que je ne l'ai comprise, et je la recevrai volontiers de sa part. » — « Voyez-vous, s'écrièrent les évêques, voyez-vous l'entêtement et l'endurcissement de l'hérétique! » Là-dessus ils le firent ramener dans son cachot, et rendirent réponse à l'empereur.

Le lendemain 6 juillet, jour anniversaire de la naissance de Huss, qui était alors âgé de quarante-trois ans, tout le concile se rassembla pour sa quinzième session générale, afin de prononcer sur le sort de Huss. L'empereur lui-même y parut en grand costume, accompagné des princes de l'empire et de toute la noblesse.

L'évêque de Riga fit tirer l'accusé de sa prison par des soldats, pour le faire conduire à la cathédrale, où se trouvait une foule de peuple, outre les cardinaux, les évêques, les abbés, et les docteurs en théologie et en droit. Le cardinal d'Ostia présida l'assemblée à la place du pape déposé. L'empereur était assis sur un trône avec une couronne d'or. L'électeur et comte palatin, Louis, était debout à sa droite avec le globe impérial, et de l'autre côté le bourgrave de Nuremberg avec l'épée. L'archevêque de Gnèse lut la messe, et demanda en larmes à la Sainte Vierge son intercession auprès de Dieu pour l'extirpation des hérésies. Là-dessus on chanta la litanie avec l'introït : *Exaudi nos Domine !* (Seigneur, exaucez-nous !) : puis on lut l'Évangile : *Gardez-vous des faux prophètes ;* et on termina par le chant : *Veni Creator, Spiritus !* (Viens, Créateur, Saint-Esprit !). Huss fut obligé de rester debout devant la porte de l'Église pendant la messe, afin que le service religieux ne fût pas souillé par sa présence. Après le service, il fut introduit dans le concile. C'était la première comme la dernière fois qu'il paraissait dans une des séances publiques et générales de ses juges iniques. On le plaça sur un échafaudage élevé, afin qu'il pût être vu de chacun.

Alors l'évêque de Lodi s'avança, et tint un discours en latin sur cette parole de Paul : *Ut destruatur corpus peccati* (afin que le corps du péché soit détruit).[1]

[1] Rom. VI, 6.

Il appliqua ces mots à l'extirpation des hérésies, puis des hérétiques, et enfin à Huss lui-même, en terminant par ces mots : « Sire, que Votre Majesté détruise donc, conformément à mon texte, les hérésies et les erreurs, mais en particulier cet hérétique-là, par l'endurcissement et la malice duquel tant de lieux dans le monde ont été atteints de la peste de l'erreur. Cette sainte fonction vous est réservée, à vous, empereur glorieux. Par cette action magnifique, Votre Majesté s'acquerra une gloire immortelle, jusqu'à la postérité la plus reculée. »

Pendant tout ce temps, Huss avait été à genoux, et avait prié Dieu les mains jointes. Le discours étant terminé, on condamna encore une fois les propositions de Wiclef, et on commença à donner lecture des griefs contre Huss. Celui-ci chercha, pendant cette lecture, à répondre sur ces différents points; mais on lui ordonna de se taire, vu qu'on l'avait assez entendu; et lorsqu'il essaya de réfuter quelques-unes des calomnies les plus grossières, on commanda aux sergents de l'empêcher de parler. Voyant alors qu'on ne voulait pas, sur ses prières instantes, lui accorder la parole, il se jeta de nouveau à genoux en élevant les yeux au ciel, et recommanda sa cause à haute voix à son Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Après la lecture des griefs, l'évêque de Concordia s'avança à la tribune, et publia la sentence du concile contre la personne et les écrits de Jean Huss. Le concile y déclarait hérétiques et damnables les arti-

cles extraits des livres de Huss; il ordonnait de brûler ses livres publiquement, soit à Constance, soit en tout autre lieu où on les trouverait, et le déclarait hérétique lui-même. Par ces causes, il devait être condamné comme tel, et ignominieusement dépouillé de sa qualité de prêtre.

Huss écouta cette sentence avec calme, et fit ensuite cette prière: « Seigneur Dieu, je te prie, par ta miséricorde, de pardonner à tous mes ennemis; car tu sais bien que j'ai été accusé faussement par eux, enveloppé par de faux témoins, accablé de calomnies, et enfin injustement condamné. Mais pardonne-leur ce péché pour l'amour de ta miséricorde! » Les évêques le regardèrent, à ces mots, d'un air irrité, en traitant ces paroles d'hypocrisie.

On procéda alors à l'exécution de la sentence, et l'on commença par le casser et le dégrader de sa qualité de prêtre. Pour cela, l'archevêque de Milan et six autres évêques s'approchèrent de lui, et le conduisirent vers une table sur laquelle étaient les vêtements de la messe, dont ils le revêtirent comme s'il allait fonctionner. Lorsque l'aube (le surplis blanc) fut placé sur lui, il dit: « Mon Seigneur Jésus-Christ a aussi été revêtu d'un vêtement blanc par Hérode, et envoyé par lui à Pilate. » Au moment où il se trouva entièrement revêtu des vêtements sacerdotaux, les évêques l'exhortèrent encore une fois à rétracter ses erreurs pour sauver sa vie, tandis qu'il en était encore temps; mais Huss s'adressant au public de dessus l'échafaudage, s'écria, les larmes aux yeux, et

dans une grande émotion : « Ces évêques ici m'exhortent à rétracter des erreurs! Si c'était une chose qui n'eût pour suite que l'opprobre d'un homme, ils pourraient me persuader plus aisément; mais maintenant je suis devant la face de mon Dieu, où je ne puis leur céder, à moins de blesser ma conscience et de blasphémer mon Seigneur qui est au ciel; car j'ai de tout temps enseigné, écrit et prêché le contraire des choses dont ils m'accusent. Comment oserais-je lever les yeux au ciel si je faisais une pareille rétractation? Comment oserais-je regarder en face ceux que j'ai instruits, et qui sont en si grand nombre, si je mettais actuellement en doute les doctrines que je leur ai annoncées, et qu'ils ont reçues comme des vérités certaines? Les scandaliserais-je par un exemple ignominieux? Non, je ne le ferai pas; et je n'estimerai pas mon corps, qui est également destiné à la mort, plus précieux que le salut éternel de ceux que j'ai instruits. »

Alors les évêques et le clergé tout entier s'écrièrent: « C'est maintenant que nous voyons son opiniâtreté dans la malice, et son endurcissement dans l'hérésie! Descends de l'échafaudage, descends! »

Lorsqu'il fut descendu, les évêques commencèrent les cérémonies de la dégradation. L'archevêque de Milan et l'évêque de Besançon s'approchèrent de lui, et lui ôtèrent la coupe des mains, en lui disant: « Maudit Judas, qui as abandonné le conseil de la paix, et qui t'es allié avec les Juifs! Voici, nous t'ôtons la coupe, dans laquelle est offert le sang de

Christ pour le salut du monde; tu n'es plus digne de lui. »

Huss répondit à haute voix: « Mais moi je mets toute mon espérance et ma confiance en Dieu mon Sauveur. Je sais qu'il ne m'ôtera jamais la coupe du salut, mais que je la boirai avec son secours encore aujourd'hui dans son royaume. »

Alors s'avancèrent les autres évêques; et chacun d'eux, en lui ôtant, l'un après l'autre, une partie du vêtement sacerdotal, prononça une malédiction différente. Huss répondit: « Je me chargerai de tout mon cœur de cet opprobre pour l'amour de la vérité, et pour le nom de mon Seigneur Jésus-Christ. »

Il s'agit ensuite de faire disparaître sa tonsure; mais à ce sujet il s'éleva une violente dispute entre les évêques pour savoir si on emploîrait pour cela le rasoir ou les ciseaux. Huss ne put s'empêcher de regarder l'empereur, et de dire: « N'est-ce pas une chose singulière, qu'étant tous cruels, ils ne puissent s'accorder sur le genre de leur cruauté! » Après de longs débats, les ciseaux l'emportèrent, et on lui coupa les cheveux en forme de croix. Enfin, on lui racla aussi les doigts avec un couteau, pour lui ôter en quelque sorte par-là le saint-chrême (l'huile sainte) et les prétendus *caractères indélébiles* du sacerdoce.

Après que les rites de la dégradation eurent été accomplis de cette manière, les évêques s'écrièrent: « Maintenant le saint concile de Constance repousse Jean Huss du sacerdoce et des fonctions excellentes

dont il était revêtu, et déclare par-là que la sainte Église et la maison de Dieu se séparent de cet homme, et le livrent, dépouillé de l'appui ecclésiastique, au bras séculier. »

Mais avant d'y procéder, ils lui mirent sur la tête un bonnet de papier en forme de mitre, long environ d'une aune, sur lequel on avait dessiné trois diables, et écrit en grands caractères, *hérésiarque* (archihérétique). Huss en le voyant se consola par ces mots : « Mon Seigneur Jésus a porté, pour moi pauvre pécheur, jusqu'à sa mort ignominieuse sur la croix, une couronne d'épines beaucoup plus douloureuse. C'est pourquoi je porterai volontiers pour l'amour de lui, celle-ci qui est bien plus légère. » —Enfin, les évêques s'écrièrent : « Maintenant nous livrons ton âme à Satan et à l'enfer. » — Mais moi, dit Huss, je la remets à mon bon Seigneur, Jésus-Christ! —Les évêques se tournant ensuite vers l'empereur, lui dirent : « Le saint concile de Constance livre maintenant au jugement et au bras séculier, Jean Huss, qui n'a plus de fonctions à remplir dans l'Église. »

Comme le méchant tâche de faire exécuter le mal par d'autres, plutôt que de le faire lui-même quand il y a trop de scandale, on se passa le martyr de main en main; l'empereur se prêtant à cette comédie, se leva, reçut en sa qualité de juge suprême, le criminel qu'on lui livrait, et dit à l'électeur et comte palatin Louis : « Cher oncle et prince, comme nous ne portons pas l'épée en vain, mais que nous la por-

tons pour la punition des malfaiteurs, prenez ce Jean Huss, et faites-lui faire, en notre nom, ce qui convient à un hérétique. » Le comte palatin posa les ornements dans lesquels il servait le roi, exécuta l'ordre reçu, et remit Jean Huss au bailli de la ville, en disant : « D'après l'ordre et le jugement de notre gracieux souverain, l'empereur romain, prenez ce Jean Huss, et brûlez-le comme un hérétique. » Le bailli le remit au bourreau et à ses valets, et ordonna expressément de ne lui point ôter ses vêtements, sa ceinture, sa bourse, son couteau, ni quoi que ce fût qu'il eût sur lui, mais de le brûler avec tout ce qu'il portait.

Et c'est ainsi qu'il fut conduit à la place de l'exécution, pour laquelle on avait choisi une prairie située entre les jardins, devant la ville, du côté du château de Gottleben. Deux des serviteurs du comte palatin le prirent entre eux; deux valets du bourreau marchèrent devant, et deux derrière. On évalue le nombre de ceux qui l'escortaient, outre les princes et les seigneurs, à huit cents soldats. Le concours du peuple fut si grand, qu'il fallut fermer les portes de la ville, et ne laisser passer le peuple que par troupes successives, de peur que le pont ne se rompît par la foule.

Sa marche vers le lieu du supplice fut édifiante, même réjouissante. Lorsque, passant devant le palais de l'évêque, il vit brûler ses livres sur la grande place, il sourit de cette vaine démonstration. Il exhorta les gens qui marchaient à côté de lui à ne pas croire

qu'il souffrît pour quelque hérésie, et il déclara que ses ennemis l'avaient calomnié par haine et par envie. Un peu plus loin il s'écria avec beaucoup de force: « O Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, aie pitié de moi! » et il continua de faire de pareilles prières jusque sur la place de l'exécution. Le peuple qui entendait ses discours et ses prières ardentes, disait: « Nous ne pouvons savoir ce que cet homme a enseigné et prêché précédemment; mais pour le présent, nous n'entendons de lui que de saints discours et des prières chrétiennes. »

Arrivé à la place où il devait souffrir la mort dans les flammes, il tomba à genoux, leva les yeux au ciel, et fit, d'un visage serein et à haute voix, une prière tirée du Psaume XXX[me] et du LI[me], répétant surtout ce verset: « Je remets mon esprit entre tes mains: tu m'as sauvé, Seigneur, Dieu fidèle! » Pendant sa prière, la mitre de papier, où étaient dessinés les diables, étant tombée de sa tête, il la regarda en souriant. Mais quelques satellites qui l'entouraient, s'écrièrent: « Qu'on la lui remette, afin qu'il soit brûlé avec les diables, les maîtres qu'il a servis. » Huss recommença à prier, en disant: « Seigneur Jésus, je souffrirai volontiers cette mort cruelle et terrible pour l'amour de ton Évangile et de la prédication de ta sainte Parole; mais toi, pardonne à mes ennemis le crime qu'ils commettent. » Sur l'ordre du comte palatin, les bourreaux le firent cesser de prier, et le saisirent pour lui faire faire trois fois le tour du bûcher. Pendant ce temps, il

continua à protester de son innocence devant le peuple. Il demanda ensuite à adresser quelques paroles à ceux qui avaient été ses gardiens en prison. Lorsqu'ils furent venus, il leur dit : « Je vous fais mes sincères remerciements, mes amis, pour toutes les bontés que vous avez eues envers moi; car vous vous êtes conduits à mon égard, comme mes frères bien-aimés, et non comme mes gardiens. Sachez aussi que je crois fermement en mon Sauveur, pour le nom duquel je souffre volontiers cette mort, étant assuré d'être encore aujourd'hui avec lui en paradis. »

Enfin les bourreaux s'emparèrent de lui et le fixèrent à une forte planche dressée en terre, avec des cordes mouillées, et les mains liées derrière le dos; l'attachant à la cheville des pieds, sous les genoux, autour du corps et sous les bras. Mais comme il avait la face tournée vers le soleil levant, on pensa que l'hérétique n'en était pas digne: il fallut donc recommencer l'opération, et tourner son visage vers l'occident. Ils attachèrent ensuite autour de son cou une chaîne noire et rouillée; sur quoi il dit en souriant : « Mon cher Maître et Sauveur a été lié pour moi d'une chaîne bien plus cruelle et bien plus dure; pourquoi, moi, pauvre malheureux, aurais-je donc honte d'être lié pour l'amour de son nom de cette chaîne-là? »

Alors les bourreaux commencèrent à arranger le bûcher. Ils placèrent sous ses pieds quelques petits fagots de menu bois, et amassèrent autour de lui de

la paille et du gros bois jusqu'à la hauteur du cou. Huss voyant un paysan qui en apportait sa part, s'écria en souriant : *Sancta simplicitas!* (sainte simplicité !)[1]

Mais avant qu'on mît le feu au bois, le comte palatin et le maréchal d'empire De Pappenheim s'avancèrent encore vers lui, et l'exhortèrent à rétracter ses doctrines pour sauver sa vie. Alors Huss s'écria à haute voix, du milieu du bûcher : « Je prends Dieu à témoin, que je n'ai jamais enseigné les erreurs que mes ennemis mettent sur mon compte au moyen de leurs faux témoins ; mais que j'ai tâché, dans toutes mes prédications et mes enseignements, de délivrer l'homme de la tyrannie du péché. C'est pourquoi je consens avec joie à confirmer aujourd'hui, par ma mort, cette vérité que j'ai enseignée, écrite et prêchée. » A ces paroles, ils joignirent les mains, et se retirèrent.

Alors les bourreaux mirent le feu au bois. Mais Huss se mit à chanter et à prier à haute voix, plusieurs fois de suite, en ces termes : « Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi ! » Lorsqu'il voulut le dire pour la troisième fois, le vent lui poussa la flamme et la fu-

[1] On conçoit le sentiment dans lequel Huss put faire cette exclamation. Mais peut-être n'est-elle pas aussi fondée en vérité qu'on pourrait le croire. Aux yeux de Dieu, faire le mal est toujours mal ; et l'ignorance, qui quelquefois peut pallier une action, provient pourtant, au fond, de l'endurcissement du cœur. *Voyez* Éphés. IV, 18.

mée contre le visage, ce qui lui ôta la parole. Mais on vit encore sa tête et ses lèvres se mouvoir avec l'expression de la prière, pendant tout le temps qu'il faudrait pour prononcer deux ou trois fois l'Oraison dominicale; après quoi le Seigneur mit un terme à la souffrance de son fidèle serviteur, en appelant son âme au repos et au rafraîchissement éternel, à onze heures du matin.

Lorsque le bois fut consumé, le cadavre étant encore attaché au pieu, les bourreaux poussèrent l'un et l'autre brutalement dans le feu, avec des perches, et jetèrent encore du bois par-dessus, pour achever de consumer le tout. Le comte palatin, ayant appris qu'un des valets du bourreau avait conservé le manteau et la ceinture de Huss, ordonna de brûler ces objets, avec tout ce qui existait de lui, dans la crainte que les Bohémiens ne vénérassent ces reliques comme des objets sacrés. Lorsque tout fut consumé, les bourreaux chargèrent sur un char les cendres de Huss, avec la terre sur laquelle s'était faite l'exécution, et jetèrent cette charge dans le Rhin, qui coule près de là, afin qu'il ne restât rien de lui à ses amis, et que jusqu'à la dernière trace de ce saint témoin fut anéantie. Mais comme l'exprime un verset que l'on composa à cette époque : « Ses cendres se répandront en tout pays ; ni fossé ni rivière ne pourront les retenir. Et ceux que l'ennemi crut réduire au silence en les mettant à mort, chantent et publient après leur mort, en tout lieu, l'Évangile qu'il pensait comprimer. »

Au mois de mai de l'année suivante, Jérôme de Prague, compagnon d'œuvre du fidèle Jean Huss, éprouva le même sort, avec un courage et une joie que ses ennemis même furent obligés d'admirer.

La haute noblesse et le peuple de Bohème et de Moravie, qui s'étaient hautement déclarés pour Jean Huss, furent révoltés de l'injustice et de la cruauté avec laquelle on avait, contre toute foi et promesse, condamné au feu ces deux docteurs; et l'irritation des esprits contre l'Église romaine ne fit que redoubler. La nation entière se plaignit de cet inique procédé, dans un ample mémoire signé par plus de cent chevaliers, et plus de mille gentilshommes. L'attachement des nombreux amis de Huss à sa personne fut si grand, qu'on emporta en Bohème la terre de la place de son exécution, et qu'on célébra son martyre par des médailles, des tableaux, des cantiques, et par l'établissement d'un service annuel au jour de sa mort; et la nation soutint ouvertement que Huss était mort innocent.

Le concile de son côté, sans faire aucune attention à ces réclamations, continua ses persécutions: les partisans de Huss furent excommuniés; on leur enleva leurs églises, on les jeta en prison, on offrit de l'argent à ceux qui en livreraient quelques-uns: des centaines d'entre eux furent enfermés dans les mines profondes de Kuttenberg; d'autres noyés, d'autres brûlés; en un mot, ce fut à cette époque que commença cette suite de martyres, qui distingue si glorieusement cette portion de l'histoire du peuple de

Dieu. Nous ne citerons que deux traits de ce genre. Un fidèle pasteur hussite fut placé, après beaucoup de mauvais traitements, avec trois paysans et quatre enfants sur un bûcher. Comme on les exhortait encore une fois à renoncer à leur hérésie, le pasteur répondit : « Dieu nous en préserve ! Nous sommes prêts à souffrir la mort, non-seulement une fois, mais si c'était possible, cent fois, plutôt que de renier la divine vérité qui nous a été révélée si clairement dans l'Évangile. » Lorsqu'on eut mis le feu au bûcher, le pasteur prit les enfants dans ses bras, entonna avec eux un cantique de louanges sous la voûte des flammes, et rendit l'esprit après que les enfants eurent été étouffés entre ses bras.

Même hors du pays, les Hussites n'étaient pas en sûreté. Un riche négociant de Prague, nommé Kræsa, ayant fait connaître, par quelques propos qu'il tint dans un hôtel, à Breslau, qu'il professait aussi la doctrine de Huss, fut mis en prison. Le lendemain, un étudiant de Prague y entra pour la même cause. Celui-ci étant effrayé, le négociant cherchait à l'encourager. « Mon frère, lui dit-il, quel honneur pour nous d'être appelés à rendre un témoignage public à notre Seigneur Jésus ! Le combat est court, la récompense éternelle. Pensons à la mort amère de notre Sauveur, et aux tourments des nombreux martyrs de la vérité. » L'étudiant n'eut pas le courage de donner sa vie pour l'Évangile ; mais Kræsa fut brûlé vif.

Ce furent de pareils traitements, renouvelés et

multipliés avec une cruauté insatiable, qui firent enfin éclater cette guerre des Hussites, si terrible et si connue, qui fut conduite pendant treize ans avec une cruauté inouïe, et dans laquelle les Hussites développèrent un courage et remportèrent des succès incroyables, sur la croisade que le pape fit publier contre eux. Comme le récit de ces événements s'écarterait trop de notre but primitif, nous n'entrerons en aucun détail à ce sujet, et nous nous bornerons à faire observer que c'est à tort, qu'on impute à l'Évangile de Christ des choses qui ne sont dues qu'à la méchanceté de ceux, qui, sous le même nom, professent une religion entièrement différente. En accordant même que les Hussites eurent tort de se défendre contre leurs ennemis, ou plutôt contre leurs bourreaux, il faut convenir, qu'à parler justement, ce ne fut point pour propager, ni même pour défendre leur religion contre des incrédules, qu'ils se battirent; mais pour défendre leurs personnes contre des assassins. Si on s'était contenté du côté de Rome d'écrire, de prêcher contre eux, de les excommunier, de les déclarer hérétiques, ils n'eussent jamais pensé à répondre les armes à la main, ou s'ils l'eussent fait, ils eussent agi contre les principes les plus évidents de l'Évangile. Mais quand on brûle et qu'on noie des hommes innocents, quand on les jette dans des cachots, qu'on les dépouille de toutes choses, alors, encore une fois, la résistance de ceux que l'on traite ainsi, n'est une guerre de religion que dans un sens très-impropre, et seulement en

tant que la religion en est devenue le prétexte chez les assaillants; mais dans le fait, c'est la défense personnelle contre des brigands.

Les Hussites se divisèrent bientôt en deux partis principaux selon les vues qui les animaient, les *Calixtins* et les *Taborites*. Ces derniers, les Taborites, prirent leur nom d'une montagne située près de la ville d'Aust, qui leur servit, dans le commencement, de rendez-vous pour leurs assemblées religieuses, plus tard de camp, enfin de forteresse principale, ce qui les engagea à lui donner le nom de Tabor, c'est-à-dire camp, en langue bohémienne.

Ce parti-là qui, plus tard, se divisa lui-même en deux branches si différentes, offrit d'abord le plus haut intérêt: tandis que les Calixtins, politiques et tièdes, sous le manteau de la sagesse et de la modération, se bornèrent bientôt presque uniquement à exiger la participation à la coupe (au *calice*) dans la cène, les Taborites insistaient avec une grande force sur l'abolition des erreurs de doctrine et de tous les usages qui, n'étant que des inventions humaines, ne servaient qu'à favoriser la superstition. Ils en appelaient pour toutes choses à l'Écriture, en rejetant tout ce qui ne s'accordait pas avec elle; ils s'efforçaient de rétablir la pureté et la simplicité primitives de l'Église apostolique: ils se nommaient entre eux frères et sœurs, et tenaient leurs repas en commun. La prédication formait la principale partie du culte. Le baptême et la cène se célébraient par leurs ecclésiastiques en habits ordinaires, en quelque lieu que

ce fût,[1] et sans aucune cérémonie superstitieuse, comme les deux seules institutions religieuses ordonnées par Christ. Il n'était pas permis à ces ecclésiastiques de posséder des biens; ils vivaient des dons volontaires des croyants.

Les Taborites signalaient les ordres monastiques comme une invention du diable: ils rejetaient, comme contraires à la Parole de Dieu, les doctrines du sacrifice de la messe, du purgatoire, de la confession auriculaire, de l'invocation des saints, de l'adoration des images et des reliques, et du mérite des œuvres. Ils insistaient sur l'exécution d'une discipline ecclésiastique sévère, et sans égard aux personnes. — Parmi leurs docteurs, se distinguèrent bientôt Wenceslas Coranda, et Nicolas Épiscopius.

Tel était le caractère originaire de la masse des Taborites; mais bientôt la foule ne se borna plus à désirer pour elle-même la réformation des abus; elle tenta de propager ses vues par la force; et de la défensive, elle en vint à l'offensive. Le roi de Bohème, Wenceslas, étant mort en 1419, et la couronne étant échue à l'empereur Sigismond, les Bohémiens, qui avaient refusé obéissance au pape, ne voulurent non plus reconnaître ce souverain, qui s'était montré dévoué à tous ses intérêts. Alors l'empereur pénétra en Bohème avec une armée nombreuse, accrue par des nuées de troupes voisines,

[1] L'original dit : *dans des lieux non consacrés* (an ungeweihter Stätte).

que le pape avait appelées à cette entreprise comme à une croisade.

La guerre devint furieuse des deux parts. Les Taborites démolirent les couvents, dépouillèrent les églises romaines de leurs ornements, de leurs images et de leurs reliques, et exercèrent une vengeance sanglante sur les prêtres et les moines. Il se mêla aussi parmi eux des prêtres fanatiques, qui annonçaient une arrivée prochaine de Christ, qui règnerait avec les Taborites sur ses ennemis, pendant mille ans; et dès ce moment nous trouvons dans ce parti des Taborites, deux classes de gens formant comme deux extrêmes, les Chrétiens spirituels, et des Zélotes de réformation, qui une fois engagés dans la guerre, ne songèrent plus qu'à se maintenir par la force.

Les Calixtins qui furent considérés pendant longtemps comme un troisième parti des Hussites, et qui en effet tenaient le milieu entre les deux partis que nous venons d'indiquer (les Chrétiens spirituels et les partisans de la guerre), les Calixtins, disons-nous, avaient leur siége principal à Prague, et comptaient dans leurs rangs les premières familles de la nation, de même que les principaux ecclésiastiques et docteurs de l'université de Prague. Ils étaient assez exactement représentés par le lâche Rockyzan que nous allons voir figurer à leur tête. Ce qu'ils exigeaient du parti papiste, se réduisit bientôt à ces quatre points, qui n'allaient pas à la racine du mal:

1° Que la Parole de Dieu fût prêchée librement et sans obstacle par les prêtres du Seigneur, comme Christ l'a ordonné aux Apôtres.

2° Que la sainte cène fût administrée à tous les croyants, sous les deux espèces, selon l'institution du Sauveur.

3° Que les biens et les possessions temporelles fussent ôtées au clergé, et que le clergé lui-même, fût ramené, d'après les préceptes de l'Évangile, à la simplicité apostolique.

4° Qu'une discipline rigoureuse fût établie, et que toute espèce de vices fussent sévèrement punis, aussi bien chez les ecclésiastiques que dans le troupeau.

Parmi les principaux d'entre les Calixtins de cette époque on distingue surtout ce Jean Rockyzan que nous venons de nommer, prédicateur de la cathédrale de Prague, qui acquit, par ses talents extraordinaires et par son éloquence, une telle considération, qu'en 1427 on lui confia la surintendance générale sur les Églises de son parti, et qu'il osa aspirer à l'archevêché de Prague, qui venait d'être vacant.

Cependant le pape convoqua à Bâle, en 1432, un nouveau concile général, auquel on invita les Bohémiens à se rendre, pour terminer à l'amiable les différends qui existaient entre eux et la cour de Rome. Ils envoyèrent en effet leurs députés, parmi lesquels on remarquait Rockyzan du côté des Calixtins, et Nicolas Épiscopius de celui des Taborites.

Après bien des débats et de longues négociations, on s'accorda enfin, en 1433, sur les articles suivants, qu'on nomma *Compactata* :

1° La Parole de Dieu doit être prêchée librement; mais non cependant sans l'autorisation des supérieurs spirituels, et sans l'autorité du pape en dernier ressort.

2° Les biens de l'Église doivent être administrés par le clergé, suivant les préceptes des saints Pères. Celui qui s'en empare commet un sacrilége.

3° L'usage de la cène sous une seule espèce, pour le peuple, a été établi par l'Église pour de sages raisons; cependant le concile accorde aux Bohémiens, en vertu de ses pleins pouvoirs, l'usage de la coupe; mais sous la condition expresse qu'on ne pourra empêcher personne de prendre la cène de la manière ordinaire, et qu'on enseignera positivement au peuple que Christ est tout entier dans chacune des deux espèces.

Les Taborites protestèrent contre cet accord fallacieux avec l'Église romaine; et cette opposition causa une nouvelle guerre civile, dans laquelle les Calixtins eux-mêmes s'étant rangés contre les Taborites, ceux-ci finirent par succomber.

Mais bientôt après les Calixtins reconnurent que Rome n'avait voulu que se jouer de sa parole. Tandis que Rockyzan avait été élu archevêque de Prague par les États de l'empire, le pape refusa absolument de le confirmer. Rockyzan qui reconnaissait, dans le fond de sa conscience, la vérité des doctrines de

Huss et de l'Évangile, fut par-là d'autant plus irrité contre l'autorité papale; et dans ces dispositions il entreprit une chose qui aurait pu avoir pour Rome des suites fatales; il s'occupa à opérer une nouvelle réunion de l'Église de Bohème avec l'Église grecque. On mit effectivement la main à l'œuvre: Rockyzan engagea, en 1450, les États de Bohème à envoyer une députation à Constantinople à ce sujet; mais en 1453 Constantinople fut prise par les Turcs, et le projet échoua.

Dans ces temps de trouble, les Taborites, réduits par la souffrance et l'épreuve, à la portion vraiment chrétienne d'entre eux, continuaient à chercher en silence, et sous la double oppression des Papistes et des Calixtins, une réformation véritable de l'Église. Entre eux se distinguait surtout Grégoire de Razerherz, homme plein d'humilité, attaché à un couvent, mais persuadé du néant de toutes les pratiques extérieures.

Comme il voyait que les Catholiques-romains, malgré tout le bruit qu'ils faisaient des bonnes œuvres, vivaient dans le péché, et que les Calixtins leurs ennemis, se trouvaient dans la même décadence, il réfléchit d'autant plus mûrement sur ce qu'il avait lu dans Huss et dans l'Écriture-Sainte; et il se vit conduit à penser qu'il fallait à l'Église un tout autre état de choses que celui dans lequel elle avait vécu jusqu'à ce jour. Plusieurs autres personnes s'unirent à lui dans les mêmes sentiments; mais comme ces Chrétiens ne respiraient que sous l'op-

pression de leurs ennemis, ils formèrent en secret, par tout le pays, des assemblées dans lesquelles ils s'occupaient des moyens d'amener ces changements, qu'un besoin toujours plus prononcé leur faisait désirer.

Rockyzan lui-même, quoique partagé et ambitieux, faisait encore à cette époque des discours pleins de force, qui augmentaient chaque jour en eux ces dispositions. Cet homme que nous verrons plus tard si lâche, déclarait alors ouvertement que l'Église romaine était la Babylone de l'Occident, que le pape était l'ennemi qui sème l'ivraie de ses traditions parmi la bonne semence de l'Évangile, que la foule s'appelle chrétienne sans l'être, etc., etc. « Nous, dit-il, qu'on appelle *Utraquistes* (les Calixtins), nous n'avons pas encore touché le vrai point de la chose : nous nous arrêtons à l'extérieur, et ne faisons que montrer les mauvais fruits, sans attaquer la racine; mais après nous viendra un peuple qui ira plus à fond, et qui fera une œuvre agréable à Dieu et salutaire aux hommes. »

Les Frères (car c'est ainsi que nous appelons dès ce moment les Chrétiens qui bientôt se constituèrent définitivement sous ce nom), les Frères, toujours plus désireux de voir paraître cette délivrance de l'Église, résolurent de ne pas se borner à de vains désirs, mais de mettre la main à l'œuvre. Ils s'adressèrent pour cela à Rockyzan lui-même, qui les reçut avec bonté et leur découvrit d'autres hommes éclairés et vraiment chrétiens qui ne firent qu'augmenter leur ardeur. Mais

ils voulaient agir: ce n'est pas assez, disaient-ils, de sentir ses liens, il faut les rompre. Ils insistèrent donc auprès de Rockyzan, et le conjurèrent de renoncer à ce qu'il voyait être contraire à la foi; ils lui représentèrent que s'il voulait le faire, ils s'attacheraient à lui à tout prix; qu'il était bien plus glorieux de souffrir avec le peuple de Dieu, pauvre et méprisé, que de jouir avec les impies de leurs riches salaires; que le rétablissement de l'Église était bien loin de ne consister que dans l'usage de la coupe: qu'il devait, lui, se séparer publiquement de celui qu'il avait appelé lui-même l'antechrist, être fidèle à sa conscience, et ne pas courir après un faux épiscopat pour perdre avec Judas le véritable.

Rockyzan répondait toujours en tergiversant, parce qu'il aimait mieux l'honneur qui vient des hommes que celui qui vient de Dieu, et qu'il ne voulait pas perdre la perspective de devenir évêque de l'empire, ni la considération dont il jouissait dans toute la Bohème. Il alléguait les difficultés insurmontables de l'entreprise; qu'il s'exposerait, par un accord trop étroit avec eux, à des maux inutiles; que s'ils avaient assez de courage pour agir seuls, il ne désapprouverait pas leur entreprise, etc.

Sa conscience le contraignit cependant à s'intéresser pour eux auprès de Georges Podiebrad, plus tard roi de Bohème, actuellement régent, qui aimait les Frères, et qui était Calixtin. Il lui demanda un asile pour eux; et Podiebrad leur assigna effectivement un district du pays nommé *Litiz*, sur les fron-

tières de la Silésie et de la Moravie, qu'il leur abandonnait pour s'y établir en toute sûreté de conscience, et y professer en paix les principes qu'ils avouaient toujours plus ouvertement. Peut-être pensait-il en même temps, au moyen de cette mesure, délivrer le reste du pays de leur influence inquiétante. Quoi qu'il en soit, dès l'an 1453, il se rendit en ce lieu, de Prague et de quelques autres endroits, un nombre considérable de nobles, de bourgeois et d'ecclésiastiques, qui se réunirent dans la résolution de braver tous les périls pour conserver leur liberté religieuse, et en même temps aussi de souffrir toutes choses, plutôt que de s'opposer à leurs ennemis les armes à la main, comme l'avaient fait précédemment les Taborites.

Non-seulement ces Chrétiens s'en tinrent fidèlement à la doctrine de Jean Huss, mais l'Esprit de Dieu leur fit faire de jour en jour quelques pas de plus dans la carrière où il était entré.

Quant au service divin, ils avaient des prédicateurs d'entre les Calixtins, qui avaient renoncé aux superstitions de leurs autres collègues; on remarque surtout entre eux Michel Bradassius, pasteur de Zamberg, qui, conjointement avec plusieurs prêtres de son sentiment, abolit un grand nombre de cérémonies inutiles, rétablit la discipline relâchée, et n'admit à la cène personne qui ne prouvât, par une conduite chrétienne, la réalité de sa foi.

Mais cette sévérité même irrita contre eux ceux qui ne voulaient pas se soumettre à une discipline aussi rigoureuse, et augmenta le nombre et la haine

de leurs ennemis. Les prêtres fidèles furent accusés d'être des novateurs, et cassés.

Les Frères de Litiz, quoique établis à part, étaient encore loin cependant d'être indépendants pour le gouvernement de leurs Églises; on leur donnait encore leurs prédicateurs; et on leur en envoyait de tels, que leurs discours renouvelaient sans cesse le mécontentement; les personnes qui nourrissaient des sentiments évangéliques abandonnaient les églises, restaient sans culte régulier, et finissaient par ne plus rechercher ni cène ni baptême.

Les Frères s'adressèrent donc de nouveau aux Calixtins, qui, moins prononcés, jouissaient plus en paix de leurs droits religieux, et avaient néanmoins parmi eux quelques hommes de bien.

Rockyzan rejeta décidément des projets qui allaient de plus en plus à une rupture complète avec l'Église établie. Mais son collègue Martin Lupace, quoiqu'il eût passé des Taborites aux Calixtins, conservait encore de l'attachement pour les premiers, et leur conseilla de persévérer avec courage; ajoutant même que puisqu'ils rencontraient tant de difficultés, ils devaient cesser de chercher du secours parmi les hommes, et aviser aux moyens de former entre eux une constitution religieuse indépendante, dont ils confieraient le gouvernement à des hommes capables de cette tâche, tirés du milieu d'eux-mêmes: qu'ils devaient prendre pour modèle de doctrine et de discipline la primitive Église; que par-là ils s'attireraient sans doute toute la colère du

parti catholique, et de ceux qui ne voulaient pas s'en séparer entièrement, mais qu'ils feraient en cela la volonté de Dieu et sauveraient leurs âmes; qu'ils se souvinssent des rudes combats qu'avaient soutenus dans les années précédentes les amis de la vérité, tout en se rappelant en même temps, que le moyen de défendre l'Église n'était pas l'effusion du sang et le meurtre. Il insistait surtout pour qu'ils établissent entre eux de l'ordre et un gouvernement ferme; et et il leur répétait qu'ils devaient s'occuper à tirer du milieu d'eux-mêmes des ministres, à qui on chercherait ensuite à procurer une ordination régulière. Le même conseil leur fut donné encore par quelques autres prêtres calixtins.

Les Frères sentirent toute la gravité d'une pareille résolution, et furent pressés de la soumettre entièrement à Celui qui a fait la promesse que « là où deux ou trois s'accorderaient sur la terre à demander quelque chose en son nom, il le leur accorderait. » Ils se rassemblèrent donc pour prier le Seigneur, et pour lui demander si c'était sa volonté et si le moment était venu qu'ils se retirassent de cette Église, devenue une Sodome et une Babylone spirituelle, pour former entre eux-mêmes une Église selon son cœur. Leur Père céleste ne les laissa pas sans réponse, et leur donna une assurance divine que *telle était sa volonté :* ils mirent donc la main à l'œuvre; cela se passait en 1457.

Ils prirent le nom d'*Unité des Frères*, ou de *Frères de l'Unité*, et élurent du milieu d'eux trois anciens

provisoires, au nombre desquels était ce Grégoire dont il a déjà été fait mention (p. 70), vieillard d'une piété, d'une sagesse, et d'une connaissance rare des choses divines, neveu et collègue de Rockyzan.

FIN DU LIVRE II.

LIVRE TROISIÈME.

DEPUIS LA NAISSANCE DE L'UNITÉ DES FRÈRES JUSQU'À LA RÉFORMATION (1457—1517).

Il ne se passa pas trois ans depuis que les Frères eurent constitué leur Église, qu'ils furent déjà dans le cas de montrer par les faits de quel esprit ils étaient animés. Comme un grand nombre d'âmes fidèles se rendaient vers eux de toutes les parties de l'empire, et que même on voyait partout, en Bohème et en Moravie, se former des groupes qui correspondaient avec eux, les Calixtins, aussi bien que les prêtres romains, les représentèrent, non-seulement comme des hérétiques, mais comme des hommes prêts à renverser la constitution civile, qui voulaient former un état dans l'état, renouveler les troubles des Taborites qui venaient à peine de finir, et s'emparer à la fin du gouvernement. On les cita devant le consistoire de Prague: et Rockyzan qui jusque-là les avait assistés en toutes choses, au moins par-dessous main, craignant de perdre sa place ou son crédit, les accusa de s'être séparés avec précipitation, et se déclara entièrement contre eux. Il alla même, cet homme qu'un historien (Loretz) appelle le bon Rockyzan, jusqu'à inciter le roi de Bohème à étouffer

cette étincelle par un coup de vigueur, comme il disait, avant qu'elle allumât un incendie. Le roi, George Podiebrad, qui, en son particulier, n'était point ennemi des Frères, n'osa les protéger contre la fureur de tant d'ennemis réunis: et comme à son avénement au trône (en 1458), il avait fait serment d'extirper les hérétiques, il voulut accomplir au moins une partie de sa promesse, et consentit à sévir contre les Frères, pour sauver les Calixtins qui lui avaient aidé à monter sur le trône. La première persécution contre les Frères éclata donc. Ceux de Moravie qui en ressentirent les premiers effets, cherchèrent un refuge en Bohème; mais ici les maux de tous ne firent que s'accroître. Ils furent déclarés déchus de leurs droits civils, et chassés, au cœur de l'hiver, des villes et des villages; leurs biens furent confisqués. On jetait les malades dans les champs, où plusieurs moururent de faim et de froid; on les mettait en prison pour les contraindre par la faim, la soif et les tortures, à avouer qu'ils avaient des desseins révolutionnaires, et à découvrir leur prétendus complices; et comme on ne pouvait rien tirer d'eux, on exerça à leur égard les dernières cruautés. On coupa à plusieurs d'entre eux les pieds et les mains; plusieurs furent traînés par terre, écartelés, brûlés vifs: d'autres périrent dans les prisons; et lorsqu'on vit enfin qu'on ne pouvait rien apprendre d'eux, ceux qui survécurent à ces atrocités d'une Église qui prétend être l'Église chrétienne, furent renvoyés dans un état de délabrement qui faisait horreur.

Pendant ces persécutions, les anciens remplissaient fidèlement leur devoir, et ne manquaient pas de visiter les Frères, au péril de leur propre vie, pour les fortifier dans la foi, et les exhorter à la patience. C'est ainsi, entre autres, qu'en 1461, Grégoire, ce neveu de Rockyzan dont nous venons de parler, allait à Prague, pour y vaquer aux fonctions de son périlleux ministère. Au moment où il venait de rassembler les Frères dans une maison pour prendre la cène, le juge qui les aimait sans oser les avouer, leur fit conseiller de se retirer. Grégoire, qui pensait que des Chrétiens ne doivent pas s'exposer sans nécessité, était d'avis qu'on ne prît pas même le repas,[1] mais qu'on se séparât en hâte; d'autres jugèrent qu'on ne devait pas se déranger par cette raison : quelques jeunes étudiants surtout se vantèrent même que les tortures et les bûchers n'étaient pour eux que des bagatelles.

L'assemblée fut donc surprise, et le juge dit aux Frères, en ouvrant la porte, ces paroles, remarquables dans sa bouche : « Il est écrit que tous ceux qui vivront selon la piété, seront persécutés. Suivez-moi en prison. » Un ordre du roi ayant exigé qu'on les forçât par la question à avouer des complots politiques, presque tous ceux qui s'étaient vantés au-

[1] L'original porte mot à mot : *qu'on ne mangeât pas même.* Nous ne savons si cela indique que la cène était pour eux un repas, comme chez les premiers Chrétiens, ou si ces mots signifient simplement qu'on ne devait pas même prendre la cène à la hâte.

paravant de leur courage, renièrent leur foi par la crainte des tourments. Grégoire au contraire, qui est appelé dans l'histoire le patriarche des Frères, ne se laissa point effrayer. La torture le fit tomber dans un évanouissement, pendant lequel, à ce qu'il raconta dans la suite, il avait vu les trois hommes qui, six ans plus tard, furent désignés par le sort comme les premiers évêques des Frères. Ces hommes gardaient un arbre couvert de fruits, duquel se nourrissaient plusieurs oiseaux qui faisaient entendre un chant mélodieux.

Chacun le crut mort; et à cette nouvelle, son oncle Rockyzan accourut, et éclata en ces mots : « O mon pauvre Grégoire, plût à Dieu que je fusse où tu es maintenant! » Mais Grégoire reprit ses sens, et fut relâché à la prière de Rockyzan. Il vécut encore jusqu'en 1474, et continua de paître fidèlement l'Église qui lui était confiée.

Ces paroles qui échappèrent à Rockyzan pendant l'évanouissement de Grégoire, firent croire aux Frères que tout espoir n'était pas perdu à son sujet. Ils s'adressèrent donc de nouveau à lui, en le priant de vouloir bien, en sa qualité de premier ecclésiastique du royaume, à qui les États avaient confié le soin du salut des Bohémiens, procéder à une réformation de l'Église; ou du moins, si cela n'était pas possible, prendre en main la direction de leurs affaires, afin d'éviter que la rupture ne devînt totale. Mais, comme il persista dans son refus, ils rompirent entièrement avec lui, et lui firent, dans leur

dernier écrit, cette déclaration : « Tu es du monde, et tu périras avec le monde. » Dès lors la rupture fut prononcée sans retour; et Rockyzan se montra tellement irrité, que quelques années après, il sollicita contre eux, auprès du roi et du consistoire, de nouveaux ordres de persécution, et resta jusqu'à la fin de ses jours, leur plus cruel ennemi. Il mourut en 1471, et à ce que disent les historiens, dans le désespoir.

Cependant, l'évêque de Breslau ayant fait observer que les persécutions avec effusion de sang ne faisaient que multiplier les hérétiques, les mauvais traitements changèrent de nature, et on se borna peu à peu à rechercher les Frères de toutes parts et à les chasser de leurs demeures. Ils se réfugièrent donc dans les montagnes et dans les forêts, où ils se cachèrent comme ils purent. Mais alors, forcés de voir qu'il n'y avait, pour le moment, aucune réformation générale de l'Église à espérer, en butte à de continuelles persécutions, et abandonnés comme au milieu d'un désert, ils résolurent de prendre entre eux toutes les mesures nécessaires pour le maintien de la doctrine du salut et d'une discipline ecclésiastique qui y fût conforme.

Nous venons de dire qu'ils avaient déjà choisi parmi les leurs quelques hommes fidèles qu'ils avaient établis comme anciens de leurs Églises, et à qui ils avaient voué obéissance chrétienne. Ces anciens avaient entre autres droits, celui de convoquer auprès d'eux, lorsqu'ils le jugeaient nécessaire, les

plus marquants de leurs Frères dispersés en Bohème et en Moravie ; et les réunions ou synodes qui se formaient ainsi, se tenaient ici et là dans des coins reculés des montagnes. C'était de là que partaient les ordres relatifs à la conduite des Églises, soit entre elles, soit envers les gens du dehors et les magistrats.

Mais les Frères étaient occupés avec anxiété de pourvoir à un renouvellement régulier et non interrompu de leurs conducteurs spirituels, pour le cas où ceux qu'ils avaient actuellement d'entre les Calixtins leur seraient enlevés par la mort, sans être remplacés peut-être par d'autres, qui joignissent à l'amour de la vérité une ordination régulière. C'est pourquoi, après de mûres réflexions, ils résolurent de suivre le conseil que leur avaient donné déjà précédemment Lupacius et d'autres prêtres calixtins, et d'user du droit que Christ a confié à son Église de choisir et de nommer elle-même ses conducteurs. Pour l'exécution de ce dessein, les Frères se rassemblèrent, en 1467, en synode, à Lotha près de Reichenau. Il est intéressant de remarquer que le nom de cet endroit signifie une délivrance de la captivité. On se rencontra dans la maison d'un nommé Duchek, au nombre de soixante-dix personnes, prêtres, gentilshommes, savants, bourgeois et cultivateurs.

L'assemblée fut précédée d'un jeûne, et commença par des prières et par la lecture de la Parole de Dieu. Après cela on choisit, d'entre les Frères présents, vingt hommes ; puis, d'entre ceux-là, neuf qui fussent d'une réputation intacte, et généralement

reconnus pour être instruits et expérimentés dans les voies divines et dans les vérités de la foi. Les onze autres restèrent chargés de la direction ultérieure de l'affaire. On présenta au Seigneur les neuf qui avaient été choisis, pour savoir lesquels il établirait pour prédicateurs de sa Parole; et les Frères résolurent pour cela de suivre la marche dont les Apôtres donnèrent l'exemple à la nomination de Matthias, celle du sort. Ils firent même plus; et ils soumirent à cette décision non-seulement le choix entre les neuf, mais encore la question si l'on devait n'en élire qu'un, deux, ou trois, ou même aucun. A cet effet, ils firent douze billets, dont neuf étaient blancs, et trois portaient le mot *est* (il est nommé), et ils les placèrent dans une urne; de manière que, selon la réponse du sort, les neuf auraient pu être rejetés. Après quoi, Grégoire, qui avait été jusque-là l'un des anciens provisoires, fit une nouvelle prière, et exhorta les Frères à s'en remettre avec une pleine confiance et une entière soumission à la décision du Père céleste; puis on fit venir un jeune enfant (selon d'autres un diacre), qui tira successivement de l'urne neuf billets, qu'il donna aux neuf frères, placés en ce moment au milieu de l'assemblée. Les neufs les transmirent aux onze qui dirigeaient l'action; et il se trouva que trois des frères avaient reçu la nomination du sort.[1] Toute

[1] Ces trois Frères étaient: Matthias de Kunewald, jeune homme de vingt-cinq ans; Thomas Przelaucius, et Élie Krenovius.

l'assemblée fut remplie de reconnaissance et d'adoration envers le Seigneur, et tous les membres en furent intimement convaincus qu'il avait exaucé la prière de ses enfants. On accepta, comme de sa part, les trois pasteurs indiqués, et l'assemblée éleva sa voix en chants de joie et d'actions de grâces. Les assistants leur tendirent la main en signe de l'obéissance qu'ils leur vouaient et qu'ils vouaient en eux au Seigneur. En même temps on les exhorta à entreprendre avec courage les fonctions difficiles auxquelles le Seigneur les avait si visiblement appelés. Ceux-ci y consentirent et témoignèrent qu'ils se confiaient pour cela pleinement en l'assistance divine: puis on termina par un cantique qui avait été préparé à ce sujet, et par la célébration de la cène, telle que le Seigneur l'a instituée.

Ces trois frères étant ainsi nommés anciens ou pasteurs, il fallut s'occuper de leur ordination, c'est-à-dire de leur installation solennelle dans leurs fonctions par un ou quelques ecclésiastiques qui l'eussent déjà reçue, et qui fussent autorisés à la leur transmettre par l'imposition des mains. Et à ce sujet il importe de remarquer la pureté des principes auxquels les Frères étaient parvenus sur ce sujet, en laissant la tradition, pour ne s'attacher qu'aux Écritures. Ils reconnurent, disent leurs propres historiens, *que ceux de leurs anciens actuellement existants* parmi eux, et qui avaient reçu l'ordination ecclésiastique avant de se joindre à eux, *étaient en plein droit*, d'après les usages des Églises

apostoliques, *de conférer cette ordination aux collègues qu'on venait de leur associer*. On convint unanimement *que dans la primitive Église, il n'existait aucune distinction de rang ou d'autorité entre les différents anciens d'une Église*, et que ce ne fut que plus tard que, dans un même troupeau, l'un des pasteurs fut établi sur les autres pour recevoir exclusivement la dénomination d'évêque, et la faculté de consacrer d'autres ecclésiastiques. Par conséquent, les Frères s'accordèrent à sentir que, quant à eux, ils pourraient se contenter de cette ordination biblique, conférée par leurs simples prêtres. Mais afin de prévenir plus pleinement, sous la persécution acharnée où ils se trouvaient, les objections et les calomnies de leurs adversaires, et de mettre à couvert, par tous les moyens possibles, la validité de leurs actes ecclésiastiques, ils résolurent de rechercher l'ordination de quelque évêque. Ce grand pas ne fut donc de leur part qu'une condescendance à un établissement qu'ils reconnaissaient n'être pas scripturaire.

Obtenir cette ordination de l'Église régnante était une chose qu'on ne pouvait espérer: il ne restait qu'une ressource; mais cette ressource était là. Outre les Vaudois qui, dans le douzième siècle, avaient été envoyés de Dieu en Bohème, pour seconder les Frères dans leur lutte contre la puissance papale, une nouvelle colonie d'entre eux, chassée de France et d'Italie par de nouvelles persécutions, était venue se réfugier en Autriche; et ces Chrétiens avaient des évêques dont la filiation n'étaient point contestée.

Les Frères envoyèrent donc auprès d'eux, pour y recevoir le grade et les droits d'évêques, trois de leurs prêtres, non les trois dont nous venons de raconter la nomination, mais trois autres déjà consacrés. L'un d'eux était ce respectable Michel Bradasius dont nous avons parlé précédemment (liv. 2, p. 73); le second était un prêtre qui avait passé de l'Église romaine dans leurs rangs; et le troisième avait appartenu primitivement à l'Église vaudoise. Ces trois hommes exposèrent à Étienne, l'évêque vaudois auquel ils s'adressèrent, et aux anciens qu'il s'adjoignit dans cette circonstance, les raisons pour lesquelles les Frères s'étaient séparés de l'Église dominante, et avaient résolu de pourvoir par eux-mêmes à la succession de leurs conducteurs spirituels, en venant demander à un évêque vraiment évangélique l'ordination épiscopale. Étienne témoigna aux Frères sa vive joie sur tout ce qu'il apprit par eux des mesures qu'ils venaient de prendre; il leur exposa en présence de ses collègues, l'origine, l'histoire et les rudes persécutions qu'avait endurées l'Église à laquelle il appartenait, de même que la succession non interrompue de leurs évêques; et, assisté de son co-évêque et des autres ecclésiastiques, il conféra aux trois pasteurs de Bohème la consécration désirée.

Les Frères étant de retour parmi les leurs, on convoqua un second synode, devant lequel ils se présentèrent en leur nouvelle qualité. On décida que les trois frères qui avaient été choisis par le sort, de

la manière qu'on a rapportée ci-dessus, recevraient premièrement l'ordination de pasteurs, et qu'ensuite l'un d'entre eux, savoir, Matthias de Kunewald serait sacré quatrième évêque; ce qui fut exécuté avec toute la solennité qui convenait à cette action importante.

Afin d'éviter l'abus qu'on faisait dans l'Église romaine du nom d'évêque, et pour prévenir l'orgueil et l'excès du pouvoir ecclésiastique, les Frères prirent la coutume de ne donner à leurs évêques que le nom d'*anciens* (*seniores*). Ils en eurent d'ordinaire trois ou quatre, préposés sur l'ensemble de leurs Églises: ces évêques étaient égaux en rang, quoique dans leurs assemblées générales il y en eût toujours un qui eût la présidence. On adjoignit à ces évêques dix *co-évêques*, ou *co-sénieurs* pour les assister dans la direction de l'Église.

Les négociations entre les Frères et les Vaudois établirent entre les deux Églises un nouveau lien; et elles se sentirent disposées à se réunir entièrement pour ne former qu'une même communion. La doctrine pure et la conduite chrétienne des Vaudois leur avaient gagné le cœur des Frères, qui n'avaient guère de reproche à leur faire, si ce n'est qu'ils ne confessaient pas assez franchement la vérité, et que pour échapper à la persécution, ils se soumettaient à plusieurs pratiques qu'ils n'approuvaient pas dans leur propre conscience. Les Frères leur exposèrent amicalement, par une députation, ces scrupules et quelques autres observations pareilles, qui

furent reçues des Vaudois avec humilité, et avec l'expression du désir qu'ils avaient d'en revenir au zèle de leurs ancêtres. Rare exemple de sincérité de la part d'une Église qui a perdu de son premier amour! En conséquence, la réunion projetée allait s'opérer, lorsque le dessein en fut éventé par quelques Vaudois mal intentionnés qui ne goûtaient point cette alliance, dans la crainte de participer aux persécutions des Frères. La suite de cette trahison fut une persécution acharnée contre tous les Vaudois qui se trouvaient en Autriche; Étienne, leur dernier évêque, fut brûlé avec plusieurs autres, et le reste de ces Chrétiens fut entièrement dispersé. Plusieurs d'entre eux, comme déjà leurs ancêtres au douzième siècle (liv. I, p. 29), se rendirent en Bohème et en Moravie, où ils se réunirent aux Églises des Frères, qu'ils grossirent ainsi sensiblement.

C'est cette espèce de réunion, jointe à l'ordination que les Frères avaient été prendre chez les Vaudois, qui a souvent fait appeler de ce nom les Frères de Bohème, quoique ceux-ci aient toujours eu soin de le rejeter, par plusieurs raisons qu'ils allèguent dans l'histoire de leurs persécutions.

En conséquence de l'importance que les Frères attachent, sûrement à tort, à l'ordination épiscopale et à sa succession, ils remarquent ici avec admiration les dispositions de la Providence, qui conserva la vie au dernier évêque des Vaudois, jusqu'au moment précis où il eut transmis à l'Église des Frères ce dépôt de l'ordination épiscopale, et enté en quel-

que sorte sur un arbre qui devait subsister, l'espèce de celui qui allait périr.

Si à cette occasion nous jetons un coup d'œil général sur l'histoire précédente de ces deux associations chrétiennes, nous trouverons qu'elles présentent un spectacle bien intéressant dans les siècles de ténèbres que nous avons parcourus jusqu'ici: et qu'elles peuvent justement être appelées les deux témoins de ces temps-là. Toutes deux forment une famille et une succession non interrompue de martyrs. Toutes deux produisirent une foule de témoins de la vérité évangélique, qui scellèrent leur témoignage par les plus dures souffrances et par la mort la plus ignominieuse. Ce que le Sauveur a prédit à ses disciples, qu'à cause de son nom ils seraient haïs, injuriés, tourmentés et mis à mort, s'est pleinement vérifié à leur égard; et ces deux fidèles Églises ont été à un haut degré honorées de l'opprobre de Christ. Mais la main toute-puissante du Seigneur a su les conserver au milieu de leurs dangers inouïs; et, quoique modifiées par la suite du temps, elles existent encore l'une et l'autre comme deux monuments de la puissance du Seigneur contre les portes de l'enfer.

A peine le bruit se fut-il répandu que les Frères avaient créé entre eux un corps ecclésiastique indépendant, que, dès l'année suivante (1468), et encore, comme on l'a dit, à l'instigation de Rockyzan, le roi George Podiebrad fit publier contre eux, dans l'assemblée des États, tenue à Prague, un nouveau décret portant « que chaque État du pays, (clergé, no-

blesse, bourgeois et gens de la campagne), devait faire toutes les poursuites possibles dans son district pour se saisir des Picards (comme on appelait alors les Frères en les confondant avec les Vaudois), et procéder contre eux comme bon lui semblerait, afin d'arrêter, par cette juste sévérité, *les progrès de la séparation.* » En peu de temps les prisons de la Bohême, et surtout celles de Prague, se trouvèrent remplies de ces persécutés, dont plusieurs moururent de faim, et d'autres endurèrent les traitements les plus inhumains. Le premier évêque des Frères entre autres, Michaël, y languit jusqu'après la mort du roi. D'autres furent obligés de s'enfuir de nouveau dans d'épaisses forêts, et de se cacher de jour dans des cavernes, où ils menaient la vie de ceux « dont le monde n'est pas digne. » Ils n'osaient faire du feu que la nuit, afin de ne pas trahir leur retraite par la fumée, qui aurait été visible pendant le jour; et c'est autour de ces feux qu'ils lisaient la Bible et priaient. Lorsqu'il était tombé de la neige et qu'ils étaient obligés de sortir pour chercher quelque nourriture, ils marchaient l'un après l'autre, de manière à ne mettre les pieds que dans les traces de celui qui avait précédé; puis le dernier traînait après lui quelques broussailles pour effacer ces empreintes, ou pour que le tout n'eût l'air que des pas de quelque pauvre homme qui aurait été ramasser du bois dans la forêt. C'est le séjour de ces hommes dans des cavernes qui leur fit donner, par dérision, le nom de *Caverniers* (*Jamnici*).

Et voilà comment, malgré toutes les apologies et les explications qu'ils purent présenter au roi, aux consistoires ou aux États, ils vécurent jusqu'en 1471, époque à laquelle Dieu mit fin à leur persécution par la mort du roi, et par celle de Rockyzan, qui mourut quinze jours avant lui, et comme on l'a dit, dans les remords et le désespoir.

Sous le roi suivant, Wladislas, les Frères jouirent d'un repos presque absolu. Leurs ennemis ne manquèrent pas, il est vrai, de renouveler dès le commencement, leurs efforts auprès de ce souverain pour le porter à la persécution; et ils parvinrent effectivement à en obtenir un nouvel édit contre les Frères; mais ceux-ci présentèrent une réfutation des calomnies de leurs adversaires, qui, pour cette fois les fit respecter. Leurs persécuteurs n'ayant pu réussir de ce côté, tentèrent de nouvelles voies, et essayèrent (en 1476) d'exciter la populace pour contraindre par-là le roi à sévir. Ne craignant point, dans ce but, d'employer la fraude la plus odieuse, ils engagèrent un homme de néant à feindre qu'il avait été ministre parmi les Picards, mais que contraint par sa conscience, il les avait quittés pour rentrer dans le sein de la vraie Église, ajoutant qu'il voulait maintenant, en signe d'un véritable amendement, faire connaître tout le mystère d'iniquité de de ces gens abominables. Il dit alors qu'ils ne prononçaient dans leurs assemblées secrètes que des blasphèmes et des horreurs; qu'ils prostituaient la cène et le baptême, qu'ils commettaient toutes sortes

d'impuretés, qu'ils s'occupaient de sortilèges, qu'ils tuaient des gens pour s'emparer de leur fortune, et que de cette manière, ils avaient amassé d'immenses trésors.

Et comme à cette époque on ne pouvait encore rien répandre au moyen de l'imprimerie, on promena cet homme en tous lieux; on le fit monter dans les chaires pour y faire pénitence avec une grande apparence de sainteté, pour y raconter les horreurs de la secte, pour se recommander à l'intercession des fidèles, et les exhorter à éviter le commerce des Picards. Là où il ne pouvait se rendre, on y envoyait des attestations du fait, signées d'un grand nombre de témoins, et accompagnées d'avertissements pressants de la part des prêtres les plus considérés; et on faisait lire ces pièces du haut des chaires. La fraude produisit pour un temps un effet terrible; aucune apologie des Frères ne servait plus de rien; et ils s'attendaient aux derniers excès de fureur de la part de la populace, lorsque tout d'un coup cet homme, lassé de se traîner de lieu en lieu dans une pareille vocation, avoua qu'il s'était laissé gagner par argent pour calomnier les Picards, qu'il ne connaissait pas du tout. En même temps, plusieurs personnes sensées, qui désiraient connaître la vérité, et qui avaient secrètement visité les assemblées des Frères, avaient trouvé le contraire de tout ce qu'on leur avait dit, et s'étaient jointes à eux: de sorte que là encore le méchant fit une œuvre qui le trompa.

Les ennemis ayant vu qu'avec cette indigne impos-

ture ils avaient fait aux Frères plus de bien que de mal, cherchèrent à leur tendre un nouveau piége, plus caché, et les invitèrent, deux ans plus tard, sous le prétexte d'une tentative de réunion, à une discussion publique dans le collége de Prague. Mais la chose ne s'arrangea pas.

Au milieu de ces persécutions sans cesse renaissantes, les Frères; soit par un besoin de leur cœur, soit surtout afin d'éviter le reproche de séparation que leur faisaient leurs adversaires, en les accusant d'avoir rompu avec toute l'Église chrétienne, et de ne voir de salut que dans leur société particulière, les Frères, disons-nous, formèrent une entreprise bien touchante. Isolés comme l'arche au milieu du déluge, ils voulurent tenter s'ils ne pourraient découvrir en quelque lieu du monde des Chrétiens qui, comme eux, eussent échappé au naufrage général; ou comparables encore à des navigateurs jetés dans une terre déserte, ils voulurent essayer si, dans les solitudes qui les entouraient, ils ne rencontreraient pas peut-être une voix qui répondît à la leur, s'il n'y aurait pas quelque part, dans toute la chrétienté, un peuple attaché en sincérité de cœur à Jésus et à son service, auquel ils pussent se joindre. Aux motifs que nous venons d'indiquer, se joignait probablement encore dans leur cœur, pour les porter à une pareille recherche, le sentiment des persécutions continuelles auxquelles ils étaient en butte, et le désir de s'y soustraire enfin par l'émigration, si elles devaient se renouveler encore.

Appuyés des relations nombreuses qu'ils soutenaient avec la noblesse du pays, même la plus élevée, dans le sein de laquelle ils comptaient de nombreux amis, ils obtinrent du roi, pour cet objet même, des lettres de recommandation, et envoyèrent (en 1474), quatre députés dans quatre directions différentes. Le co-évêque Lucas se dirigea sur la Grèce, Kokonez sur Moscou, la Scythie et les autres contrées slaves, Kabatnitz sur la Palestine et l'Égypte, et Marchicus sur Constantinople et la Thrace. Mais au bout de quelques années, ces voyageurs revinrent avec la triste nouvelle, qu'ils avaient trouvé, il est vrai, partout des Chrétiens de nom, mais dans une si profonde dégradation qu'il semblait qu'on se fût tendu la main de toutes parts pour s'abandonner à tous les vices.

Nous allons bientôt voir qu'un peu plus tard, et déjà du vivant des réformateurs, les Frères renouvelèrent la même tentative, mais en apparence sans plus de succès, et sans se douter de la proximité de leur délivrance.

Cependant les persécuteurs ne se lassaient pas. Après la mort de Podiebrad, ils s'adressèrent à Matthias, roi de Hongrie, qui avait conquis depuis peu sur la Bohème toute la Moravie, la Silésie et la Lusace, qui comprenaient dans leur étendue une forte portion de l'Église des Frères; et ils parvinrent en effet (en 1481) à faire exiler de ces contrées tous les Frères qui s'y trouvaient. Plusieurs d'entre eux se rendirent, par la Hongrie et la Transylvanie, dans la

Moldavie, où ils furent rejoints, deux ans plus tard, par l'un des trois anciens qui avaient été élus au synode de Lotha. L'hospodar de cette province les accueillit très-bien; mais la persécution s'étant apaisée en Moravie, et les mœurs rudes et superstitieuses des habitants de la Moldavie ne plaisant pas aux Frères, ils retournèrent au bout de dix ans dans leur patrie.

Une autre partie d'entre eux, dont l'histoire n'a conservé que très-peu de traces, paraît s'être transportée, ou avoir été emmenée par les Tartares, jusque vers la mer Caspienne, dans le Caucase, où ils étaient connus sous le nom de *Tscheskes* (c'est le nom que les Bohémiens portent dans leur langue), et où ils avaient (en 1709) trois grands villages.

La cause qui avait suspendu les persécutions de Moravie, était une guerre qui éclata dans ce pays, et qui détourna, pour quelque temps, l'attention de dessus les Frères. *On ne pense plus aux misérables Frères*,[1] dit Regenvolscius, à cette époque (liv. 2, ch. 8). Les Frères profitèrent des quelques intervalles de paix qui leur étaient accordés en ces temps, pour entreprendre (1490) une traduction de la Bible en langue bohémienne, qu'ils firent imprimer à Venise; en quoi, comme en tant d'autres points, cette nation bohémienne, maintenant si peu distinguée, devança, selon l'observation de l'historien Comménius, tous les autres peuples de l'Europe. L'édition eut même

[1] *Neglecti sunt miseri Fratres.*

un débit si rapide, qu'on la fit réimprimer deux fois à Nuremberg; et pour agir d'autant plus indépendamment, les Frères établirent, en Bohème et en Moravie, trois imprimeries qui ne furent employées, dans les commencements, qu'à multiplier les exemplaires de cette traduction de la Bible qui leur servit pendant cent ans, et qui plus tard fut la base d'une nouvelle traduction retouchée d'après les originaux.

Mais la paix momentanée dont jouissaient les Frères, ne tarda pas à être troublée de nouveau. Une de ces diversités de vues qu'on retrouve en tout temps parmi les Chrétiens les plus fidèles, sur des points secondaires, faillit les précipiter dans de grands malheurs. Les uns, dont descendirent plus tard les Anabaptistes de Moravie et de Hongrie, prétendaient qu'un Chrétien ne peut, en bonne conscience, occuper des charges civiles, ni porter les armes: et comme, dans la chaleur de la dispute, ils prétendirent, sans doute à tort, que les autres Frères ne regarderaient pas comme un péché de se défendre les armes à la main, les ennemis profitèrent de cette injuste accusation pour persuader au roi, pendant le cours de la diète qui se tint en 1503, que les Frères n'étaient autre chose que les anciens Taborites, qu'il s'agissait de détruire. Cependant plusieurs États du royaume protestèrent contre ces insinuations, attestèrent l'innocence des Frères, et s'opposèrent à ce qu'on sévît, en leurs personnes, contre les meilleurs sujets du royaume. Il est vrai qu'au moment où les principaux protecteurs des Frères eurent quitté la

diète, leurs ennemis parvinrent à faire signer au roi un décret de persécution; mais les Frères lui ayant présenté une apologie pleine d'humilité et de force, il changea de nouveau de résolution, et voulut tenter d'opérer une réunion entre eux et les Calixtins, par une conférence publique de quelques-uns de leurs députés avec l'académie et le consistoire calixtin de Prague. Il ordonna donc, à la fin de l'année 1503, que les Frères envoyassent, dans ce but, à cette conférence un certain nombre de leurs principaux docteurs. Quoiqu'ils eussent à y redouter bien des piéges, et même des dangers extrêmes, les Frères regardèrent comme leur devoir d'obéir à l'ordre du roi, et de défendre publiquement leur bonne cause. Aussi trouvèrent-ils entre eux, dès le premier appel, plusieurs hommes, soit docteurs, soit anciens, pleins de lumières et de courage, qui se montrèrent disposés à souffrir même le martyre, s'il le fallait, et qui, après avoir été recommandés aux prières de toutes les Églises, partirent pour la conférence indiquée. On voit par une lettre vraiment apostolique que le baron de Postupiz adressait à l'un de ces députés, combien ils se fiaient peu à la probité de leurs ennemis, et en même temps avec quel courage ils se présentaient au combat. « Il est vrai, » disait entre autres ce baron à son frère en la foi, « il est vrai qu'il est dans notre nature intime d'aimer la vie; mais toi, cher frère, tu as appris de Dieu que ta vie est cachée avec Christ en Dieu; et pour acquérir cette vie-là, il faut que tu meures avec Christ. Tu sais en qui tu as cru, et com-

bien ton Sauveur est puissant pour te conserver ton dépôt jusqu'à ce jour-là. Fortifie-toi donc dans le Seigneur et dans la puissance de sa force, afin que tu combattes le bon combat et que tu remportes la couronne de vie. Tu n'as pas besoin que je t'apprenne comment tu as à soutenir ce combat; mais il peut t'être utile que je te rappelle ce que tu sais déjà. Tiens-toi donc attaché fortement au Seigneur; nous avons pris, il est vrai, pour votre sûreté, toutes les précautions que peuvent prendre des hommes, et nous le ferons encore à l'avenir; mais si la fureur des ennemis devait s'accroître, et s'il plaisait à Dieu de glorifier le nom de son Fils par votre mort, soyez-y disposés, et dites: Le Seigneur nous a donné la vie; que le Seigneur la reprenne selon son bon plaisir! — Adieu!

« Donné le jour de Saint-Étienne, le premier des martyrs (le 26 décembre 1503). »

Mais Dieu sauva encore une fois les Frères de tous leurs dangers. Le jour même où les conférences devaient s'ouvrir, le recteur de l'université de Prague, leur ennemi déclaré, mourut; et comme les autres n'osaient se mesurer avec les Frères dans une discussion publique, et craignaient de recevoir un affront devant toute la ville qui se rassemblait déjà en foule, ils renvoyèrent d'abord les conférences de jour en jour, puis, sous différents prétextes, ils les ajournèrent indéfiniment.

Ce danger passé, il s'en présenta bientôt un autre; et en effet les Églises des Frères ne pouvaient, aus-

si long-temps qu'elles étaient fidèles, éviter de se trouver toujours de nouveau en butte à la haine des ennemis de l'Évangile. Trois ans après, ceux-ci cherchèrent à effrayer le roi en menaçant d'une couche malheureuse la reine, qui alors était grosse, si le roi n'extirpait l'hérésie de ses états; et le pauvre Wladislas se laissa engager à signer un nouvel édit de persécution contre les Frères. Mais on dit qu'en même temps il s'abattit devant Dieu, pour lui demander pardon de cet acte, et pour le prier de mettre à néant tous les projets sanguinaires qu'on formait contre ces hommes innocents. Sa prière fut exaucée; la reine mourut dans ses couches; et l'exécution de l'édit fut arrêtée.

Les protections de Dieu envers les Frères se succèdent à cette époque d'une manière plus visible qu'à aucune autre époque de leur histoire. A la diète de 1508, les ennemis s'efforcèrent de faire accepter comme loi de l'empire, ce même édit de persécution que Dieu venait de frapper de nullité; mais plusieurs des membres de la diète s'y opposèrent, et il ne passa pas. Enfin, à la diète suivante (en 1510), on parvint cependant, à force d'intrigues, dans lesquelles se distingua surtout le grand-chancelier, à faire enregistrer cet édit de la manière désirée; mais la mort frappante de ce fonctionnaire et de quelques autres ennemis de l'Évangile, intervint encore cette fois pour sauver les Frères.

Cet adversaire acharné de l'œuvre de Dieu, faisant route pour s'en retourner chez lui, s'était arrê-

té chez le baron de Koldiz, où il racontait un jour en pleine table avec beaucoup de joie, ce qu'ils avaient, disait-il, résolu *unanimement* contre les Frères : puis se retournant vers son domestique qui était un Frère, il le bravait par ces mots : « Eh bien, Simon, qu'en dis-tu ? » — « Oh ! répondit celui-ci, tous n'y ont pas consenti encore ! » — Le chancelier irrité, lui demanda de nommer, s'il le pouvait, les traîtres qui oseraient s'opposer aux États réunis de l'empire. Simon leva la main avec courage, et dit : « Il y en a un là haut qui saura bien empêcher l'exécution de vos desseins, s'il n'y donne pas son consentement. » — Le chancelier, encore plus furieux, jura en frappant du poing sur la table : « Mauvais sujet, tu le verras de tes propres yeux, ou je veux ne pas arriver bien portant chez moi. » — En chemin, il fut saisi d'une inflammation dans les jambes, qui l'emporta au bout de quelques jours.

Son collègue en fait de persécutions, l'évêque de Hongrie, Bosek, se blessa pareillement d'une manière mortelle en descendant de voiture, en revenant d'un voyage, et termina sa vie au bout de peu de jours.

La mort subite de ces puissants ennemis de l'Évangile en effraya plusieurs ; et le peuple même disait alors en proverbe : « Que celui qui était las de la vie, n'avait qu'à se prendre aux Frères. » Ainsi la persécution, quoique ordonnée par un édit impérial, ne fut pas générale. Cependant elle eut lieu en quelques endroits : quelques Églises furent obligées de

cacher leurs pasteurs pour un temps; il y eut aussi quelques exécutions où l'on vit se renouveler toutes les merveilles de la foi qui se manifestent dans ces occasions. Un gentilhomme, ayant condamné au feu six Frères établis dans ses terres, ceux-ci marchèrent avec joie vers la place de l'exécution, et témoignèrent qu'ils mouraient dans la foi en Jésus-Christ, l'unique offrande expiatoire du monde, et la seule espérance des croyants. Le juge fit offrir à l'un d'eux, à qui il portait une affection toute particulière, de lui donner un délai pour réfléchir, dût-il demander toute une année. Mais après un instant de réflexion, cet homme répondit que, comme il ne renierait pas plus sa foi dans un an qu'à cette heure, il aimait mieux mourir pour la vérité ce jour-même avec ses bien-aimés frères, que plus tard seul; et il s'avança avec joie vers le bûcher, en leur compagnie.

Si nous jetons un coup-d'œil général sur la situation des Églises des Frères pendant ces continuelles alternatives de persécution et de repos, nous trouverons en résultat que la doctrine du salut faisait, par leur moyen, des progrès sensibles; et que, malgré toutes les exécutions, les exils, la retraite de plusieurs hommes faibles que les souffrances effrayaient, leurs Églises s'étendaient toujours davantage, de manière qu'au commencement du seizième siècle (avant qu'on pensât à Luther, ni à Calvin), on comptait en Bohème et en Moravie jusqu'à deux cents Églises des Frères, pleinement et régulièrement constituées en Églises protestantes. A la

même époque aussi, un grand nombre de Calixtins, hommes de lettres, prêtres, comtes, barons et gentilshommes, se joignirent à eux; et comme les autres Calixtins occupaient toutes les églises, et chassaient les Frères de partout, ces frères nouveaux venus leur bâtirent, dans leurs villes et villages, des lieux de rassemblement.

Nous rappellerons ici que les Calixtins étaient aussi acharnés, ou même plus, contre les Frères, que le parti décidément catholique; comme il arrive souvent qu'un lâche temporiseur est plus cruel qu'un ennemi déclaré, et que l'homme faible, quand il veut affecter la force, se montre plus méchant qu'aucun autre. Pour conserver leur puéril privilége de la coupe à la communion, ils sacrifièrent tout le reste. Après la mort de ce Rockyzan qui semble avoir imprimé son caractère à tout le parti, ils firent presque toujours consacrer leurs prêtres en Italie, où ils ne pouvaient cependant le faire qu'en dissimulant leurs principes et leur position d'une manière honteuse, en se donnant pour prêtres romains, et en renonçant même au traité conclu avec la cour de Rome sous le nom de *Compactata*.

Il est vrai que deux évêques d'Italie, qui s'étaient retirés en Bohème, donnèrent, pendant quelque temps, la consécration à leurs prêtres, et qu'après la mort de ceux-là quelques-uns des Calixtins, ne pouvant se soumettre à dissimuler d'une manière aussi grossière, allèrent jusqu'en Arménie pour y recevoir les ordres. Mais, en général, les Calixtins fléchirent

de plus en plus sous le joug de Rome, jusqu'à ce qu'à l'époque où les Protestants furent chassés de Bohème, ils se confondirent entièrement avec le parti romain, et retournèrent pleinement « à ce qu'ils avaient vomi. »

On conçoit facilement les causes de leur éloignement pour les Frères. Ceux-ci s'étaient séparés d'eux et leur faisaient, par leur seule doctrine, par leur culte et par leur conduite évangélique, un reproche continuel. En constituant des Églises à part, en entretenant un ministère distinct, et en refusant également de se soumettre et de se réunir aux Calixtins, les Frères nuisaient par le fait aux intérêts religieux de ces derniers, considérés selon la politique humaine. On en vit un exemple frappant à l'époque où le roi tenta de négocier entre les Papistes et les Calixtins une paix de religion, en vertu de laquelle ceux-ci devaient conserver les différents priviléges qu'ils avaient obtenus du pape (les *Compactata*); la cour de Rome renvoya toujours de reconnaître ces priviléges d'une partie des Bohémiens, sous le prétexte qu'ils n'étaient pas d'accord entre eux-mêmes, et toléraient parmi eux les *Picards* ou *Vaudois*.

Voilà comment la distance qui séparait ces deux partis devint toujours plus grande, et comment les Frères restèrent les seuls défenseurs de la vérité en Bohème et en Moravie. Cependant à l'époque où nous sommes parvenus, un grand nombre de Frères voulaient qu'on fît une dernière tentative auprès de ces Calixtins, qui comptaient encore dans leurs rangs un

bon nombre d'âmes fidèles; et ils étaient d'avis, soit pour éviter l'accusation qu'on faisait toujours aux Frères de mépriser tout ce qui n'était pas d'eux, et de ne voir de salut que dans leur Église, soit pour mettre enfin un terme aux persécutions, qu'on accédât aux demandes réitérées du roi et qu'on se réunît aux Calixtins. Ils alléguaient qu'on trouvait parmi eux encore bien des docteurs fidèles, d'une doctrine et d'une vie également pures, et amis des Frères. Ils espéraient, par cette réunion, se procurer plus d'accès auprès d'eux, et trouver ainsi l'occasion de conduire plus avant, dans la connaissance de l'Évangile, un grand nombre d'âmes simples et fidèles, à qui il ne manquait que de recevoir une meilleure instruction. Mais les conducteurs les plus anciens et les plus expérimentés des Frères, qui se rappelaient encore comment les Calixtins les avaient persécutés pour la cause de la vérité, craignaient qu'une pareille réunion ne refroidît les leurs, ne fît négliger la discipline, et n'amenât ainsi la ruine de leurs Églises. On résolut cependant de faire de cette question importante l'objet des délibérations d'un synode, qui se tint en 1486, et dont nous transcrirons ici quelques-unes des résolutions, pour montrer à la fois l'amour de la paix qui régnait chez les Frères, en même temps que leur éloignement pour ces espèces de rapprochements, ou de fusions religieuses, qui n'ont guère pour motifs que l'indifférence envers la vérité.

« S'il se trouve dans une autre Église un prêtre

d'une saine doctrine et d'une vie chrétienne, les fidèles doivent en rendre grâces à Dieu, mais sans se joindre à lui, ou sans prendre de lui la cène ou le baptême; par ces raisons: 1° Parce que c'est dangereux de se rapprocher d'une Église dont on est sorti à cause de ses erreurs et de ses abus. 2° Parce qu'il n'est point sûr qu'après la mort de ce prêtre fidèle, il soit remplacé par un autre qui le soit aussi. 3° Parce que ce prêtre ne se trouve pas placé sous une constitution légitime, où le commandement et l'obéissance soient convenablement balancés, et où tous vivent dans l'unité d'un même esprit et d'un même corps. 4° Parce que les fidèles qui trouvent déjà chez eux en abondance, par la grâce de Dieu, les biens spirituels, ne peuvent, sans danger, les aller chercher chez ceux du dehors.

« Si plusieurs prêtres d'une autre Église se trouvent unis entre eux dans un ordre légitime, et nourrissent de la pure Parole de Dieu le peuple qui leur est confié; les fidèles ne doivent ni les mépriser, ni cependant s'unir à eux en abandonnant la communion de leur Église; mais ce sera aux anciens de l'Église de voir s'ils peuvent s'approcher d'eux d'une manière quelconque pour ne former qu'un corps. Car il faut que dans l'Église de Christ tout se fasse avec ordre.[1]

« Si les anciens trouvent que ces Frères nous surpassent dans les articles fondamentaux du Christia-

[1] 1 Cor. XIV, 40.

nisme, il faut se soumettre à eux et recevoir instruction; sinon, il faut persister à ne pas se réunir à eux, de peur qu'ils n'altèrent la pureté de la doctrine. Mais il faut les servir fraternellement, afin qu'ils voient mieux la lumière.

« Enfin, nous reconnaissons qu'aucune société, tant nombreuse soit-elle, ne peut être appelée l'Église catholique (c'est-à-dire universelle, comprenant tous les croyants), de manière que, hors de sa circonscription, Dieu n'aurait point d'élus. Mais au contraire partout où se trouve la seule foi catholique, chrétienne, selon la vérité de Dieu, telle qu'elle est renfermée dans sa Parole, en quelque lieu de la chrétienté que ce soit, là est (une portion de) la sainte Église catholique, hors du sein de laquelle il n'y a pas d'espoir de salut. »

C'est en partant de ces principes que les Frères résolurent, dans le même synode, d'envoyer une seconde fois quelques-uns des leurs en diverses contrées, pour chercher ce peuple semblable à eux, qu'un pressentiment secret leur annonçait. Ils députèrent deux frères, soit à Rome même, soit dans le reste de l'Italie et en France, pour faire un dernier effort de ce genre, et pour rechercher en outre plus particulièrement les restes des Vaudois, encore cachés en différentes contrées, et en rapporter d'exactes nouvelles. Mais ces deux députés, comme les précédents, ne trouvèrent, sauf un petit nombre de Vaudois opprimés, que quelques fidèles isolés, qui soupiraient en silence après la délivrance d'Is-

raël, et dont plusieurs périrent sous leurs yeux dans les flammes pour la cause de la vérité. Les Frères ne virent donc plus autre chose à faire que d'implorer la miséricorde de Dieu sur cette chrétienté déchue, et d'attendre dans la résignation, qu'il vînt au secours de son peuple. Dans un synode qu'ils tinrent en 1489, ils prirent la résolution remarquable: que « *si Dieu suscitait quelque part des docteurs fidèles*, *et des réformateurs de l'Église*, *ils étaient résolus à faire cause commune avec eux.* »

C'était bien là espérer contre espérance; car quoique Luther et quelques autres des réformateurs qui devaient paraître plus tard, fussent déjà nés à cette époque, cependant personne ne songeait encore à une réformation, ni ne pouvait même raisonnablement en concevoir la seule pensée.

Mais le Chef de l'Église préparait son œuvre en silence; et au milieu des plaintes, des doutes, ou peut-être même des murmures, et des mouvements d'incrédulité qui s'élevaient dans le cœur de quelques-uns des siens, leur délivrance approchait.

Sans pouvoir préjuger quel en serait le résultat, on commençait à voir paraître les premières lueurs de la réformation; et Érasme, qui s'attachait au moins à réformer les sciences et la théologie des écoles, commençait à se faire connaître du monde chrétien. Les Frères, trop avides sans doute, en bien des occasions, de l'approbation des hommes, ou plutôt ne connaissant pas encore dans ce cas-ci à qui ils auraient à faire, se hâtèrent, en 1511, d'envoyer à ce

savant infidèle et lâche, deux députés qui lui communiquèrent l'apologie qu'ils avaient remise, en 1508, au roi Wladislas, et qui prièrent Érasme de l'examiner, et de leur indiquer les erreurs ou les fautes qu'il croirait y voir; ou de leur donner, s'il n'y trouvait rien d'erroné, un témoignage de la pureté de leur doctrine et de leur innocence, pour qu'il leur servît de défense contre les fausses inculpations dont ils étaient l'objet. Mais Érasme n'eut pas assez de courage et de loyauté pour compromettre son honneur devant le monde en faveur du peuple méprisé des Frères; il leur répondit qu'il n'avait aperçu aucune erreur dans leur écrit, mais que pour ce qui était de donner un témoignage, il ne le jugeait point expédient pour lui, et qu'il ne croyait pas que les Frères en eussent besoin; qu'ils n'avaient qu'à continuer, comme ils avaient fait jusque-là, de vivre selon leur constitution, mais sans éclat. »

Nonobstant ce refus, et ce conseil de mettre la lumière sous le boisseau, Érasme ne laissa pas, dans la suite, de rendre aux Frères plus d'une fois, et quand il ne risquait pas de se compromettre, des témoignages d'orthodoxie et de probité. On peut voir entre autres, à ce sujet, ce qu'il dit d'eux dans sa préface sur le Nouveau Testament, et dans sa réponse à Schlechta, qui avait répandu des calomnies sur le compte des Frères. Nous n'en rapporterons ici qu'un seul passage :

« Si les Frères, dit-il, se choisissent eux-mêmes leurs pasteurs, il n'y a rien là de contraire à la pra-

tique des anciens Chrétiens. S'ils élisent pour cela des hommes non lettrés et sans études, c'est ce qu'on peut très-bien excuser, puisque le manque d'érudition est suffisamment compensé par la sainteté de leur conduite; s'ils se nomment entre eux frères et sœurs, je n'y vois rien de blâmable; plût à Dieu que cette dénomination, dictée par la charité fraternelle, subsistât toujours parmi les Chrétiens! S'ils ajoutent moins de foi à leurs prédicateurs qu'à l'Écriture-Sainte, c'est-à-dire, s'ils ont plus de confiance en Dieu qu'aux hommes, ils ont raison. Quant aux jours de fêtes, je trouve que leur sentiment ne diffère guère de celui qu'on avait du temps de St. Jérôme; mais aujourd'hui les jours de fête se sont accrus d'un nombre énorme, etc. »

Voilà le témoignage que leur donnait Érasme; mais le voile va se lever, et les Frères vont découvrir tout autour d'eux une nuée de témoins.

FIN DU LIVRE III.

une nouvelle députation pour apprendre de lui plus spécialement, en quoi devait consister l'ordre qu'il se proposait d'introduire.

Mais quand ils virent qu'il ne s'était pas encore occupé de cet objet, ils lui déclarèrent que ce défaut de discipline était cause que bien des âmes légères et obliques quittaient leur communion pour entrer dans la sienne, parce qu'elles pouvaient y entendre la doctrine de l'Évangile sans y être astreintes à un ordre aussi strict que celui des Frères.

Luther, tout occupé encore de la propagation et de la défense de la doctrine évangélique, fut offensé de ce reproche, et il en vint jusqu'à censurer publiquement quelques-unes des institutions des Frères.

Cependant lorsque ceux-ci lui envoyèrent, en 1532, leur confession de foi et leur constitution,[1] telle qu'ils l'avaient présentée au margrave Georges de Brandebourg, Luther lui-même la fit imprimer à Wittenberg, en y joignant une préface, dans laquelle il leur rend un très-beau témoignage. Il y dit entre autres: « Qu'aussi long-temps qu'il avait été Papiste, il avait ressenti, par zèle de religion, une haine violente pour les Frères; qu'à la vérité il avait reconnu de très-bonne heure que, dans ses écrits, Jean Huss avait expliqué l'Écriture avec tant de force

[1] *Confessio fidei ac religionis baronum ac nobilium regni Bohœmiæ.* — *Apologia veræ doctrinæ eorum qui vulgo appellantur Waldenses vel Pighardi.* 1522. — (Réimprimée à Genève, en 1535 et 1538.)

et de pureté, qu'il n'avait pu concevoir, sans une extrême surprise, comment le pape et le concile de Constance avaient pu condamner au feu un homme aussi grand et aussi digne d'estime. Que cependant, la déférence aveugle qu'il avait alors pour le pontife et pour le concile, lui avait fait abandonner, sans hésitation, la lecture des livres de Huss, parce qu'il se défiait de lui-même. Mais qu'aujourd'hui, où l'homme de perdition était manifesté, il avait changé de sentiment à l'égard de ces gens, que le pape avait condamnés comme des hérétiques; et qu'il ne pouvait, en les jugeant d'après leur confession de foi, que les regarder et les admirer maintenant comme des saints et de vrais martyrs de la vérité; qu'il rangeait particulièrement, dans cette classe, les Frères qu'on nommait Picards; qu'il avait trouvé chez eux une merveille singulière, et presque inouïe dans tout le Papisme, c'est que laissant là les traditions des hommes, ils s'occupaient à méditer jour et nuit la loi du Seigneur. Qu'ils étaient très-versés et bien fondés dans l'Écriture-Sainte. Que bien qu'ils fussent peu exercés dans les langues grecque et hébraïque, l'intelligence qu'ils avaient de la Parole de Dieu était si claire et si juste, qu'ils méritaient d'être chéris, respectés et accueillis de tous les vrais Chrétiens. Oui, ajoute Luther, nous ne pouvons assez bénir Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, selon les richesses de sa grâce, a fait sortir des ténèbres la lumière de sa Parole, et nous a fait passer heureusement de la

mort à la vie. Il est juste que nous nous réjouissions avec ces Frères, de ce qu'après nous être regardés ci-devant les uns les autres comme des hérétiques, nous sommes maintenant revenus de cet injuste soupçon, et nous nous trouvons réunis dans un même bercail, sous la conduite du seul Pasteur et Évêque de nos âmes. A Lui soient louange et gloire éternellement. Amen! »

On pourrait alléguer ici encore plusieurs témoignages semblables que les collaborateurs de Luther ont donnés à l'orthodoxie des Frères. On se contentera de donner la déclaration que Mélanchton fit à leur sujet, dans une lettre qu'il leur écrivit à eux-mêmes en 1535 : « Puisque nous sommes d'accord sur les principaux articles de la doctrine chrétienne, supportons-nous mutuellement dans la charité pour ce qui concerne le reste. Aucune différence dans les rites et dans les cérémonies ne doit rompre notre union. St. Paul fait souvent mention des cérémonies; mais il défend aux Chrétiens de se séparer les uns des autres à cause de leurs diversités, lors même que le monde y mettrait une grande importance. La sévérité de la discipline qu'on observe dans vos Églises ne me déplaît certainement pas; plût à Dieu qu'on mît plus de zèle à l'exercer aussi dans les nôtres. Quant à la bonne affection de mon cœur à votre égard, je souhaite du fond de mon âme, que tous ceux qui aiment l'Évangile, et qui désirent que le nom de Jésus-Christ soit exalté, et que sa connaissance soit répandue de plus en plus, se réunissent,

s'embrassent et se supportent mutuellement dans un esprit de charité chrétienne. »

Depuis ce temps-là et jusqu'à leur mort, Luther et Mélanchton vécurent constamment en bonne intelligence avec les Frères, qui, de leur côté, ne regrettaient rien dans l'œuvre de la réformation, si ce n'est que Luther négligeât d'introduire dans l'Église une discipline plus conforme à l'Évangile. C'est dans cette pensée qu'ils lui envoyèrent, en 1536, une troisième députation, une quatrième en 1540, et deux ans après, la cinquième et dernière. Luther sentait bien la nécessité de cette discipline sur laquelle les Frères insistaient si fort, mais il croyait que, dans les commencements de la réformation, la chose n'était pas praticable, parce que les choses n'étaient pas encore parvenues à leur maturité, et que d'ailleurs, il se trouvait, lui, surchargé de travaux, entouré comme il l'était d'adversaires innombrables. Dans une des dernières conférences qui se tinrent sur cette matière, il déclara, en présence de tous les théologiens assemblés, « que le Papisme n'avait pu être aboli, à moins qu'on brisât brusquement le joug de la superstition, et qu'on n'éloignât toute apparence de contrainte: mais qu'à présent, voyant que le monde péchait en se jetant dans l'autre extrême, il reconnaissait la nécessité de remédier à ce mal et de rétablir la discipline ecclésiastique: qu'on examinerait la chose sérieusement, aussitôt que les circonstances le permettraient; mais que, pour le présent, le pape recommencait à tout brouiller en fai-

sant espérer la convocation d'un nouveau concile.

Ce fut avec cette déclaration que Luther congédia les députés des Frères; il les assura de son amitié cordiale, leur donna la main de fraternité en présence des autres professeurs et leur dit : « Soyez Apôtres des Bohémiens; moi et les miens nous le serons des Allemands. » Peu après, écrivant à Jean Augusta, premier ancien (évêque) de l'Église des Frères, il lui disait entre autres : « Je vous exhorte pour l'amour du Seigneur à demeurer avec nous dans cette communion d'esprit et dans cette conformité de doctrine qui nous a unis dès le commencement, et à combattre avec nous par la Parole de Dieu et par la prière contre les puissances de l'enfer. »

A ces témoignages généraux de l'affection et du respect des Luthériens pour les Frères, nous pouvons ajouter ceux-ci qui se rapportent plus particulièrement à leur discipline ecclésiastique. — « Depuis les temps apostoliques, dit Luther quelque part, on n'a point vu de Chrétiens qui aient eu une doctrine et une pratique plus conformes aux instructions des Apôtres, que les Frères de Bohème. Quoique ces Frères ne nous surpassent pas dans la pureté de la doctrine, puisque nous enseignons tous les articles de la foi selon la Parole de Dieu, ils nous surpassent de beauconp quant à la bonne discipline par laquelle ils gouvernent leurs Églises avec bénédiction; en cela ils sont plus louables que nous : il faut que nous l'avouions pour donner gloire à Dieu et à la vérité. Malheureusement notre peuple allemand n'est point

encore disposé à se soumettre au joug de la discipline ecclésiastique. »

En parlant ainsi, Luther paraît n'avoir pas pris en considération que ce n'est pas sur des peuples, mais sur des sociétés de croyants, que la discipline chrétienne peut s'exercer : puisque le premier acte de cette discipline, est de ne pas même admettre l'incrédule.

Les plus célèbres collègues de Luther étaient du même sentiment que lui, à l'égard de la discipline des Frères : « Tout ce que je souhaite, leur écrivait Bucer, en 1540, c'est que vous ne perdiez pas les prérogatives que Dieu vous a accordées, mais que plutôt vous nous excitiez à l'émulation par votre exemple ; car vous êtes actuellement les seuls dans la chrétienté, à qui, avec une doctrine pure, Dieu ait aussi accordé une discipline véritable, pure, praticable, nullement pénible, mais utile et salutaire. Nous prions le Seigneur d'établir parmi nous cette excellente forme de gouvernement, et de l'étendre de plus en plus. »

Enfin Fabricius Capiton écrivant la même année aux Frères, leur disait : « Le livre qui contient votre confession de foi et l'exposition de votre discipline, nous a été très-agréable. De tout ce qui a paru de notre temps, je n'ai rien vu de plus parfait en ce genre. Outre une confession de foi complète, et le véritable usage des institutions de Jésus-Christ, ce livre met aussi au jour une discipline tout-à-fait sainte, et les moyens les plus efficaces de bien conduire les âmes. »

Les témoignages que Calvin et d'autres ministres de la réformation ont rendus aux Frères, sont absolument du même contenu.

Mais tandis que les Frères jouissaient ainsi de l'amitié et de la communion des réformateurs, leurs ennemis en prirent occasion de leur susciter une nouvelle persécution. Dans la guerre de Smalkalde qui éclata bientôt après la mort de Luther (en 1546), la France et l'Espagne se réunirent, d'un côté, pour opprimer les Protestants de France, en commençant par les Vaudois; tandis que Charles V, empereur d'Allemagne, et Ferdinand, roi de Bohème, s'armaient contre les Protestants de leurs états. La nation bohémienne ayant refusé de faire cause commune avec les alliés catholiques, et de prendre les armes contre l'électeur de Saxe, protecteur de la réforme, on imputa ce refus principalement aux Frères, et on les accusa même d'avoir eu pour but, dans leurs négociations avec Luther, de mettre l'électeur de Saxe sur le trône de Bohème. En conséquence, le roi Ferdinand fit arrêter les principaux d'entre eux, dont les uns furent emprisonnés, d'autres furent exilés, et d'autres dépouillés de tous leurs biens. Pour obtenir l'aveu de ces prétendus complots, d'autres furent soumis à divers supplices. Jean Augusta, entre autres, leur premier ancien, eut à endurer trois fois la torture, fut battu de verges à plusieurs reprises, réduit à des portions de pain et d'eau qui suffisaient à peine à entretenir ses jours; et quoiqu'on ne pût le convaincre de rien, il fut ce-

pendant retenu dans les prisons, jusqu'à la mort de Ferdinand, l'espace de seize ans. La fermeté chrétienne de sa conduite et ses prières pleines d'onction, eurent un heureux effet sur ses bourreaux, et les portèrent à se convertir à la vérité.

Un autre de leurs anciens, George Israël, eut un sort semblable, et montra le même dévouement. Comme on exigeait une rançon de mille florins pour lui rendre la liberté, et qu'il ne possédait pas cette somme, ses amis et ses paroissiens s'offrirent à la payer pour lui; mais il refusa cette offre, en disant: « C'est assez pour moi d'avoir été une fois racheté et affranchi parfaitement par le sang de mon Sauveur Jésus-Christ; je n'ai pas besoin d'être racheté une seconde fois par or ou par argent: gardez votre argent; vous saurez bien qu'en faire dans l'exil dont vous êtes menacés. » —Nous verrons bientôt avec quel bonheur il échappa un peu plus tard de sa prison.

Le même édit qui avait frappé les chefs de l'Église, fit fermer les temples des Frères; et l'on arrêta ou dispersa tous leurs pasteurs, qui ne purent plus rester dans le pays, que sous le sceau du plus profond secret, et se virent réduits à se glisser de nuit vers leurs frères pour leur donner les soins de leur ministère.

Quant au peuple, on lui enjoignit de rentrer dans la communion de l'Église romaine ou dans celle des Calixtins, ou d'évacuer le pays dans l'espace de six semaines. Un grand nombre se laissèrent intimider, et se joignirent en effet aux Calixtins; mais la plu-

part se retirèrent en Pologne, en 1548, sous la conduite de leur évêque Matthias Syon. Le petit reste de ceux qui ne s'exilèrent point, resta caché ou se dispersa.[1] Dans la Grande-Pologne, le général de la couronne et d'autres personnages considérés, les reçurent d'abord avec bienveillance; mais cette faveur ne dura que dix semaines. L'évêque papiste de Posen ne se donna point de relâche qu'il n'eût obtenu du roi Sigismond-Auguste, un édit qui ordonnait aux Frères d'évacuer incessamment le pays. Les Frères se retirèrent alors en Prusse, où le duc Albert les reçut avec bonté. Ici encore, il est vrai, on tâcha de les rendre suspects, et on les accusa de professer une doctrine qui n'était pas conforme à celle des Luthériens, ce qui, dans l'état d'intolérance réciproque où étaient alors les Protestants entre eux, eût pu les faire chasser de nouveau du pays. Mais le duc ayant nommé cinq théologiens de sa capitale pour conférer sur ce sujet avec les pasteurs des Frères, on reconnut qu'il n'y avait entre la foi de ceux-ci et celle des Luthériens aucune différence essentielle; et il en résulta entre les deux confessions une union fraternelle. Le gouvernement accorda aux Frères un privilége en vertu duquel ils devaient jouir de tous les droits des autres sujets de l'État, tout en conser-

[1] La plupart de ceux qui quittèrent la Bohème, étaient des habitants de Brandeis, de Turnon, de Clumz, de Leutomischel et des environs.

vant leur propre discipline ecclésiastique; et on leur assigna sept villes pour s'y établir.

Tous les ministres fidèles du pays, et dans leur nombre surtout le célèbre évêque Paul Spératus,[1] se montrèrent très-favorables aux Frères. L'un de ces ministres écrivant au docteur Brenzius, dit à leur sujet: « S'il existe quelque part des Églises où règne une discipline vraiment apostolique et une piété sincère, et dans lesquelles tout soit réglé sur l'exemple des plus saints martyrs, c'est certainement chez les Frères. J'estime que ce saint peuple a été envoyé ici par le Seigneur lui-même, afin d'en porter plusieurs à songer plus mûrement aux moyens de remédier aux nombreux défauts de nos Églises. »

De quelque courte durée qu'eût été le séjour des Frères en Pologne, il n'y fut pourtant pas sans fruit; et la semence de l'Évangile qu'ils y avaient répandue dans leur passage, commença dans peu à germer. Elle avait été reçue par plusieurs personnes de la noblesse et de la bourgeoisie; et l'un des principaux pasteurs d'entre les Frères établis en Prusse, venait de temps à autre visiter sans bruit ces nouveaux convertis de la Pologne pour les affermir dans la vérité.

Au nombre des conversions remarquables qui eurent lieu en ce temps-là, on rapporte celle du comte d'Ostrorog, qui fut gagné au Seigneur à

[1] Auteur du cantique allemand : *Es ist das Heil uns kommen her.*

l'heure même où il se rendait à l'assemblée avec un fouet pour en faire sortir sa femme. Une fois touché, ce fut un homme plein d'ardeur; il demanda aux Frères de Prusse de lui donner un prédicateur pour ses domaines; et on lui envoya, en 1551, ce George Israël dont nous venons de parler, qui avait refusé de se laisser racheter par ses frères (page 119). Il avait réussi, par le secours de Dieu et au moyen d'une hardiesse singulière, à s'échapper sans payer de rançon : il était sorti en plein jour de la prison qu'il occupait au château de Prague, en passant au milieu de ses gardes, vêtu en secrétaire, avec une plume derrière l'oreille, et du papier et une écritoire à la main. Après avoir rejoint ses Frères de Prusse, puis s'être rendu en Pologne, sur l'appel dont nous venons de parler, il rassembla à lui seul, dans l'espace de six ans, vingt Églises de Frères dans ces contrées. D'autres fidèles ministres encore travaillèrent avec succès à la même œuvre, de manière que, d'après le rapport de Vergérius, le nombre total des Églises qui se formèrent dans ce même espace de temps, par le ministère des Frères, dans la Grande-Pologne, s'éleva à près de quarante.

Les Frères eurent des succès semblables encore en Lithuanie, en Silésie et dans d'autres contrées voisines, où plusieurs de leurs anciens se virent appelés à remplir les places de prédicateurs les plus considérées, ou des fonctions importantes dans l'enseignement public.

Au nombre des acquisitions les plus précieuses et

es plus édifiantes que fit à cette époque l'Église des Frères, il faut compter celle de ce Paul Vergérius, que nous venons de nommer, précédemment légat du pape et évêque de Capo-d'Istria, qui, depuis peu d'années, était devenu un confesseur de la vérité évangélique. Après sa conversion, il fit imprimer à Tubingue la confession de foi des Frères, en y joignant une préface dans laquelle il s'énonce en ces termes :

« Je dois avant toutes choses alléguer les raisons pour lesquelles j'ai publié cette confession de foi des Vaudois ou Picards, confession qui n'a été connue jusqu'ici que de peu de personnes. Il n'y a pas long-temps que Dieu m'appela à me rendre d'Allemagne en Prusse, en Lithuanie et en Pologne. Je brûlais d'envie de voir et de visiter tant de différents peuples et leurs Églises. Après avoir long-temps parcouru la Pologne, j'y découvris environ quarante Églises, réglées suivant les constitutions des Vaudois.[1] Cette découverte m'a causé véritablement une satisfaction et une joie très-sensible. On trouve chez eux la Parole de l'Évangile dans sa pureté et dans son intégrité, et même dans une telle perfection, que je n'ai remarqué, ni dans leur doctrine, ni chez leurs ministres, aucune ombre d'erreur; et je n'ai pas eu d'ailleurs le moindre sujet de les en soupçonner.

[1] Le lecteur se souviendra que de tout temps on a eu une tendance à confondre les Vaudois et les Frères, même à l'époque où ils étaient les plus distincts.

Leurs cérémonies et leurs mœurs sont si pures et si éloignées de la superstition et des *momeries* papales, qu'on n'en aperçoit plus parmi eux la moindre trace. Leur discipline ecclésiastique est si exacte qu'elle produit des fruits d'un renouvellement de cœur, et de cet amendement de vie, auxquels on reconnaît aisément le caractère de tout Chrétien. Lorsque je donnai connaissance de tout cela aux frères soit d'Italie, soit d'autres contrées, et que j'eus le plaisir d'en faire le récit à divers princes d'Allemagne, j'eus occasion de voir que plusieurs d'entre eux n'avaient rien su de l'existence de ces Vaudois; d'autres, les méconnaissant, paraissaient fort étonnés de ce que les Polonais s'étaient avisés de recevoir leur doctrine, et craignaient qu'elle n'altérât la pureté de celle de Jésus-Christ lui-même qu'ils avaient embrassée depuis peu par la réformation. C'est par ces raisons importantes que je me suis senti obligé de procurer au public une nouvelle édition de cette confession de foi des Vaudois, vu que les exemplaires en étaient devenus fort rares. Je ne doute pas que tous ceux qui aiment une doctrine pure, ou qui du moins y ont pris quelque goût, ne louent et n'estiment non-seulement cette confession de foi, mais encore les Polonais, et toutes les Églises qui l'ont adoptée. Je m'assure de même qu'ils prieront le cher Père céleste de conserver l'œuvre si heureusement commencée de la réforme de leurs Églises; qu'ils lui demanderont de l'augmenter de plus en plus par sa bonté infinie, et de la bénir abondamment de jour en jour. » — Le même Vergé-

rius dit encore : « Quoique d'ailleurs je sache très-bien quel homme faible je suis, je ne puis me dispenser d'exhorter toutes les Églises, qui, dans l'espace de quarante ans, ont été réformées et régénérées en Jésus-Christ, à ne pas se contenter d'avoir aboli la superstition et l'abomination du Papisme; mais je les prie de s'appliquer avec le plus grand soin, à conserver unanimement la vraie et pure doctrine du Fils de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, et de faire en sorte qu'une discipline digne de l'Évangile et propre à mortifier la chair, y soit enfin de nouveau introduite. »

Cet homme célèbre ayant été, par le fait, l'un des membres de l'Église dont nous donnons l'histoire, et sa conversion l'une des belles conquêtes de cette Église et du Protestantisme en général, on ne lira sûrement pas sans intérêt un dernier extrait de ses écrits, tiré d'une lettre qu'il écrivit aux Frères sous la date du 19 mars 1561. Il s'y exprime en ces termes: « Après que l'Esprit de Dieu m'a sollicité à sortir d'une Église adultère et anti-chrétienne, (ce que j'ai fait par la grâce de Dieu il y a dix ans), ce même Esprit me porte aujourd'hui à chercher une Église qui me paraisse être la meilleure ; et c'est dans cette Église que je veux mourir et remettre mon âme au Père céleste. Je le dois non-seulement à moi-même, mais je le dois aussi, tout chétif que je suis, pour donner un exemple à d'autres. En quittant le Papisme j'ai prouvé par cette démarche que mon cœur avait horreur de sa doctrine. A présent je désire té-

moigner que, quoique la doctrine de l'Église protestante dans laquelle je vis actuellement, ne me déplaise point, cela ne m'empêche pas d'aimer par préférence les Églises qui ont une meilleure discipline. J'estime et je loue nos Églises (protestantes); mais ce que je désirerais y trouver, c'est l'autre partie de l'Évangile, je veux dire une discipline évangélique; et je déclare publiquement qu'à cet égard je préfère vos Églises à toutes les autres. Aussi, pour que personne ne s'imagine que ce n'est qu'à présent que ces idées me sont venues tout à coup dans l'esprit, j'atteste comme devant Dieu que depuis l'époque où j'ai connu et goûté l'Évangile, ces Églises n'ont cessé de me plaire; j'ai pris même, en chaque occasion, leur défense de toutes mes forces, comme nombre de personnes en peuvent rendre témoignage; et entre plusieurs preuves de ce fait, c'est moi qui ai apaisé le roi de Bohème, Maximilien II, qui était fort indisposé contre les Frères. Je conclus en déclarant que si vos Églises veulent me recevoir, je désire m'y incorporer et y mourir. Et comme je renonce volontairement aux voluptés du monde, je ne les chercherai pas chez vous. La main du Seigneur m'a saisi; dès lors je pense tout autrement, et je cherche tout autre chose, que je ne faisais jusqu'alors. »

Voilà comment le Seigneur bénissait pour la Pologne la présence ou l'influence des exilés de Bohème.

Les Églises des Frères s'étendant à ce point au milieu des autres Églises protestantes, on songea

bientôt de part et d'autre aux moyens d'opérer dans ce pays une réunion, ou du moins un rapprochement fraternel, entre les trois communions, luthérienne, réformée et bohémienne. Outre le motif général de la charité chrétienne, on en avait d'autres encore d'un très-grand poids: car les progrès de la réforme en Pologne paraissaient dépendre de cette réunion désirée ; et si elle avait lieu, tout semblait devoir réussir, car l'œuvre avait été préparée de longue main. Déjà depuis l'an 1440, les Hussites de Bohème, qui s'étaient réfugiés en Pologne, puis, plus tard plusieurs étudiants polonais, formés par Mélanchton, avaient jeté dans ces contrées les premiers germes de la réformation, lorsque les Frères, chassés de Bohème en 1548, vinrent se réfugier dans le pays, et contribuèrent puissamment, comme on a vu, à y féconder ces premiers germes, quoique leur séjour y eût été si court. Dans le même temps les Luthériens se répandaient aussi dans la Prusse polonaise, et les Réformés dans la Petite-Pologne ; presque toute la noblesse avait embrassé le protestantisme ; le roi lui-même inclinait fortement pour une réformation générale, et n'en était détourné que par les divisions des Protestants orthodoxes entre eux, et par les troubles que causèrent les Ariens.

Tous les Protestants désiraient donc un rapprochement : et le surintendant des Réformés de la Petite-Pologne,[1] Félix Cruciger, qui s'était d'abord

[1] Dans presque toute l'Allemagne, les Réformés, comme

déclaré contre les Frères, ayant cessé au bout de quelque temps de s'opposer à eux, s'aboucha par deux fois avec leur premier ancien, George Israël, afin de pourvoir aux moyens de faire cesser les divisions qui les avaient séparés jusque-là. Dans ce but, les Réformés se rassemblèrent, en 1555, en synode général à Kaminieck; et là, en présence de plusieurs waywodes de la Grande et de la Petite-Pologne et d'une députation du duc de Prusse, on fit l'examen de la confession de foi, de la discipline et des autres écrits des Frères; la partie réformée leur donna une entière approbation; puis les deux confessions se réunirent en la personne de leurs représentants, qui se tendirent la main d'association et célébrèrent la cène en commun.

Les Réformés donnèrent communication de cet événement à leurs co-réligionnaires de Suisse, qui s'en réjouirent et y donnèrent leur assentiment, principalement par rapport à la discipline. Calvin leur écrivit entre autres : « J'espère toute sorte de bien de votre union avec les Vaudois, non-seulement parce que Dieu bénit toujours la sainte union des membres de Jésus-Christ, mais aussi parce que je suis persuadé que, dans l'œuvre que vous avez commencée, vous pouvez retirer un grand avantage de l'expérience que

les Luthériens, ont une hiérarchie ecclésiastique dans laquelle les surintendants ecclésiastiques jouissent, sous quelques rapports, de la même autorité et des mêmes attributions que les évêques chez les Catholiques-romains.

les Frères vaudois ont acquise, par les longues épreuves où le Seigneur les a fait passer. C'est pourquoi vous devez travailler soigneusement à ce que cette sainte union des esprits soit cimentée de plus en plus. » — Wolfgang Musculus, célèbre théologien de Berne, s'exprime à peu près de même dans une lettre qu'il adressa aux mêmes Églises. « Surtout, dit-il, nous bénissons le conseil admirable de Dieu, de ce que les frères nommés Vaudois, expulsés de la Bohème il y a quelques années, ont été conduits vers vous par le Seigneur, pour seconder vos Églises dans la connaissance et dans la propagation de la vérité. »

Cependant cette réunion qu'on avait crue complète et durable, fut bientôt attaquée et troublée par différentes sortes d'ennemis. Des Ariens secrets qui avaient voulu être compris dans la réunion, afin de participer à la protection qu'elle assurait aux deux partis, et peut-être aussi afin de répandre d'autant plus facilement leur incrédulité, commencèrent à demander que les Frères fissent différentes modifications à leur doctrine et aux formes de leur culte; puis, sur leur refus, ils cherchèrent à les rendre suspects aux théologiens suisses. Même le vieux et respectable Jean à Lasco s'opposa pendant un certain temps au maintien de la réunion. Il demandait, avec Calvin et d'autres docteurs réformés, que les Frères se rapprochassent davantage de la doctrine des Églises suisses et françaises sur la cène, donnassent une déclaration plus explicite de leurs

principes sur ce sujet, et changeassent quelques-uns de leurs usages qui s'y rapportaient. Le roi ordonna, il est vrai, à Lasco de ne pas insister, et les Frères cherchèrent à satisfaire les docteurs suisses par une députation. Mais la chose se prolongeait cependant encore, et l'on chercha un remède plus radical.

Les Frères avaient retrouvé quelque repos, tant en Bohème qu'en Moravie, sous le gouvernement doux et paisible de Maximilien II; et comme ils replaçaient volontiers, dès qu'ils le pouvaient, le centre de leur action, et le siége de leur gouvernement, sur le terrain natal de leurs Églises, ils tinrent, en 1557, à Sleza, en Moravie, un synode nombreux, auquel assistèrent plus de deux cents de leurs ecclésiastiques et un grand nombre de seigneurs polonais. L'un des principaux objets de cette assemblée était l'affaire de la réunion des Frères avec les Réformés de Pologne et de Suisse. Mais les choses s'étaient compliquées de plus en plus; l'Église protestante était divisée alors en une multitude de partis, vivement opposés les uns aux autres, et qui tous cherchaient à attirer les Frères de leur côté. Intérimistes, Majoristes, Flaciens, Adiaphoristes, Synergistes, Osiandristes et d'autres encore, tous regardaient comme étant contre eux tous ceux qui n'étaient pas pour eux; et cet état de choses se joignit aux circonstances indiquées plus haut, pour empêcher le synode d'effectuer la réunion désirée.

Plusieurs synodes subséquents même s'en occupèrent sans succès, jusqu'à ce qu'en 1560, les Frères

en convoquèrent un nouveau à Bunzlau, en Bohème, qui était devenu alors leur chef-lieu.[1]

Dans cette réunion, les Frères, pour mettre fin à toutes les fausses représentations qu'on faisait toujours de nouveau de leurs principes, résolurent d'envoyer deux des leurs, Rokita et Herbert, en députation à quelques-uns des princes et aux principaux théologiens de l'Allemagne et de la Suisse. Ces deux députés furent reçus partout avec beaucoup de bienveillance, surtout par le duc de Würtemberg et le comte palatin de Deux-Ponts, qui conférèrent avec eux en présence de plusieurs théologiens célèbres. Le duc alla jusqu'à leur offrir un asile dans son pays, si on ne voulait les souffrir ailleurs, et leur donna des lettres de recommandation pour quelques seigneurs polonais. Le chancelier Vergérius, dont nous avons parlé ci-devant, se montra en cette occasion, un de leurs amis les plus ardents.

Muni des lettres du duc de Würtemberg, Rokita se rendit aussitôt en Pologne; mais Herbert continua sa route pour Heidelberg, Strasbourg et la Suisse, et s'aboucha avec les divers théologiens de ces endroits.[2] Il se plaignit à eux, au nom des Frères, de ce qu'ils les avaient censurés injustement et

[1] C'est par cette raison qu'on voit les Frères de ce temps mentionnés quelquefois sous le nom de Frères de Bunzlau (*Bunzler-Brüder*).

[2] En particulier avec Bullinger, Pierre Martyr, Musculus, Calvin, Viret et Théodore de Bèze.

avec dureté; il déclara, sur le point particulier de la sainte cène, qu'ils étaient décidés à ne prendre aucune part aux disputes dont elle était l'objet, et qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient donner, sur ce point, d'autres explications que celles qu'ils avaient données jusqu'alors, en ne se servant que des expressions de l'Écriture.

Ces théologiens, et nommément Calvin, leur montrèrent alors beaucoup de bienveillance; et quoique ce dernier continuât à désapprouver les Frères de ce qu'ils se rapprochaient trop de la confession luthérienne sur l'article de la cène, il chercha cependant, dans la réponse écrite qu'il adressa aux Frères, à excuser les lettres qu'il avait envoyées précédemment à leur sujet aux Réformés de la Pologne.

C'est alors qu'on reprit avec une nouvelle vigueur l'affaire de la réunion de ces derniers avec les Frères; et la chose fut enfin terminée au synode de Xians, en 1560. On s'entendit en premier lieu sur l'article de la doctrine. Quand on en vint à celui de la discipline ecclésiastique, quelques-uns des Réformés prétendaient pouvoir tirer de l'Écriture un gouvernement meilleur que celui des Frères, auquel ils reprochaient, non peut-être sans quelque raison, de sentir encore un peu le Papisme, et de donner trop de pouvoir aux ecclésiastiques. Les Frères répondirent que leur discipline avait été conçue avec beaucoup de poids, mûrie pendant quarante ans, au milieu de prières et de souffrances continuelles; qu'elle avait prospéré pendant un siècle, et reçu l'approbation de

tous les docteurs les plus éclairés, qui lui rendaient le témoignage qu'elle insistait sur une véritable conversion du cœur, et qui louaient en elle sa fidélité à n'admettre personne à la communion des saints et à la cène, avant de l'avoir suffisamment examiné.

Les Réformés se rendirent à ces observations; et le synode résolut, à la pluralité des voix, sans confondre, quant à la doctrine, les confessions de foi des deux Églises, d'adopter la discipline des Frères avec une légère modification. Les évêques des Frères de Pologne se désignèrent sous le nom d'*anciens* ou de *seniores*, afin d'éviter les jugements qu'auraient pu porter, en différents sens, les Catholiques et les Protestants presbytériens, sur le titre d'évêque, qu'ils ne prirent plus que dans leurs négociations avec des Églises protestantes épiscopales.

Telle est l'histoire de la réunion des Frères de Pologne avec les Réformés du même pays.

Si nous jetons un coup-d'œil général sur toute cette affaire et sur les suites qu'elle a eues pour les Frères, plusieurs en porteront sans doute le même jugement que Comménius, qui, dans son histoire (§ 99 à 103), paraît n'être point content de ce synode, et croire que la politique et la sagesse humaines y eurent la plus grande part. On peut se souvenir que c'est un jugement que nous avons étendu dans la préface de cet ouvrage, à toutes les négociations de ce genre. Et il semble en effet que si ce synode a causé du dommage aux Frères de Pologne, ce n'est pas tant à cause de quelque modification par-

ticulière qu'on y aurait faite à la constitution de leur Église, que parce que cette Église y fit des acquisitions trop grandes; qu'on y prit la résolution d'appliquer sa discipline à des gens qui n'étaient pas faits pour elle; et qu'elle n'absorba en apparence l'Église réformée de Pologne, que pour en être plus tard absorbée elle-même en réalité. C'est ce qui arrivera à l'Église toutes les fois qu'elle s'alliera avec le monde.

Quoi qu'il en soit, cette réunion parut, pour le moment être un sujet de joie, et procura aux Frères de Pologne la paix extérieure.

Mais si leurs rapports avec l'Église réformée avaient pris une tournure paisible, il n'en était point encore de même avec les Luthériens. Au contraire, les Frères avaient été inquiétés déjà précédemment, et surtout en Prusse, par quelques docteurs tracassiers et intolérants de cette Église; et lorsque Laurentius, l'évêque des Frères, vint en 1561 pour faire sa visitation ordinaire à Thorn, le prédicateur luthérien de cette ville, Morgenstern, homme inquiet qui avait déjà été chassé déjà de différents endroits pour cette disposition de son caractère, lui demanda avec violence pourquoi les Frères de cette ville ne se joignaient pas à l'Église luthérienne, puisqu'ils prétendaient professer les mêmes principes que la confession d'Augsbourg? L'évêque répondit que c'était parce que l'Église luthérienne manquait d'une discipline convenable; mais que cependant il s'entretiendrait sur ce sujet avec ses frères. Ceux-ci répondirent

que, pour le bien de la paix, ils consentiraient à fréquenter les Églises luthériennes, pourvu que les pasteurs observassent, autant qu'il serait possible, une bonne discipline.

Ils renvoyèrent donc Laurentius, en 1563, à Thorn, avec quelques autres députés, qui, après avoir pleinement établi devant le Conseil, l'innocence des Frères contre les accusations de Morgenstern, remirent leurs frères de cette ville, de leur propre consentement, à la direction du clergé luthérien. Mais comme Morgenstern n'en continuait pas moins à prêcher et à écrire contre les Frères, ceux-ci se retirèrent de la ville. Leur persévérant adversaire fut, il est vrai, chassé peu après de ce même endroit par le magistrat pour d'autres brouilleries; mais il continua également à exciter, contre les Frères, les Églises luthériennes de la Pologne, pendant que d'un autre côté, celles de Prusse agissaient contre eux dans le même sens. Les choses en vinrent même, dans cette dernière contrée, après la mort du duc Albert, au point que non-seulement on projeta un nouveau corps de doctrine, que les Frères devaient souscrire, mais qu'on voulut encore les obliger à renoncer à leurs propres prédicateurs bohémiens, à leur discipline et à tous leurs usages particuliers, et par conséquent à rompre absolument toute liaison avec leurs frères de Bohème et de Moravie, ou à quitter le pays. La plupart prirent ce dernier parti, et se retirèrent, en 1574, les uns dans la Grande-Pologne, les autres dans leur patrie, la Moravie, où les Frères jouis-

saient pour un temps, comme on l'a vu, d'une entière tolérance.

Quant aux Luthériens de Pologne, quoique moins intolérants que ceux de Prusse, ils n'entrèrent pas non plus d'abord dans l'alliance des Frères avec les Réformés. Érasme Gliczner, leur surintendant, invita George Israël, le président des évêques des Frères, à venir discuter cette matière dans un synode qui s'assembla à Posen, en 1567. Là, entrant dans la voie qu'avait ouverte Morgenstern, il commença par objecter quelques erreurs qu'on prétendait pouvoir tirer de la confession de foi des Frères, mais qui, pour la plupart, n'avaient jamais été soutenues par aucun d'eux; il passa ensuite à d'autres questions plus dignes d'une discussion sérieuse, mais où il se trouvait que la doctrine des Frères s'accordait entièrement avec celle des Luthériens. Alors changeant tout à coup de direction dans son attaque, et profitant de cet accord des doctrines des deux partis dans tous les points fondamentaux, il en revenait à demander aux Frères de se réunir entièrement aux Luthériens. Comme on ne put s'accorder sur cet article, on soumit l'année suivante cette matière, au jugement de la faculté théologique de Würtemberg. Celle-ci désapprouva, dans sa réponse, les écrits de controverse qui avaient été publiés à Thorn, et décida, d'après l'exemple de Luther: « Que nonobstant la différence de quelques expressions et de quelques cérémonies, l'Église des Frères de Bohème ne devait pas être censée différente de l'Église luthérienne.

Seulement elle ajouta, pour les Frères, l'avertissement que « quelque excellente et digne d'imitation que fût leur discipline, ils ne devaient pas pour cela ne voir la vraie Église que chez eux, ni empêcher les membres des autres Églises évangéliques de participer à leur communion. »

Là-dessus Gliczner, abandonnant quelque chose de ses premières prétentions, invita les Frères à un nouveau synode, qui fut convoqué à Posen, en 1570, et où l'on reconnut de part et d'autre l'harmonie qui existe au fond entre la confession des Frères et celle d'Augsbourg. Dans un autre synode, tenu à Vilna, en Lithuanie, on parvint à terminer les contestations qui existaient entre les Luthériens et les Réformés touchant la sainte cène; et alors on put enfin en venir à la convocation du fameux synode d'union entre tous les Protestants de Pologne, qui eut lieu dans la ville de Sendomir en avril de la même année (1570). Cette assemblée fut imposante et nombreuse. Outre les députés ecclésiastiques qu'y envoyèrent toutes les Églises des trois confessions, il s'y rencontra encore plusieurs députés de la noblesse, dont l'un fut nommé président du synode. Les principaux théologiens furent, du côté des Frères, l'évêque Laurentius; pour les Luthériens, Gliczner; pour les Réformés, Paul Gilovius.

Au premier abord chaque parti chercha, comme on pouvait s'y attendre, non pas tant à opérer une simple réunion, qu'à attirer les autres entièrement à lui. Mais bientôt on sentit que l'harmonie des trois

partis pouvait très-bien avoir lieu lors même que chacun d'eux conserverait sa propre confession; et même que la réunion ne pouvait guère se faire que de cette manière. Les docteurs luthériens eurent d'abord quelque peine à admettre cette base. Mais comme les nobles se réunirent pour les conjurer, les larmes aux yeux, de ne pas offrir plus long-temps aux ennemis un sujet de joie, et au roi un scandale, en persévérant à retarder la réunion, ils consentirent enfin à se rendre. Les députés des trois confessions déclarèrent donc qu'ils pouvaient se reconnaître tous réciproquement pour orthodoxes, dans tous les points fondamentaux de la foi; ils promirent d'éviter à l'avenir toute controverse quelconque, de s'aimer au contraire comme des frères, et de se prêter assistance dans leurs Églises respectives. On ajouta encore que les membres d'une confession visiteraient les autres, non-seulement à la prédication, mais aussi à la cène; et qu'en signe d'union, chacune des trois Églises enverrait toujours un certain nombre de députés aux synodes généraux que tiendraient en temps et lieu leurs frères d'une autre confession.

Les points relatifs à cette réunion qui reçut le nom de *Consensus*, ayant été rédigés par écrit, lus en pleine assemblée, et généralement approuvés, tous les membres promirent, en se donnant la main, d'observer religieusement, pour la plus grande édification du règne de Jésus-Christ, tous les articles de ce traité d'union. On termina la séance par des prières et des actions de grâces; et la joie fut grande

dans tous les cœurs. Les historiens ajoutent qu'un grand nombre d'Ariens secrets qui avaient cherché jusqu'ici à propager leurs erreurs à la faveur des troubles, revinrent à la vérité, et furent admis dans la communion des fidèles : les autres furent ouvertement exclus.

Avant de se séparer, on envoya, par des députés nommés pour cela, les articles de cette réunion aux théologiens de Heidelberg, en leur faisant demander s'ils jugeaient nécessaire qu'outre ces articles qu'on venait de rédiger, on composât, pour la Pologne, un corps de doctrine particulier, ou une confession générale, commune aux trois Églises. La réponse de l'université fut qu'on pouvait s'en tenir simplement au Consensus qui venait de se faire. En 1578, les Luthériens de la noblesse écrivirent aussi, de concert avec les théologiens de leur Église, aux électeurs du Palatinat, de Saxe et de Brandebourg, pour leur communiquer le résultat du synode dont ceux-ci leur témoignèrent leur satisfaction, en exprimant le désir que tous les Protestants suivissent leur exemple.

Quelques semaines après ce grand synode, il s'en tint un nouveau à Posen, entre les Luthériens et les Frères, où l'on acheva de traiter quelques détails d'après les bases du Consensus de Sendomir : cet accord fut ensuite lu publiquement à tout le peuple, qui versa des pleurs de joie, au moment, où pendant le chant du Te Deum, il vit tous les membres du synode se tendre la main, en signe de fraternité.

A la suite de la séance, un prédicateur d'entre les Frères prêcha dans l'Église luthérienne avec toutes les formes luthériennes, et inversément un prédicateur de cette dernière confession fonctionna dans l'Église des Frères.

Les années suivantes, il se tint encore plusieurs synodes généraux, composés des membres des trois confessions, où après avoir de nouveau confirmé toutes les résolutions précédentes, on convint en outre de quelques nouveaux arrangements pour le maintien du bon ordre, pour l'établissement d'écoles communes, et pour quelques autres objets semblables. Tous ces points furent rédigés et décrétés sous le nom de *Constitutions;* et dès ce moment les Protestants de Pologne furent et restèrent unis pour longtemps, et recueillirent de ce rapprochement tous les fruits qui pouvaient en résulter. Leurs ennemis du dehors en perdirent surtout l'occasion de les dénigrer auprès du roi, ou de leur refuser dans les diètes du royaume les priviléges de la paix générale, et d'écarter de leur confession les nobles du pays.

Il est vrai que douze ans plus tard, cette paix fut de nouveau troublée pour quelque temps. Au synode général de Posen, en 1582, deux prédicateurs luthériens, Gérike et Énoc, dont le dernier, à ce que dit Salig, avait quitté les Frères pour se soustraire à leur discipline trop sévère, protestèrent contre le Consensus de Sendomir, et allèrent jusqu'à menacer de l'excommunication leur surintendant Gliczner, en alléguant l'avis de quelques facultés de théologie

luthériennes qui avaient effectivement blâmé cet acte. Mais l'affaire fut portée au synode général de Thorn (en 1595), où l'on vit paraître, outre une quantité de députés ecclésiastiques et laïques des trois confessions, onze députations des principaux seigneurs de Pologne et de Lithuanie, et même un des princes de Reuss qui appartenait à la religion grecque. Tous se prononcèrent avec force pour le maintien du Consensus. Comme Gérike ne voulut pas fléchir, il fut déposé par le synode, et Gliczner réussit à maintenir les Églises luthériennes dans l'union générale.

Voilà le résumé des longues affaires du Consensus polonais. Mais dans la suite, comme pour fournir une preuve de plus que l'Église bohémienne inclinait plus vers la réformée que vers la luthérienne, les Luthériens se séparèrent de nouveau des deux autres confessions, pour ne s'en rapprocher que cent ans plus tard, en 1712, mais trop tard, et lorsqu'ils eurent vu le mal qui était résulté de leur séparation. Les Réformés, au contraire, s'unirent toujours plus étroitement avec les Frères de Bohème, jusqu'à ce qu'en 1627, au synode d'Ostrog, ils se confondirent tellement avec eux, que dès lors on n'a plus fait de différence, dans la Grande-Pologne, entre les Réformés et les Frères de Bohème.

On devait s'y attendre: les Frères n'auraient pu s'allier et se confondre ainsi avec une Église générale, s'ils n'eussent eux-mêmes perdu de leur première vie. Ils oublièrent cette résolution de leurs

prédécesseurs, de ne point s'allier trop étroitement avec ceux qui ne présenteraient pas de garanties suffisantes pour le maintien d'une doctrine et d'une discipline évangéliques (liv. 3, p. 105 et 106); et au lieu d'avoir gagné l'Église réformée, c'est la leur, ou du moins la portion polonaise de la leur, qui, selon la remarque de Comménius, est venue mourir dans celle-là, en y perdant sa forme propre, sa discipline indépendante et l'esprit de ses ancêtres. La grande leçon que nous avons à tirer de ces événements, semble donc être celle-ci : que le Chrétien ne peut agir sur le monde qu'à proportion qu'il s'en sépare; et qu'il sera toujours trompé par une marche contraire.

FIN DU LIVRE IV.

LIVRE CINQUIÈME.

DESTINÉES DES FRÈRES DE BOHÈME ET DE MORAVIE, DEPUIS LA PERSÉCUTION DE 1548 JUSQU'À LA DESTRUCTION DE LEURS ÉGLISES (1548—1627).

Il nous est doux de retourner à nos Frères de Bohème, à ces contrées devenues sacrées pour l'ami de l'Évangile, à ce Gossen du moyen âge, où prospérait par excellence la véritable Église de Christ; car on ne peut se dissimuler que dans toutes les transactions que nous venons d'exposer, on ne vît les Frères de Pologne et de Prusse, incliner, sous des formes religieuses, vers une prospérité et une grandeur selon la chair, prendre assez sensiblement la manière d'être des Églises ouvertes à tout le monde, et manquer de plus en plus de ce sceau d'opprobre et de souffrance que rien ne remplace, et qui semble être la condition presque nécessaire d'une Église vraiment apostolique. Du reste, il faut en convenir aussi : ces Églises même de Moravie et de Bohème, inclinent dès cette époque et par ces mêmes raisons, vers un dépérissement semblable; et nous touchons à l'histoire de leurs derniers jours. Il semble que le Seigneur ait chargé successivement

certaines portions particulières de son Église d'élever pour un temps le flambeau de sa Parole parmi les hommes; et que lorsque leur temps assigné est échu, il transporte sur d'autres cette tâche magnifique. A l'époque où nous sommes parvenus, tout semble indiquer d'avance que les Chrétiens de Bohème vont avoir fini le beau rôle qu'ils jouaient depuis deux siècles. La réformation a vaincu les obstacles extérieurs, le Protestantisme est reconnu d'une manière légale en divers pays: et selon le témoignage de leurs propres historiens, les Frères vont se ressentir bientôt de leur dangereuse prospérité.

Cependant ils ne s'éteindront pas sans jeter encore un dernier éclat.

Nous avons déjà dit (liv. 4, p. 130), en parlant des affaires de la Pologne et de la Prusse, que peu d'années après la grande émigration de Pologne, et dès 1564, les Frères de Bohème et de Moravie avaient obtenu de nouveau, sous l'empereur Maximilien II, la liberté de rouvrir leurs temples et d'exercer leur culte, ce qui ramena dans le pays un grand nombre de ceux qui avaient été contraints d'en sortir. Leurs opiniâtres ennemis cherchèrent bientôt de nouveaux moyens de les perdre. L'archi-chancelier de Bohème se rendit dans ce but, en 1563, à Vienne, où, par des instances continuelles, il porta l'empereur à signer, quoique malgré lui, un édit de persécution. Mais ici encore le Seigneur intervint pour protéger son peuple, et ne permit pas que l'édit eût son effet. Car comme l'archi-chancelier repartait plein

de joie pour la Bohème, emportant avec lui cet édit; au moment où il passait le pont du Danube, au sortir de la porte de Vienne, la partie du pont où il se trouvait s'enfonça sous lui, de manière qu'il tomba dans le fleuve avec sa voiture et tout son bagage, et que la plus grande partie de sa suite fut noyée. Un jeune gentilhomme qui se sauva avec son cheval, vit reparaître le chancelier au-dessus de l'eau, le saisit par son cordon d'or et parvint à le soutenir assez long-temps pour que des pêcheurs pussent venir à son secours avec un bateau; mais ils ne ramenèrent que son cadavre. Quant à la cassette qui renfermait la sentence de tant d'innocents, elle fut emportée par le torrent et on ne la revit plus jamais. Le gentilhomme qui avait échappé à la mort en cette occasion, et qui attestait encore cet événement dans un âge avancé, se sentit poussé par-là à se joindre à l'Église des Frères; et l'empereur fut si peu disposé à renouveler l'édit, qu'au contraire il exprima des sentiments très-favorables aux fidèles de Bohème, qui dès lors jouirent pour long-temps d'un repos parfait.

Ils profitèrent de ce temps de calme pour édifier leurs Églises, pour les instruire de plus en plus dans la vérité, pour travailler en général à l'avancement du règne de Jésus-Christ, et pour tenir de temps en temps des assemblées synodales très-nombreuses, que présidaient leurs pieux évêques, Jean Augusta, ce fidèle témoin éprouvé par les tortures et par seize ans de prison, et Matthias Érythræus. On jugera de l'état de prospérité extérieure, où se trouvaient alors

les Églises des Frères, en apprenant que dans un de ces synodes, on comptait, outre les ecclésiastiques, dix-sept barons des plus distingués de la Bohème, et cent quarante-six autres membres de la noblesse.

Un objet important des délibérations des Frères de cette époque, fut de procurer à leurs Églises une nouvelle traduction bohémienne de la Bible, d'après le texte original; les versions dont ils s'étaient servis jusqu'alors n'ayant été faites que d'après la Vulgate. Dans ce dessein, ils envoyèrent quelques-uns de leurs candidats en théologie, aux universités de Wittenberg et de Bâle, pour y étudier les langues orientales; et dès que ceux-ci furent de retour, ils se réunirent, pour cette œuvre importante, avec un certain nombre de ministres, au château de Kraliz en Moravie, chez un baron qui se chargea de tous les frais de l'entreprise; et ils se mirent au travail, sous la direction de l'évêque Æneas et de ses co-évêques. On établit à Kraliz une imprimerie expressément consacrée à cet ouvrage, auquel on ne mit pas moins de quatorze années de travail. Il fut publié en six livraisons successives, depuis 1579 jusqu'en 1593; il fut revu de nouveau, en 1601, par Aston; et les nombreuses éditions qui s'en sont faites depuis, sont une preuve de l'empressement avec lequel il a été reçu.

Quoique nous venions de faire une mention particulière de l'envoi de ces jeunes gens de l'Église des Frères dans les universités d'Allemagne, la chose

n'avait pas été jusqu'ici sans exemple. Avant cette époque déjà, quelques gentilshommes d'entre les Frères y avaient envoyé leurs fils sous la surveillance d'un diacre; d'autres jeunes gens s'y étaient rendus seuls. Laurentius, qui avait été envoyé par George Israël à Wittenberg, au sujet des disputes de Posen, et qui avait même assisté aux leçons de Luther, trouva dans cette université dix des enfants des Frères.

Mais les Églises sentirent bientôt le besoin d'établir des colléges et des séminaires pour elles-mêmes, parce qu'elles ne possédaient jusqu'ici que des moyens d'instruction insuffisants. Dans les premiers temps, et souvent encore à cette époque-ci, les évêques et les prédicateurs se contentaient, pour former des ministres, de tenir auprès d'eux, sous le nom d'acolythes, un ou deux jeunes gens dont ils faisaient l'éducation. Mais ce moyen occupait un grand nombre de personnes, et donnait proportionnellement de faibles résultats. Et quant à l'usage des universités étrangères, les Frères aperçurent bientôt qu'à côté de plusieurs connaissances utiles que ces jeunes gens y acquéraient, ils en rapportaient aussi beaucoup de vanité et de choses nuisibles à la simplicité des Églises. On résolut donc au synode de Bunzlau, en 1584, d'établir trois séminaires, dans les villes de Bunzlau, de Prézerow, et d'Évanziz en Moravie; et quoiqu'on sût d'avance que les Églises étaient trop pauvres pour pouvoir fournir aux professeurs un salaire assuré, il s'y rendit aussitôt un

nombre suffisant d'hommes très-distingués par leurs connaissances.

Dans le même temps à peu près (en 1574), la faculté de théologie et le clergé de Heidelberg venaient de lire, avec une grande approbation, la confession de foi des Frères, qui avait paru l'année précédente à Wittenberg, accompagnée d'une préface de Luther, et d'un témoignage très-honorable de la faculté de théologie de cette dernière ville. Ceux de Heidelberg envoyèrent donc un député aux Frères de Moravie pour les prier de leur communiquer leur constitution ecclésiastique, vu qu'ils désiraient s'en servir pour la confection de la leur propre. Au retour de ce député, ils renvoyèrent aux Frères des témoignages de satisfaction très-flatteurs, dans lesquels ils faisaient entre autres cette déclaration remarquable : « Qu'ils n'avaient pu encore introduire chez eux un ordre semblable, *parce qu'ils avaient trop impliqué le gouvernement temporel dans les affaires spirituelles*; tandis que les Frères, tout en ayant soin d'être soumis au gouvernement et à tous les hommes, dans les choses temporelles, avaient pourvu à ne pas se laisser dépouiller de la liberté qui leur avait été acquise par le sang de Christ. »

Voilà comment les Églises des Frères trouvaient au dehors une approbation et même des éloges croissants.

Cependant la liberté et l'existence de leur culte n'avait pas encore été reconnue par le gouvernement; et ils ne pouvaient obtenir cet avantage, (ou

plutôt, dirons-nous, ce déshonneur et ce malheur), qu'en présentant, de concert avec les Calixtins et les Luthériens, une confession de foi commune. Les Frères crurent devoir rechercher cette autorisation; et les autres Protestants pensèrent que la cause générale gagnerait à une pareille réunion. On s'en occupa donc immédiatement, en convoquant une assemblée à laquelle chaque parti envoya des députés du clergé, de la noblesse et des bourgeois. Les membres de cette assemblée, préoccupés du désir de se mettre enfin à l'abri des persécutions, et ne voyant que le beau côté du rapprochement projeté, convinrent de laisser de côté toute subtilité et toute controverse, et de se réunir pour exprimer un même sentiment sur les articles de foi communs aux trois confessions: une confession commune fut signée de tous les députés; et on la présenta à l'empereur Maximilien, qui la reçut favorablement, et promit sa protection royale à tous ceux qui y adhéreraient. La même assemblée, pour établir un lien de plus entre les trois confessions, demanda encore à l'empereur la permission de fonder une académie et un consistoire, communs aux trois branches protestantes; mais cette demande ne leur fut pas accordée pour le moment, quoiqu'on leur fît entrevoir l'espoir qu'elle le serait par la suite.

La faculté théologique de Wittenberg porta sur cette nouvelle confession le jugement suivant:

« Il est vrai que cette confession est assez courte, et qu'on voit aisément, qu'en la rédigeant, on a eu

principalement en vue d'éviter toutes les contestations sur des questions problématiques... ce qui attirerait peut-être à cette confession la critique de quelques esprits contentieux... Malgré tout cela nous approuvons votre prudence chrétienne... car il est certain qu'on ne peut mieux servir ni édifier l'Église qu'en proposant au peuple la pure doctrine de l'Évangile, sans ces vaines subtilités que l'ambition a inventées et qui n'engendrent que des disputes. »

La chose se termina donc au gré des désirs des Frères, qui se virent de jour en jour établis plus solidement aux yeux de l'homme; et le profond repos dont ils jouissaient, ne devait plus être interrompu que par un seul orage passager, avant la dernière persécution qui les plongea dans le repos de la mort. Après le décès de Maximilien II, son successeur, Rodolphe II, se laissa engager par les jésuites à renouveler contre eux l'ancien édit que Wladislas avait publié en 1506, contre les Picards;[1] et dans le premier moment tous leurs temples furent effectivement fermés. Mais cet interdit ne dura pas long-temps; les nombreux amis des Frères protestèrent contre ces mesures iniques, et montrèrent à l'empereur que les Frères n'étaient point les gens qu'on lui avait dépeints. On dit que sa conscience avait déjà prévenu ces remontrances, et que lorsqu'il apprit que les Turcs lui avaient pris Albe-Royale, il s'écria: « Je

[1] Voyez liv. 3, page 99.

m'attendais à quelque chose de pareil, puisque je m'étais arrogé sur les consciences un droit qui n'appartient qu'à Dieu. » Il ne se borna donc pas à retirer son édit de persécution, mais encore il accorda (en 1609), non-seulement aux Frères, mais à tous ses sujets protestants de Bohème et de Moravie, ces patentes royales[1] en vertu desquelles ils avaient le libre exercice de leur culte, le droit de bâtir de nouveaux temples, et de tenir même auprès du gouvernement des *défenseurs* ou *avocats de l'Église*, pour le maintien de leurs droits. Les jésuites, distinguant toujours les Frères entre les autres Protestants, se donnèrent beaucoup de mouvement pour qu'ils fussent exclus de cette concession générale; mais les États s'opposèrent à leurs sollicitations, et déclarèrent que leur intention n'était point de troubler ces Églises dans l'exercice de leur religion. Et comme si les Frères eussent été destinés à passer par toutes les espèces d'oppositions, (et ils l'étaient effectivement, aussi long-temps qu'ils formèrent véritablement un peuple de Dieu), il fallut qu'ils se vissent repoussés même des autres Protestants, renfermés avec eux dans la même mesure de justice; car, outre les stipulations rapportées ci-dessus, les patentes royales portaient encore, comme on l'avait désiré si long-temps, qu'outre l'université protestante de Prague, dont on sanctionnait l'existence, les trois partis non catholiques, Calixtins, Frères et Luthériens, forme-

[1] *Majestäts Brief* (lettre de sa majesté).

raient entre eux un consistoire commun, où chacune de ces communions fournirait trois personnes, auxquelles on adjoindrait encore trois professeurs de l'université. C'est de ce privilége qu'un certain parti d'entre les Protestants voulait exclure les Frères, à cause de leur discipline particulière. Mais les États eux-mêmes représentèrent, que les Frères ayant travaillé jusqu'à ce jour à la vigne du Seigneur, avec autant de peine et de fidélité que d'autres Chrétiens évangéliques, ce serait une injustice devant Dieu et devant les hommes, que de vouloir les en exclure, maintenant qu'ils devraient moissonner les fruits de leur labeur.

Bien loin donc de rejeter ainsi les Frères du consistoire commun, on résolut qu'aussi long-temps qu'ils auraient leurs rites et leur discipline propres, non-seulement ils fourniraient à ce consistoire trois membres choisis d'entre eux, mais encore que l'un de leurs évêques serait adjoint comme collègue à l'administrateur du consistoire, qui était un Calixtin. Enfin on leur rendit cette église de Bethléhem à Prague, dans laquelle Jean Huss avait commencé à prêcher l'Évangile; et comme elle ne leur suffisait pas, on leur permit encore de bâtir, dans la même ville, un temple pour les Allemands et les Bohémiens.

Là-dessus les lettres patentes de l'empereur furent lues publiquement, aux acclamations du peuple et au son de toutes les cloches: l'archi-doyen des Calixtins, administrateur du consistoire commun, célébra

l'office, et prononça un discours si touchant qu'aucun des assistants ne put retenir ses larmes; puis on termina par le chant du Te Deum, au milieu des cris de joie de la multitude.

Sans doute les âmes sérieuses purent s'apercevoir au moment même, que cette joie n'était pas toute selon Dieu, et qu'il s'y mêlait un coupable sentiment de triomphe vis-à-vis des ennemis. Mais la masse ne pensa qu'à la joie, et les Frères se virent au pinacle de leur prospérité et de leur puissance temporelles.

Qui eût dit à ce moment, que ces Églises, reconnues et protégées du gouvernement, associées à la cause générale du Protestantisme établi en Europe, soutenues par des institutions de tout genre, et honorées dans tous les pays éclairés, étaient moins solides et moins fortes que leurs obscures devancières des siècles passés, moins fortes que ces Églises pleines de souffrances, qui se rassemblaient dans des cavernes et dans des forêts, et qui résistèrent aux persécutions les plus acharnées! En effet, à ne compter même que de l'époque où elles se constituèrent définitivement (1457), jusqu'à la dernière de leurs grandes persécutions (1548), ces Églises primitives prospérèrent sous l'oppression pendant quatre-vingt-dix années consécutives; et si, comme il est juste, on commence ce calcul à l'origine réelle de ces Églises, dont le jour de naissance fut éclairé par les flammes du bûcher de Jean Huss (1415), c'est durant cent et trente années qu'elles subsistèrent, au milieu d'un

martyre presque continuel; tandis que celles qui triomphaient maintenant, succombèrent et disparurent pour jamais devant la première tempête qui éclata sur elles. Nous disons pour jamais : car si elles se relevèrent au bout d'un siècle, ce fut pour aller pousser leur nouveau jet sous un climat plus doux, et dans un pays qui ne fût pas en butte aux fureurs qu'elles avaient endurées précédemment. — Voilà la différence, voilà l'opposition qui existera toujours, entre la force selon Dieu et la force selon l'homme. « Ma force s'accomplit dans l'infirmité. »

Ces réflexions se présentèrent aussi aux historiens des Frères de Bohème; car Comménius n'a pas plus tôt achevé le récit que nous venons de donner de la publication des lettres de l'empereur, qu'il commence ses réflexions suivantes par les mots : *Mais hélas !* — « Mais hélas! dit-il, la liberté religieuse dégénéra bientôt en liberté charnelle. De là vient que, dès l'abord, cette liberté qui occasionna enfin la sécurité de la chair, ne plut point aux âmes pieuses qui en redoutaient les mauvaises suites. » Et en effet on remarque clairement que dès lors les Frères se relâchèrent dans l'observation de leur discipline particulière. Comme on avait voulu exiger, lors de la réunion des trois confessions, qu'ils l'abandonnassent absolument, et qu'ils n'avaient pu se résoudre à ce sacrifice, ils se crurent au moins obligés, par une espèce de fausse générosité, de céder sur quelques points ; et ainsi ils tombèrent, selon le propre témoignage de leurs historiens, d'abord dans le re-

lâchement, puis dans des fautes qui leur attirèrent plus tard bien des souffrances, qu'on ne put toutes considérer comme endurées pour le nom de Christ.

Ces maux ne tardèrent pas à arriver. Aussitôt après la mort de l'empereur Rodolphe (1612), la cour de Rome s'occupa vivement de mettre à exécution les décrets du concile de Trente contre les Protestants en général; en commençant par ceux de Bohème et de Moravie.[1] On débuta par toutes sortes de vexations et d'oppressions, contre lesquelles l'édit de tolérance et toutes les réclamations des Protestants furent inutiles; et on continua de traiter ainsi ces derniers, jusqu'à ce que, dans un malheureux sentiment de leur propre force, et confondant les droits temporels dont le Chrétien doit toujours souffrir le dépouillement, avec ceux de la conscience que l'on peut conserver sans user de la force matérielle, ils refusèrent obéissance à leur nouveau roi Ferdinand II. Ils allèrent même plus loin (nous parlons toujours des Protestants en général, et non des Frères seulement): la résistance devint une attaque: on en vint aux voies de fait, et l'exaspération ayant été portée à son comble, le parti protestant précipita des fenêtres du château de Prague les représentants

[1] On peut voir les causes politiques de toute cette persécution, dans l'*Histoire des persécutions de Bohème*, par Comménius, (ch. 41), avec les détails des violences par lesquelles on atteignit le but de l'extermination totale des Protestants de ces contrées (ch. 45 — 105).

impériaux, et choisit pour roi l'électeur palatin Frédéric. C'est ce qu'avaient voulu leurs ennemis: car maintenant on pouvait leur faire la guerre comme à des rebelles.

Nous croyons devoir rappeler, avant d'aller plus loin, que ce fut ici l'origine de cette fameuse guerre de trente ans, dont nous ressentons encore les heureuses suites pour la liberté des consciences, et qui, sous ce rapport, fut le premier coup mortel porté à l'autorité papale.

Peut-être les Frères eurent-ils bien le moins de part à cette résistance armée; mais on ne fit pas cette différence, et leurs Églises furent entraînées dans le déluge de maux qui engloutit les Protestants de Bohème en général. Après qu'ils eurent été défaits par les Impériaux dans la malheureuse bataille de Weissenberg, près de Prague, le 6 novembre 1620, plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers; d'autres s'enfuirent dans des pays voisins: les principaux furent de nouveau attirés dans le pays, par la promesse d'un pardon absolu du passé; mais dès qu'ils y furent rentrés, ils furent mis en prison, et plusieurs d'entre eux condamnés à la mort.

Nous croyons entrer entièrement dans l'esprit de cette histoire, en nous arrêtant avec détail, sur l'exécution qui eut lieu à Prague, le 21 juin 1621, de vingt-sept des *défenseurs*[1] les plus considérés des Protestants,

[1] Voyez sur le sens de cette dénomination, page 151.

qui furent décapités en ce jour, et moururent en confesseurs de Christ.

Nous ne craignons pas de soutenir cette dernière assertion : car si ces amis de la vérité, dont plusieurs étaient des hommes distingués par leurs connaissances, et dont d'autres avaient rempli des postes importants dans le gouvernement, avaient commis une faute en essayant de défendre, par la force, les droits temporels dont on voulait les dépouiller, cependant c'étaient en effet des droits qu'ils avaient défendus; et ces mêmes droits, personne ne les leur eût disputés, si on ne les avait haïs comme Chrétiens, et s'ils eussent voulu, de leur côté, « adorer la Bête et son image, et prendre la marque de son nom.[1] » Car nous avons vu que cette guerre fut provoquée par les vexations innombrables dont ils furent l'objet, et par la violation criante de toutes les concessions qui leur avaient été faites par l'empereur Rodolphe; concessions que l'empereur actuellement régnant avait juré de respecter. C'était donc bien pour l'Évangile que tous leurs maux leur arrivaient; et ils purent, en bonne conscience, se consoler par la pensée souvent nécessaire, que si l'homme habile sait, dans cette vie, prendre pour lui les apparences favorables, et rejeter les mauvaises sur le juste, il y a un juge au ciel, qui est au-dessus des apparences, et dont le témoignage rétentit déjà ici-bas dans le fond de toutes les consciences, en attendant qu'il se

[1] Apoc. XIV, 11.

fasse entendre, par de terribles effets, au grand jour des rétributions. Nos frères sentirent ces vérités, et furent soutenus comme ceux qui meurent pour le nom de Christ.

Ce fut le 19 juin 1621 que leur sentence de mort fut prononcée, et le 21 qui fut désigné pour l'exécution. Aussitôt les prêtres catholiques se mirent en mouvement pour exhorter les prisonniers à entrer dans l'Église romaine, en les assurant que dans ce cas, l'empereur leur ferait grâce; nouvelle preuve, si elle était nécessaire, du véritable esprit de ces exécutions. Mais ceux-ci répliquèrent à ces prêtres de manière qu'ils se retirèrent étonnés, à la fois, de la connaissance des Écritures et de la fermeté qu'ils trouvaient dans ces martyrs. Malgré la cruauté de leurs ennemis, il leur fut permis, pour se préparer à la mort, de faire venir quelques ministres luthériens, dont Prague renfermait un assez grand nombre. Mais telle était la haine des Papistes contre les Frères en particulier, qu'on n'accorda pas aux membres de cette Église la douceur de faire venir un de leurs ministres, quoiqu'ils formassent presque la moitié du nombre des prisonniers. La plupart d'entre eux prirent alors la cène d'un ministre luthérien: un certain nombre s'en firent scrupule, de peur de blesser par-là la conscience de quelques-uns de leurs Frères peu éclairés.

Jusqu'au jour qui précéda l'exécution, les nobles avaient été renfermés au château de Prague; mais ce jour-là, ils furent conduits à la maison de ville,

devant laquelle était dressé l'échafaud. Lorsque ceux des condamnés qui n'étaient pas de la noblesse, et qui étaient gardés dans quelques pièces de ce même édifice, apprirent l'arrivée de leurs frères, ils se mirent aux fenêtres, et les reçurent en chantant des cantiques; ce qui attira un grand concours de peuple, qui témoignait, par des larmes, sa compassion pour ces brebis destinées à la boucherie.

On dormit peu cette nuit-là; elle se passa presque toute dans le chant des louanges de Dieu, en prières et en saintes conversations. Aussitôt que le jour commença à paraître, ils se couvrirent tous de leurs plus beaux vêtements, comme pour une grande fête; et lorsque à cinq heures du matin un coup de canon, parti du château de Prague, donna le signal des exécutions, ils s'embrassèrent, se souhaitèrent réciproquement la force d'en haut pour être fidèles jusqu'à la mort, et s'exhortèrent à une fermeté chrétienne. Puis le moment de marcher au supplice étant arrivé, comme on ne les emmenait qu'un à un, ils se firent, à chaque départ, de touchants adieux. « Le Seigneur vous bénisse et vous garde, bien-aimés! disait aux restants celui qui partait avant eux; qu'il vous donne la consolation de son Saint-Esprit, la patience et le courage, afin que vous confirmiez maintenant par une mort glorieuse ce qu'auparavant vous avez confirmé du cœur et de la voix. Je marche devant vous pour être jugé digne de voir la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ; vous me suivrez bientôt, etc. »

« Que Dieu bénisse, lui répondaient les autres, le chemin que tu prends pour l'amour de son Fils Jésus-Christ. Va devant nous, cher frère, dans la maison de notre Père; nous sommes assurés par Jésus, en qui nous croyons, que nous nous reverrons aujourd'hui dans la joie céleste, etc. »

Le premier qui fut conduit à l'échafaud, fut le comte de Schlick, qui avait été précédemment gouverneur du roi Frédéric, en Bohème, et premier défenseur de l'Église des Frères; homme de grands talents, et d'une piété sincère, aimé et respecté de tous les gens de bien. Après avoir entendu sa sentence, qui portait qu'après sa décapitation, son corps serait écartelé et exposé dans un carrefour, il s'écria en citant un auteur latin: « *Levis est jactura sepulchri* (c'est peu de chose que de perdre un sépulcre). » —Et comme le prédicateur l'exhortait au courage: « Ah! lui dit-il, je puis vous assurer que je n'ai aucune crainte: j'ai cru devoir me déclarer pour la religion dans sa pureté, et je suis prêt à prouver par ma mort la fidélité que je veux lui garder. »

Déjà le matin, lorsque le signal du canon s'était fait entendre, ce même martyr s'était écrié: « Voilà l'avant-coureur de la mort, je serai le premier à la voir: Seigneur Jésus, aie pitié de nous! » Arrivé sur l'échafaud, il se tourna vers le soleil levant, et dit: « Jésus, soleil de justice! aide-moi à pénétrer au travers des ténèbres de la mort, dans la lumière éternelle. » La dignité et la sérénité avec lesquelles il fit sur l'échafaud quelques allées et venues, puis s'age-

nouilla en priant, pour recevoir le coup du glaive, toucha les spectateurs jusqu'aux larmes.

Après lui vint Wenzeslas de Budowa qui appartenait, comme le premier, à l'Église des Frères. C'était un vieillard de soixante-seize ans, homme savant, connu par plusieurs écrits, et qui déjà sous l'empereur Rodolphe, avait rempli dans le gouvernement plusieurs places importantes, et siégé dans le consistoire de Prague, en qualité de défenseur des Frères. Lorsqu'il vit approcher le danger, il alla mettre sa famille en lieu de sûreté, et revint seul à Prague, disant que sa conscience ne lui permettait pas d'abandonner la bonne cause. « Peut-être, ajouta-t-il, que le Seigneur veut que je la scelle de mon sang. » Et comme son secrétaire lui disait qu'on avait fait courir le bruit qu'il était mort de chagrin: « Moi, dit-il, mourir de chagrin! Vois-tu, (en montrant la Bible), ce paradis de mon âme ne m'a jamais encore fourni des fruits aussi doux qu'aujourd'hui; et personne ne verra le jour où l'on puisse dire que Budowa soit mort de chagrin. »

Pendant qu'il était en prison, deux capucins étaient allés vers lui, pour lui montrer, disaient-ils, le chemin du ciel. « Oh! je le connais, par la grâce de Dieu. » — Peut-être, répliquèrent-ils, que Monseigneur se trompe. — « Non, non, dit-il, mon espérance se fonde sur la parole de Dieu, qui ne peut tromper. « Je n'ai pas d'autre chemin pour aller au ciel que celui qui a dit: *Je suis le chemin*, *la vérité et la vie.* » Après avoir réfuté leurs idées sur l'autorité de l'é-

glise romaine, il s'offrit à son tour de leur montrer le chemin du ciel; mais ces pauvres gens s'en allèrent en faisant le signe de la croix. — Le jour du jugement, il vint encore deux jésuites, lui disant qu'ils désiraient sauver son âme. « Mes pères, leur dit-il, je voudrais que vous fussiez aussi assurés de votre salut que je le suis du mien. Je sais en qui j'ai cru, je sais qu'il me réserve la couronne de justice. » — Oh! s'écrièrent-ils, ce n'est pas vous que cela regarde: Paul ne disait cela que de lui-même! — « Pas du tout, reprit-il, car l'Apôtre ajoute aussitôt: « Et non-seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui auront aimé son apparition.[1] »

C'est ainsi, et par beaucoup d'autres déclarations des Écritures, qu'il leur prouva tellement leur ignorance, qu'ils l'abandonnèrent, pleins de confusion et de colère, l'appelant un hérétique endurci.

Peu après il monta, d'un air serein, sur l'échafaud déjà sanglant; il découvrit sa tête, passa doucement sa main sur ses cheveux, en disant: « Voyez, mes cheveux gris, quel honneur on vous fait de vous orner de la couronne du martyre! » Là-dessus il se mit en prière, en élevant sa tête, qui tomba sous le glaive et fut placée en spectacle sur une tour.

Après quelques autres, on amena le seigneur de Kapplisch, vieillard de quatre-vingt-six ans, qui avait servi avec gloire dans l'administration sous l'empereur Rodolphe et sous ses successeurs. Il dit au

[1] 2 Timoth. IV, 8.

ministre luthérien qui venait les visiter : « Ma mort est ignominieuse aux yeux du monde, mais devant Dieu, elle est pleine de gloire. A l'ouïe de ma sentence, ma chair affaiblie a commencé à trembler, mais par la grâce de Dieu, je n'éprouve pas actuellement la moindre crainte de la mort. »

Le jour de son exécution, il disait en s'habillant, au prédicateur qui était auprès de lui : « Voyez, je mets mon vêtement de noces. » Et comme celui-ci lui répondait que le vêtement de la justice de Christ nous ornait intérieurement d'une manière bien plus véritable : « Oui, dit le bon vieillard; mais je veux me parer même au dehors à l'honneur de mon époux. » — On l'appela. — « A la garde de Dieu, dit-il, il y a assez long-temps que j'attends. » Comme il était très-faible sur ses jambes, et qu'il avait quelques degrés à descendre, il pria Dieu de le fortifier afin qu'il ne fournît pas, en tombant, un sujet de moquerie aux ennemis.

Il avait aussi fait prier le bourreau de vouloir bien frapper de son épée dans le moment précis où il le verrait se mettre à genoux et lever la tête, de peur qu'il ne tombât par faiblesse, s'il tardait trop. Mais au moment de l'exécution, ce pauvre vieillard se tenait si courbé et si incliné sur ses genoux que le bourreau n'osait porter le coup. Le prédicateur, en voyant cela, cria au martyr : « Monseigneur, vous avez recommandé votre âme à Christ; présentez-lui maintenant avec courage votre tête blanchie, et l'élevez vers les cieux. » Il l'éleva effectivement aussi haut

qu'il put, en s'écriant: « Seigneur Jésus, je remets mon esprit entre tes mains, » et pendant cette prière sa tête tomba: le bourreau la plaça ensuite sur un portail.

Plus tard vint Henri-Otton de Loss, encore un des défenseurs de l'Église des Frères, qui avait été l'un des directeurs du royaume. Il était du nombre de ceux qui s'étaient fait scrupule de recevoir la cène d'un ministre luthérien; et comme il ne pouvait en avoir un de son église, il éprouva d'abord beaucoup de peine à l'idée de se voir privé de ce repas; mais il ne tarda pas à être richement consolé; car lorsque le ministre luthérien vint à lui pour aller l'accompagner à la place de l'exécution, il s'élança de dessus sa chaise, comme dans le ravissement, et lui dit: « Oh que je me réjouis de vous voir, homme de Dieu, pour vous raconter ce qui m'est arrivé. J'étais assis sur ce siége, dans une profonde affliction de ne pouvoir prendre la cène, puisque vous savez que j'aurais voulu un ecclésiastique de notre église. Je m'endormis dans ma tristesse; et voici que, dans un songe, le Seigneur m'apparut me disant: « Ma grâce te suffit; je te nettoie avec mon sang. » A l'instant je sentis en quelque sorte son sang couler sur mon cœur; et depuis mon réveil je suis singulièrement fortifié et restauré. » Là-dessus il éclata en ces paroles de triomphe: « Oui, crois! et tu as mangé la chair du Fils de l'homme! Je n'ai plus peur de la mort! Mon Jésus vient au-devant de moi avec ses anges, pour me mener à ses noces, où je boirai éternelle-

ment avec lui la coupe de la joie et des délices. » Il monta plein de joie sur l'échafaud, s'y prosterna d'abord en prières, et après s'être relevé, il ôta ses vêtements, puis se mit à genoux en disant: « Seigneur Jésus, reçois-moi dans ta gloire; » et pendant qu'il prononçait cette dernière parole, il reçut le coup.

C'est avec la même paix et la même joie que moururent tous les autres. Pas un seul ne pensa à renier sa foi.

Après ces exécutions, on procéda, du côté du gouvernement, à l'extirpation totale et systématique du Protestantisme dans toute la Bohème et la Moravie.

Les premiers qui s'en ressentirent furent les Anabaptistes de Moravie, qui avaient dans cette province quarante-cinq colléges ou districts, dont chacun renfermait quelques centaines, et même jusqu'à un millier d'individus. Ils furent tous chassés du pays; bien plus heureux en cela que ceux qui eurent la permission d'y rester. Car comme on voulait éviter, au commencement, l'apparence d'une persécution religieuse, afin de ne pas irriter les princes voisins, on tourmenta les Protestants par de telles extorsions, par un tel pillage de leurs biens, et enfin par de telles tortures, qu'un grand nombre d'entre eux abandonnèrent leur profession de foi, ou furent obligés de quitter leur patrie, en y laissant tous leurs biens. Mais comme on s'aperçut qu'ainsi l'on n'atteindrait pas encore le but proposé, et qu'on vidait inuti-

lement le pays de ses habitants, on passa à d'autres moyens. On chassa d'abord de Prague les prédicateurs des Frères de Bohème, et les dix-huit autres ministres protestants que renfermait cette capitale. Peu après (en 1624) on étendit cette mesure sur tout le royaume, et on retira aux Protestants tous les priviléges quelconques, qui avaient pu encore leur rester jusqu'alors. Plusieurs des ministres expulsés se cachèrent dans des cavernes, d'où ils visitaient secrètement leurs frères; mais on les découvrit successivement, et on les mit à mort, ou on les fit sortir du pays.

Il importe de remarquer qu'on usa de ces moyens violents, non-seulement à l'égard de ceux des États et des villes de la Bohème qui avaient pris part à la guerre, et contre lesquels on pouvait alléguer le motif de la rebellion, mais envers tout ce qui était Protestant; et il parut évidemment que du côté des Catholiques-romains, on ne se proposait pas moins que de les exterminer entièrement dans toute la Bohème et dans toute la Moravie. On était alors dans les fureurs de la guerre de trente ans; et l'heureux succès qui accompagnait momentanément les armées catholiques (1621—1624), permit aux ennemis de l'Évangile de se livrer ouvertement à ce projet. Un seul exemple suffira pour appuyer ce que nous venons d'avancer. Le baron Zérotin, vice-margrave de Moravie, avait pris un grand nombre de Frères sous sa protection, et avait donné asile sur ses terres à vingt-quatre de leurs pasteurs. Il fit, en leur faveur,

des remontrances à la cour impériale, et soutint que la sentence de bannissement ne regardait ni lui, ni ses sujets, puisqu'ils étaient demeurés fidèles à l'empereur. Mais il ne put rien effectuer par ses remontrances, et il se vit obligé de vider le pays, lui-même, avec les évêques et les ministres des Frères qu'il avait tenus cachés dans ses domaines.

Pour remplacer les ministres exilés, on donna aux églises les plus dépravés d'entre les prêtres; et comme ces hommes de néant ne réussissaient pas à gagner le peuple, on établit une *commission de réforme* qui devait obliger, par ruse ou par force, le reste des Protestants qui se trouvaient encore dans le pays, à abjurer leur religion. Il n'y eut pas de moyens de dépravation qu'on ne mît en usage pour les gagner; et on ne craignait pas de leur déclarer qu'on leur permettait de croire secrètement dans leur cœur tout ce qu'ils voudraient, pourvu qu'ils adhérassent extérieurement à l'église romaine, et qu'ils se soumissent au pape.

Mais comme ni la ruse, ni la force, ni les tourments ne pouvaient ébranler le plus grand nombre d'entre eux, parce que les nobles, instruits par l'histoire et comptant sur les puissances protestantes, retenaient le peuple dans l'espérance d'une délivrance prochaine, toute cette noblesse protestante fut bannie du pays en 1627, après qu'on l'eut auparavant ruinée par toutes sortes d'extorsions et dépouillée de tous ses biens. Plusieurs centaines de familles, tant nobles que riches bourgeois, se réfugièrent alors en

Saxe, dans la Silésie, dans le Brandebourg, en Pologne, en Prusse, dans les Pays-Bas, et en d'autres parties de l'Allemagne. Quant au peuple, on le surveillait avec sévérité pour empêcher son émigration, afin de le forcer à l'apostasie; mais dans la suite, plusieurs milliers d'individus trouvèrent successivement occasion de suivre leurs pasteurs dans la misère; le reste continua de gémir sous le joug de la gêne et de l'oppression. Telle fut, pour les Protestants de Bohème en général, et pour les Frères en particulier, la fin de leur existence dans ces contrées.

Singulières issues que prennent les événements humains! Ce furent les Protestants de Bohème qui arborèrent, les premiers et plus d'un siècle avant le reste de l'Europe, l'étendard de la réformation. — Ce furent eux qui firent éclater cette guerre de trente ans, qui arracha pour jamais l'église protestante aux échafauds de l'église romaine, et qui valut à tous les États réformés la liberté religieuse.... et Dieu permit que dans la paix qui la termina (en 1648) les puissances protestantes abandonnassent entièrement leurs Frères de Bohème et de Moravie à la fureur de l'Autriche, et ne les missent par aucune stipulation à l'abri d'une ruine absolue! — En effet, depuis la persécution dont nous venons de parler (1621—1627), il ne s'est plus trouvé dans ces contrées aucune église, ni école pour les Protestants; toutes les Bibles, tous les livres religieux qu'on put saisir dès cette époque, furent brûlés, et en quelques endroits sous la potence; la tyrannie

exercée sur les consciences dépeupla des contrées entières, et sacrifia à la hiérarchie papale la vie et les biens de quelques cent mille individus... Voilà les jugements de Dieu! Voilà comment la propre défense est une mesure trompeuse! Voilà enfin comment des églises qui s'élèvent, et s'allient avec le monde, voient ôter le chandelier du milieu d'elles!

L'évêque Jean-Amos Comménius qui fut consacré, en 1632, évêque des Frères dispersés de Bohème et de Moravie, avait été du nombre de ces pasteurs exilés. La désolation de son église lui navra le cœur. Les termes dans lesquels ce grand et digne homme s'explique plus tard sur les calamités de son peuple, méritent d'être rapportés.

« Le poids des péchés des enfants de Dieu, dit-il, a emporté la balance sur la justice de leur cause, et Dieu a permis que leurs ennemis comblassent la mesure de leur cruauté... Sans doute, c'est pour l'avoir mérité, que nous gémissons sous le poids de la colère que le Tout-Puissant a fait tomber sur nous; mais comment justifieront leur procédé devant Dieu, ceux qui, au mépris des anciennes alliances, ont abandonné les intérêts communs des Évangéliques, et qui, non-seulement ont refusé leur secours aux opprimés pour la cause commune, mais qui, comme autrefois les Iduméens, ont incité eux-mêmes les Babyloniens contre leurs frères et contre leurs voisins.[1]

[1] Il paraîtrait par ces plaintes de Comménius, qu'il s'é-

Après avoir obtenu la paix pour eux-mêmes, ils n'ont pas considéré, que ceux de Bohème et de Moravie méritaient bien qu'on s'intéressât également pour eux, puisqu'ils avaient été les premiers à soutenir la cause commune contre l'Antechrist, et qu'ils l'avaient défendue avec constance pendant plusieurs siècles. Tout au moins auraient-ils dû y prendre intérêt pour empêcher que le flambeau de l'Évangile, qui avait été premièrement allumé et mis sur le chandelier, au milieu d'eux, ne fût entièrement éteint dans ces contrées. Que reste-t-il à ce pauvre peuple qui, pour avoir suivi fidèlement la doctrine des Apôtres, l'exemple de l'église primitive et des saints pères, se voit, plus qu'aucun autre, haï, persécuté, abandonné des siens, et ne trouve nulle part de la commisération parmi les hommes? Il ne lui reste que le recours à l'assistance du Dieu des compassions éternelles. Il est réduit à tenir le langage que tenait autrefois le peuple de Dieu désolé: — « A cause de ces choses, je pleure, et mes yeux se fondent en eau; car le consolateur qui me fait revenir le cœur est loin de moi! Mes enfants sont désolés, parce que l'ennemi a été le plus fort! Sion se déchire les mains et personne ne la console! J'ai appelé mes amis, mais ils m'ont trompé! Regarde, o

tait manifesté, dans les transactions qui obtinrent aux Protestants la liberté religieuse, quelques sentiments coupables des autres Protestants envers ceux de Bohème, ou au moins envers l'Église des Frères.

Éternel, car je suis dans la détresse! On m'a ouï sangloter, et je n'ai personne qui me console! Tous mes ennemis ont appris mon mal, et ils s'en sont réjouis. O Éternel, pense à ce qui nous arrive, regarde et considère notre opprobre! Notre héritage est tombé sous la puissance de nos ennemis, et nos maisons sont le partage des étrangers! Nous sommes devenus comme des orphelins qui sont sans père. Nous avons souffert persécution, nous avons travaillé, et nous n'avons point eu de repos. Les esclaves nous dominent et personne ne nous délivre de leurs mains. La joie de notre cœur a cessé, et nos réjouissances sont tournées en deuil. Mais toi, o Éternel, tu demeures éternellement, et ton trône est d'âge en âge. Pourquoi nous oublierais-tu à jamais; pourquoi nous délaisserais-tu si long-temps? Convertis-nous à toi, o Éternel, et nous serons convertis, renouvelle nos jours comme ils étaient autrefois![1] »

Telles étaient les lamentations d'un peuple qui, dans l'espace de neuf ans, s'était vu au faîte de sa gloire, et anéanti.

Comménius se retira, en 1627, avec une partie de son église, par la Silésie, en Pologne. Au moment de quitter sa patrie, arrivé sur une montagne de la frontière, il porta encore une fois ses regards sur la Moravie et sur la Bohème; et là s'étant mis à genoux avec ses frères, il adressa à Dieu une

[1] Lament. I et V.

prière accompagnée d'un torrent de larmes, le suppliant de ne pas abandonner entièrement ces contrées, et de ne pas les priver tout-à-fait de sa parole, mais d'y conserver toujours une sainte semence. Jusqu'à ce jour l'histoire prouve que sa prière a été exaucée.

Nous terminerons ce qui concerne l'ancienne Église des Frères, par quelques détails sur cet homme respectable qui a tant travaillé pour elle.

Il naquit à Komna, en Moravie, en 1592; il fut d'abord pasteur à Fulneck, où le trouva l'édit de persécution. C'était un des savants les plus distingués de son temps. A Lissa où il s'était réfugié, il publia son livre intitulé: *Janua linquarum reserrata*, qui a été traduit ensuite en douze langues européennes et en quelques langues d'Asie. Sa grande érudition le rendit célèbre partout; on le demanda successivement en Suède, en Angleterre et en Transylvanie, pour y établir les écoles publiques sur un meilleur pied. Ses principaux séjours eurent lieu cependant à Elbingen et à Lissa, où il travaillait, pendant ses longs loisirs, à une encyclopédie de toutes les sciences. Mais l'incendie de cette dernière ville, en 1656, ayant consumé presque tous ses livres, il se rendit de là à Francfort-sur-l'Oder, puis à Hambourg, puis enfin, en 1657, à Amsterdam où il donnait des leçons, et où il publia ses ouvrages philosophiques.

Ses plus grands travaux, comme on le comprend aisément, se portèrent cependant de préférence sur l'Église de Dieu, et surtout sur la portion de cette

église que le Seigneur avait confiée à ses soins. Dans un synode assemblé à Lissa en 1632, il fut consacré évêque des Frères dispersés de Bohème et de Moravie. Partout où il passa dans ses voyages, il demanda protection en faveur de son église opprimée; et aussi long-temps que dura la guerre de trente ans, il ne renonça point à l'espérance qu'elle serait un jour rétablie. Il s'adressa pour cet objet à plusieurs princes protestants d'Allemagne: il implora particulièrement l'intervention de la nation anglaise, lorsque, en 1641, il fut appelé en Angleterre pour y réformer les écoles. Et quand enfin il n'eut plus d'espoir humain de voir jamais relever les ruines de son église, il ne laissa pas également de travailler encore pour elle.

En 1649, il publia un extrait de l'*Histoire de l'origine des Frères*, écrite en latin par Lasitius, gentilhomme polonais, de la confession helvétique, qui, dans ses voyages, avait appris à connaître les Frères de Bohème, et était devenu un de leurs amis les plus déclarés. A cet extrait, Comménius joignit le huitième livre tout entier du même ouvrage, qui traitait *des mœurs et des institutions des Frères;* et il termina le tout par une exhortation qu'il adressait aux Frères dispersés, de faire revivre parmi eux le premier amour et le zèle de leurs pères.

Comme leur église était menacée d'une ruine totale, il voulut, au cas qu'elle pérît effectivement, en conserver au moins la mémoire, en publiant lui-même, outre l'ouvrage mentionné ci-dessus, une

Exposition de la discipline et de la constitution de l'Église des Frères, suivie d'un plan pour une réforme générale de l'Église. Il remit cet écrit par forme de testament à l'église anglicane, pour qu'elle en fît l'usage que lui indiqueraient les circonstances, et comme un dépôt à conserver pour les descendants des Frères. Dans la dédicace qu'il fait de ce livre à l'église d'Angleterre, il dit entre autres: « S'il plaisait un jour à Dieu de faire servir les calamités que nous avons éprouvées jusqu'ici, à quelque but salutaire que nous ne pouvons prévoir actuellement; si par le moyen de ces Chrétiens si éprouvés par les châtiments, l'Évangile parvenait aux autres peuples du monde, comme le Seigneur l'a promis, tellement que, comme autrefois, notre chute et notre dommage servissent à enrichir les nations; dans ce cas, chers amis, nous vous recommandons l'église, notre chère mère, du soin de laquelle nous vous prions de vous charger maintenant à notre place, soit que le Seigneur daigne la faire revivre chez nous, soit qu'il la rétablisse comme une église vivante, dans quelque autre pays. Le Dieu qui a ôté et renversé les demeures, les villes et les temples d'un peuple qui avait payé ses bienfaits d'ingratitude, a pourtant voulu que le fondement de l'autel restât à sa place, afin qu'un jour la postérité pût le relever sur ses bases. C'est pourquoi si, comme bien des hommes pieux et éclairés en ont jugé, nous avons reçu de Dieu quelque chose de vrai, d'estimable, de pur, d'aimable et de bon, s'il y a eu parmi nous quelque

chose digne de louange, il faut certainement avoir soin que cela ne se perde point avec nous. Il faut que les fondements de ce qui vient d'être démoli, ne soient pas tellement ruinés que nos descendants ne puissent plus les retrouver. C'est à cela que doit servir ce dépôt que nous vous confions maintenant et que nous remettons entre vos mains. »

En même temps que Comménius s'occupait ainsi de ses frères auprès de tous ceux qu'il croyait pouvoir leur être un jour de quelque secours, il ne négligeait pas de s'adresser directement à eux-mêmes, pour les édifier selon son pouvoir. Ce fut pour eux, qu'en 1661, il composa un *Catéchisme* qui fut imprimé à Amsterdam, et qu'il dédia « à toutes les brebis dispersées de Jésus-Christ, et nommément à celles de Fulneck et des environs. » Son épître dédicatoire finit par ce vœu : « Que le Dieu de toute grâce vous donne par son Esprit d'être fortifiés quant à l'homme intérieur, pour la cause de Jésus-Christ ; d'être persévérants dans la prière, de demeurer affranchis du péché, d'être fermes dans la tentation et dans la tribulation, pour la gloire de son nom, et pour que vous soyez éternellement des sujets fidèles de son royaume ! » Cette même épître présente un trait extrêmement intéressant. Comménius y avait désigné par leurs lettres initiales F. G. G. R. S. S. et Z., les principaux endroits auxquels il l'adressait ; et l'on a observé que chacun de ces lieux a fourni, un siècle plus tard, quelques-uns des Frères qui servirent de fondateurs à l'église renouvelée.

Un dernier objet important qui occupa ce digne serviteur de l'Église des Frères, fut la conservation des droits ecclésiastiques et du ministère de cette église. Espérant toujours que Dieu par sa grâce donnerait un jour une nouvelle existence à cette partie de son troupeau, il ne voulut pas que, même dans sa dispersion, elle manquât jamais de pasteurs légitimement ordonnés; et pour cet effet il résolut de consacrer un nouvel évêque qui le remplaçât, lui et ses collègues après leur décès, durant cette désorganisation de leurs églises. Jean Buttner, son seul collègue, avait eu la même pensée, et lui avait écrit de son côté pour cet objet.

On procéda incessamment au choix de quelques personnes dignes de remplir cette charge; et le choix tomba, pour les églises de Pologne, sur Nicolas Gertichius, prédicateur de la cour du duc de Lignitz; et pour les Frères dispersés, tant en Bohème qu'en Moravie, et ailleurs, sur Pierre Figulus, surnommé Jablonsky,[1] gendre de Comménius, qui était sorti de Bohème avec lui, étant encore enfant. Leur consécration se fit dans un synode qui se tint, à Mielenczyn, en 1662. Comménius n'ayant pu y assister en personne à cause de son grand âge, y envoya son co-évêque, à qui il donna plein pouvoir pour agir en son nom, avec un certificat d'ordina-

[1] Du lieu de sa naissance, *Jablon* ou *Gabel,* en Bohème. C'était alors l'usage presque général de donner des surnoms de ce genre.

tion par écrit, comme cela se pratiquait dans l'église primitive pour des cas semblables. Le dernier de ces deux nouveaux évêques, Pierre Jablonsky, étant mort encore avant Comménius (l'an 1670), on lui donna pour successeur dans cette charge, en cette même année, son fils Daniel-Ernest Jablonsky, qui fut établi à la fois sur les Frères de Pologne et sur ceux de la dispersion.

Ce n'est pas sans un vif intérêt qu'on observera plus tard, que c'est ce même Daniel-Ernest Jablonsky que Dieu conserva assez long-temps, pour qu'au renouvellement de l'Église des Frères, il pût transmettre à cette église l'ordination épiscopale de l'ancienne. Ce fut lui en effet qui, en 1735, assisté de Christian Sitkovius, évêque des Frères de Pologne, conféra, à Berlin, au frère morave David Nitschmann, l'ordination d'évêque de l'église renouvelée des Frères. Il n'y eut ainsi qu'un seul anneau entre Comménius et Nitschmann. Jablonsky les avait vus tous deux, et il donna au dernier l'ordination qu'il avait reçue du premier.

Nous ne terminerons pas cette notice sur la personne de Comménius, sans rapporter un fait où l'expérience de cet homme si grave, si éclairé et si respectable, peut servir d'avertissement à ceux qui se livrent avec trop peu de réserve à l'interprétation des prophéties.

Le rêve de son cœur étant le rétablissement de l'Église des Frères, il se laissait aller, avec beaucoup d'autres serviteurs de Christ, d'ailleurs fidèles, à

recherchér, sans s'en apercevoir, l'appui du bras de la chair; et chaque heureuse bataille de la guerre de trente ans lui rendait l'espoir de meilleurs jours. C'est ce qui l'entraîna aussi, avec plusieurs autres, à ajouter une foi aveugle à certaines prophéties et visions dont on faisait alors beaucoup de bruit. Nous savons, il est vrai, que loin qu'on puisse établir par l'Écriture ou par l'expérience, que les visions et les songes, le don des miracles, les guérisons, et autres dons extraordinaires aient absolument cessé dans la Chrétienté depuis les temps apostoliques, il est au contraire prouvé, soit par les faits, soit par l'Écriture, que ces dons pourront toujours se rencontrer partout où se trouve la foi, et que jamais ils n'en seront entièrement séparés.[1] Nous devons seulement être attentifs à discerner le vrai du faux, et à distinguer des miracles provenant de l'Esprit-Saint, les miracles de mensonge,[2] ou ceux qui sans être aussi diaboliques [3] n'annoncent pas nécessairement la présence de cet Esprit du Seigneur.

C'est cette distinction que Comménius ne sut pas établir suffisamment. Contraint probablement par quelque chose de réel qu'il y eut dans plusieurs choses surnaturelles qui parvinrent à sa connaissance, il y vit trop vite le doigt de Dieu.

Il circulait alors plusieurs prophéties sur la chute

[1] Marc XVI, 17, 18. Joël II, 28, etc etc.
[2] 2 Thess. II, 9. — Apoc. XIV, 13, 15.
[3] Matth. XII, 27. Actes XIV, 13.

de l'Antechrist et de la maison d'Autriche, et sur le retour de la liberté religieuse en Bohème. Comménius y ajouta foi, et travailla même, contre l'avis de plusieurs des Frères et de ses collégues, à les accréditer. En 1626, il entendit parler des visions d'un certain Schrotter, tanneur, à Sprottau en Silésie. Cet homme avait eu ces visions déjà en 1616, et les avait communiquées, en 1620, au roi Frédéric; l'électeur de Brandebourg les avait soumises à l'examen des théologiens; et un grand nombre de personnes, convaincues qu'elles étaient effectives, se crurent à tort obligées de les tenir en conséquence pour divines. Comménius refusait d'abord d'y ajouter foi; mais il se laissa persuader par le pasteur de Sprottau, auquel se joignirent ensuite plusieurs théologiens. Alors il se mit à traduire ces prophéties, puis il les fit imprimer à Pirna. Quelques ministres d'entre les Frères voulurent s'y opposer, en représentant que des choses de ce genre éloignaient les âmes de la Parole de Dieu, pour les occuper d'imaginations humaines, et pourraient attirer aux Frères beaucoup de maux. Mais Comménius loin de les écouter, alla lui-même présenter ces prophéties en Hollande à l'électeur Frédéric, que les Protestants avaient élu roi de Bohème, et qui avait demandé à les voir. Comménius les avait fait précéder d'un discours, dans lequel, sans soutenir directement qu'elles fussent divines, il recommandait cependant qu'on y prît garde.

Peu après, une de ses parentes, de la noblesse

polonaise et de la famille des Poniatowsky, eut pareillement des visions de ce genre, qu'elle remit même au général Wallenstein, quoique plus tard elle soit revenue de ces choses.

Enfin, un autre prophète de cette sorte, nommé Dabricius, avait vu en vision des armées venant du Nord et de l'Orient, et s'était présenté à un prince de Hongrie, pour lui ordonner, de la part de Dieu, de s'armer contre l'empereur d'Autriche et contre le pape. Mais la chose n'eut point de suite; et plus tard Dabricius fut pris par les Catholiques et brûlé vif.

Cependant Comménius s'étant encore pris à ajouter foi à ces prédictions, il les fit imprimer avec celles de Schrotter et de Poniatowia, sous le titre de *Lux in tenebris* (la lumière dans les ténèbres). Mais il reconnut et déplora plus tard les erreurs qu'il avait commises sur ce point, dans un livre qu'il publia, en 1668, dans la soixante-dix-septième année de son âge, sous le titre de *Unum necessarium* (une seule chose est nécessaire).

Cet homme intéressant, après avoir été président des synodes des Frères depuis 1648, acheva sa carrière le 15 octobre 1671, à l'âge de quatre-vingts ans. Il eut un fils, qui mourut à Amsterdam, pasteur des Bohémiens réfugiés; et sa fille fut, comme nous l'avons vu plus haut, la mère du dernier évêque de l'ancienne Eglise des Frères.

Si nous jetons maintenant un dernier coup d'œil sur ce qui concerne les Protestants de Bohème (Frères ou autres), nous trouverons que depuis

cette époque l'histoire ne nous fournit plus à leur sujet que bien peu de données. Aussi long-temps que dura la guerre de trente ans, ils conservèrent toujours quelque espoir de recouvrer leur liberté religieuse; mais comme ils furent sacrifiés à la paix de Westphalie, et que dès lors la persécution continua, et reprit même, avec une nouvelle fureur, un grand nombre de ceux qui étaient restés dans le pays, prirent de nouveau, malgré toute la vigilance avec laquelle ils étaient gardés, le parti de se réfugier dans d'autres contrées. Plusieurs se rendirent en Silésie; un plus grand nombre encore, surtout d'entre les Frères, se retira en Pologne et en Prusse, où ils trouvaient encore leurs églises constituées. Le plus grand nombre s'établit en Saxe et dans la Haute-Lusace où la plupart se confondirent par la suite avec les autres habitants, mais où quelques-uns formèrent cependant des églises, ou bâtirent même des villages entiers à eux. On évalue à quatre-vingt mille le nombre de sujets bohémiens qui sortirent ainsi du pays, en différents temps, depuis l'année 1624.

Voici les noms de quelques-uns des endroits où ils s'établirent, ou qu'ils fondèrent.

1° *Dresde*. Il s'y forma, en 1670, une église de Bohémiens luthériens, sous Martinius qui avait été ministre à Prague. Celui-ci parvint à obtenir de la cour un ordre, portant que les Frères qui étaient venus chercher un refuge dans cette même ville, devaient se joindre, comme les autres Bohémiens, à l'église luthérienne, ou vider le pays. Ce qui obli-

gea la plupart d'entre eux à rentrer encore une fois dans les misères de l'exil, et à se rendre à Lissa en Pologne.

2° *Zittau* où l'on trouvait, en 1670, une église de Luthériens de Bohème, de neuf cents âmes.

3° *Neusalz*, en Misnie, à trois lieues de Herrnhout, a pareillement été bâtie par les Bohémiens vers l'an 1776, et est devenue en peu de temps une petite ville. Mais les Bohémiens s'y sont confondus par la suite avec les Allemands, de manière qu'un siècle plus tard, on n'y trouvait plus que quelques vieillards qui comprissent la langue de leurs ancêtres. Cependant, d'après les règlements, le pasteur devait encore, à cette époque, être natif de Bohème, et faire son sermon d'entrée en bohémien.

4° *Gebhardsdorf*, sur la frontière de la Bohème, près de Greiffenberg en Silésie.

5° *Elzdorf*, près de *Laubau*. En 1700 ces deux endroits n'avaient plus qu'un lecteur.

6° Il s'est formé plus tard encore quelques nouvelles colonies, qui ont pareillement disparu au milieu de la nation. (Voyez Kranz, p. 101).

Voici le jugement que porte sur ces émigrations successives, un homme que nous retrouverons avec plaisir dans la suite de cet ouvrage, Schulz, pasteur luthérien de Bohème, plus tard ami intime des Frères de l'église renouvelée.

« Il est vrai, dit-il, qu'on ne vit jamais sortir, tout à la fois, de Bohème et de Moravie, une émigration pareille à celle qui eut lieu en 1730 dans la

contrée de Salzbourg; car elle monta à plus de trente mille âmes; mais la raison en est que les Protestants de Bohème et de Moravie n'obtinrent pas, comme ceux de Salzbourg, par l'intercession de princes protestants, la liberté d'émigrer comme ils le voulaient; et ce n'était que l'excès de l'oppression et le cri de la conscience qui purent les obliger à passer par-dessus toutes les mesures de surveillance dont ils étaient l'objet, et à abandonner leur patrie et toutes leurs possessions, pour chercher la liberté religieuse au milieu des plus grands périls. Mais si l'on réunissait tous ceux qui ont fui ce pays et la Moravie depuis 1624, soit isolés, soit par petites divisions, leur nombre dépasserait sûrement deux ou trois fois celui de l'émigration de Salzbourg. »

« Du reste, ajoute le même historien, ces bonnes gens sont tombés, pour la plupart, quant au spirituel, dans les mains de mauvais conducteurs qui ne savaient eux-mêmes à quoi en était leur âme. On a beaucoup vanté leur bonheur d'avoir tout abandonné pour embrasser la confession évangélique, mais la plupart se sont bientôt bornés à mener une vie extérieurement honnête et tranquille, sans avoir éprouvé ce changement du cœur, qui forme seul le vrai croyant. Leurs descendants n'en sont pas même restés là, et ont embrassé les mœurs de ceux au milieu desquels ils vivaient. Depuis le temps des Frères de Bohème jusqu'à cette époque (1720), on n'a plus entendu parler parmi les Bohémiens, émigrés ou non, d'aucun reveil qui eût quelque étendue, encore

bien moins d'aucune institution ou d'aucune discipline favorable à l'avancement du règne de Dieu. »

Cependant nous devons ajouter que les réflexions de cet historien ne portent que sur la généralité, et ne doivent pas être prises sans restriction; car nous allons bientôt voir des preuves touchantes d'un profond attachement à l'Évangile et d'une vie divine, qui se maintinrent chez plusieurs, cachés sous la persécution formidable et permanente de l'Autriche.

Quant à la portion particulière des exilés qui appartenait à l'église des Frères, Comménius nous en dit, à peu près, les mêmes choses que Schulz disait des Protestants en général, savoir: que ceux qui, pour être restés fidèles à leur croyance, s'étaient d'abord dispersés par milliers dans les pays voisins, avaient molli au milieu des incommodités de leur exil, ou se trouvaient tellement diminués par la longue durée de leurs souffrances, qu'il n'en restait qu'un très-petit nombre. Dès lors ils se sont toujours plus confondus avec les autres communions protestantes, de manière qu'enfin l'on ne savait plus ce qu'étaient devenus les Frères, et que parmi leurs descendants il n'y en avait que peu qui sussent à quelle église avaient appartenu leurs ancêtres.

Dans la suite, cependant, il s'en trouva encore un certain nombre, soit en Bohème et en Moravie, soit dans la plupart des pays évangéliques, qui se joignirent à l'église renouvelée; et l'on put reconnaître à leurs noms de famille qu'ils étaient originaires de

Bohème et de Moravie. Plusieurs même d'entre eux, sans distinguer toujours à quelle église ils avaient appartenu, savaient que leurs pères avaient été contraints d'abandonner leurs biens et leur patrie pour la cause de l'Évangile.

Quant aux Protestants qui restèrent en Bohème, (et il y en eut beaucoup plus de ceux-là que de ceux qui quittèrent le pays), un bien petit nombre changèrent volontairement de religion, et devinrent alors les plus terribles ennemis de leurs frères précédents; mais la plupart se laissèrent contraindre à professer de bouche les doctrines du Papisme, ou au moins à en suivre le culte extérieur, quoiqu'ils ne pussent le faire d'abord que contre leur conscience, comme ils l'ont presque tous témoigné dans la suite, dès qu'ils ont eu occasion d'en exprimer leur douleur et leur repentir devant quelque église protestante. Mais avec le temps, le plus grand nombre s'accoutumèrent à la dissimulation; et leurs enfants, nés dans le Papisme, furent élevés dans l'ignorance. Il y en eut cependant qui conservèrent et propagèrent même, quoique fort secrètement, la doctrine évangélique parmi leurs alentours; et on en a appris, depuis le renouvellement de l'église, bien des choses intéressantes, quoique les Frères aient usé de la sage précaution de ne point les rendre publiques. « Je pourrais, dit Kranz (p. 106), citer des relations orales ou écrites de plusieurs Frères de Bohème et de Moravie, qui nous apprendraient bien des choses édifiantes sur leurs assemblées se-

crètes, sur l'indulgence que leur témoignent même, à cet égard, quelques-uns de leurs prêtres, sur les différents genres d'industrie que ces frères mettent en usage pour satisfaire leurs besoins spirituels, et sur les persécutions qu'on fait endurer à ceux qui sont découverts; mais j'ai de bonnes raisons de passer cela sous silence. »

On voit, par quelques détails qui nous sont parvenus à ce sujet, que plusieurs de ces amis de l'Évangile, dans la crainte où les tenait la main de fer qui pesait sur eux, allaient jusqu'à cacher pendant toute leur vie, à leurs femmes, à leurs enfants et à leurs domestiques, les lieux retirés, les caves, les recoins, où ils gardaient leurs Bibles et autres livres de dévotion, quoiqu'ils ne laissassent pas de les lire en secret, et de les faire servir dans l'occasion à l'édification des autres. On a vu ainsi des maris et des pères ne découvrir à leurs familles le trésor caché de leurs livres protestants, que sur le lit de mort, ne voulant pas quitter la terre sans avoir au moins une fois exprimé librement la foi de leur âme, pour la recommander aux leurs. D'autres, plus heureux ou moins effrayés, tenaient des assemblées secrètes, où ils s'édifiaient en commun dans la doctrine évangélique, se réunissant de nuit dans des caves ou dans d'autres endroits retirés, se cachant pour faire le bien comme d'autres n'avaient pas même besoin de se cacher pour faire le mal, toujours exposés à être découverts, et soumis alors aux chances les plus terribles, souvent même à la peine de mort.

Voilà quel a été pour les Protestants l'état de la Bohème et de la Moravie, jusque vers la fin du siècle passé. Probablement est-il le même encore de nos jours, et le Seigneur a-t-il, dans ce pays, quoique toujours sous le joug, plus que ses sept mille, qui n'ont point fléchi le genou devant Bahal. Nous savons qu'on y introduit depuis plusieurs années des Bibles dans la langue du pays.

Maintenant que nous avons terminé ce qui regarde l'histoire de l'ancienne église des Frères, si nous jetons un coup-d'œil général sur ses rapports avec l'Église de Dieu, en renfermant dans nos réflexions celle des Vaudois, qui reprend de beaucoup plus haut en tant qu'église protestante, il est indubitable que les églises chrétiennes et protestantes qui se sont manifestées depuis la réformation, doivent reconnaître ces Vaudois et ces Frères de Bohème pour leurs frères aînés dans la foi ; ils ont frayé le chemin à la réformation, et l'on ne peut douter que leur lumière n'ait éclairé les réformateurs eux-mêmes.

On a là-dessus la propre déclaration de Luther, dans une préface qu'il a mise en tête des œuvres de Jean Huss, où il dit en parlant de lui-même : « Qu'avant que Dieu lui eût ouvert les yeux, il était fort indisposé contre les Frères; qu'en son temps, il avait vivement déclamé contre eux dans ses sermons : qu'ayant trouvé dans la bibliothèque du couvent d'Erfort, les écrits de Jean Huss, il avait pensé, il est vrai, au

premier abord, que cet homme prouvait solidement ses dogmes; mais qu'avec tout cela il avait senti la plus vive répugnance à y donner son consentement, parce que le seul nom de Huss était devenu si odieux et si infâme, qu'il s'imaginait que le ciel tomberait et que le soleil perdrait sa lumière, pour peu qu'on honorât la mémoire d'un tel homme; que par cette raison, il avait fermé le livre, quoique, en même temps, il se fût retiré tout ému et comme blessé dans le fond du cœur. »

Il est de même évident que comme les Vaudois et les Frères ont préparé la réformation, ils l'ont puissamment secondée dès qu'elle a paru; tant par leurs conférences personnelles avec Luther, Melanchton et autres réformateurs saxons, que par leurs députations aux théologiens de Strasbourg et de la Suisse, et par leur commerce de lettres avec eux. Il n'est pas moins certain que leur séjour en Pologne et en Prusse a dû faciliter à un haut degré l'établissement et les progrès de la réformation dans ces pays-là.

Si nous recherchons dans l'histoire ecclésiastique la suite des sociétés chrétiennes, qui, au milieu des ténèbres de la superstition, ont eu soin de s'attacher inviolablement à la pure doctrine de l'Évangile, et d'y conformer leur vie et leur conduite, on verra que les Vaudois et les Frères de Bohème ont été, plus qu'aucune autre de ces associations, au milieu même des plus violentes persécutions et des plus cruelles souffrances, les conservateurs du flambeau de la vérité.

Ces deux sociétés ont travaillé, d'abord séparément, puis ensuite de concert, à bâtir sur le même fondement, et elles ont eu le même sort; toutes deux ont été enveloppées dans une suite de persécutions qui se succédaient sans interruption, et dont tantôt l'une, tantôt l'autre, éprouvait plus sensiblement les rigueurs. Enfin, elles ont porté long-temps et fidèlement cette marque distinctive des sujets du règne de Jésus-Christ, qui nous est indiquée dans ces paroles: « que tous ceux qui voudront vivre selon la piété de Jésus-Christ, souffriront persécution.[1] » De l'autre côté, elles ont été et seront à jamais une preuve vivante de la vérité de cette promesse du Sauveur : « Que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre son Église;[2] » et de ces autres paroles de St. Paul : « Qui est-ce qui nous séparera de la dilection de Jésus-Christ? Sera-ce l'oppression, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la famine, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée? Au contraire, en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Il n'y a point de proportion entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir qui doit être manifestée en nous.[3] »

[1] 2 Tim. III, 12. [2] Matth. XIV, 18. [3] Rom. VIII.

FIN DU LIVRE V.

LIVRE SIXIÈME.

CONSTITUTION INTÉRIEURE DE L'ANCIENNE ÉGLISE DES FRÈRES DE BOHÊME, DE MORAVIE ET DE POLOGNE.

Les Frères tenaient fortement au maintien de l'ordre qu'ils avaient établi dans leurs églises. Dans toutes les choses capitales ils avaient pris, ou croyaient du moins avoir pris pour règle, la pratique ou les préceptes des Apôtres: dans certaines choses secondaires et que la Parole ne déterminait pas, ils avaient usé de la liberté qu'ils pensaient que le Seigneur avait laissée à son Église de modifier ses formes selon les circonstances. Et quoiqu'ils distinguassent soigneusement ce qui est de l'essence du Christianisme d'avec ces simples formes de l'église, cependant ils retenaient fortement même ces dernières, jusqu'à ce que l'expérience les appelât à y faire des changements: et on a vu que tous les réformateurs s'accordèrent à louer la constitution à laquelle ils s'étaient arrêtés.

Cette constitution qui prit naissance avec leurs églises, en 1547, fut fixée d'une manière plus définitive, en 1616, par le synode de Zérawitz, qui la communiqua à toutes les églises, pour qu'elles s'y

conformassent fidèlement. Nous avons vu que Coménius la publia de nouveau, en 1660, avec plusieurs autres écrits relatifs à ce sujet, qui plus tard ne contribuèrent pas peu à donner à l'église renouvelée la constitution qu'elle a prise ; car les premiers fondateurs de l'église actuelle des Frères, au nombre desquels se trouvèrent plusieurs Frères de Bohème, insistèrent fortement sur la nécessité d'une constitution pareille. Ce ne sera donc pas sans quelque intérêt qu'on lira la notice suivante sur ce sujet, tirée des ouvrages dont nous venons de faire mention.

Nous rappelons que nous ne sommes ici qu'historiens, et qu'en rapportant les faits, nous ne pouvons entrer dans toutes les questions qui se rattachent à la discipline ecclésiastique, ni ne voulons que cette exposition soit regardée comme l'indice d'un jugement quelconque que nous en porterions nous-mêmes.

Nous rangeons cette matière sous neuf chefs.

I.

CLASSIFICATION INTÉRIEURE DE CHAQUE ÉGLISE.

Chaque église des Frères était divisée en trois classes, déterminées par le degré d'avancement des membres qui les composaient.[1]

[1] Ces classes se trouvent désignées dans leurs écrits par les noms de *commençants*, d'*avançants* et de *parfaits* (ou

Dans la première classe, celle des *commençants*, se rangeaient les enfants des Frères et les adultes sortis du Papisme, qui recevaient les uns et les autres l'instruction des catéchumènes.

Lorsqu'ils en étaient venus à bien comprendre les dix commandements, le symbole des Apôtres et la prière du Sauveur, et qu'ils témoignaient le désir d'être admis au nombre des membres de l'église, ils arrivaient à la seconde classe.

Ceux-ci participaient à la cène; et on leur rappelait avec soin l'alliance que Dieu avait traitée avec son Église, dont ils venaient d'être reçus membres. On attendait d'eux que, se rappelant qu'ils étaient encore jeunes dans la grâce, ils implorassent chaque jour les grâces du Saint-Esprit, afin d'avancer dans la foi, l'espérance et l'amour.

La troisième classe se composait de ceux qui avaient persévéré, pendant un certain temps, dans la recherche de la vraie piété, qui croissaient dans la connaissance et dans la fidélité, marchaient comme de véritables membres d'une église chrétienne, dans

parvenus). Comme cette église a suffisamment prouvé qu'elle ne se composait pas d'orgueilleux pharisiens, c'est la meilleure considération à opposer au sentiment pénible que pourrait faire éprouver à plusieurs une pareille classification, et surtout la dernière de ces désignations. On la voit employée par Paul, dans son épître aux Philippiens, (III, 15), quoiqu'il exhorte, dans la même épître (II, 3), les Chrétiens à estimer par humilité d'esprit, les *autres plus excellents* qu'eux-mêmes.

la discipline et le bon ordre, et combattaient le monde et ses convoitises, en renonçant à eux-mêmes, et en cherchant les choses qui sont en haut.

II.

DU PRESBYTÈRE OU CONSISTOIRE.

D'entre les frères de cette dernière classe on élisait, dans chaque église, à la pluralité des voix, et à proportion que l'église était plus nombreuse, deux, trois, six, jusqu'à huit *anciens* (presbyteri), qui n'étaient pas les pasteurs, mais en quelque sorte leurs yeux et leurs oreilles, et qui devaient remplir plus particulièrement les fonctions d'inspecteurs sur les mœurs (*censores morum*). On choisissait pour cela des hommes pieux, graves, honnêtes, qui devaient être le modèle de leur propre famille dans leurs maisons. C'était une espèce de conseil ecclésiastique, dont on ne voit pas d'exemple dans le Nouveau Testament, mais qu'on retrouve presque partout dans les églises nationales des Protestants.

Ils agissaient toujours de concert avec le pasteur, à l'entretien duquel ils devaient pourvoir, en même temps qu'ils travaillaient avec lui à la prospérité spirituelle du troupeau. Ils se concertaient ensemble pour travailler au maintien de la charité entre les membres de l'église, pour prévenir toute espèce de

de la même manière, mais seulement en présence des femmes.

III.

DIVERSES RÈGLES POUR LA CONDUITE DES INDIVIDUS ET DES FAMILLES.

On attendait de chaque père et mère de famille qu'ils fussent les modèles de leur maison, en y donnant l'exemple d'une vie chrétienne.

Ils devaient veiller à ce que le culte domestique, la lecture de la Parole, le chant ecclésiastique et la prière se fissent régulièrement dans leurs maisons, le matin, à midi et le soir. Au sortir des prédications, ils devaient s'entretenir avec leurs enfants et leurs domestiques de ce qu'ils avaient entendu et éprouvé à l'église.

Les pères de famille devaient interdire à tous les leurs toute fréquentation des cabarets, toute oisiveté et tout jeu, rester, surtout de nuit, chez eux, afin de surveiller leurs maisons. Ils ne devaient souffrir aucun amusement mondain, comme jeux, danses, ou autres choses pareilles, ni aucune espèce de vêtements qui se fissent remarquer par leur luxe ou leur indécence, ni surtout aucune communication secrète des deux sexes entre eux, ou promesses clandestines de mariage.

Une personne attachée à une église, ne pouvait se ranger, sans bonnes raisons, sous la direction

d'un autre pasteur que le sien; et aucun pasteur ne recevait dans son église une personne qui aurait appartenu à une autre, sans un avis du pasteur de cette dernière. C'est pourquoi c'était l'usage que ceux qui quittaient leur endroit, soit absolument, soit pour un simple voyage, se fissent donner une attestation de leur pasteur en se recommandant aux prières de l'église.[1]

On n'oubliait pas de rappeler leurs devoirs aux nobles aussi bien qu'aux simples bourgeois. Les premiers conservaient leur rang, mais ils ne devaient jamais oublier qu'ils n'étaient que les économes et les dispensateurs de leurs biens, et que ce qu'ils avaient acquis au prix des sueurs de leurs sujets, ils devaient l'employer à la gloire de Dieu et au bien des pauvres.

IV.

DES CHARGES DE L'ÉGLISE.

Chaque église avait un *pasteur*, qui avait sous lui des *diacres* et des *acolythes*.

[1] Les lecteurs remarquent sans doute que des règles semblables conduiraient facilement au despotisme spirituel une église tant soit peu relâchée, comme le sont presque inévitablement celles qui jouissent d'un plein repos. Mais ce danger était presque nul pour tout le temps où ces

Sur l'ensemble des églises étaient établis des *anciens d'église*, *Séniores* ou ÉVÊQUES qui étaient assistés d'autres anciens, appelés *Conseniores*, ou CO-ÉVÊQUES.

1. *Les Pasteurs.*

Leur charge consistait à annoncer la Parole, à admettre dans l'église ou à en exclure, et à administrer la cène et le baptême. Dans le commencement, et quand on manquait des institutions nécessaires pour instruire la jeunesse, on n'exigeait d'eux ni connaissances des langues, ni sciences humaines;[1] mais lorsque les Frères voyaient un homme bien instruit dans les vérités de la foi, propre à enseigner, sobre et intelligent, réunissant en un mot les qualités exigées par la Parole de Dieu pour un ministre de Christ, ils ne demandaient rien de plus, et ils le recevaient comme un envoyé de Dieu. Mais depuis la réformation, on envoya les jeunes gens qu'on destinait au saint ministère, dans

églises n'étaient occupées qu'au noble combat des martyrs, et où les ambitieux et les intriguants étaient contenus par le prix élevé dont se payait presque toujours l'honneur d'être à la tête d'une église.

[1] Et c'était selon la Parole de Dieu, qui ne contient nulle part, dans l'énumération des qualités nécessaires à un fidèle ministre de Christ, la connaissance de ces choses-là.

les universités allemandes, ou dans celles qui s'établirent ensuite chez les Frères eux-mêmes, pour étudier les langues anciennes et les autres branches de la théologie. En général cependant on vit de tout temps des jeunes gens ne se préparer au saint ministère, que par l'éducation qu'ils recevaient auprès d'un pasteur quelconque, qui les gardait auprès de lui pendant un certain temps.

Les Frères attachaient plus de prix à la piété, à une conduite chrétienne, et à la connaissance des vérités divines, qu'à aucune science humaine; surtout quand ils eurent fait l'expérience, qu'à force de rechercher la science, on avait perdu le premier zèle qui devait édifier les églises; et que ce véritable Christianisme, qui dans sa simplicité ne veut savoir autre chose que Jésus crucifié, s'obscurcissait entièrement par l'éclat des connaissances païennes. Même les écrits des hommes les plus distingués dans l'église devaient toujours céder le pas à l'étude de l'Écriture-Sainte; et par la même raison on n'aimait pas, dans le peu d'études qu'on faisait, se servir de ces recueils de sermons, qui pouvaient empêcher la jeunesse de sonder les Écritures, et d'y puiser les trésors toujours nouveaux qu'elles renferment.

On publia, il est vrai, en bohémien, une courte explication des Évangiles et des Épîtres qu'on lisait habituellement dans les églises le dimanche et les jours de fête; mais ce ne fut qu'en y ajoutant l'avertissement bien pressant que cet ouvrage ne devait

pas être un obstacle à une étude assidue des Saintes-Écritures.

Ce n'était aucune espèce de pouvoir étranger à l'église, ni les églises elles-mêmes qui choisissaient leurs pasteurs, comme aussi ce n'étaient pas ces derniers qui briguaient les places; mais ils étaient nommés et placés par les évêques, qui recherchaient pour chaque église l'homme qu'ils lui croyaient le plus convenable. Celui-ci se rendait alors avec confiance à son poste, où il était pareillement reçu avec un assentiment facile.

A sa nomination, un prédicateur adressait d'abord un discours à l'église qui venait de lui être assignée. Ensuite, un évêque annonçait, qu'après mûre réflexion, c'était ce conducteur que les évêques avaient choisi pour cette église; il exhortait l'église à le recevoir comme un serviteur de Christ, et celui-ci à veiller fidèlement sur le troupeau qui lui était confié par le Seigneur. L'église, représentée par les anciens, et le pasteur se faisaient des promesses mutuelles, et l'on terminait par la prière et par la bénédiction, qui étaient encore réciproques.

Après le service, le pasteur qui se retirait, lorsque ce cas avait lieu, faisait au nouveau venu la remise de tout ce qui concernait l'église, et entre autres de tout le mobilier de la cure, qui était toujours fourni par le troupeau.

Le pasteur avait pleine autorité spirituelle pour tous les cas ordinaires. Ce n'était que dans des occasions difficiles et imprévues qu'il devait avoir re-

cours à l'évêque de son diocèse, auquel alors il était soumis.

Chaque pasteur était tenu de faire tous les six mois, à son évêque, de bouche ou par écrit un rapport sur son propre état spirituel et sur celui de son église.

Si quelque pasteur venait à être accusé, ou paraissait suspect sur quelque point de sa conduite, l'évêque l'appelait à paraître devant lui et le reprenait. Des fautes graves étaient portées jusque devant un synode; et le refus opiniâtre de se rendre aux avertissements, était suivi ou de la cassation ou même de l'excommunication.

Mais des cas de ce genre étaient très-rares, vu que généralement les pasteurs s'attachaient à être les modèles du troupeau.

Les Frères consultaient leurs pasteurs jusque dans la conduite de leurs affaires temporelles, et habituellement ils s'en trouvaient bien. [1]

Les pasteurs visitaient souvent leurs frères dans leurs maisons; et alors ils étaient reçus de tous avec beaucoup d'amour et de respect: car ils n'y venaient pas avec légèreté, et ils ne se retiraient pas du milieu d'eux sans leur avoir apporté quelque bénédiction, fortifié les faibles, exhorté ceux qui se relâchaient, averti tous ceux qui auraient eu besoin de l'être. Quand ils venaient le matin ou le soir, ils assistaient à la prière de la famille.

[1] Peut-être mieux au temporel que leurs pasteurs au spirituel.

Ils n'accèptaient pas volontiers d'invitation à se rendre aux repas des riches; et quand ils le faisaient, ils avaient soin d'y observer une stricte sobriété, et de se retirer aussitôt après la prière ou le chant.

Leur entretien leur était fourni par des contributions volontaires des membres de leur église, qui s'entendaient pour leur donner, l'un le pain, l'autre la viande, un autre la bière, etc. On sent qu'ils se bornaient au rigoureux nécessaire; ils ne craignaient pas non plus, de même que les jeunes gens qu'ils élevaient (les acolythes), de travailler de leurs mains, quand leurs fonctions spirituelles leur en laissaient le temps.

Sans qu'on leur fît une loi du célibat, la plupart des pasteurs vivaient dans cet état. Exposés à tant de dangers, à la persécution et à l'exil, une femme et des enfants leur auraient été souvent un fardeau, comme le dit l'Apôtre St. Paul, pour des cas pareils.[1]

De plus, ils pensaient que des affaires de famille et les différents devoirs d'un homme envers une femme et des enfants tendaient beaucoup à affaiblir ce dévouement parfait, qu'on désire qui anime un pasteur envers son troupeau; outre que la condition d'un homme marié pourrait l'inciter à s'occuper, plus qu'il ne serait juste, d'objets temporels. Cependant lorsqu'on reconnaissait que les circonstances particulières

[1] 1 Corinth. VII, 26.

d'un homme exigaient qu'il se mariât, il le pouvait, pourvu que ce fût avec le consentement des évêques, qui pourvoyaient alors à ce que la femme qui lui était donnée fît honneur à sa vocation.

Mais la plupart restèrent volontairement dans le célibat jusqu'à la fin de leurs jours, menant une vie sobre et chaste, et persévérant dans la prière et les travaux du ministère de Christ.

On voyait aussi chez les Frères de jeunes femmes consacrer leur virginité au Seigneur, et se donner à lui pour instruire les jeunes filles de l'église, ou se vouer, comme ces femmes qui suivaient notre Sauveur, au service de quelques anciens.

2, *Les Diacres.*

Les diacres étaient les premiers aides des pasteurs; ils étaient considérés et traités comme candidats du saint ministère. Ils s'exerçaient peu à peu à la prédication de la Parole, Accompagnés d'un acolythe, ils se rendaient souvent le dimanche dans les villages voisins de leurs demeures, pour y prêcher. Le pasteur qui les envoyait les examinait auparavant sur ce qu'ils se proposaient de dire au peuple, et leur donnait pour cela les directions nécessaires.

Les diacres baptisaient quand le pasteur les y appelait; et c'étaient aussi eux qui d'ordinaire instruisaient les catéchumènes.

Le dimanche après midi, ils répétaient, pour les domestiques, le contenu de la prédication du matin,

en y ajoutant des développements simples et familiers sur les devoirs de la vie ordinaire.

Ils assistaient souvent aux assemblées des anciens de l'église, pour s'habituer par degrés à la direction des choses qui faisaient l'objet de ces assemblées.

Et pour alléger à l'église l'entretien du pasteur, ils travaillaient de leurs mains, dans les intervalles que leur laissaient leurs études religieuses.

3. *Les Acolythes.*

Chaque pasteur était tenu d'avoir chez lui, un, deux ou trois jeunes gens nés de parents honnêtes, pour les élever et les former au service de l'église. Après que ces jeunes gens avaient passé les premiers éléments, on leur faisait lire le Catéchisme, le Nouveau Testament, des Psaumes, des Cantiques et d'autres écrits des Frères qu'ils gravaient ainsi dans leur mémoire. Plus tard, on donnait aux plus intelligents les autres instructions nécessaires à ceux qui doivent embrasser la carrière théologique.

Au bout de quelques années, ces jeunes gens étaient reçus, en synode, au nombre des acolythes (qu'on nommait aussi disciples); et à cette occasion les évêques leur donnaient ordinairement un nouveau nom, qui avait rapport à leur caractère.

Ces acolythes devaient se distinguer entre les jeunes gens par leur modestie, leur douceur, leur application et leur attachement au culte public. Ils devaient rendre une obéissance fidèle à leurs supé-

rieurs, qu'ils accompagnaient souvent dans leurs voyages ou leurs excursions.

En divers endroits ils faisaient aussi les fonctions de marguilliers.

Les acolythes les plus avancés étaient chargés dans le culte domestique, de lire un texte de l'Écriture-Sainte, sur lequel on leur demandait quelquefois d'exprimer leur sentiment, pour les exercer peu à peu à parler avec liberté.

Ils prenaient part à l'instruction religieuse; et quelquefois ils étaient chargés de faire une exhortation devant quelque petite assemblée, qui les écoutait avec indulgence.

4. *La Maison d'un pasteur.*

Les diacres, les acolythes et les jeunes garçons qui se trouvaient sous la direction d'un pasteur, devaient se conformer rigoureusement à l'ordre établi dans la maison, afin d'apprendre l'obéissance avant de gouverner les autres.

Ils avaient leurs heures fixées pour toutes choses. Le matin, tous se levaient au signal d'une cloche; et après s'être lavés et habillés, ils se mettaient à genoux, chacun séparément, en élevant leur âme à Dieu; ensuite ils passaient à la lecture et à la méditation de l'Écriture-Sainte. Environ une heure après, un nouveau signal rassemblait toute la maison. Après le chant d'un psaume ou d'un cantique, le pasteur, ou quelque autre personne à son tour, lisait

une portion de l'Écriture et y ajoutait quelques réflexions convenables.

Après la prière, chacun retournait à son ouvrage et s'occupait à l'étude. L'après-midi jusque vers le soir était employé, comme étant le temps le moins favorable à l'étude, à quelques travaux mécaniques; à moins que quelques-uns des élèves n'eussent à instruire la jeunesse de l'endroit. Les autres travaillaient comme tisserands, raccommodaient leurs vêtements, travaillaient au jardin ou à la vigne, etc. Cependant ils interrompaient ces travaux à deux heures pour faire une prière en commun. Après le repas du soir ils s'exerçaient à la musique, au chant des psaumes, etc. Enfin, le jour étant terminé par une prière, chacun allait se coucher à l'heure fixe, car il n'était permis à personne de rester levé la nuit, bien moins encore de sortir de la maison, que le gardien (*custos*) avait soin de fermer à l'heure indiquée.

Ce *gardien* était celui qui, le matin, donnait le signal de la cloche, qui allumait les lampes, qui entonnait le chant des cantiques, lisait le texte, exhortait même quelquefois, proposait pendant le repas une question qui fît l'objet de la conversation. Le soir, après avoir fermé la porte de la maison, il en remettait la clef au pasteur, ou au gardien du jour suivant.

Pendant le dîner et le souper, les élèves récitaient ce qu'ils avaient appris par cœur, soit des maximes de conduite, soit des portions de l'Écriture ou des cantiques. S'il restait encore du temps, on proposait

quelque question théologique, sur laquelle chacun disait son avis, en commençant par les plus faibles : puis le pasteur terminait la discussion. Quelquefois on se bornait à une simple lecture.

Les détails du ménage se partageaient entre tous les élèves, les acolythes et les diacres, afin que chacun s'habituât à toute sorte de services et pût gagner le pain qu'il mangeait. Les petits s'occupaient à relaver, à dresser la table, à balayer les chambres. Les plus grands prenaient soin de la cave, du grenier, du jardin, de la bibliothéque, de la pendule, etc. Et tous s'occupaient tour à tour en certains temps de ces différents objets.

Il ne leur était pas permis de sortir sans la permission du pasteur, de s'acheter quoi que ce fût, d'envoyer des lettres de quelque importance, de prêter ou d'emprunter, ni à plus forte raison de faire sans lui aucune espèce de contrat.

Les pasteurs eux-mêmes qui ne voyageaient jamais sans nécessité, ne pouvaient le faire qu'avec la permission de l'évêque. En voyage ils prenaient leur logement partout où ils le pouvaient, chez les Frères, qui leur faisaient l'hospitalité avec joie. Dans ce cas-là tous les membres de la maison saluaient successivement le voyageur, en lui tendant la main, et en lui demandant avec intérêt des nouvelles de son église. Les acolythes lui lavaient les pieds, prenaient soin de son cheval et de son bagage, et lui rendaient tous les services de l'amitié chrétienne. S'il était pauvre, on ne le laissait pas partir, sans lui faire

quelque présent, d'un habit, d'un couteau, de quelque argent. Le ministre visitant faisait de coutume une courte exhortation au service de famille, et adressait un discours à l'église, qu'il saluait de la part des siens, en lui communiquant de leurs nouvelles.

5. *Des Anciens généraux* (seniores) *ou Évêques.*

Un évêque avait la surveillance sur les autres serviteurs de l'église, et sur l'ensemble de ses intérêts spirituels. Il était nommé à la pluralité des voix par les ministres. On ne prenait pour cette charge que des hommes généralement respectés pour leur âge, leurs mœurs et leurs qualités.

Cette direction de l'ensemble n'était pas remise à un évêque seul, mais à quatre ou cinq, qui étaient égaux pour le rang. C'est ce qui fut décidé dans un synode tenu en 1500, après la mort de Matthias de Kunewalde, que le sort avait désigné comme premier évêque (liv. 3, p. 83).

On voulait éviter par-là les dangers du despotisme spirituel qui se manifeste si aisément lorsque le gouvernement est confié à un seul homme, et dont l'église romaine présentait aux Frères un si terrible exemple.

Chaque évêque était établi sur un certain nombre d'églises. Ordinairement ils étaient deux pour la Bohème, deux pour la Moravie, et un, ou quelquefois deux, pour la Pologne.

La supériorité qu'ils avaient par-dessus les autres ministres ne consistait pas en un plus grand honneur qu'on leur rendît, ni dans un appointement plus fort, mais dans un surcroît de travail et de peine, selon l'exhortation de Christ: « Que le plus grand d'entre vous soit comme le plus petit, et le plus élevé comme un serviteur.[1] »

Comme, d'après l'enseignement des Apôtres, le titre d'évêque n'indiquait aucun rang particulier, mais se donnait à chaque ministre, les évêques des Frères étaient aussi égaux entre eux; quoique pour l'ordre, l'un d'eux eût la présidence. On préférait leur donner simplemeut le nom de *seniores* ou anciens, de peur qu'on ne les confondît avec les évêques dégénérés de l'église romaine.

Ils étaient élus pour la vie, à moins que, durant le cours de leurs fonctions, ils ne manquassent aux devoirs de leur état. Mais cela n'est pas arrivé une seule fois pendant deux cents ans qu'a subsisté l'Unité des Frères; et sur les cinquante-cinq évêques qui l'ont conduite pendant cet intervalle de temps, il n'y en a eu que six ou sept qui aient demandé leur démission pour cause de faiblesse.

Dans des affaires importantes, chaque évêque était obligé de soumettre le cas à l'avis de ses collègues; et c'était la réunion des évêques qui formait le *Conseil ecclésiastique*. On pouvait en appeler de là à un synode général, qui rendait alors une sentence définitive.

[1] Matth. XXIII, 11.

C'étaient les évêques qui plaçaient les pasteurs, qui les faisaient changer de poste quand ils le jugeaient convenable, qui consacraient les acolythes, les diacres et les ministres, et qui, en général veillaient sur l'ensemble des églises, pour que la doctrine et la discipline y fussent enseignées et pratiquées d'après la Parole.

L'évêque visitait son diocèse toutes les années, afin de connaître exactement les églises placées sous sa surveillance. Il avait même une liste nominative de tous les membres qui composaient chaque troupeau de son diocèse.

Enfin, c'étaient les évêques qui avaient l'inspection de la bibliothéque et de l'imprimerie générale de l'Unité.

5. *Le Président.*

C'était l'un des évêques qui avait ce rang. Il convoquait ses collègues quand il le croyait nécessaire et présidait toutes les assemblées. C'était encore lui qui, dans le cas d'un synode général, établissait quelques personnes chargées de pourvoir au matériel qu'exigeait une pareille convocation, et de maintenir l'ordre extérieur pendant la tenue du synode.

6. *Le Secrétaire.*

Cette fonction appartenait à l'un des évêques, qui consignait dans un registre les diverses transactions de l'Unité et les écrits qu'elle publiait. Lorsqu'il pa-

raissait quelque ouvrage contre les Frères, il le dénonçait au conseil ecclésiastique; si on le jugeait convenable, il rédigeait une réponse, et soumettait son écrit au conseil. D'ordinaire les Frères n'aimaient pas à répondre aux attaques de leurs ennemis; mais quand ils s'y trouvaient obligés, particulièrement envers le magistrat, ils le faisaient avec calme et simplicité.

Ainsi tous les écrits qui se publiaient du côté des Frères, étaient auparavant examinés par le conseil ecclésiastique, et paraissaient de coutume au nom de toute l'église.

Mais les Frères écrivaient peu, parce qu'ils avaient beaucoup d'affaires plus pressantes.

7. *Les Co-évêques.*

Chaque évêque avait deux ou trois co-évêques qui siégeaient dans le conseil ecclésiastique, avec l'obligation de garder le secret sur toutes ses délibérations. Ils secondaient, et dans le besoin ils remplaçaient, les évêques. C'étaient eux qui faisaient subir aux acolythes, aux diacres et aux pasteurs, les examens préparatoires nécessaires pour leur réception, et qui les présentaient ensuite aux évêques, avec un témoignage qu'ils leur avaient remis.

V.

DES SYNODES.

Il y en avait de généraux et de particuliers.

Les synodes généraux se tenaient tous les trois ou quatre ans, et se composaient des évêques avec leurs co-évêques, des pasteurs, des diacres et des acolythes, et d'ordinaire encore, des seigneurs du lieu ou des contrées environnantes; de manière que ces réunions comprenaient quelquefois quelques centaines de personnes.

Le but que se proposaient les Frères dans ces convocations, était de cimenter l'amour fraternel, de s'exhorter mutuellement à la fidélité dans l'œuvre du Seigneur, de consacrer les ministres ou les diacres, et en général de s'occuper des intérêts communs de l'Unité. Les synodes se tenaient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, de la Bohème ou de la Moravie. La Pologne à cause de son éloignement n'y envoyait que des députés, comme les Frères de Bohème en envoyaient quelquefois aux synodes de la Pologne. Les évêques s'entendaient toujours d'avance sur le lieu du prochain synode, et en donnaient avis au pasteur de l'endroit désigné, pour qu'il fît les préparatifs nécessaires. Les autres assistants n'étaient convoqués que peu de temps avant le terme fixé.

Les évêques avec leurs co-évêques s'y trouvaient dès la veille.

Après une prière ardente, le président les conjurait de rechercher soigneusement si rien ne les empêchait de s'occuper des intérêts de l'église avec un cœur pur et une vraie charité, leur rappelant qu'ils étaient réunis pour rechercher toute espèce de mauvais levain qui pourrait se trouver dans la maison de Dieu, soit en eux, soit en leurs frères. Puis, les laissant à eux-mêmes, il se retirait avec les évêques seuls, pour exhorter encore une fois ces derniers en particulier, à la plus entière sincérité, en leur recommandant d'ouvrir leurs cœurs comme dans un sanctuaire et devant Dieu, et de rechercher s'ils n'avaient rien à se reprocher les uns aux autres, et s'ils pouvaient s'occuper, dans ce synode, de l'œuvre du Seigneur avec une conscience déchargée de tout interdit. Ils ne se séparaient pas sans avoir résolu toutes ces questions à leur pleine satisfaction.

Après avoir ainsi affermi entre eux l'harmonie des sentiments, et l'avoir scellée en présence de Dieu par le saint baiser, ils rentraient dans la salle des assemblées, et demandaient à leurs frères les co-évêques, quel était le résultat des recherches qu'ils venaient de faire de leur côté; et ce n'était qu'après avoir tout mis en règle entre eux qu'ils passaient aux travaux directs du synode.

Les autres membres qui composaient cette assemblée avaient trouvé, en arrivant, leurs logements tout préparés : les évêques chez les pasteurs, les autres chez des gens pieux de l'endroit, qui les recevaient avec joie comme des anges de Dieu. Il y avait

toujours, en outre, partout où se tenait un synode, quelques meubles qu'avaient légués pour cet usage quelques pasteurs, ou qui avaient été donnés dans ce but à l'église par quelques amis. Le service extérieur du synode se partageait entre les diacres et les acolythes, de sorte que l'un avait à s'occuper de la table, l'autre des équipages, etc. Le soir du premier jour on se rassemblait dans l'église au son de la cloche: les évêques faisaient la bien-venue aux membres du synode, et on rendait grâces à Dieu de ce qu'il avait réuni tous ces frères, sous la conduite de ses saints anges, pour se rassembler en sa présence.

Au repas, chacun prenait la place qui lui avait été assignée à l'une des tables qui se trouvaient dressées dans une grande salle à manger, et l'été quelquefois en plein air. Le repas était égayé par les doux entretiens de la piété. Pendant toute la durée du synode, l'un des évêques ou des co-évêques faisait chaque matin un discours, et l'après-midi et le soir une prière accompagnée d'une exhortation.

Les pasteurs restaient assemblés pendant tout le jour dans l'église, et s'occupaient des sujets qui leur étaient présentés par les évêques, mais en l'absence de ces derniers. Les diacres et les acolythes n'y prenaient point de part; mais ils s'exerçaient, pendant ce temps, sur différents sujets que les évêques leur avaient indiqués, et sur lesquels ensuite ils étaient examinés.

Les pasteurs étant assemblés, ils élisaient entre eux, à la pluralité des voix, un président et un se-

crétaire; et après avoir fait un catalogue des principaux objets dont on devait s'occuper, le président les proposait successivement à l'assemblée. Chacun ayant donné son avis, en commençant par les plus jeunes, et de manière que personne n'interrompît jamais un de ses frères, le secrétaire ayant noté l'avis de chacun et ses raisons, le président cherchait à réduire le tout à un seul résultat unanime. Si les avis se combattaient, on les discutait jusqu'à ce qu'on en vînt à l'unanimité; car alors seulement la résolution était portée sur le registre, et communiquée aux évêques.

Les évêques et leurs co-évêques délibéraient ensuite entre eux sur cet avis des pasteurs; comme aussi ils conféraient sur les propositions qui avaient pu leur être présentées par les seigneurs temporels qui appartenaient à l'église, et dont les attributions se liaient souvent à certaines affaires ecclésiastiques.

Cependant les évêques ne prenaient jamais une résolution importante, ni ne concluaient rien sans l'assentiment des pasteurs.

C'est aussi dans les synodes que se faisaient les différentes nominations et ordinations dont nous parlerons plus bas.

Les évêques y rappelaient encore aux différents serviteurs de l'église, leurs devoirs respectifs, comme par exemple, qu'ils ne devaient pas se mêler d'affaires temporelles, de testaments, d'arrangements de mariages, etc.; qu'ils devaient fuir tout ce qui aurait pu ressembler à l'usure, et s'ils possédaient plus de

deux cents écus en argent, donner le surplus aux pauvres. Ils devaient aussi repousser tout titre fastueux et *préférer avant tout le beau nom de frère*; quoiqu'ils ne dussent pas non plus, par une familiarité légère avec qui que ce fût, oublier et faire oublier le sérieux de leur vocation. Enfin, ils devaient éviter les grandes foules du monde, les foires, les grands repas, et se garder soigneusement de chercher à plaire au monde par une fausse affabilité. Ils ne pouvaient avoir aucune correspondance par écrit avec ceux du dehors, sans l'autorisation de leurs supérieurs.

Pour conclusion des séances, un évêque faisait une exhortation relative à tout ce qui s'était traité : puis un des pasteurs se levait, rendait grâces au nom de tous, d'abord à Dieu pour ses bénédictions, puis aux évêques pour leurs soins, leurs exhortations et leurs différentes preuves d'amour; et l'on finissait par la célébration de la sainte cène.

Les évêques congédiaient les membres du synode en les exhortant à se comporter chrétiennement pendant le voyage qu'ils allaient faire pour retourner chez eux; ils leur recommandaient de saluer, à leur retour, de la part du synode entier, et des évêques en particulier, leurs différentes églises, et de les assurer de l'amour et du souvenir chrétien de tous leurs frères.

On mettait par écrit les transactions du synode, et chaque évêque en prenait une copie. Aucun d'eux ne pouvait s'écarter des résolutions qui avaient été

prises, sans consulter auparavant le conseil ecclésiastique, qui lui-même ne pouvait rien autoriser de capital sans l'assentiment individuel de tous les pasteurs.

Lorsqu'il arrivait quelque chose d'inattendu, qui ne pouvait se renvoyer jusqu'au prochain synode, ou s'il y avait à traiter quelque affaire qui ne concernât qu'un seul diocèse, on convoquait de petits *synodes particuliers* où il ne se rencontrait qu'un moindre nombre d'évêques et de pasteurs. Les résolutions étaient cependant communiquées aux évêques absents.

VI.

DES ORDINATIONS.

1. *Celle des acolythes.*

Ceux des élèves des pasteurs qu'on trouvait capables de recevoir ce premier grade de l'église, étaient admis en synode, après avoir été examinés. On tenait ordinairement à cette occasion un discours sur la vocation des soixante-dix disciples, ou sur celle des élèves des prophètes, ou sur l'imitation de Christ en général. On demandait à chacun des candidats nommément, devant tout le synode, s'il voulait se vouer au service de l'église et obéir à ses serviteurs? On leur faisait lecture de leurs devoirs particuliers: ils promettaient de les observer: les acolythes plus

anciens qu'eux leur tendaient la main d'association, et on terminait par des vœux en leur faveur.

2. *Celle des diacres.*

Les diacres se prenaient entre les acolythes les plus avancés. Après avoir fait précéder leur nomination des mêmes formalités que nous venons d'indiquer pour les acolythes, un évêque faisait une prière, et les consacrait, en leur imposant les mains; puis on terminait encore comme pour la réception d'un acolythe.

3. *Celle des ministres.*

Toutes les fois qu'un pasteur venait présenter au synode un ou plusieurs diacres qui désiraient se vouer au saint ministère, il le faisait savoir au consistoire de son église (art. 2, p. 193), en lui demandant une attestation écrite sur la conduite et les dons de ces diacres.

Au synode ils subissaient un triple examen. Le premier avait lieu devant les pasteurs réunis, qui donnaient ensuite par écrit leur jugement impartial sur chacun des candidats, et qui envoyaient ce jugement aux évêques.

Le second examen se faisait devant les co-évêques.

Après cela chacun de ceux qu'on avait jugés capables d'être présentés, était envoyé seul à un évêque,

qui devait surtout s'occuper d'examiner l'état spirituel du candidat. Il lui représentait l'importance du saint ministère, et lui demandait s'il s'offrait à Christ avec une conscience pure, et sans aucun égard à l'honneur, au gain, ou à un avantage temporel quelconque; enfin on lui représentait ce qui pouvait encore lui manquer sous le rapport de la conduite. Ces appels à la conscience étaient si pressants qu'on a vu plusieurs fois des candidats se retirer pour un temps, afin d'être mieux affermis dans ce qui concernait leur propre salut.

Le lendemain du dernier examen, on procédait à la consécration, à laquelle tous se préparaient par le jeûne et la prière.

Le synode étant rassemblé, on commençait par le chant d'un cantique; puis il se faisait un discours sur la vocation du ministre de Christ. Après cela l'évêque qui devait conférer l'ordination, annonçait à l'assemblée, qu'il s'agissait de nommer et de consacrer au saint ministère quelques personnes, qu'un co-évêque appelait par leurs noms. Les candidats étaient reçus par deux co-évêques, et présentés par eux, en ces termes à l'évêque qui était assis à côté de la table du Seigneur: « Nous te prions, respectable frère et évêque, au nom de toute l'église, de conférer à ces hommes qui se présentent devant la face de Christ et devant toi, la qualité de messagers de Christ, et l'autorité des fonctions pastorales, en les confirmant pour cela selon l'ordre établi, et d'après le pouvoir qui t'a été donné par Christ et son Église. »

Là-dessus l'évêque disait: « Est-ce que ces hommes sont capables et dignes de recevoir cette sainte vocation, et doués des vertus qui doivent orner un messager de Christ? »

L'un des deux co-évêques répondait: « Ils ont reçu de Dieu les dons nécessaires; ils ont été bien instruits dès leur jeunesse; d'après le témoignage de tous, ils se sont conduits d'une manière irréprochable; et après les avoir examinés, nous les avons trouvés sains dans la foi et dans la doctrine, purs dans leur désir de servir Christ et son Église, et munis du témoignage d'une bonne conscience; Dieu a regardé aux jeûnes et aux prières de son Église pour lui accorder en ces hommes de dignes serviteurs. »

Sur quoi l'évêque répondait: « Nous recevons ce témoignage que vous nous donnez devant l'Église de Christ, et nous vous accordons, au nom de Dieu, votre demande. »

Les candidats s'engageaient alors solennellement devant Dieu et devant l'église, à vaquer fidèlement à leurs fonctions; et l'évêque leur disait:

« Bien-aimés, et frères! Afin que vous ayez une confiance inébranlable dans l'assistance du Seigneur, écoutez comment prie pour vous l'éternel Grand Sacrificateur Jésus-Christ, qui, lorsqu'il était sur le point de se consacrer comme victime pour les péchés du monde, recommanda instamment à son Père tous ceux qui annonceraient sa rédemption aux peuples.

Là-dessus un autre évêque lisait, au milieu d'une vive émotion des assistants, la prière sacerdotale de Jésus, au XVIIme chapitre de St. Jean.

Puis on procédait à la consécration. Tous les évêques présents imposaient les mains aux candidats, et invoquaient sur eux le nom de Christ, afin que le Chef de l'Église les reçût véritablement au nombre de ses fidèles serviteurs et les remplît des dons de son Esprit. Pendant tout ce temps toute l'assemblée, à genoux, entonnait le cantique: *Viens, Saint-Esprit, etc.* Après qu'on s'était relevé, l'évêque fonctionnant adressait encore quelques exhortations aux nouveaux prédicateurs, et leur annonçait les récompenses éternelles promises à la fidélité. Toute l'église répondait: Amen!

On terminait par la cène, qu'on prenait avec une joie d'autant plus vive que, pour l'ordinaire, c'était par-là qu'on terminait en même temps tout le synode.

4. *Consécration des co-évêques.*

Lorsque une ou plusieurs places du conseil ecclésiastique (p. 209) venaient à vaquer, les co-évêques et les pasteurs marquaient sur des billets cachetés, qu'ils envoyaient aux évêques, les hommes qu'ils croyaient, en conscience les plus dignes de remplacer les défunts ou les retraités. La pluralité des voix décidait, et la consécration avait lieu par-devant le synode par l'imposition des mains.

5. *Consécration des évêques.*

Pour le choix d'un nouvel évêque on conv un synode. Le premier jour était un jour de et de prières; ensuite on rappelait à l'assemblée un discours uniquement destiné à cela, les q que l'Écriture exige d'un homme revêtu de charge. Après l'assemblée, les évêques, les c ques et les pasteurs désignaient leur vote sur pier scellé, et sans s'être entendu auparavant choix de celui qu'ils devaient nommer.

Les évêques n'ouvraient les billets qu'entr convaincus d'avance que celui qui avait l de voix était aussi celui que Dieu avait choisi ils ne déclaraient encore le choix à personne. tait que le lendemain, après que l'assemblée de nouveau réunie, et avait demandé la gr Saint-Esprit, que l'évêque fonctionnant s'avar déclarait que Dieu avait exaucé les prières de fants, et indiqué l'homme de son choix. Il a que celui qui se verrait ainsi nommé par les c teurs des troupeaux, ne devait pas résister à l tion divine, mais se présenter avec courage Dieu et devant son Église. Alors un autre évê levait, et appelait par son nom celui qui venai élu. Celui-ci s'étant présenté, on lui deman regardait sa vocation comme divine, et s'il l' tait. Dans ce cas on lui rappelait les devoirs nouvel état; il prenait l'engagement de les re

toute l'assemblée se mettait à genoux pour demander à Dieu sa grâce; et les évêques lui imposaient les mains pendant que l'assemblée, toujours à genoux, chantait: Viens, Saint-Esprit, etc.

L'ordination étant achevée, les collègues du nouvel évêque le recevaient au milieu d'eux en lui donnant la main et le baiser fraternel. Les co-évêques et les ministres lui promettaient obéissance, et toute l'action se terminait par un chant de louanges, et par les félicitations des assistants.

VII.

DIFFÉRENTES ESPÈCES D'ASSEMBLÉES, FORMES DU CULTE, ET CÉRÉMONIES.

1. *La Prédication.*

C'était, selon les Frères, la partie la plus importante des fonctions du pasteur; il y avait des prédications non-seulement le dimanche et les jours de fête, mais aussi pendant la semaine, toutes les fois qu'un enterrement, un mariage, ou un autre événede ce genre en fournissait l'occasion.

Le dimanche, qui était entièrement consacré au culte, on avait quatre assemblées, deux avant midi et deux après. Dans la première on expliquait un choix de textes prophétiques: dans la seconde qui était la principale, on expliquait des textes tirés des

évangiles : dans la troisième des portions des épîtres ; et le soir on lisait l'Écriture-Sainte de suite, en ajoutant quelques remarques instructives. En été on se réunissait en outre l'après-midi pour instruire la jeunesse d'après le catéchisme.

Dans ces assemblées, le prédicateur dirigeait l'explication de son texte vers le point de doctrine qui devait faire l'objet particulier des méditations de la semaine. Car pour l'unité de l'enseignement, on avait distribué entre les dimanches de l'année les points principaux de la religion chrétienne, de telle manière qu'ils étaient tous traités dans l'espace d'un an, quoique cet arrangement ne fût point une règle inflexible pour les prédicateurs, et qu'ils fussent en pleine liberté de choisir leur texte ou de le traiter selon qu'ils le jugeaient convenable. Les plus longues prédications ne devaient pas passer une heure de temps ; les deux assemblées de l'après-midi n'étaient que de demi-heure. Après la prédication du matin et de l'après-dînée, les jeunes gens des deux sexes, de quinze à vingt-cinq ans, restaient encore dans l'église pour être examinés par le pasteur sur la manière dont ils avaient écouté l'instruction.

Le genre de la prédication était simple et non selon la sagesse humaine, mais par cela même puissant pour faire, selon la Parole, de chacun des auditeurs en Jésus-Christ, un homme de Dieu.[1]

[1] 2 Tim. III, 17.

On cherchait à faire des applications expresses de la Parole de la vérité à chacune des différentes classes d'auditeurs, aux commençants, aux plus avancés, aux hommes mûrs, aux gens non mariés, à ceux qui l'étaient.

Les Frères avaient un livre de cantiques à eux, dont ils ont fait plusieurs éditions, et dont l'église luthérienne, et plus tard l'église renouvelée des Frères ont emprunté plusieurs morceaux. Ils tenaient beaucoup au chant, quoiqu'ils n'eussent que le chant grégorien qu'ils avaient reçu de l'église romaine. Plus tard, on introduisit, dans le service public quelques airs populaires, mais qui nuisirent plutôt qu'ils ne contribuèrent à l'édification, parce qu'ils rappelaient les chants du monde.

2. *Le Baptême.*

Une partie des Frères, comme aussi des Vaudois, ne baptisèrent que les adultes croyants; mais la portion dominante de cette église en resta à la tradition romaine, c'est-à-dire au baptême des enfants. On y admettait des parrains, dont l'engagement était regardé comme très-sérieux, et qui promettaient de veiller sur les enfants, de concert avec leurs parents, pour qu'ils fussent élevés selon le Seigneur.

---

3. *Réception et admission des catéchumènes à la communion.*

Lorsque des personnes, appartenant à une autre communion, se présentaient pour être admises dans l'Église des Frères, on leur en demandait d'abord les raisons, et si elles étaient persuadées de l'utilité de la constitution particulière de cette église. Dans le cas d'une réponse satisfaisante, on procédait à l'admission.

Elle ne se faisait pas publiquement, mais seulement devant le consistoire de l'église. On demandait aux aspirants s'ils voulaient se soumettre fidèlement à l'ordre établi dans l'église, et s'ils étaient prêts à souffrir la persécution pour le nom de Christ. Sur la réponse affirmative, ils étaient reçus sans autre formalité.

Quant aux enfants nés dans l'église, on les y admettait publiquement, lorsqu'ils avaient atteint l'âge de raison, de cette manière-ci. On lisait d'abord les paroles de Christ: « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés, etc.[1] » Puis les jeunes gens des deux sexes qu'il s'agissait de recevoir, et que le pasteur avait examinés auparavant à plusieurs fois, s'avançaient au milieu de l'église. On leur demandait s'ils voulaient entrer eux-mêmes dans l'alliance que leurs parents ou leurs parrains avaient contractée en leur nom à l'époque du baptême. Et après qu'ils l'avaient

[1] Matth. XI, 28.

affirmé, ils récitaient tous ensemble le symbole des Apôtres. On leur demandait encore s'ils étaient vraiment résolus de renoncer à Satan, au monde et à la chair, à dépouiller le vieil homme et ses convoitises, et à se donner à Christ pour le servir en ce monde dans la piété, la justice et la tempérance. »

Sur la réponse affirmative, le pasteur se jetait à genoux avec eux, pour implorer sur eux, avec toute l'église, les grâces du Saint-Esprit. On leur annonçait ensuite l'absolution de tous leurs péchés, et leur droit de se présenter à la table du Seigneur. Puis le prédicateur leur imposait les mains.

4. *La Sainte Cène.*

Les Frères la célébraient quatre fois par an; ils la plaçaient préférablement aux grandes fêtes, mais très-souvent aussi à toute autre époque qui leur paraissait convenable. Le pasteur en faisait l'annonce deux ou trois semaines d'avance, afin qu'on s'y préparât dignement, et pour inviter ses auditeurs à venir le trouver, et s'entretenir fraternellement avec lui sur leur état spirituel. Déjà avant de publier la célébration future de la cène, le pasteur avait rassemblé les anciens pour leur demander s'ils ne connaissaient pas d'obstacle à cette célébration; lorsqu'elle était résolue, chaque père de famille venait, sur l'invitation dont nous venons de parler, se présenter à son tour avec tous les siens chez le pasteur, pour y être interrogé en détail sur la conduite de chaque

membre de la famille en particulier, pour dire s'ils étaient assidus au culte public et domestique, quel fruit ils en retiraient, si chacun remplissait ses devoirs envers tous les autres, etc., etc.; puis suivant les cas, le pasteur donnait des conseils, faisait des reproches, encourageait, exhortait, conseillait ou déconseillait la participation à la cène.

Des personnes en voyage n'étaient pas reçues à la cène, si elles n'avaient pas une attestation de leur pasteur, ou si elles n'étaient pas recommandées par quelque membre de l'église qui les connût.

Après une exhortation à rechercher la nourriture qui est en Jésus, accompagnée d'une confession générale des péchés de tous, et d'une déclaration du pardon parfait qui se trouve dans le Sauveur, on commençait la célébration. Le pasteur, en robe blanche, lisait l'institution de la cène, rompait le pain, et prenait la coupe en exhortant les assistants à voir dans ces signes extérieurs le corps et le sang du Sauveur qui avait été sacrifié sur la croix, en rédemption pour nos péchés. Les communiants s'approchaient de la table, précédés des serviteurs de l'église, des autorités civiles du lieu, et des anciens. Le reste de l'église s'avançait ensuite par rang d'âge, d'abord les hommes, puis les femmes. D'ordinaire on recevait et mangeait le pain à genoux, parce qu'ayant commencé autrefois à le prendre debout, afin de ne pas paraître adorer l'hostie, les Frères s'étaient attirés par cela seul une violente persécution. Ils trouvaient aussi dans cette attitude une ex-

pression bien naturelle de l'adoration et de l'humilité qui doivent pénétrer le cœur des Chrétiens pendant cette action. Durant tout le temps de la distribution, l'église célébrait le Seigneur par des cantiques, puis on rendait grâces à Dieu à genoux, en lui présentant de nouvelles prières.

5. *Bénédiction du mariage.*

On ne se mariait pas sans avoir pris le conseil de ses parents et du pasteur; des promesses clandestines de mariage étaient absolument interdites, et par conséquent regardées comme non avenues.

La célébration du mariage se faisait publiquement. Le pasteur lisait un texte qu'il faisait suivre de quelques réflexions; et les fiancés s'avançant, se promettaient une fidélité constante. Le pasteur joignait leurs mains, en prononçant ces paroles de Jésus: Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni;[1] et l'on terminait par une prière.

6. *Visites de malades et Enterrements.*

Les malades se recommandaient habituellement aux prières de l'église. Lorsqu'ils le désiraient on leur donnait la cène chez eux, mais en y amenant quelques autres frères ou sœurs, afin que cette cérémonie fût toujours effectivement une communion.

[1] Matth. XIX, 6.

Pour les enterrements, le pasteur accompagnait le corps du défunt, en chantant des cantiques, jusqu'au cimetière, où il tenait un discours.

7. *Les Dimanches et les Jours de fête.*

Les Frères avaient le plus grand respect pour le dimanche, et le regardaient, non comme une partie de la loi cérémonielle, mais comme appartenant à ces lois que Dieu a voulu qui subsistassent toujours pour son Église, vu que l'ordre de le célébrer, avait été donné à tous les hommes dès la création du monde, et avant la loi écrite, pour les appeler à imiter Dieu et à recevoir par-là des bénédictions particulières. Ce même ordre avait été placé au nombre des dix commandements, recommandé constamment de nouveau par les prophètes, et n'avait été modifié, sous la nouvelle alliance, que par une transposition d'un jour à l'autre.

Les Frères croyaient donc devoir y observer un repos rigoureux, selon la lettre de la loi; et à plus forte raison se gardaient-ils, pendant ce jour, de toute œuvre de la chair et de tout mauvais emploi de leur temps.[1]

Outre le dimanche, ils avaient encore les grandes fêtes, relatives aux principaux événements de la vie

[1] Ce sont ces dernières précautions seules qui peuvent empêcher que l'observation rigoureuse de ce jour ne devienne une œuvre pharisaïque.

de Jésus-Christ : puis quelques autres, qui étaient vouées au souvenir des Apôtres et de quelques martyrs, afin de ranimer la mémoire édifiante de leur constance et de leur foi. Mais dans ces dernières fêtes, chacun retournait à son travail après le service divin.

8. *Jours de jeûne et de prières.*

Les Frères en avaient quatre par année, durant lesquels ils s'abstenaient de nourriture entièrement, ou au moins jusqu'au soir, imitant les saints hommes de tous les temps dans cette pratique si propre à mortifier la chair, à l'humilier, et à dégager l'esprit de ses entraves. On consacrait ces jours tout particulièrement à la prière.

On publiait aussi des jours de jeûne pour des cas extraordinaires, pour des maux publics, pour les afflictions particulières d'une seule église, ou même pour un seul pécheur endurci qu'on excluait de l'église, et qu'on ne repoussait ainsi qu'en luttant pour lui avec Dieu par la prière, qu'en se retournant en quelque sorte avec lui vers le Seigneur, et en cherchant à sauver son âme par une ardente charité.

VIII.

VISITES D'ÉGLISE.

C'était une des obligations des évêques, dont chacun devait visiter toutes les églises de son diocèse,

au moins une fois chaque année. Ce n'était que dans le cas de quelque obstacle insurmontable, qu'ils remettaient cette fonction à leurs co-évêques.

Le pasteur dont on devait visiter l'église, en était averti à temps. L'évêque s'informait en détail, soit de l'état spirituel et de la conduite du pasteur en particulier, soit de l'état de tous ses paroissiens nommément, soit, encore plus particulièrement de la conduite des gens de sa maison.

Il parcourait ensuite avec le pasteur le catalogue complet des membres de l'église, puis il faisait venir, pour s'entretenir de plus près avec eux, les diacres, les acolythes, et enfin les anciens de l'un et de l'autre sexe.

Si le magistrat du lieu était bien disposé envers les Frères, ou membre de leur église, l'évêque le visitait pareillement, pour s'entendre avec lui sur tout ce qui pouvait concerner le bien ou le mal du troupeau.

Les visites étaient aussi destinées à l'installation de nouveaux prédicateurs, puis à la prédication même de la Parole, faite par l'évêque visitant, qui exhortait le pasteur et le troupeau à une fidélité croissante envers le Seigneur.

IX.

DE LA DISCIPLINE PROPREMENT DITE, C'EST-A-DIRE, DES AVERTISSEMENTS ET DES CHÂTIMENTS DE L'ÉGLISE.

—

Les Frères étaient persuadés que dans l'état actuel

des hommes et de l'Église, où le bien est encore mêlé de tant de mal, et où l'Esprit de Dieu est loin de diriger encore tous les mouvements de ses enfants, il était nécessaire d'avoir des lois positives qui retranchassent du corps de l'Église ses membres corrompus : que c'était le seul moyen d'empêcher qu'un peu de levain ne fît aigrir toute la pâte, qu'un seul membre malade n'infectât toute la masse, que l'Église de Christ ne devînt à la fin une réunion d'impies, et le temple de Dieu une caverne de voleurs. Ils étaient convaincus que cette sévérité, pourvu qu'elle fût bien placée, était le meilleur moyen de ramener à lui celui-même qui en était l'objet.

C'est pourquoi tous les Frères s'y soumirent de tout temps, grands et petits, évêques et pasteurs, nobles et bourgeois, même les magistrats qui appartenaient à l'église.

Cette discipline avait trois degrés : l'avertissement particulier, la répréhension publique, et l'exclusion de l'église.

1. *Correction fraternelle.*

On recommandait aux frères et sœurs de s'exhorter et de se reprendre mutuellement dans l'amour fraternel, lorsqu'ils s'apercevaient des fautes les uns des autres. — Si l'avertissement particulier n'était pas reçu, on s'adressait à l'un des anciens ou au pasteur; et ordinairement, à cause de la considération dont ils jouissaient les uns et les autres, ils réussis-

saient à redresser ceux qui se trouvaient en quelque faute.

2. *Répréhension publique.*

Mais si ces premières démarches étaient sans succès, le frère était cité devant les anciens réunis; s'il ne se rendait pas à l'avertissement, il était exclus de la cène jusqu'à ce qu'il se repentît.

Dans le cas d'un péché grave et public, le pasteur et les anciens faisaient paraître le frère devant eux, pour lui représenter son tort. On lui demandait de faire une réparation publique, devant l'église, pour le scandale qu'il lui avait donné, et de se tenir jusqu'à la prochaine communion, souvent plus long-temps encore, dans un état de repentance et de pénitence.

Si le péché n'était pas public, on se bornait à exiger que le frère s'humiliât devant le consistoire.

3. *Exclusion de l'église.*

Pour celui qui avait méprisé toutes ces démarches préliminaires, ou qui, sans les avoir méprisées, se laissait également entraîner au péché, il était retranché, comme étant un sarment stérile dans la vigne du Seigneur.

Mais ce n'était jamais le pasteur seul qui en décidait. Il donnait avis de la chose aux évêques avec une exposition des circonstances, et attendait d'eux la

décision. Souvent même il consultait encore l'église, avant d'en venir à cette dernière démarche.

Lorsqu'il fallait enfin procéder à l'excommunication, le coupable était cité devant l'église ; et là on lui représentait ses torts, et l'ordre de Dieu pour des cas pareils. Puis, en vertu des pouvoirs que Christ avait donnés à son Église, on lui déclarait, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que son péché était lié, qu'il s'était placé lui-même en dehors de la grâce de Dieu, privé de l'héritage de la vie éternelle, exclus de l'Église du Seigneur, et qu'on le livrait à Satan.

L'église entière confirmait cette sentence par un Amen, toujours accompagné de bien des larmes et des gémissements.

Là-dessus l'un des diacres ou des anciens emmenait l'excommunié ; mais l'église se mettait à prier Dieu, qu'il voulût bien ne pas laisser périr cette brebis égarée, mais la ramener bientôt dans le bercail de son Fils.

On n'ôtait à personne l'espoir du retour; au contraire on montrait à tout excommunié une porte toujours ouverte dans un repentir sincère. On permettait aux excommuniés d'assister aux prédications publiques, à la porte de l'église. Et lorsqu'on voyait un homme revenir sincèrement à une conduite chrétienne, on le recevait de nouveau avec joie et avec un amour tout particulier.

Nous devons ajouter que dans toutes ces démarches de la discipline, on évitait avec soin d'agir avec

précipitation, ou d'une manière pharisaïque ou tyrannique; et que c'était pour la correction, et non pour la perdition du pécheur, qu'on en usait ainsi envers lui, en toute douceur d'esprit et comme devant Dieu.

FIN DU LIVRE VI ET DE LA PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÈME ET DE MORAVIE.

Seconde Partie.

HISTOIRE MODERNE.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS LA DESTRUCTION DE L'ANCIENNE ÉGLISE DES FRÈRES JUSQU'À L'ÉTABLISSEMENT DE LA NOUVELLE; FONDATION DE HERRNHOUT (1627 — 1722).

Nous entrons dans une nouvelle suite des merveilles de Dieu envers son Église; et le beau fleuve que nous avons déjà suivi pendant près de deux siècles avec admiration, et qui nous semblait perdu depuis cent ans, n'a passé par un lit souterrain que pour en ressortir plus riche qu'auparavant.

Nous osons même croire que les choses que nous

allons raconter, présentent, pendant vingt à trente ans, une des plus belles parties de toute l'histoire de l'Église de Dieu: et nous le disons sans méconnaître aucunement les grâces que le Seigneur a faites à son Église, en tout temps, en tous lieux, et sous toutes les formes. Nous sommes convaincus que chacune des associations religieuses, basées sur la foi au Christ crucifié, a été, en son temps, dépositaire de quelque grâce spéciale, a été destinée à professer et à représenter de préférence quelque pensée ou quelque portion particulière des vérités révélées. Si donc nous parlons comme nous venons de le faire, c'est que l'Église des Frères, — telle du moins qu'elle se montra à son renouvellement, — nous présente, dans tout ce qu'elle a laissé, dans ses écrits, dans les cantiques qu'elle composa à cette époque, dans les scènes qui eurent lieu au milieu d'elle, et surtout dans les œuvres qu'elle produisit alors, la preuve des bénédictions les plus entraînantes qu'on puisse se représenter versées sur une église; c'est surtout parce qu'on y trouve, au plus haut degré, ce don auquel toute la Bible accorde le premier rang entre tous, l'amour, et l'amour vrai, un amour pour Jésus qu'on peut hardiment appeler passionné, quoiqu'on ait bien vu, par les fruits qu'il porta, qu'il était basé sur autre chose que sur un échauffement des sens ou de l'imagination.

Cette église, née du sang des martyrs, toute composée d'élite, dès sa naissance, fut placée par le Seigneur sous l'influence d'un homme de Dieu, lui-

même tout rempli de cet amour de son Sauveur, et qui a laissé à l'œuvre une profonde empreinte de ce trait de son caractère personnel. Souvent dans ses assemblées, les sanglots d'un attendrissement qu'on peut à peine imaginer, se mêlèrent aux chants, et les sanglots les firent cesser; oui, on a vu dans ses premières années, l'église entière s'arrêter en silence, pour ne laisser parler que des pleurs... En un mot, Zinzendorf a pu dire: « Je n'ai qu'une passion, c'est Lui, rien que Lui, » et l'église a pu le répéter avec Zinzendorf, et l'a montré par ses œuvres.

Mais il faut justifier ces assertions par l'exposé des faits. Nous allons reprendre de loin.

Le respectable Comménius n'avait cessé de nourrir en son cœur l'espérance que le Seigneur relèverait l'Église des Frères de ses ruines; et en effet, la semence se maintenait parmi les restes de ce peuple, depuis un siècle entier que durait son oppression. Il est vrai que, quelque temps après la mort de ce fidèle témoin (en 1671), « on ne pensait dans l'étranger aux Frères de Bohème ou de Moravie non plus qu'à un mort; » mais il était resté, dans ces deux contrées, des germes nombreux de la connaissance évangélique, qui se manifestèrent avec une vivacité renaissante, dès le commencement du dix-huitième siècle (1701). Ceux des Frères de Bohème qui demeuraient près des frontières de la Silésie, profitèrent de la liberté que procurait aux Protestants de ce dernier pays, un privilége précieux que Charles XII, roi de Suède, leur avait acquis par ses succès militaires.

Il avait exigé, en 1706, de l'empereur d'Autriche, à qui appartenait alors la Silésie, qu'il accordât aux Protestants de ces contrées, un certain nombre d'églises, qu'on appela *églises de faveur;* et on peut se faire une idée du besoin qu'en avaient ces Protestants, et de leur nombre, en apprenant qu'il se rattachait à la seule église de Teschen, soixante-dix mille âmes (30,000 Polonais et 40,000 Allemands).

Il est vrai que cette liberté fut restreinte dès 1717, et qu'on recommença dès lors à surveiller les Bohémiens avec une nouvelle sévérité; de manière que plusieurs d'entre eux se réfugièrent dans la Haute-Lusace; mais ce ne fut point un obstacle suffisant au réveil, qui éclatait depuis 1715 avec une force croissante, soit à Fulneck en Moravie, soit dans les principautés de Leutomischel et de Landscrone en Bohème, où se trouve Litiz. Ce double réveil était d'autant plus remarquable qu'on ne savait nullement dans l'un de ces endroits ce qui se passait dans l'autre.

Nous nous bornerons ici à parler de celui de Moravie, qui donna naissance au renouvellement de l'Église des Frères; et nous ne ferons mention de celui de Bohème, qu'autant qu'il se liera à notre histoire.

Il restait à Fulnek, l'ancienne paroisse de Comménius, et dans les villages environnants, encore une grande quantité de Frères, contraints, il est vrai, de se conformer extérieurement aux formes du culte romain, mais qui conservaient avec soin l'É-

criture-Sainte, leurs livres de cantiques, et d'autres livres de dévotion luthériens ou réformés. Ils tenaient aussi, tous les matins et tous les soirs, surtout le dimanche, des assemblées que les magistrats n'ignoraient pas, et au sujet desquelles ils éprouvaient de temps en temps de nouvelles peines.

Mais, quoiqu'on s'attachât en général à leur enlever tous leurs livres, et tout autre moyen de célébrer le culte protestant, ils n'en persévéraient pas moins à servir le fidèlement Seigneur dans l'intérieur de leurs familles, selon les règles de leurs églises détruites; ils prenaient même en secret la cène entre eux. Il est très-probable, qu'à l'heure qu'il est, on trouve encore à Fulnek la tradition qui s'y était conservée jusqu'en 1770. Encore à cette époque, les habitants parlaient des Picards, et disaient que leur dernier évêque Amos (Comménius), qu'ils appellent un homme sage et savant, s'était enfui en Hollande et en Angleterre, à la suite de la guerre espagnole (la guerre de trente ans). Ils montrent encore la maison où il prêchait. Un incendie l'ayant détruite, on en a fait un hôpital, qui s'appelle encore actuellement *Zbor* (assemblée ou maison d'assemblée). D'après ces mêmes traditions des Frères, c'est l'église de Zauchtenthal, près de Fulnek, qui avait été enlevée la dernière à leurs ancêtres.

Afin de gagner ou d'endormir les Frères pendant leur oppression, les prêtres romains leur avaient accordé la cène sous les deux espèces, pour quelque temps; mais comme on leur retira plus tard même

cette dernière et faible concession, ils se remirent à prendre entre eux ce repas du Seigneur.

Après l'expulsion de Comménius, quelques-uns des prédicateurs des Frères s'étaient réfugiés de Skalitz[1] à Zauchtenthal, où ils tenaient des assemblées, et où la connaissance de l'Évangile se soutint le plus long-temps. Au nombre des hommes qui entretinrent ces assemblées, on remarque d'abord *Martin Schneider*, que les historiens de ce temps qualifient de patriarche, et dont l'église actuelle renferme encore quelques descendants. Il instruisait la jeunesse, et lui enseignait la lecture, l'écriture et le catéchisme de Comménius.

Mais sa conduite attira l'attention des ennemis; il fut cité, mis plusieurs fois en prison, et il aurait été condamné au feu, si des maîtres catholiques chez qui il était en service et qui l'aimaient beaucoup, n'eussent intercédé pour lui.

Après lui les assemblées se tinrent chez son cousin, *Samuel Schneider*, qui fut aussi sur le point de souffrir le martyre, et d'être pendu comme l'un des des docteurs de cette église; il n'échappa que par une espèce de miracle. Mais il n'en continua pas moins ses prédications jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1710. Elle fut pleine de joie, et scella dignement une vie qui s'était écoulée dans la foi, en confirmant devant ses amis et ses ennemis le témoignage qu'il

[1] *Ungarisch Skalitz*, situé tout près des frontières de la Hongrie, au midi de la Moravie.

avait rendu à l'Évangile. Il ne pouvait cesser de parler de ce qui avait fait l'objet de son espérance; et son cœur débordait de joie à la pensée qu'il allait bientôt se trouver auprès du Seigneur. « C'est là, » disait-il, « que je verrai aussi ses chers Apôtres, ses Prophètes et tous les Martyrs du nom de Christ, et toute la nuée des Confesseurs et des Témoins qui n'ont pas aimé leur vie; et je serai avec le Seigneur pour jamais! — Regardez, disait-il aux siens, en citant une parole qui pouvait bien lui être appliquée à lui-même, regardez la fin de ces hommes! » — Et il les conjurait de rester fidèles au Seigneur Jésus, et de ne s'en laisser séparer par aucune créature.

Le prêtre romain de l'endroit se présenta pour lui administrer l'Extrême-Onction; mais Samuel Schneider lui répondit : « Je suis déjà oint et scellé par le Saint-Esprit pour la vie éternelle; l'onction que vous voulez me donner serait inutile. » — Le père lui demanda s'il pensait donc mourir en état de salut sans avoir reçu l'Extrême-Onction? Schneider montrant du doigt le soleil, lui répondit : « Aussi sûrement que M. le curé voit briller là-haut le soleil dans les cieux, aussi sûrement je suis sauvé. » — Alors le père lui répondit : « Bien, bien, Schneider; mais, dites-moi, on vous accuse de n'être pas bon Catholique, et de ne faire aucun cas des saints? » — Il répondit : « Les gens ont beaucoup dit de mal de moi, et m'ont fait beaucoup de peine sans cause; mais je me suis efforcé pendant tout le cours de ma vie de marcher sur les traces des saints, et d'imiter leur conduite. »

Le père se tut, s'en alla, et dit à ceux qui étaient présents: « Que mon âme meure de la mort de ce juste. »

De tous ces fidèles témoins, celui dont il nous est rapporté le plus de détails, est *George Jæschke*[1] de Sehlen. C'était un véritable descendant des Frères de Bohème, et l'un de ces patriarches pieux, auprès desquels les amis cachés du Seigneur cherchaient une retraite pendant ces temps de tribulation. Il était en correspondance intime avec les Frères de Fulnek et des environs.[2] Ils avaient coutume de se réunir tour à tour, dans chacun de ces endroits, pour s'y entretenir, dans la tristesse de leurs cœurs, et avec beaucoup de prières et de larmes, sur la doctrine du salut, sur l'état des Frères, sur la retraite d'un si grand nombre des leurs, sur l'oppression de ceux qui étaient restés fidèles. Le nombre des familles auxquelles ils pouvaient ainsi se confier, allait toujours en diminuant, parce qu'elles se confondaient toujours plus par les mariages avec les Catholiques; et l'on ne cessait, du côté du gouvernement, de travailler à cette diminution du nombre des Frères, surtout dans les endroits qui appartenaient, comme Sehlen, à l'ordre des jésuites.

George Jœschke ne cessa jusqu'à sa mort de prier, de consoler, d'avertir, et de fortifier ce qui s'en allait

[1] Prononcez *ï-è-cheké.*

[2] Zauchtenthal, Schœnau, Kunewalde, Senftleben, Seitendorf.

mourir. Il s'intéressa tout particulièrement aux cinq frères Neisser, ses neveux, que nous mentionnons ici parce que la suite montra en eux particulièrement, combien peu ses travaux furent perdus, puisque ces cinq frères furent les prémices de l'église renouvelée. Il leur enseignait fidèlement la voie du salut, et leur recommandait de lire assidûment l'Écriture-Sainte, les écrits des Frères et ceux de Luther ; il leur apprenait aussi comment chacun devait faire, dans son propre cœur, l'expérience de la rédemption et du pardon des péchés, et ne plus vivre pour le monde, mais pour Jésus : que sans cela, on pouvait, avec toute la science possible, se perdre comme les autres.

Il eut, dans un âge très-avancé, un fils auquel il s'attacha avec une tendresse extrême, et qui reparaîtra plus loin dans cette histoire. Lorsqu'en 1707, il vit approcher sa fin, désirant donner à ce petit enfant et à ses neveux sa dernière bénédiction, il les rassembla autour de son lit, et les exhorta encore une fois solennellement à rester fidèles jusqu'à la mort à Jésus, tel qu'ils avaient appris à le connaître ; leur montrant qu'ils devaient s'attacher à lui de toute leur âme, et qu'alors ils verraient une grande délivrance ; car Dieu, dit-il, exauce la prière de ses élus qui crient à lui jour et nuit. « Il est vrai, ajouta-t-il, que notre liberté est anéantie ; la plupart de nos descendants se livrent de plus en plus à l'amour du monde, et sont engloutis par le Papisme ; toutes les apparences indiqueraient que la cause des Frères est

perdue. — Mais, mes enfants, vous le verrez, il viendra une délivrance pour ceux qui sont demeurés de reste. Si elle aura lieu en Moravie, ou si vous quitterez cette Babel, c'est ce que j'ignore; mais je suis sûr que cela ne tardera plus long-temps; je penche à croire que vous sortirez du pays, pour trouver un lieu où vous puissiez servir Dieu sans crainte, d'après sa Parole. Quand le temps en viendra, soyez prêts, et prenez garde d'être les derniers, ou de rester entièrement en arrière: souvenez-vous de ce que je vous ai déjà dit. — Enfin, je vous recommande ce petit, mon seul enfant: je te le recommande à toi, Augustin, en particulier, il faut qu'il appartienne aussi à Jésus. Ne le perdez pas de vue, et lorsque vous sortirez du pays, prenez-le avec vous. »

Après avoir ainsi parlé, il se retourna vers son enfant et le bénit en répandant beaucoup de larmes. Il donna de même sa bénédiction à tous ses neveux, et entra peu après dans la joie de son Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Cet adieu n'est jamais sorti du souvenir des frères Neisser, qui en conservèrent chaque parole dans leur cœur.

Après la mort de ces fidèles confesseurs, derniers rejetons des églises précédentes, leurs descendants se virent contraints de tenir leurs assemblées toujours plus secrètes, et enfin de les borner au simple culte de famille; ce qui augmenta de plus en plus la décadence de ces églises. La crainte de perdre leur fortune, les prisons, les amendes, jointes aux séductions du monde, tout porta ces débris de l'église

protestante à se conformer au monde, et à recevoir, quoique avec une conscience inquiète, les formes du culte romain.

« Pendant près d'un siècle, » écrivait plus tard l'un des Frères qui avait connu cette triste période, mais qui avait vu aussi la renaissance de l'église, « pendant plus d'un siècle, nous avons été assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort; le chandelier de nos pères avait été enlevé, et leur gloire anéantie. Nous n'avions plus, de leur piété, qu'une certaine connaissance morte, et une vie honnête à la manière des hommes. Mais il y en avait quelques-uns qui attendaient la délivrance d'Israël; et le Seigneur a fait revenir l'esprit des pères dans les enfants; et l'exemple de leur foi et de leur patience n'a jamais été sans porter quelque fruit. »

« Les réformateurs nous avaient admirés; nous avons voulu nous agrandir et nous élever, et le Seigneur nous a laissé tomber. Mais il nous relève maintenant, il nous rend la vivante connaissance de son Fils, et nous devons dire « qu'il a fait pour nous de grandes choses. »

Il y avait donc environ cent ans que durait cette oppression de la Moravie, lorsque enfin Dieu se leva pour délivrer son peuple, et pour effectuer l'œuvre dont nous venons de raconter les premiers mouvements. Et quel fut le commencement de ses merveilles? — O profondeur admirable des voies du Seigneur, qui ne donne point sa gloire à un autre, et qui confond les choses qui sont, par celles qui ne sont point!

Quel fut le premier organe dont Dieu se servit pour commencer à retirer de leur oppression ces Frères qui devaient reparaître dans l'église avec un tel éclat de bénédictions et de grâces? — Ce fut un mendiant!

En 1715, vivaient dans le village de Sehlen, ces cinq Neisser dont nous venons de parler, qui se réunissaient encore fréquemment avec leurs voisins, les Jœschke, les Schneider, les Nitschmann, et autres Frères de Zauchtenthal et des environs.

Un vieux soldat protestant, en congé, venait souvent mendier chez eux, et les réjouissait d'une manière inexprimable, par les cantiques évangéliques qu'il chantait à leur porte, et par des passages de la Bible qu'il leur citait. Ce fut là, pour nos frères, le commencement de la délivrance. Ce vieux soldat les mit en relation avec les ministres luthériens de l'église de Teschen (p. 240), auprès desquels ils allèrent souvent, dès lors, chercher des consolations et des lumières, quoiqu'ils eussent plus de douze lieues à faire pour s'y rendre.

Et comme si Dieu s'était plu à préparer sa grande œuvre par de petits moyens, (afin que personne ne se glorifie), un soldat mendiant l'ayant commencée, ce fut un simple artisan qui dut la continuer, la vivifier, et lui donner plus tard un développement magnifique. Cet artisan, cet homme de Dieu, véritable ministre du saint Évangile, non de la part des hommes, ni de la part d'aucun homme, mais de la part de Jésus-Christ et de la part de Dieu le

Père,[1] s'appelait *Christian David.* Il joue un rôle trop important dans le commencement de cette histoire, pour que nous ne nous fassions pas un devoir de donner sur son sujet tous les détails que nous avons pu rassembler; nous les tirons, en partie, d'un rapport qu'il adressait en 1731, de Mont-Mirail,[2] aux Frères de Berne, de Schaffouse et de Lausanne, sur l'état de l'église de Herrnhout.

Il était né le 31 décembre 1690, à Senftleben,[3] village de Moravie. Né et élevé dans le Papisme, il montrait un grand zèle dans toutes les pratiques de cette secte; mais il n'y trouvait pas le repos de son cœur, lorsque sa conscience le condamnait, ni les forces nécessaires pour combattre le péché. Dans sa jeunesse on l'employa à garder les vaches et les brebis. Plus tard il apprit l'état de menuisier, dans un endroit où il fit la connaissance de quelques hommes évangéliques qui lui représentèrent le culte des images et les pratiques romaines en général, comme de purs commandements d'hommes. Cela ébranla la foi qu'il avait aux traditions de ses pères. Il y avait encore dans cette même ville, quelques hommes pieux qui cherchaient Dieu, et qui, à cause de leurs réunions, et des livres dont ils se servaient, avaient été emprisonnés dans une cave. Comme on les y entendait chanter et prier jour et nuit, cela produisit sur

[1] Gal. I, 11.
[2] Près de Neuchâtel en Suisse.
[3] Non loin de Neu-Titschein.

lui une profonde impression; mais il ne se faisait encore aucune idée de la chose.

Il s'attacha aussi beaucoup aux Juifs, qui avaient une synagogue dans ce même endroit, lorsqu'il vit le zèle et la fidélité avec lesquels ils observaient leur loi et leur culte. Et comme il s'engagea en conversation avec eux sur leur foi, il finissait par ne plus savoir où il en était, et si c'étaient les Catholiques-romains, ou les prisonniers de la cave, ou les Juifs qui avaient raison. Il n'avait encore jamais vu une Bible; et lorsqu'il apprit que c'était la Parole de Dieu, il désira vivement en avoir une. Il y réussit; et à force de la lire, et de comparer ensemble l'Ancien et le Nouveau Testament, les doutes qui l'avaient si fort tourmenté disparurent peu à peu, et il apprit à croire que Jésus est le Messie promis. — Bientôt il lui survint de nouvelles incertitudes, et il se demanda si la Bible était bien la Parole de Dieu. Mais plus il l'étudia, et plus il réfléchit à quel point toutes les menaces et les promesses qu'elle contient, s'étaient accomplies; avec quelle parfaite vérité l'Écriture décrit le combat de la chair et de l'esprit dans l'homme, et trace les caractères des croyants et des incrédules; plus aussi il comprit que cette Bible était effectivement la Parole de Dieu, et la religion chrétienne la vraie religion, pour l'amour de laquelle des milliers d'hommes avaient, avec raison, sacrifié leur vie dans tous les siècles. Depuis lors la Bible fut sa lecture favorite, et son délassement après son travail; et ce goût lui est resté jusqu'à la fin de ses jours, au

point que toute sa manière de s'exprimer s'en ressentait. C'est même d'après sa Bible qu'il apprit à écrire, et qu'il se forma une sorte de lettres qui lui était particulière.

Comme il acquit en même temps la persuasion que la doctrine de l'église luthérienne était celle de l'Écriture-Sainte, il résolut d'entrer dans cette église. Il se rendit pour cela en Hongrie, après avoir achevé son apprentissage; et lorsque à Tyrnau il entendit, pour la première fois, le chant d'une église luthérienne, il fut bouleversé de joie. Mais hélas, il ne savait pas encore que ceux qui cherchent Dieu, ont souvent plus de zèle et d'amour que ceux qui prétendent l'avoir trouvé! Les Luthériens de Hongrie, auxquels il s'adressa, craignirent d'encourir des peines sévères, s'ils recevaient parmi eux un prosélyte catholique, et lui conseillèrent de se rendre en Saxe. Il suivit d'autant plus volontiers ce conseil que le clergé romain commençait déjà à l'épier.

Il se rendit donc par l'Autriche et la Hongrie, à Leipsik, et de là à Berlin, où il embrassa le Protestantisme et prit la cène, pour la première fois, dans l'église luthérienne. Mais encore une fois, hélas! il ne trouva point ce à quoi il s'était attendu: au contraire, il vit presque partout, chez les Protestants comme dans sa communion précédente, le désordre et l'impiété; il vit qu'il ne pouvait pas même vivre pour lui-même d'une manière sérieusement chrétienne, sans devenir, pour le plus grand nombre, un objet de mépris, et sans rencontrer des obstacles

Il avait fait une forte maladie qui l'avait conduit aux portes de la mort; mais il put raconter à ses frères combien Dieu lui avait accordé de bénédictions à cette occasion, et suscité d'amis en la foi, qui lui avaient prodigué les soins de l'amour le plus tendre; il en était encore rempli de joie, et il leur développa, à ce sujet, cette parole de l'Évangile, que « celui qui abandonne, pour le nom de Jésus, maison, frères, sœurs, père, mère, femme, enfants et champs, en recevra cent fois l'équivalent en cette vie, et dans le siècle à venir la vie éternelle. »

Ces chers enfants de Dieu n'avaient pas besoin de tant de stimulants, pour désirer de sortir de leur malheureux pays; ils représentèrent à Christian David, que, contraints à se prêter à mille pratiques superstitieuses, qui blessaient leur conscience et la Parole de Dieu, ils vivaient dans le péché, et qu'ils n'avaient de repos ni jour ni nuit. — Mais Dieu voulait préparer ces hommes par l'épreuve; et il se passa encore trois ans entiers avant que leurs vœux fussent accomplis.

Pendant cet espace de temps, ils continuèrent de fréquenter, aussi assidûment qu'ils le pouvaient, l'église de Teschen, à la tête de laquelle se trouvait alors un homme de Dieu, l'abbé Steinmetz,[1] qui, de concert avec ses deux collègues, insistait sur

[1] Les Luthériens ont encore conservé dans les titres de leurs ecclésiastiques, et dans leur genre de fonctions, quelques restes des institutions catholiques-romaines.

a véritable vie du Christianisme, et annonçait aux pécheurs la bonne nouvelle du salut.

Les frères Neisser demandèrent à Steinmetz ce qu'ils avaient à faire dans leur position, et s'ils ne devaient pas quitter le pays; mais, à leur grande surprise, ce ministre leur déconseilla l'émigration, en leur disant que partout ils trouveraient la même chose, une grande corruption, des obstacles à la vraie piété, et des persécutions contre les vrais Chrétiens; ce qui était vrai sans doute, en partie, mais en partie seulement, puisque ces obstacles n'ont jamais existé, en pays protestant, au même degré qu'en pays catholique. Nos pauvres frères furent consternés, et recommencèrent plus que jamais à répandre devant Dieu leurs prières et leurs larmes pour qu'il sauvât leurs âmes de tant de maux. Et lorsque enfin tout espoir semblait être perdu, et qu'ils ne savaient plus d'où attendre du secours, le Seigneur s'approcha, au moment qu'ils y pensaient le moins.

C'était un matin, le jour de Pentecôte de l'année 1722, qu'entra chez eux, encore une fois, Christian David, qui leur apportait pour cette fois la bonne nouvelle, qu'il avait découvert un jeune comte de Zinzendorf,[1] qui, non-seulement était, pour sa personne, un enfant de Dieu, mais qui s'occupait encore à amener d'autres âmes à Jésus; qu'il avait, dans ce but, acheté un bien dans la Haute-Lusace,

[1] Voyez la prononciation de ce mot dans la préface, page IX.

où il avait placé un pasteur fidèle, nommé Rothe; et que ce lieu était l'asile après lequel ils soupiraient depuis si long-temps.

C'est comme fortuitement, et dans le courant d'une conversation, que le comte de Zinzendorf avait appris, par un de ses amis, qu'il y avait à Goerlitz un certain menuisier (Christian David), qui avait rencontré, en Moravie, quelques âmes chrétiennes, désireuses de trouver un asile. Le comte fit aussitôt venir ce Christian David; et sans que ni lui, ni Christian, ni ces certains frères de Moravie, ni aucune autre créature humaine se doutât de tout ce que Dieu préparait dans cette conversation, où l'on ne croyait ne s'occuper que de loger deux paysans dans quelque grange hospitalière, le comte reçut Christian avec bonté, s'informa de l'état de ces Moraves, et lui dit qu'ils n'avaient qu'à venir; qu'il leur trouverait bien quelque place où ils ne seraient pas inquiétés pour le fait de leur émigration; qu'en attendant, il les recevrait à Bertholdsdorf. Son dessein était de les placer ailleurs; mais c'était à lui que le Seigneur les destinait, pour commencer par eux l'œuvre qu'il avait résolu de faire chez tant de Chrétiens et de païens, dans toutes les parties du monde.

Aussitôt que Christian David eut communiqué cette grande nouvelle aux frères Neisser, Augustin et Jaques, les deux prémices de notre future église, couteliers de leur profession, laissèrent tout derrière eux pour le suivre; « car, » dirent-ils, « c'est ici une œuvre de Dieu; ceci vient du Seigneur. » C'était le

dimanche que Christian était arrivé, ce fut le mercredi qu'on fixa pour quitter à jamais sa patrie, et une partie de ses parents. Les deux autres frères ne furent pas prêts aussi vite; et pour ne rien précipiter, il fut résolu qu'Augustin et Jaques partiraient les premiers; et que si Dieu bénissait l'entreprise, les autres les suivraient plus tard. Cette résolution exigeait cependant des sacrifices qui n'étaient pas légers. Il s'agissait pour eux de laisser là tout leur avoir, une maison bien établie, et un grand nombre d'amis, auxquels ils ne devaient pas même ouvrir la bouche sur leur projet. Leur mère, à qui ils furent obligés de le découvrir, s'évanouit à plusieurs reprises, et leur amollit tellement le cœur, qu'ils furent d'abord ébranlés dans leur résolution; mais ils luttèrent avec Dieu par des prières ardentes, et ils parvinrent enfin à la tranquilliser.

Alors Jaques fut frappé de l'état dans lequel ils laisseraient, parmi ce peuple catholique, leur cousin, ce jeune Michel Jœschke, alors âgé de dix-huit ans, que leur oncle avait recommandé si instamment à leurs soins (p. 246). Il se souvint de ses derniers discours et de tout ce qu'il avait annoncé; et voyant de quelle merveilleuse manière ces choses s'accomplissaient actuellement, il rappela à Augustin l'engagement particulier qu'il avait pris envers son oncle mourant au sujet de cet enfant. Comme Augustin n'osait en parler à ce jeune cousin, parce qu'il craignait d'être trahi, Jaques le prit sur lui. Il fit venir Michel, un soir, il l'interrogea sur l'état de

son âme; et comme il le vit dans une grande angoisse, il lui rappela son père et ses adieux, et se déclara ouvertement. « Le temps est venu, » lui dit-il, « que je sorte d'ici, pour sauver mon âme et celle des miens, avant qu'il soit trop tard. Augustin et moi, nous sommes résolus à tout abandonner, pour aller en quelque lieu que Dieu lui-même nous aura choisi. Si tu veux, fais-en autant; nous te prendrons avec nous pour sauver aussi ton âme. » — Michel pâlit de joie, et put à peine articuler un mot, tant son cœur était rempli de reconnaissance envers Dieu. Enfin, retrouvant la parole, il s'écria : « Certainement j'irai avec vous; vous partez, et je resterais? Certainement j'irai avec vous! il y a long-temps que je désire une pareille chose aussi bien que vous; seulement je ne voyais pas les moyens de l'exécuter. » — Alors Jaques lui répondit: « Tais-toi maintenant, et ne te confie à personne : fais demain tes affaires comme de coutume, et cache tout dans ton cœur. Quand les travaux du jour seront finis, mets, de nuit, tes meilleurs habits; prends, sous le bras, si tu le peux, encore une chemise ou deux dans un linge, et arrange-toi pour être rendu chez moi entre neuf et dix heures du soir. » — Michel bénit Dieu tout de nouveau, et fit ce qu'on lui avait dit: mille fois il dit adieu à sa patrie, en son cœur, et les heures lui parurent bien longues. Il parlait peu, mais dans le fond de son âme, il était convaincu que le Seigneur approuvait sa voie. Il se trouva au moment convenu chez son cousin.

C'était le mercredi après la Pentecôte de l'année 1722, peu après dix heures de la nuit, que se mirent en route, pleins de courage et de confiance en Dieu, les deux frères Augustin et Jaques Neisser, avec leurs femmes et quatre enfants, dont un petit garçon de six ans, une fille de trois, et deux jumeaux de trois mois, outre leur cousin Michel Jœschke et Marthe Neisser, nièce d'Augustin, le tout sous la conduite de Christian David.

Ils prirent toute la nuit des sentiers de traverse pour éviter la grande route, jusqu'à la frontière de la Silésie. Ils pouvaient avoir fait dix à douze lieues, lorsque le lendemain ils s'arrêtèrent, vers les onze heures du matin, dans une forêt auprès d'un ruisseau, pour se rafraîchir un moment. Il se passa là un de ces traits qui, pour être petits en apparence, ne laissent pas d'être caractéristiques. Pendant leur entretien, Christian David remarqua le chapeau de Michel Jœschke qui était orné de quelques petites touffes de rubans de soie. « Eh! » lui dit-il, « quand tu te convertiras entièrement au Seigneur, tu abandonneras aussi cette vanité-là. » — « Cette bagatelle serait un péché? » reprit Jœschke. — « Qu'est-ce autre chose, » lui dit Christian David, » que de la vanité? » — Jœschke, au lieu de lui faire quelque savante chicane sur la liberté chrétienne, tire son chapeau, en ôte avec un couteau ces ornements, et les jette dans les broussailles.[1]

[1] Rom. XIV, 21, etc.

Leur émigration se fit avec beaucoup de précautions et avec un tel secret que, sauf les nombreuses peines que leur donnèrent leurs petits enfants, ils arrivèrent heureusement et sans obstacle à Niederwiese (p. 252), où le pasteur les reçut cordialement,[1] se mit à genoux avec eux, implora sur eux les bénédictions d'en haut et les accompagna de vœux ardents. Le jeune Michel resta provisoirement auprès de lui; les autres poursuivirent leur route pour Gœrlitz, où le ministre Schæffer les reçut également d'une manière pleine d'amitié, et les logea pendant huit jours. Ils n'étaient plus maintenant qu'à quelques lieues de Gross-Hennersdorf, résidence de la comtesse de Gersdorf, grand'mère du comte, et demeure ordinaire de celui-ci lorsqu'il n'était pas à Dresde. Mais comme il se trouvait alors dans cette dernière ville, on adressa nos frères à un nommé Marche, alors précepteur des petites filles de Madame de Gersdorf, en le priant de les recommander à cette dame: un bourgeois de Gœrlitz les y conduisit le 8 juin. Mais Marche qui les annonçait, fut mal reçu au premier moment. La comtesse alléguait qu'elle avait déjà vu une foule de *gens de cette espèce*, qui l'avaient souvent trompée, et qu'en général, il lui était impossible de subve-

[1] Voyez sur cet éminent serviteur de Dieu quelques détails remarquables, à la fin du livre troisième de cette seconde partie.

nir à toutes les demandes de secours qui lui étaient présentées. Cependant, comme Marche insistait, il obtint qu'on eût pitié encore de ceux-là. On résolut de leur chercher un asile à Bertholdsdorf, village à une lieu de là; et on les adressa pour cet effet à un nommé Heitz, intendant du comte de Zinzendorf dans les possessions qu'il venait d'acheter. C'était un homme actif et sincèrement pieux, de la communion réformée. Le ministre Rothe, pasteur de l'endroit, mais qui n'y était pas encore installé, lui avait adressé, sous la date du 8 juin, une lettre de recommandation en faveur des émigrés de Moravie, dont voici la teneur :

« Voici deux de nos pauvres frères en la foi qui « fuient l'oppression de la Moravie. Puisque vous « avez eu la bonté de vous montrer disposé à les se- « courir quand ils viendraient, je me sens d'autant « plus autorisé à vous prier de soulager ces pauvres « étrangers, qui ont abandonné, comme Abraham, « dans la foi au Dieu vivant, leur patrie et leur pa- « renté, et qui sont partis de chez eux tels que vous « les voyez arriver. Dussiez-vous rencontrer bien des « difficultés pour leur trouver une place, je vous « prie, pour l'amour de Jésus, de vouloir bien ne le « leur pas trop faire sentir, mais de diriger toujours « leurs regards sur le Dieu vivant. Leur but est « d'abord, de trouver un endroit où ils puissent « s'arrêter, puis ensuite de se construire, pendant « que dure la belle saison, le logement nécessaire. Et « si, comme M. le comte l'a promis, vous avez seule-

« ment la bonté de contribuer à leur procurer le bois et « la place qu'il leur faut pour bâtir, puis, plus tard, « de les aider un peu à charrier les matériaux, Dieu « leur donnera sûrement le reste. — J'espère que je « n'ai plus besoin de rien ajouter, si ce n'est que ces « étrangers, qui ont tout abandonné pour le nom « de Jésus, ne demandent que le plus strict néces- « saire pour leur nourriture: vous ferez sûrement « ce qui vous est possible, etc. »

Telle était la lettre de M. Rothe. Voici une autre lettre qu'écrivait, de son côté, l'intendant Heitz au comte de Zinzendorf pour lui annoncer l'arrivée de ces frères, et de la manière dont il les avait reçus lui-même.

« Le 8 juin, arrivèrent à Hennersdorf[1] deux des émigrants de Moravie avec le menuisier Christian David et un bourgeois de Gœrlitz. M. Rothe les avait adressés à M. Marche, et celui-ci à Madame votre grand'mère, qui me les envoya en m'indiquant où elle croyait que ces gens pourraient bâtir, et en me recommandant de leur donner pour cela tous les secours nécessaires. En attendant, je leur ai assigné la maison du fief dont ils sont bien contents, (C'était une mauvaise ferme qu'on avait bâtie soixante-dix ans auparavant, et qu'on n'avait jamais habitée). Puis aussitôt les deux Neisser s'en sont allés chercher leurs femmes et leurs enfants. Nous nous trouvâmes

[1] C'est ainsi que, pour abréger, on appelle souvent Gross-Hennersdorf.

d'accord avec Madame la comtesse, à penser que ce n'était pas dans le village même de Bertholdsdorf qu'ils devaient bâtir. Madame proposait la colline derrière le village, où l'on trouve d'excellente eau; je préférais l'autre colline par où passe la route,[1] parce que le terrain y est meilleur. Madame le pensait aussi; mais elle objectait qu'il n'y avait point d'eau, ni même de probabilité d'y en trouver. Je lui dis: *Dieu peut en donner*, et je la quittai. — M. Marche pensa comme moi.

« Le lendemain matin, je me rendis avant le lever du soleil, par un temps parfaitement serein, à l'endroit que j'avais en vue, pour chercher si je découvrirais quelque place, où il y eût du brouillard. J'en aperçus tout au bas de la contrée, à côté de la colline, et je pris courage. J'en fis autant le lendemain, et je retrouvai les mêmes apparences. J'étais tout seul, et j'élevai mon cœur à Dieu avec des larmes brûlantes, pour lui exposer la misère et les désirs de ces bonnes gens, et pour lui demander aussi de ne nous rien laisser faire qui fût contraire à sa volonté. Mais je sentis la liberté de dire au Seigneur: *C'est ici que je bâtirai en ton nom la première maison à ton honneur.*

« Sur ces entrefaites, Christian David et les deux Neisser arrivèrent avec les leurs à la ferme. J'allai aussitôt les y voir, puis je les recommandai de nou-

[1] C'est celle où est maintenant bâti Herrnhout.

veau à Madame qui eut la bonté de leur envoyer d'abord une vache qui pût fournir du lait aux enfants.

« Il leur tardait de se mettre à bâtir ; ils auraient bien mieux aimé le faire dans le village, et ils eurent de la peine à entrer dans mon projet ; mais ils finirent pourtant par le faire : nous nous rendîmes sur la place convenue, en prenant le forestier avec nous, et je leur désignai les arbres qu'ils devaient abattre.

« M. Marche étant survenu, nous fîmes toutes sortes de plans pour l'avenir ; le puits qu'il s'agissait de creuser devait coûter beaucoup de peine, parce qu'il semblait devoir être très-profond ; mais nous le placions déjà au centre d'un carré de maisons, etc.

« MM. Marche et Christian se mirent tous deux à prophétiser sur cet endroit : le premier désigna même la place où il pensait bâtir une maison d'orphelins, à côté de la cabane des nouveaux venus, etc. »

La place que Heitz avait choisie, était sur la pente du Hutberg,[1] sur la grande route de Lœbau à Zittau, et fournissait un exemple de plus de l'imperfection de nos bonnes œuvres ; car c'était une pauvre hospitalité qu'on accordait là aux témoins de Jésus : l'endroit était sauvage, couvert de buissons, marécageux, et les voituriers y enfonçaient souvent. C'est ce qui arracha à la femme d'Augustin Neisser cette exclamation qu'elle fit en arrivant : « Où prendrons-nous du pain dans ce désert ? » — Marche lui répon-

[1] Nous rappelons qu'on prononce Houtberg.

dit d'un ton solennel: « Si vous croyez, vous verrez sur cette place la gloire de Dieu. »... — Et combien toutes les paroles qui se disaient, et tous les pressentiments qu'on exprimait alors, n'avaient-ils pas plus d'importance, que ne le pensaient ceux-mêmes qui s'attendaient à de grandes choses! Déjà en 1717, Marche, se promenant dans ce même endroit avec le comte de Zinzendorf, lui avait dit, comme ils s'entretenaient des beaux établissements de bienfaisance de Halle :[1] « Lorsqu'une fois vous serez votre maître, vous pourrez bâtir ici une maison d'orphelins. » — Marche se souvenait toujours de ce projet, et c'est ce qui le poussait à encourager les émigrés.

Christian David acceptant donc la place qui était offerte aux Neisser, prit sa hache et l'enfonça dans un arbre voisin, en disant : « *C'est ici que le passereau a trouvé sa maison et l'hirondelle son nid. Tes autels, o Éternel des armées !*[2] C'est de ce moment qu'on peut dater, quant à son apparition visible parmi les hommes, la renaissance de l'Église des Frères.

Le 17 juin, nos trois nouveaux venus se rendirent à la forêt, et y abattirent le premier arbre pour la première maison de Herrnhout. Mais comme ils étaient affaiblis par les fatigues et la mauvaise nourriture, cet arbre leur donna autant de peine à tailler

[1] Voyez sur ces établissements le commencement du livre suivant.

[2] Ps. LXXXIV, 4.

que cinq autres, et leur fit naître bien des pensées. Le 7 et le 8 juillet, le bois, ayant été suffisamment préparé, fut conduit sur la place des bâtiments; et les trois frères se mirent à bâtir, à grand' peine, leur maison sur cette hauteur sauvage et éloignée du village. Plusieurs fois les passants se moquèrent d'eux; et souvent eux-mêmes se sont souvenus, dans la suite, du sentiment d'impuissance qu'ils éprouvaient alors; il leur semblait, selon leur propre expression, que leur entreprise était celle de petits enfants qui voudraient bâtir une maison avec des copeaux. Mais ils ne cessèrent de se confier en Dieu qui avait conduit Abraham seul hors de sa patrie et en un pays étranger, pour le faire devenir un grand peuple et la bénédiction de tous les autres.

On se fera quelque idée des différents genres d'ennuis qu'ils durent éprouver pendant ce travail, par ce que rapporte Heitz, des peines qu'il eut à se procurer, de son côté, l'eau qu'il avait attendue. « Pendant que les trois frères, » dit-il, « s'occupaient à finir leur construction, je commençai à faire creuser le puits; mais ceux qui voyaient cette entreprise, s'en moquaient encore plus que de celle de la maison, et disaient que si on avait pu avoir de l'eau en cet endroit, on y aurait bâti depuis le commencement du monde, et que l'eau n'aurait pas attendu, pour y venir, l'arrivée de l'intendant du comte de Zinzendorf. Après avoir fait travailler deux hommes à cet ouvrage pendant quinze jours, il ne venait encore point d'eau; et les ouvriers voulaient s'en aller. Je

leur dis de travailler encore; que je les paierais. Mais ils me répliquaient qu'également il ne venait point d'eau, et que tout le monde se moquait d'eux. Alors je leur répondis que si, dans le courant de cette troisième semaine, ils n'en trouvaient point, nous nous mettrions à quelque chose d'autre. Ils se remirent donc à l'ouvrage; et dès le lundi soir on trouva du caillou humide; cela continua le mardi; et le mercredi 4 novembre, nous eûmes de l'eau en abondance. M. Marche m'en écrivit un billet de félicitations. »

Cependant nos frères continuaient leur pénible travail. Un jour, pendant qu'ils y étaient occupés, ils eurent la visite de Marche et du docteur Schæffer, pasteur de Gœrlitz, accompagnés d'un seigneur, parent de Zinzendorf. Assis sur les troncs d'arbres qui étaient couchés sur la place, ces trois personnes réfléchissaient sur ce que cela pourrait donner un jour, et Marche et Christian David abondaient en espérances. Christian David désignait les rues et les places de l'endroit futur. Marche annonçait toujours qu'on y verrait la gloire de Dieu.

Le 11 août, la nouvelle maison fut debout, sans que personne eût souffert le moindre accident. Le 30 du même mois, le docteur Schæffer, étant venu installer le docteur Rothe dans ses fonctions à Bertholdsdorf, se servit, dans sa prédication, de ces paroles mémorables: « Qu'un jour, suivant sa conviction intime, Dieu allumerait sur ces collines une lumière qui resplendirait par tout le pays. »

Enfin les trois frères ayant achevé entièrement

leur maison, l'un des Neisser y entra le 7 octobre, l'autre peu après, Christian David, le 28. Heitz qui, dans les pressentiments qui l'occupaient sur cette maison, avait voulu aider à en dresser la première colonne, et y planter le premier clou, après avoir visité et encouragé tous les jours nos ouvriers, voulut encore faire la dédicace du chétif édifice. Il tint un discours sur le XXI[me] chapitre de l'Apocalypse, parla de la magnificence de la nouvelle Jérusalem, de la sainteté et du bonheur de ses habitants, fit des applications de ces idées à la maison actuelle, et finit par une ardente prière.

On chanta encore un cantique, qui contenait une exhortation adressée à l'ancienne Église des Frères à réfléchir sur les châtiments qu'elle s'était attirés, mais aussi à espérer le retour de la miséricorde de Dieu; puis on se sépara plein de joie.

Nous avons déjà donné le nom de Herrnhout à l'endroit naissant; et en effet, quoiqu'il ne lui ait été appliqué définitivement que deux ans plus tard, on commença, dès les premiers jours à le nommer ainsi, à cause d'une allusion qui se présenta d'elle-même, dans le nom de la colline (le Hutberg) sur laquelle se construisit l'endroit. Herrnhout signifie la *garde de Dieu*, et plusieurs personnes saisirent cette dénomination avec d'autant plus de plaisir qu'elle ne consacrait le nom d'aucun homme.

Quoique le comte se fût peu occupé des détails de l'installation de ses nouveaux hôtes, il en avait cependant fait, déjà sous la date du 12 août, une men-

ion expresse dans une espèce de mandement pastoal qu'il adressait à ses sujets de Bertholsdorf, à l'ocasion de l'installation du ministre Rothe. Nous citeons d'autant plus volontiers une partie de ce moreau remarquable, que l'onction qu'il respire, est sinulièrement relevée par la circonstance que son uteur était à cette époque un jeune homme de la our, âgé seulement de vingt-deux ans. — S'adressant l'abord aux âmes fidèles de la paroisse, il leur lisait : « Pour vous qui ne voulez pas résister à 'Évangile, et à la puissance de Christ, réjouissezous de ce messager que Dieu vous envoie (Rothe).)h qu'aimables seront sur vos collines les pieds de cet omme qui vous annoncera la paix! Le Seigneur euille marcher avec lui; qu'il soit son Dieu, et que otre pasteur soit sa bouche! Quant à vous, bienimés étrangers et voyageurs, que le Dieu éternel a onduits ici, heureux êtes-vous d'avoir cru! car outes les promesses de Dieu s'accompliront pour ous, et seront Amen en Lui à la gloire de Dieu par ous! Devancez les autres habitants dans la foi et ans les œuvres vivantes qu'elle produit, y mettant ous vos soins dans l'amour. Soyez un sel parmi mon euple; le sel est une bonne chose.

« Et vous, mes chers sujets, ne vous laissez pas deancer par ces étrangers, afin qu'ils ne profitent pas euls de la nourriture qui vous est préparée. Venez, et allons tous ensemble au Sauveur, pour faire avec lui une alliance éternelle; lui aussi, il nous gardera son alliance en éternité. Il aura pour vous des pen-

sées de paix et non d'adversité; oui, le Sauveur donnera force à son peuple; le Seigneur donnera à son peuple ses bénédictions de paix. Amen! Alléluia! »

Le comte, après avoir épousé en septembre, la comtesse de Reuss, fut agréablement surpris, comme il l'emmenait, vers la fin de décembre, à Hennersdorf, de voir dans la forêt, près de ce dernier endroit, et non loin de la grande route, une maison qu'il ne se rappelait pas y avoir jamais vue. Comme on lui dit que c'était celle des émigrés de Moravie, il entra chez eux, leur souhaita la bien-venue de la manière la plus affectueuse, se jeta avec eux à genoux, et donna sa bénédiction à ce lieu, en demandant au Seigneur d'y avoir toujours les yeux. Il encouragea ses nouveaux hôtes, et les assura de la grâce et de la fidélité de Dieu; puis il repartit pour aller prendre possession de sa nouvelle demeure à Bertholdsdorf.

FIN DU LIVRE I.

LIVRE SECOND.

NOTICE SUR LA VIE DE ZINZENDORF JUSQU'EN 1722; ET ÉTAT RELIGIEUX DE HERRNHOUT ET DES ENVIRONS, À LA MÊME ÉPOQUE (1700—1727).

L'histoire dans laquelle nous entrons, se lie, sous tant de rapports, avec l'histoire générale de cette époque, et se confond surtout tellement avec les destinées de Zinzendorf, à qui se rattache toute l'œuvre des Frères, que nous ne pouvons aller plus loin sans donner quelques notions générales sur ces sujets et particulièrement sur cet homme distingué.

Le comte de Zinzendorf naquit à Dresde, le 26 juin 1700.[1] Il descendait d'ancêtres autrichiens qui avaient embrassé et favorisé la réformation avec chaleur, et avec un tel succès, qu'en 1580 on trouvait, dans les seuls domaines de cette maison, quatre paroisses protestantes. La persécution arriva : le grand-père de notre comte quitta l'Autriche, en y laissant tous ses biens, et ses fils se retirèrent en Saxe.

[1] On fera bien de noter cette époque, facile à retenir, et favorable à la comparaison des dates.

pleins pour lui de souvenirs de grâces et de faveurs divines. Il en rapporte entre autres deux traits remarquables. « Un soir, » dit-il, « dans ma sixième année, mon précepteur prenant congé de moi, après la prière de famille, m'avait parlé en des termes très-tendres de mon Sauveur, de ses mérites et de la manière dont il m'avait racheté; tout ce qu'il me dit à ce sujet me fut si clair, si intelligible, si pénétrant, que je me mis à fondre en larmes pour long-temps, et que je pris la résolution de vivre uniquement pour l'Homme de douleurs qui avait donné sa vie pour moi. Je m'en ouvris à ma tante, qui sut toujours tout le bien et tout le mal qu'il y avait en moi; et s'il y a eu dans mon éducation quelque chose qui ait influé sur le reste des actions de ma vie, c'est ce penchant que j'ai nourri depuis lors, de tout temps, pour des épanchements de cœur sincères et familiers, qui m'ont suggéré plus tard l'idée des bandes ou petites sociétés qui se sont formées entre nous. »

Voici l'autre trait du même genre:

« Dans ma huitième année, je restai une nuit très-long-temps sans dormir; et m'étant mis à méditer un vieux cantique que ma grand'mère chantait souvent avant de se coucher, je m'enfonçai dans une telle spéculation, qu'à la fin je ne vis ni n'entendis plus rien. Les idées les plus raffinées de l'athéisme se développèrent d'elles-mêmes dans mon esprit à un point que tout ce que j'ai entendu depuis cette époque en ce genre, m'a paru faible et insignifiant. Mais comme mon cœur était pris pour mon Sauveur, ces idées

extraordinaires : et à tout prendre, ceux qui le connaissent sous d'autres rapports que sous ceux de la piété, s'accorderont à dire que c'était un des génies les plus saillants de l'époque.

Il avait peu de goût pour les mathématiques ; mais tout ce qui occupait à la fois l'esprit et le cœur, lui réussissait supérieurement. On remarqua de bonne heure chez lui une bonté de cœur particulière, mais aussi quelque chose d'ardent, de pétulant et d'absolu. Les sentiments religieux se développèrent dans son cœur avec une étonnante précocité. A l'âge de quatre ans, il écrivait des mots de billet à son Sauveur pour lui exprimer son amour ; et il les jetait par la fenêtre, dans la confiance qu'il saurait bien les trouver. Il rassemblait des chaises et leur parlait de son grand Ami. A l'âge de six ans, il tenait, en présence de ceux qu'il pouvait rassembler, des espèces d'heures de prière avec un tel succès, qu'un jour des soldats suédois qui étaient venus à Hennersdorf, pour y lever des contributions, voyant la franchise et la force avec laquelle ce petit prédicateur parlait de l'Évangile, furent sur le point d'oublier l'objet qui les avait amenés. Il y eut, en général, dès le début, quelque chose d'extraordinaire dans cet enfant ; et les hommes pieux et distingués que nous avons nommés plus haut, Spéner, Anton, Canstein, lui avaient donné plus d'une fois leur bénédiction, de bouche et par écrit, en y joignant des encouragements tout particuliers.

Tous les coins du château de Hennersdorf étaient

secours qu'on lui confia, d'acheter un vaste emplacement, pour y construire les superbes édifices nécessaires à ses divers instituts; et cette réunion d'établissements, qui ne le cèdent en rien aux autres institutions du même genre qui existent en Europe, subsiste encore aujourd'hui.

Les personnes désireuses de détails plus étendus sur cet objet, peuvent consulter les *Archives du Christianisme* (12ᵉ année, 2ᵉ livraison), dont nous tirons cette notice et la citation suivante :

« Ces diverses institutions ont acquis, encore du vivant de Franke, un accroissement dont on ne peut se faire une juste idée qu'en les visitant soi-même. Nous dirons seulement qu'elles comprennent, outre ce qui se rapporte directement à la maison des orphelins, une imprimerie (qui seule occupe sans cesse douze presses à la réimpression de la Bible), une librairie, et une pharmacie dont le produit est au profit de la maison; une bibliothéque de plus de vingt mille volumes, un cabinet d'histoire naturelle, une infirmerie, etc. À la mort de Franke, ces établissements principaux contenaient:

« 134 *orphelins*, élevés sous dix inspecteurs; 2,207 *enfants*, *ou jeunes gens* qui recevaient, sous 175 maîtres, une instruction pour la plupart gratuite; plus de 360 *écoliers*, et 225 *étudiants* peu aisés, qui étaient nourris aux frais de l'établissement.

« Le pieux baron de Canstein avait fondé dans la même ville, en 1712, une institution destinée à répandre la Bible à bas prix. Il mourut en 1719 et

choisit Franke pour diriger cette immense entreprise, dont les faits suivants peuvent donner quelque idée. Depuis 1715 à 1795, on y avait tiré un million et sept cent mille exemplaires de la Bible, et plus de huit cent mille Nouveaux Testaments, Psautiers, etc. Qu'on juge combien ces nombres doivent s'être accrus dans les *trente-quatre* ans écoulés depuis lors! »

Nous allons voir que les universités de Halle et de Wittenberg étaient divisées d'opinions, et que cette dernière, roide dans son orthodoxie luthérienne, en même temps que peu vivante dans la vraie piété, accusait de *piétisme* les professeurs de Halle. On ne sera pas étonné de voir Franke partager cette honorable accusation; et nous devons ajouter que si cet homme pieux se distingua par ses œuvres de bienfaisance, il ne fut pas moins recommandable comme prédicateur de l'Évangile et comme professeur de théologie.

Tout cela nous fera comprendre le respect profond que lui porta Zinzendorf dès sa jeunesse. Retournons maintenant à l'histoire de ce dernier.

Ses premières études.

Au nombre des institutions de Franke se trouvait alors encore, outre celles déjà mentionnées, un collége pour des jeunes gens des classes supérieures de la société. C'est là que Zinzendorf fut placé. Sa grand'mère ayant recommandé qu'on le tînt de près,

comme un enfant qui avait besoin d'être élevé dans l'humilité, ses maîtres suivirent ce conseil trop sévèrement, et lui firent souvent des torts dont ses camarades profitèrent pour l'humilier toujours plus; mais il était déjà trop affermi pour que cette faute d'éducation pût lui faire un véritable mal. Du reste, il ne trouvait guère chez les autres jeunes gens que des sujets de chagrin ou de séduction. Ou ils se moquaient de lui à cause de son attachement à l'Évangile, ou ils tâchaient de l'entraîner dans toutes sortes de péchés, et de lui ravir l'innocence de mœurs qu'il avait apportée de la maison maternelle. « Mais, » dit-il, « comme j'étais gardé par une puissance qu'ils ne connaissaient pas, non-seulement je fus préservé de leurs piéges, mais je réussis, plus d'une fois, à les gagner eux-mêmes à mon Sauveur. »

Au milieu de tout cela ce fut pour lui une grande consolation de jouir de l'amour cordial de quelques-uns de ses maîtres et même de ses condisciples. Comme les *colléges de piété*, que leur tenait un professeur, ne répondaient pas entièrement à leurs désirs, Zinzendorf tint avec ceux de ses camarades qui voulurent s'y joindre, des assemblées particulières de prières, afin de leur faire goûter la grâce qui lui était faite; et il y mit un tel zèle, qu'en quittant Halle (en 1716), il put livrer au professeur Franke une liste de sept sociétés de ce genre, qu'il avait commencées depuis l'année 1710 (à l'âge de dix ans.) Nous le laisserons parler lui-même sur le but qu'il se proposait en cela, et sur ce qu'il pensait avoir atteint.

« Entre 1713 et 1714, il se trouvait, à Halle, cinq personnes liées entre elles d'une manière toute particulière, et qui éprouvaient pleinement ce que dit le Sauveur : que « *là où deux ou trois sont rassemblés en son nom, il est au milieu d'eux.* » Il existe de cette association encore trois documents imprimés : l'un qui commence par ces mots : « *Fidèle Sauveur, o ma vie!* » le second était un cantique pour la cène ; et le troisième était les statuts d'une association de nobles, qui se propagea depuis 1724 jusqu'en 1741, au point qu'elle comptait parmi ses membres, non-seulement des personnes très-considérées des deux sexes, des ministres, des généraux, mais encore des prélats ecclésiastiques, et même les primats de certains royaumes. L'association prit le nom d'*ordre du grain de sénevé.* En 1719, elle avait pour emblême un *Ecce homo*[1] avec la légende : *Nostra medela.*[2] Quelques années après, les associés prirent en outre, pour signe de leur union, un anneau d'or, dans lequel étaient écrits en grec ces mots : *Aucun de nous ne vit pour lui-même.* »

Quoique les cinq jeunes nobles, désignés plus haut, fussent de différentes communions, ils ne songèrent jamais à disputer sur les points où ils auraient pu différer ; et à peine un seul d'entre eux,

[1] Une tête qui représente le Christ, au moment où il est présenté au peuple par Pilate, avec les mots : *Voilà l'Homme.*

[2] Notre guérison.

dit Zinzendorf, pourrait-il se rappeler qu'une seule de leurs conversations, une seule lecture, un seul chant, ou une seule prière, ait eu un autre objet que les souffrances et la mort de Jésus; car ce point était la matière favorite du membre le plus actif de cette association, de Zinzendorf, qui marchait toujours en tête de toutes les entreprises auxquelles il prenait part, et qui disait déjà alors que pour un cantique pareil à : *Chef couvert de blessures*, etc., il aurait fait une ou deux lieues de chemin. « Dès mon enfance, » dit-il à ce sujet, « je n'eus d'autre devise que ce verset :

. . . .
Pour toi que puis-je faire ?
Ah! je conserverai
Dans mon cœur la mémoire
De ta mort méritoire,
Aussi long-temps que je respirerai. »

Il y avait, à cette époque de fermentation, un grand nombre de personnes, la plupart pieuses et respectables, qui élevaient des prétentions à la qualité de prophète; et nos jeunes gens, au lieu de se joindre à la foule superficielle qui les méprisait comme des fanatiques, espéraient voir en elles des soutiens du règne de Dieu; mais ils furent toujours très-sobres sur ce sujet qui prête si facilement aux écarts.

Deux de ces confédérés, Zinzendorf et Watteville, se réunirent plus particulièrement entre eux, en 1715, pour s'occuper de la conversion des païens, et exclusivement de ceux qui auraient été

négligés jusque-là. Sans doute ils n'espéraient pas pouvoir y travailler eux-mêmes personnellement, parce que leurs parents les destinaient au grand monde, et qu'ils croyaient devoir obéir sous ce rapport; mais ils pensaient que comme le Seigneur avait conduit un Franke à un Canstein, il leur procurerait bien aussi quelques amis, peut-être même parmi leurs condisciples, pour travailler avec eux à une œuvre aussi belle.

C'est dans des dispositions de ce genre qu'au milieu même de leurs occupations les plus mondaines, auxquelles leurs supérieurs les contraignaient de prendre part, au manége, à la salle d'armes, même au jeu, nos jeunes gens cherchaient à insinuer à leurs collègues quelques impressions de l'amour qu'ils portaient à leur Sauveur.

Une circonstance qui contribua beaucoup à développer tous ces sentiments dans l'âme de Zinzendorf, fut sans doute le fait de son éducation dans la maison de Franke, au milieu des institutions chrétiennes de tout genre que cet homme éminent avait fait naître autour de lui, et où notre jeune Chrétien se trouvait dans son élément; la mission de Tranquebar en particulier, fondée par le roi de Danemarck, fournissait, à cette époque, des nouvelles brillantes; et dans tous les genres, Zinzendorf avait journellement occasion d'entendre des rapports édifiants sur le règne de Dieu, de s'entretenir avec des témoins de toutes sortes de pays, de voir des missionnaires, des hommes exilés ou persécutés pour

l'Évangile. Par-dessus tout, les établissements mêmes de Franke, qui alors étaient dans tout leur éclat, son activité, son courage, et les victoires qui suivaient constamment ses nombreuses épreuves, laissèrent chez Zinzendorf des traces ineffaçables. « Je reçus surtout, » dit-il, « une impression profonde des exemples de joie dans les afflictions, de foi dans les difficultés, et de contentement d'esprit dans les plus petites circonstances, que je voyais tous les jours dans ces établissements; et je m'en souviens encore à tous moments. »

Quoiqu'il n'étudiât certaines choses que par obéissance, il fit des progrès si rapides dans ses études, qu'à l'âge de quinze ans, il lisait le Nouveau Testament et les auteurs classiques grecs dans l'original; et que, l'année suivante, il tint un discours public dans cette langue. Quant au latin, il le possédait au point que lorsqu'on lui donnait un sujet de composition dans cette langue, il avait coutume d'improviser son discours. Il écrivait cette langue avec autant d'élégance que de facilité; on en verra plus bas un échantillon. L'hébreu ne lui réussit pas ; mais quant à la poésie, il y avait une telle facilité, qu'ordinairement les vers se présentaient à lui plus vite qu'il ne pouvait les écrire, et que, dans la suite, il improvisait habituellement des cantiques en pleine église, comme nous en verrons de fréquents exemples.

Il avoue que ces dons éclatants n'avaient pas laissé de lui inspirer quelque orgueil; « mais, » dit-il, « le

Seigneur fit éprouver à ce sentiment son premier mécompte, en 1715, époque à laquelle j'avais déjà tenu plusieurs discours publics en latin, en allemand, en français et en grec. Je devais, pour ce qu'on appelait l'*examen solennel*, prononcer un discours de trois cents strophes; dans mon amour-propre, je ne les avais pas suffisamment apprises, me tranquillisant sur la pensée que c'était moi qui les avais composées. Vers la fin, en présence du margrave de Bayreuth, de l'université de Halle, et d'un grand nombre de personnes considérées, je me trouvai assez embarrassé, non, il est vrai pour être à la confusion devant cet auditoire, qui à peine s'en aperçut, mais pour recevoir intérieurement une bonne leçon où je reconnus aussitôt l'intention de Dieu; dès lors j'ai perdu la fièvre de vouloir me distinguer, et j'ai commencé à me trouver heureux de pouvoir m'acquitter fidèlement de mon simple et humble devoir. »

Pendant les six années de collége que Zinzendorf passa à Halle, Franke le connut toujours pour ce qu'il était, et dit de lui: « Ce jeune homme-là sera un jour une grande lumière de l'Église. »

Sa vie à l'université.

C'est avec ces goûts, et avec le genre religieux de l'école de Halle, que Zinzendorf se rendit en 1716, accompagné de son gouverneur, à l'université de Wittenberg. Ces deux écoles formaient à cette épo-

que, comme on l'a dit, deux partis très-animés sur plusieurs questions théologiques, et, entre autres, sur celle des choses indifférentes (*adiaphora*), au nombre desquelles on rangeait, il est vrai, bien des choses auxquelles d'autres n'auraient certainement pas donné cette qualification modérée, telles que la danse, le jeu, le théâtre, les modes, les festins, et autres choses de ce genre. Les théologiens de Halle, surnommés *piétistes* par leurs adversaires, rejetaient ces pratiques comme absolument indignes d'un homme reçu en grâce; les théologiens de Wittenberg,[1] appelés *orthodoxes*, les croyaient permises; et regardaient cette liberté comme un *précieux joyau* de l'église évangélique. Cette dernière université passait alors pour le siége de l'orthodoxie luthérienne; et après s'être précédemment opposée avec force au Calvinisme, elle luttait actuellement, quoique avec un succès décroissant, contre le Piétisme.

Zinzendorf aurait bien préféré rester à Halle; mais il se soumit à la volonté de ses parents, ou plutôt de son oncle, son tuteur. « Celui-ci, » nous dit Zinzendorf, « s'était imposé la tâche de me donner autant que possible, une autre nature, ou du moins de me mettre la tête à une autre place que celle où il l'avait trouvée; mais, dans son grand désir de me faire poser mon Piétisme à Wittenberg, il n'avait pas calculé que je pourrais y avoir envie de gagner

[1] Près de Halle et de Leipsick : on confond souvent ce nom avec celui de Wurtemberg.

au contraire à mes vues favorites, la faculté théologique de cette université. »

C'est dans ces dispositions qu'il arriva le 7 septembre à Wittenberg. Son gouverneur prêta, en son nom, le serment académique; mais lui se borna à dire: *Non juro, sed promitto;*[1] et il ajouta de lui-même, à l'exhortation qu'on faisait à chaque étudiant d'observer les règlements avec exactitude, et de fournir, dans sa conduite, un modèle à toute l'université, les mots: *Me Deus adjuvet!*[2]

Au commencement, il se sentit très-mal à son aise au milieu de cette nouvelle atmosphère, et il ne trouva de consolation que dans la correspondance avec ses amis et ses confédérés de Halle.

« Souvenez-vous, » écrivait-il à un ami, « souvenez-vous des temps précédents; avec quel feu nous aimions le Sauveur, et quel zèle brûlant nous attachait à lui!... Que bénies soient ces heures du soir que nous passions ensemble au milieu des moqueries du monde, dans de si heureux entretiens, vous savez où; puis plus tard, (oh! le magnifique souvenir!), dans ma chambre; et enfin dans cet appartement du baron, dans ce véritable temple de Dieu! Souvenez-vous de toutes ces choses, et alors vous n'oublierez non plus jamais ce Sauveur dont nous célébrions alors la passion par de si saints exercices. » — Quelque temps après Zinzendorf écrivait: « Je

[1] Je ne jure pas, mais je promets, etc.

[2] Dieu m'en fasse la grâce!

suis digne de pitié d'être ainsi tout seul. Il faut que ce soit moi qui sois mon maître, moi mon ami, moi qui me reprenne; enfin je suis seul. Car ici je ne trouve que du fiel; tous ceux qui m'entourent se moquent de ma singularité. »

Dans cette position, Zinzendorf se sentait d'autant plus enclin à mettre dans sa conduite la plus sévère fidélité; soit afin de veiller sur sa propre âme, soit « afin de montrer au monde l'impression profonde que font sur un cœur les mérites de Jésus, lorsqu'ils y sont vraiment reçus. » Mais il joignait cependant à cette rigueur une grande sagesse, peut-être même mêlée de trop de condescendance, comme l'indiquerait ce qu'il nous dit à ce sujet : « Quelques personnes semblent trouver ridicule qu'à côté de mes principes sévères, je prenne mon parti des vanités auxquelles on m'oblige de prendre part; mais je n'y trouve rien de tel. Un jeune seigneur piétiste sait que si ses tuteurs ou ses gouverneurs lui donnent un maître d'escrime, ou de danse, ou d'équitation, il n'y a guère d'excuse suffisante pour refuser ces exercices de gymnastique, et il se soumet sans tant de paroles; mais en même temps il s'entend avec son grand Ami, avec son Sauveur, qui se trouve partout, pour qu'il lui donne une double adresse dans ces misères, afin qu'il en soit bientôt débarrassé, et qu'il puisse employer son temps à quelque chose de plus convenable. Mon Confident ne m'a jamais, non plus, laissé prier en vain dans ces choses. »

Mais si, à cette époque, Zinzendorf croyait des choses de ce genre permises, s'il prenait même quelquefois plaisir à certains jeux, on voit aussi dans l'histoire de sa vie que, outre le point de vue religieux sous lequel il prenait son parti de ces choses, il cherchait, d'un autre côté, à éviter l'influence qu'elles auraient pu avoir sur lui, en se livrant d'autant plus sérieusement à plusieurs pratiques de piété assez sévères. Ce n'était pas trop pour lui de passer, dans l'occasion, toute une nuit dans la prière et la méditation de la Parole de Dieu. Malgré sa faiblesse, il avait toutes les semaines un jour de jeûne, durant le cours duquel il refusait, autant que possible, toute espèce de visite, afin de se recueillir d'autant plus profondément.

N'oublions pas, au milieu de tout cela, qu'il n'étudiait pas la théologie; c'était le *droit* qu'on voulait qu'il apprît, « et, » disait-il, dans le sentiment que nous rapportions plus haut, « je l'étudierai de toute ma force, et je repousserai l'ennui jusqu'à ce que j'aie bien appris tout ce qu'il faut que j'apprenne; et Dieu me l'accordera sûrement, puisque je lui en demande la faveur. » Du reste on ne peut s'empêcher, lorsqu'on le voit plus tard, dans la vie active, entourer sans cesse l'Eglise des Frères, contre les assauts de ses ennemis, de tous les remparts que pouvait inventer le génie le plus retors, pour chaque détail comme pour l'ensemble; on ne peut, disons-nous, s'empêcher de voir ici une de ces directions de Dieu, qui préparent les choses de beaucoup plus loin que n'au-

rait pu le faire la sagacité humaine la plus pénétrante.

Il se mit donc, quoique sans prévoir l'usage futur de ces études, à apprendre consciencieusement le droit, avec le talent qu'il portait en toutes choses. Mais au milieu de tout cela, ce que son cœur étudiait, c'était la théologie, dans le sens le plus pur de ce mot, la vérité qui conduit à la piété; et comme on ne lui permettait pas d'en fréquenter les auditoires, il consacrait à cette étude favorite les heures qui lui restaient libres chez lui. Quoique ce fût dans les sentiments de l'école de Halle, qu'il s'appliquait à ce travail, ce qui ne pouvait manquer de lui attirer bien des assauts, il mettait cependant à ce combat une équité qu'on trouve rarement dans des cas semblables; il savait rendre justice aux talents et même à la piété de quelques-uns de ses adversaires. C'est même la liaison intime qu'il contracta avec l'un des professeurs du parti opposé, qui fit changer en une résolution définitive le penchant qu'il avait toujours eu pour le saint ministère. Il y avait chez Zinzendorf plusieurs principes qui le rapprochaient des Wittenbergeois, et que ceux-ci étaient surpris de trouver en lui un zélé Piétiste. Il savait, par exemple, être indulgent envers des ministres irrégénérés; il osait croire que, dans leurs bons moments, ils pouvaient servir à la conversion d'un pécheur; et quant aux vanités du monde, quoiqu'il les rejetât sincèrement, il accordait qu'on ne devait pas commencer l'œuvre par les choses extérieures,

mais par attaquer le cœur. Des vues de ce genre le rapprochèrent des professeurs de cette université. Sa modération, ses principes larges, la connaissance qu'il avait des raisons alléguées par les deux partis, l'amour qu'il avait su gagner des uns et des autres, et la considération dont il jouissait, semblaient, si ce n'eût été sa jeunesse, le rendre très-propre à l'œuvre d'une médiation dans cette guerre d'université, que, vu sa durée, on avait déjà pu appeler la guerre de trente ans.

Les professeurs le sentirent tellement, que, passant sur sa jeunesse, ils proposèrent d'eux-mêmes à ce jeune étudiant en droit, d'essayer la médiation désirée. Il entreprit effectivement la chose, et s'en occupa pendant quelques mois avec un véritable succès; mais au moment où l'on allait en venir à une conférence, sa mère, poussée, à ce qu'il paraît, par une personne mal intentionnée, lui envoya une défense absolue de s'occuper plus long-temps de cet objet. Le comte crut devoir obéir en cette circonstance et dit : « L'affaire de Halle était d'une *grande utilité*; obéir au cinquième commandement est une *nécessité*. » — Ce raisonnement est loin d'être toujours celui de l'Évangile.[1] Mais quoi qu'il en soit, cette affaire devint le signal de sa retraite, et par l'ordre de ses parents il quitta l'université. Il y avait passé pour un original doué de dons et de connaissances extraordinaires, et l'on convenait que sa société avait quelque

[1] Matth. X, 37.

chose d'agréable et d'édifiant, quoiqu'il repoussât quelquefois par son zèle à combattre des choses prétendues indifférentes.

Ses voyages.

Dès qu'il fut de retour, ses parents voulurent qu'il fît quelques voyages; et ce fut encore plutôt par obéissance que par goût qu'il se soumit à cette volonté; car il craignait le grand monde pour l'influence qu'il exerce sur les dispositions religieuses.

Il se dirigea d'abord (en 1719) sur la Hollande, où il continua quelques-unes des études qu'on exigeait de lui; puis, son étude à lui, celle de la théologie. Il apprit que les Réformés n'étaient pas aussi aisés à combattre quand on les a en présence, que quand ce sont leurs adversaires qui les font parler; c'est littéralement à cela que reviennent ses remarques à ce sujet.

A cette époque, nous retrouvons un exemple frappant de l'onction qui remplissait l'âme de ce nouveau Daniel depuis sa plus tendre enfance, et qui n'a pas souffert la moindre éclipse pendant toute sa vie. Ce jeune homme du monde, qui n'avait alors que dix-neuf ans, avait mis par écrit une prière journalière dont nous tirons l'extrait suivant :

« Père juste, saint et miséricordieux! Je me jette à tes pieds, comme à ceux de mon Dieu, dans le plus profond abaissement du cœur; mais comme mon Père je t'embrasse avec foi, m'appuyant sur les

mérites de mon Frère Jésus-Christ, avec une foi brûlante et une confiance enfantine... Fais de moi ce qui te semblera bon... Je suis content de tout... Comme tu m'as donné l'amour de mon prochain... je te recommande tous les hommes, et dans leur nombre toutes les autorités, l'empereur romain, tous les rois chrétiens de la terre, etc. etc...

« Je te recommande aussi » ... (puis venait ici une liste de personnes classées sous plus de cent chefs où il priait entre autres pour ses parents et ses précepteurs, soit pour ceux qui lui avaient fait tort, soit pour ceux qui l'avaient enseigné fidèlement, pour les pauvres qu'il avait laissés à Halle, pour les malades et les mourants... Il faisait aussi mention de ceux de ses sujets qui étaient de la religion romaine: de toutes les personnes de la noblesse qui étudiaient la théologie, des académies de Halle, de Wittenberg, de Leipsick, de l'affaire de la constitution de France, de la conversion des Juifs, etc. etc... — Par où l'on voit quel cœur vaste et quelles capacités étendues le Seigneur avait données à ce jeune homme extraordinaire.)

Il conclut enfin en ces mots: « Veille donc sur le troupeau tout entier, et sur tout ce que je t'ai recommandé ici avec humilité; n'oublie rien de ce que j'ai oublié, et que ton œil jette des rayons de grâce sur tous ceux qui ne repousseront pas ta grâce. Je saisis ta Parole, o Seigneur, qui me dit de chercher ta face: je la cherche, o mon Dieu! que mon espérance ne soit pas confondue, etc. etc. »

A Paris, où il arriva en septembre de la même année, il trouva le gouvernement abominable du duc d'Orléans, le commerce des actions à son point culminant, et la dispute sur la bulle *Unigenitus* dans sa plus grande fureur.[1] Le libertinage le plus éhonté s'était établi à côté du bigotisme le plus ardent : le Jansénisme et le Mysticisme se disputaient les esprits, les jésuites faisaient la guerre à tous deux, et tout cela ensemble était chansonné par le régent et ses ministres. Zinzendorf fit bientôt, sans l'avoir cherchée, la connaissance avec l'archevêque de Noailles, et cette connaissance se changea sous peu en intimité. Le clergé ne tarda pas à faire ses efforts pour attirer dans la communion romaine un jeune homme de si grande espérance ; mais comme on eut bientôt vu, de part et d'autre, qu'il n'y avait rien à gagner à la controverse, « ces messieurs, dit Zinzendorf, se rendirent avec moi dans l'océan insondable des souffrances et des mérites de Jésus, et nous passâmes six mois ensemble sans plus nous rappeler à quelle communion nous appartenions. » Zinzendorf fit de grands efforts pour engager le cardinal à rester fidèle dans sa ré-

[1] Cette bulle, appelée aussi constitution, était dirigée contre un livre catholique, sain dans la foi, et où, par conséquent, le pape avait trouvé quelques propositions erronées. Plusieurs évêques et autres ecclésiastiques, avec le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, à leur tête, rejetèrent cette bulle ; mais en 1720, Noailles, déjà vieux, fléchit, et passa du parti des *appelants* à celui des *constitutionistes*.

sistance au pape ; mais, lorsque ce vieillard de soixante-douze ans eut cédé, notre jeune homme écrivit à ce premier ecclésiastique de France, une lettre qui ne pouvait guère réunir plus de tendresse et de franchise. La voici mot pour mot; nous n'y changeons que quelques-uns des germanismes les plus choquants, en ajoutant seulement encore la remarque, que Zinzendorf écrivant à un cardinal, et à un cardinal qui venait de fléchir devant Rome, ne pouvait prendre, dans sa lettre, ce ton d'abandon et d'amour pour son Sauveur, qu'on retrouve sans cela à chaque ligne qu'il écrivit dès sa jeunesse.

« C'en est donc fait, Monseigneur, et ce grand « courage qui bravait les périls et qui étonnait les « ennemis de la vérité, cède à la faible espérance « d'une paix illicite! Vous signez, et c'est ainsi que « vous n'osez confesser la vérité.[1] Je n'en crois rien, « Monseigneur, moi qui vous connais, et qui sais « vos bonnes intentions... Mais il n'est plus temps « de vous tenir ce discours. Pour moi, j'ai satisfait « deux fois aux devoirs d'un très-fidèle serviteur, « et je n'ai plus rien à dire; aussi, me crois-je inca- « pable de vous donner des avis; mais puisque mes « yeux ne vous reverront plus après cette triste si- « gnature, je vous dirai, par ces lignes, adieu pour « jamais. Je vous remercie très-humblement des « honneurs et des grâces dont vous m'avez jugé

[1] L'original porte: *Vous mettez la vérité à couvert ;* ce qui exprime presque le contraire de ce qu'il veut dire.

« digne; et comme ma liberté a pu vous déplaire quel-
« quefois, je vous en demande, Monseigneur, mille
« pardons. Veuille le Seigneur, notre Bien-Aimé,[1]
« achever en vous son ouvrage et vous montrer à la
« clarté de sa vérité, toute la malice du royaume des
« ténèbres. J'espère que vous ne me priverez pas de
« votre chère amitié, après que je me suis laissé
« aller à la hardiesse de vous dire mes sentiments.
« Comme je tâche de me débarrasser entièrement des
« vanités du temps et de leurs douceurs passagères,
« pour acquérir la bienheureuse éternité, exempte
« de changements et de disgrâces, je m'en console-
« rai par ma sincérité et par la justice de mes plaintes.
« Si notre bon Père, après cette triste vie, nous réu-
« nit un jour, par sa grande miséricorde, dans la vie
« à venir, je suis sûr que vous serez le premier à me
« pardonner la hardiesse de mon zèle, et que vous
« serez aussi persuadé de la vérité éternelle de ma
« croyance, et de tout ce que j'ai eu l'honneur de
« vous dire ici pour la dernière fois, que j'en suis à
« présent persuadé moi-même. Cependant, si je suis
« privé pour toujours du plaisir de vous voir, priez
« Dieu pour moi, que nous nous revoyons tous deux,
« et croyez que je vous aime infiniment, que je vous
« honore en vérité, et que c'est avec bien de la peine
« que je vous dis adieu. »

Un dominicain, le père d'Albizi, fit faire à notre jeune comte la connaissance des autres évêques

[1] L'original : *Notre amour.*

appelants, ce qui le fit participer avec eux à leur renommée de piété, et aux persécutions qu'ils éprouvèrent; car on dit qu'on essaya de l'empoisonner au moyen d'une lettre, et qu'il en a gardé, jusqu'à la fin, une marque au visage. En même temps, il était entouré de séductions et de flatteries : toutes les comtesses et les duchesses voulaient voir ce jeune allemand, extraordinaire, qui n'allait jamais à la comédie, et qui savait la Bible par cœur. Mais il ne vit en tout cela que des tentations qui le faisaient trembler, et il en écrivait à un ami: « Tu ne peux croire à quel point le monde m'a paru fade dans mon voyage. C'est une pauvre et misérable chose que toute la magnificence d'un grand: et cependant il n'y en a pas un qui ne tâche de surpasser l'autre dans ces pauvretés: et c'est pour des choses de ce genre, qu'ils se morfondent et meurent de jalousie! *O splendida miseria!* » — Avec tout cela le séjour de Paris lui fut très-utile, en ce qu'il apprit à y connaître les hommes et les choses; et sa franchise naturelle y fut exercée et fortifiée à un haut degré, par les plus fortes épreuves.

Au printemps de 1720, il repassa par Strasbourg, Bâle, Schaffouse et Zurich, pour retourner en Allemagne.

A cette époque, il avait été promis à une de ses parentes, personne très-pieuse, qu'il aimait tendrement. Mais ayant aperçu qu'un de ses amis, le comte Henri XXII de Reuss désirait ardemment l'épouser, et qu'elle-même ne témoignait aucune répugnance pour

ses sentiments, il la lui céda avec un dévouement qui fut dénigré par plusieurs. « Je ne voyais, dit-il, d'autre obstacle à ce sacrifice que l'amour extrême que je portais à ma cousine; car quand je pensais à y renoncer, il me semblait que je perdais la moitié de mon cœur. Mais cette considération fit un effet contraire à ce qu'on aurait pu croire; car je pensai que je ne serais pas digne de mon Sauveur, si je ne lui offrais ce que j'aimais le plus. Ma cousine d'abord, puis ensuite ses parents, consentirent à ce changement, et je pus fiancer mes deux amis, comme *en famille*, avec une prière fervente, et en me donnant moi-même à cette occasion tout de nouveau et tout entier à mon Sauveur. »

Le Sauveur auquel il se dévouait, lui préparait une compagne plus capable de le seconder dans la vaste carrière qu'il était destiné à parcourir, quoiqu'il ne pût encore s'en douter en aucune manière.

Son entrée dans sa carrière publique.

Zinzendorf savait maintenant ce qu'est le monde, et tout son cœur continuait à le pousser dans la carrière ecclésiastique, quoiqu'il n'y eût encore aucune apparence de possibilité qu'il pût y parvenir. « Mais, » dit-il, « si Dieu veut m'employer à quelque chose dans son royaume, je brave le monde entier, et j'en viendrai à bout, malgré tous ses efforts; et s'il ne le veut pas, ce n'est pas encore à dire qu'il m'ait oublié pour cela, mais c'est sûrement parce

qu'il prévoit que, dans nos mauvais temps, je ne serai bon qu'à prendre soin de moi-même et de mon propre salut. »

Avec tout cela, il ne cessait d'exprimer la conviction qu'il serait un jour un serviteur de la Parole de la croix, pour amener des âmes à Christ. Mais il ne veut pas qu'on croie que ses vues se portassent en aucune manière sur une perspective pareille à celle qui lui fut assignée : tous ses vœux allaient, à ce qu'il dit à diverses reprises, à remplir quelque humble place de catéchiste ou de pasteur de village : il voulait travailler au règne de Dieu; mais en ce genre toute place lui était bonne.

Cependant ses parents, tout en se réjouissant de ses pieuses dispositions, pensaient qu'il ferait plus de bien au milieu du monde, et insistaient pour qu'il acceptât une place de conseiller de la cour, dans le département de la justice. Il le fit, mais il ne cacha pas ce qui se passait à cette occasion, dans son cœur. « Le dimanche 19 octobre, » dit-il, « je pris la cène au temple, et fis faire pour moi, après le sermon, cette prière : « On demande aussi vos prières pour une âme qui aimerait à sentir pleinement en elle-même, la joie de Jésus-Christ. Elle n'est pas du monde, comme Lui aussi n'est pas du monde. Comme le Père l'a envoyé au monde, ainsi il envoie aussi lui-même cette âme. Sanctifie-la dans ta vérité, afin que le monde connaisse que tu l'as envoyée, et que tu l'aimes comme le Père t'a aimé. » — « Le 21 au soir, » ajoute-t-il, « je m'entretins encore de diverses

choses avec ma tante; mais notre entretien sur mon départ pour Dresde, me jeta dans une tristesse qui éclata par un torrent de pleurs, et c'est ainsi que je passai une partie de la nuit. Le lendemain je partis résigné mais triste, parce que je me sentais absolument inhabile pour cette vocation. »

Voilà donc comment un jeune homme doué de talents brillants, fait pour être admiré du monde, avec l'apparence de la prospérité, et même celle de l'orgueil, (car il avait quelque chose de fier à côté de son expression de douceur), au moment où d'autres auraient pu envier son entrée dans les charges et les honneurs, s'y rendait comme une victime. C'est le dimanche précédent, au milieu des prières qu'on faisait pour lui, qu'il s'était senti dans son élément: ici il était dans l'épreuve.

Arrivé à Dresde, il s'attacha à montrer au monde, dès le premier abord, ce qu'on avait à attendre de lui: il demanda les fonctions les plus simples que pût comporter sa place; c'étaient celles de préparer et de prévenir, autant que possible, des procès, d'arranger à l'amiable les différends de quelque pauvre paysan avec les autorités de son endroit, ou autres choses semblables. Il profitait de ces occasions pour faire la connaissance de toutes sortes de petites sectes qui se trouvaient dans le pays, et il se fit une joie de ramener à la communion générale plusieurs pauvres âmes, qui l'avaient quittée sans avoir trouvé en même temps de compensation à ce culte. Tous les dimanches, il tenait une heure d'édification publique.

Zinzendorf raconte lui-même, qu'au milieu de tout cela il pense avoir commis quelques-unes de ces fautes de zèle, qu'on ne pourra jamais éviter entièrement, quand on voudra être pleinement fidèle, et que notre cœur naturel est mille fois plus disposé à blâmer que le défaut opposé, qu'on appelle de la prudence et de la modération. « Je débutai, dit-il, dans ma bonne intention, avec tant d'impertinence, que lorsque je m'en souviens, j'admire toujours la conduite modeste des membres de la cour et du ministère que j'inquiétais de ma dévotion. Mes amis du monde, sans attaquer le fondement sur lequel je m'appuyais, travaillaient avec patience à ébranler le petit édifice de mon invention que j'élevais au-dessus de ce fondement, jusqu'à ce qu'ils virent que je le laissai crouler moi-même de tout mon cœur. Ce sont leurs propres leçons qui contribuèrent, en grande partie, à me mettre en état de leur en donner à mon tour de nouvelles dans mon Socrate;[1] et je dois avouer qu'ils reçurent ces dernières avec la même modestie que les premières. »

Zinzendorf était maintenant majeur, et il acheta, en 1722, la Seigneurie de Berthelsdorf. Bientôt après il épousa une sœur de son ami, le comte Henri XXII de Reuss, femme d'une profonde piété, et qui lui avait sûrement été préparée par le Seigneur pour être, en tous points, au temporel et au spirituel,

[1] *Le Socrate de Dresde*, écrit périodique anonyme, qu'il publia pendant un an ou deux, aux environs de 1725.

l'aide qu'il lui fallait dans la carrière qui s'ouvrait pour lui, la même année. La maison de ses parents avait été, comme celle des parents de Zinzendorf lui-même, l'un des lieux de rassemblement les plus habituels de Spéner et des hommes de cette classe. Afin d'être plus libre dans l'œuvre du Seigneur, Zinzendorf donna, encore avant la célébration de son mariage, tout son bien à sa femme, quoique ses possessions restassent attachées à son nom jusqu'en 1732, où elles furent pleinement transportées sur elle.

Nous avons maintenant atteint l'époque (1722), où nous avions laissé notre histoire générale; et nous pourrions la reprendre ici, si nous ne voulions auparavant compléter cette notice sur Zinzendorf, en anticipant le récit de quelques faits détachés qui ne regardent que sa vie privée et son caractère personnel, mais qui sont très-propres, par cela même, à donner une juste idée de la vie qui animait cet homme extraordinaire, et, par contre-coup, toute son église. Ces faits se rapportent à l'éducation de ses enfants. C'est Spangenberg qui les raconte comme témoin oculaire; ils sont trop détaillés, et Spangenberg trop véridique, pour qu'on puisse, malgré ce qu'ils ont d'extraordinaire, les mettre en doute en aucune manière. Nous dirons seulement que si ces récits nous montrent dans ces enfants une précocité et des dons étonnants, ce n'est point là ce que nous voulons faire remarquer, mais l'usage admirablement chrétien qu'en faisait leur père,

et la piété qui pénétrait cette famille dans toute sa conduite.

Le comte de Zinzendorf eut douze enfants, dont dix moururent de bonne heure. Sa fille Théodore-Caritas mourut en 1731. Déjà avant sa naissance, ses parents la recommandèrent au Sauveur par beaucoup de prières; et dès les premiers jours, ils s'attachèrent à la lui conduire, et à ce qu'elle n'entendît et ne vît rien qui ne dérivât de l'amour de Christ, ou qui n'y conduisît. Les sœurs qui la servaient étaient elles-mêmes dans une communion étroite avec Jésus, et s'entretenaient constamment avec lui par des hymnes spirituels.

Avant l'âge d'un an, la petite comtesse commença à parler assez joliment; et peu après, c'était son plus grand plaisir que de chanter, comme elle disait, des vers du Sauveur, et cela de son propre mouvement. D'elle-même elle avait appris plusieurs versets, et même des cantiques entiers, pour les avoir seulement entendu chanter par les sœurs; et elle répétait, d'une manière admirable et sans faute, non-seulement des airs faciles, mais même quelques-uns des plus difficiles du recueil des Frères. Au nombre de ses versets favorits était celui-ci :

Garde, garde bien ma vue,
Cher Sauveur, dans ton amour;
Qu'elle soit toujours tendue
Vers le grand et dernier jour.

Et aussi :

> Cher Agneau, Prince de paix,
> Lorsque tes divins attraits, etc.

C'étaient là des versets qu'elle chantait continuellement.

Elle aimait beaucoup son père ; et souvent quand elle venait vers lui, il fallait qu'il chantât avec elle ce verset :

> Le Seigneur est présent,
> Que chacun l'adore !
> Oui, prosternons-nous encore, etc.

Comme elle s'approchait un jour de sa mère, et que celle-ci lui demandait où elle avait été : « Vers le Sauveur et vers papa, » répondit-elle. — Comment ! tu as été auprès du Sauveur ? « Oui, dit-elle, papa était justement à parler avec lui. » — Elle l'avait trouvé en prière.

Lorsqu'elle avait commis quelque faute, et qu'elle pouvait croire d'avoir mécontenté son Sauveur, elle se mettait aussitôt à genoux, et lui demandait pardon ; elle demandait aussi pareillement pardon de ses petites fautes à son père, à sa mère et à d'autres personnes, sans même se le faire dire.

Dans ses prières enfantines, elle pensait nommément aux frères et sœurs de sa connaissance. « Cher Sauveur, disait-elle, tu vois tel et tel frère (qu'elle nommait), bénis-le pour l'amour de ton nom.

Amen! » Puis elle se relevait de sa prière et retournait à ses petites affaires. S'il s'offrait encore quelqu'autre personne à son esprit, elle recommençait à la présenter de même à son Sauveur.

Elle aimait tout le monde; mais surtout les personnes qui aimaient le Sauveur. Un homme pieux, passant un jour sous sa fenêtre, lui demanda si elle l'aimait: « J'aime tous mes frères, » répondit-elle.

Sauf une seule maladie, elle fut du reste toujours bien portante; elle n'était point sensible, comme tant d'autres enfants, aux moindres chagrins; et en faisant les chutes les plus rudes elle ne pleurait jamais.

Lorsqu'elle fut alitée pour sa dernière maladie (à l'âge de deux ans), elle se mit à chanter un verset qu'à cette époque l'on chantait au moment de descendre le corps d'un enfant dans la fosse.

Prends-moi dans ton divin repos;
Viens me bercer, Jésus, toi-même,
Clore mes sens à tous les maux,
O Jésus! toi que j'aime, etc.

Depuis lors, elle ne put plus parler beaucoup, parce que la maladie était violente; mais elle resta couchée avec la patience d'un agneau, au grand attendrissement de tous ceux qui l'entouraient, et elle jetait des regards pleins de douceur à tous ceux qui la visitaient.

Le 26 novembre, sa fin paraissant prochaine, son

père lui chanta un verset d'adieu. Nous supposons qu'on ne négligera pas de remarquer cet usage qui se retrouve dans toute la vie et dans tous les usages des Frères, de chanter auprès du lit de mort et dans les derniers moments de ceux qu'on aima le plus ici-bas. On se rappellera aussi, en voyant ce disciple de Christ, avoir, pour chaque occasion, des versets adaptés à la circonstance, ce que nous avons dit de son don d'improvisation. Voici le verset qu'il chantait à son enfant: [1]

Fais que dans ta douce paix
Elle reste pour jamais;
Devant toi,
Divin roi,
Prête à vivre
Comme un agneau sous ta loi!
Que dans ta sainte cité,
On la voie à ton côté, etc.

Cependant la mère était absente, et les domestiques craignant que la petite ne mourût avant que sa mère pût la voir encore une fois, le comte demanda au Sauveur de la conserver, en ajoutant cependant d'une manière expresse, qu'il ne savait ce qu'il demandait, et qu'il se résignait à tout. Au même ins-

[1] Nous avons cru devoir suivre, dans ces traductions en vers, le rythme employé dans l'original, quoiqu'il soit souvent peu agréable.

tant la violence des symptômes s'arrêta, et l'enfant resta jusqu'au 1er décembre, jour du retour de sa mère, dans un état qui ne présentait plus rien d'alarmant. Mais dès que la mère fut arrivée, l'enfant retomba dans l'état du 26 novembre.

Le 2 décembre, jour de sa mort, le père vint de très-bonne heure, auprès de son berceau; elle leva alors d'elle-même sa main droite, la mit sur son visage, comme elle avait coutume de faire quand elle voulait s'endormir; le père plaça sa main sur celle de l'enfant, et se mit à dire cette prière:

Cœur de nature divine, etc.,

et cet autre verset:

Je te cède pleinement
Cet enfant:
Pressé d'une soif brûlante,
J'attends la grâce excellente
De ta divine onction.

Et tandis qu'il prononçait ce dernier verset, l'enfant rendit l'esprit, après avoir demeuré deux ans et six semaines dans sa tente mortelle.

A la mort d'un autre de ses enfants (du premier-né), le père et la mère s'accordèrent d'une manière étonnamment facile à abandonner cet enfant au Seigneur, non par force, mais de bon cœur. Le comte se mit à genoux, offrit ce sacrifice au Seigneur d'un cœur joyeux, en son nom et en celui de sa femme,

lui rendit grâces de ce qu'il voulait bien l'accepter; et l'enfant décéda pendant cette prière. Le père fit sur sa mort le cantique :

Reprends-le donc, tu nous l'avais donné
Ce gage unique, o notre unique Père, etc.

Auparavant déjà, il avait fait une mention semblable de ce même enfant, dans un cantique qu'il avait composé pour le jour anniversaire de la naissance de sa femme, et qui commençait par les mots :

Amour, amour inexprimable
J'élève à toi mon cœur ému, etc.

Le 16 mai 1732, époque où le comte était battu de tous les orages à la fois, mais en même temps beaucoup plus que résigné, toujours plein d'amour et de tendresse pour son Sauveur, il perdit encore un autre enfant (Jean-Ernest), au sujet duquel on vit des choses du même genre. Comme il en était à ses derniers moments, la fille aînée pleurait: son petit frère de quatre ans et demi lui demanda pourquoi.— Parce que mon frère meurt. — Eh! non, dit-il, il ne meurt pas, quoiqu'on parle ainsi; ce n'est que sa misère qui meurt. —Et comme, le jour avant son décès, cet enfant souffrait beaucoup, la petite Caritas (celle dont nous avons parlé en premier lieu), âgée alors de dix-huit mois, tournait autour du berceau, chantant d'une voix charmante et très-distincte :

Petit agneau, douce brebis,
C'est ainsi que va la vie :
Demain, o brebis chérie,
Tous tes maux seront finis.

On peut juger par des traits semblables de ce qu'était l'homme auquel Dieu allait confier l'enfantement et la conduite de l'église renouvelée des Frères. Ils nous montrent que tel qu'était l'homme dans le public, tel il était aussi dans la vie privée.

Avant de rejoindre nos deux premiers-nés de l'église (liv. 1), nous devons encore prendre une connaissance convenable de l'asile dans lequel ils entraient, et de la société que Dieu avait préparée pour les recevoir.

Il existait à Hennersdorf, où Zinzendorf avait été élevé, à Berthelsdorf où il venait de s'établir, et dans tous les environs, un certain nombre de personnes, distinguées à la fois par leur rang dans le monde et par leur piété, qui toutes devinrent, au moins dans les commencements, des collaborateurs de l'œuvre des Frères, et que nous allons faire connaître successivement.

Dieu venait de ramener (1722) dans ces contrées, après quelques années d'absence, ce baron de Watteville, de Berne, qui était entré dans l'alliance dont nous avons parlé plus haut (p. 280), et qui en avait contracté, en outre, une plus étroite avec Zinzendorf seul. L'une de leurs conventions avait été qu'ils

chercheraient, autant que la chose serait possible, à passer leurs jours ensemble. Watteville revenait donc, mais ce n'était pas dans un bon état. Depuis l'alliance de Halle, il était allé à Paris, et l'amour du monde l'avait rendu presque incrédule. A peine eut-il été quelques semaines chez Zinzendorf, que la piété de cette maison lui rendit son état plus sensible. Mais alors il tomba dans un extrême découragement, qui, à son tour, le ramenait à un doute universel. Il conjura mille et mille fois ce Dieu, qui lui était devenu inconnu, de l'anéantir, ou de se révéler à son âme, en lui donnant une certitude vivante de son existence. Tous les habitants de la maison, s'efforcèrent de lui faire retrouver la paix : le comte surtout ne cessa de soutenir son ami par ses prières et ses exhortations: et enfin ce seul mot: *Dieu est amour*,[1] le toucha tout d'un coup si profondément, qu'il se jeta sur sa face, devant Dieu, et resta dans cette attitude pendant quelques heures de suite, en le nommant sans cesse par ce nom. Cet heureux passage des ténèbres à la lumière eut lieu le 21 janvier 1723.

Un événement inattendu, qui lui survint peu après, contribua puissamment à fortifier les impressions profondes qu'il venait de recevoir. Un jour, un officier, suivi d'une troupe de cavalerie, vint tout à coup le saisir et l'emmener en prison, à Dresde, où il resta six semaines avant d'être appelé à paraître.

[1] 1 Jean IV, 16.

C'était un mésentendu qu'avait commis le magistrat; mais cette histoire lui laissa une telle impression de la misère de la vie de ce monde, qu'il préféra dès lors la moindre cabane aux plus beaux palais, et qu'il reserra pour jamais les liens religieux qui l'unissaient au comte.

Zinzendorf était l'homme aux confédérations: il fit entrer dans celle qu'il avait formée avec Watteville, deux autres hommes distingués, le pasteur Rothe, et le pasteur Schæffer, de Gœrlitz, dont nous devons faire mention. Voici ce que Zinzendorf dit du pasteur Rothe: on verra, à la fois, dans ce tableau, et le tableau lui-même, et un échantillon des talents de celui qui le traçait.

« Rothe était profondément savant, et possédait à un haut degré le talent d'enseigner: l'ensemble des choses dont il traitait, lui était tellement présent à l'esprit, que, sans qu'il s'en doutât, il ne prêchait que systèmes, comme le montrent les extraits qu'on a faits de ses discours, pendant qu'il les prononçait. Pour un homme qui improvisait, il était d'une précision étonnante; et quoiqu'il parlât avec cette justesse rigoureuse, plutôt comme un professeur qui donnerait des leçons, que comme un prédicateur, il n'était jamais froid, ni ne paraissait jamais long; ce qui pouvait provenir, en partie, de la rapidité étonnante de sa prononciation, mais surtout d'un don particulier d'éloquence qu'il avait reçu. Luther, Spéner, Franke, Schwedler, se trouvaient réunis en lui avec tous leurs dons. Le dernier paysan le comprenait,

et le meilleur philosophe l'eût trouvé profond. Ses ennemis l'admiraient : les Frères même, à l'époque pénible où il ne voulut plus marcher avec eux, sentaient et reconnaissaient la grâce qui était en lui; et quelques témoins qu'ait produits l'église dans l'espace de vingt ans, quelques puissances apostoliques qni aient pu se développer dans les discours des uns ou des autres, on n'en a point vu encore qui puisse se comparer pour la foule des pensées solides, pour l'égalité constante, pour l'entraînement des bénédictions, ou pour la sagesse à détourner les mauvaises suites des choses, à ce Rothe, qui, depuis 1723 jusqu'à 1737, a enseigné à Herrnhout, comme s'il avait plu des flammes du ciel, et qui, lorsqu'il se trouvait le plus ordinaire, parlait avec plus de puissance, que lorsque d'autres se surpassaient. L'Église entière des Frères conservera un souvenir éternel des grâces qu'elle a reçues par son organe, et de cette lumière à laquelle elle s'est réjouie; elle ne cessera de désirer d'en voir le retour: car depuis lors, elle n'a plus rien eu de pareil. »

Le quatrième membre de cette alliance, le professeur Schæffer, de Gœrlitz, intime ami de Rothe, était un pasteur fidèle, qui avait souffert déjà beaucoup d'opprobre pour le nom de Christ, et qui était digne de figurer dans une association semblable.

Le premier objet sur lequel nos quatre frères s'entendirent, fut la résolution de répandre l'Évangile dans sa simplicité et dans sa force, non pas en cherchant à convaincre les hommes par les moyens

de l'homme, mais en leur parlant avec cette démonstration d'esprit et depuissance qui, seule, produit de grands effets, et à laquelle ils résolurent de s'attacher, sans s'arrêter à des choses secondaires.

Ils se distribuèrent leur tâche de la manière suivante, en considération des différents dons qu'ils avaient reçu et des circonstances où ils se trouvaient placés.

Schæffer, comme prédicateur dans une grande ville, continua d'annoncer la Parole avec force et sans crainte. Quoiqu'il vît toute l'imperfection et les abus des formes de discipline et de culte reçues, il y resta soumis, tout en en montrant, en chaque occasion, le côté faible. Il joignait à cette œuvre publique des assemblées particulières, où il permettait à chacun d'exprimer son avis sur les prédications, et en général d'exposer librement l'état de son cœur. Comme on l'inquiéta pour avoir commencé ces assemblées dans sa maison, il les transporta dans le temple, où il les présidait de l'autel.

Rothe et le comte de Zinzendorf étaient convenus que ce dernier, quoique son patron,[1] remplirait dans toutes les choses spirituelles, les fonctions de diacre et de catéchiste; et quoique ces rapports n'aient pas tardé de manifester quelques divergences de senti-

[1] C'est ainsi qu'on appelle les seigneurs, en tant que ce sont eux qui nomment et désignent le pasteur du lieu, qui peuvent aussi le renvoyer, et qui exercent ainsi sur lui, même au spirituel, une espèce de suprématie.

ments entre eux, la chose s'exécuta cependant au dehors dans une constante harmonie.

« Le dimanche matin, Rothe prêchait, » dit encore Zinzendorf, « avec la puissance d'en haut : il semblait qu'il voulût épuiser, dans les premières années, toutes les matières, et rassembler pour les temps plus mauvais qui devaient suivre, un tel trésor, que les siens ne sentissent rien de la disette qui pourrait les entourer. S'il arrivait trois ou quatre jours de fêtes successifs, ce n'était trop ni pour le prédicateur, ni pour l'église ; au contraire, le dernier jour était ordinairement le plus beau, et le ministre possédait, à un haut degré, le don de présenter le salut avec une force, une grâce et un goût toujours nouveaux ; personne ne se lassait de ses prédications. »

A midi, il tenait ce qu'il appelait un examen du catéchisme, ou quelquefois un entretien avec ses auditeurs, où l'on parlait et priait, de part et d'autre, avec une entière simplicité, et où personne ne se présentait avec plus de dignité, et ne parlait plus au cœur que Rothe lui-même. On terminait cette heure par une suite de chants, dans lesquels le comte, comme diacre de Rothe, et l'organiste Tobias Friedrich, savaient « unir l'âme des assistants aux chœurs des cieux par des chants d'une beauté ravissante. » C'est de là qu'est né un usage, qui s'est conservé chez les Frères jusqu'à nos jours. Le directeur du chant fait succéder les cantiques, d'après un certain ordre des sujets, et passe en même temps insensiblement d'une mélodie à l'autre, de manière à en-

tretenir, avec beaucoup de douceur, l'attention et la vivacité des sentiments, et à laisser une impression très-particulière de la liaison des différents sujets entre eux.

Puisque nous avons parlé de ces chants de l'église, nous devons parler aussi de l'organiste, pareillement extraordinaire, que nous venons de nommer, et que le Seigneur avait suscité aux Frères pour cette époque. « Il était fils d'un paysan de Franconie. Ses talents musicaux lui avaient ouvert la porte de tous les désordres du monde; mais par une direction de Dieu, ils lui firent aussi faire, en 1722, lorsqu'il n'était encore âgé que de treize ans, la connaissance des Frères, — et de lui-même. Les dons de ce jeune garçon étaient si grands, et en général, comme l'observe un historien, le Sauveur hâtait tellement, à cette époque, le développement des dons dans tous ses instruments, qu'en 1727, à l'âge de dix-huit ans, notre organiste était déjà dans tout son éclat. En même temps il se trouvait propre à toutes sortes d'autres fonctions; tellement que lorsqu'il mourut, en 1736, à Herrnhout, où il était aussi employé comme secrétaire, il avait, selon l'expression du comte, plus d'affaires en main, qu'on ne peut le croire si on ne l'a vu. Il avait été chargé, en Danemarck, en Suède et auprès de l'université de Iéna, de négociations très-importantes pour le règne de Christ. Il avait un don particulier pour se conduire, envers toutes sortes de personnes de considération, de manière à ce que son seul exemple leur inspirât

le désir de lui ressembler : et sa conduite envers les personnes d'un rang inférieur était également pleine de sagesse ; il avait un ordre admirable dans la vaste économie qui lui était confiée, et une méthode étonnamment heureuse de nouer et d'entretenir des relations amicales avec toutes sortes de gens, puis de ramener ensuite tout à Jésus et à sa communion. Mais sa fonction spéciale resta toujours celle de directeur de la musique de l'église, qu'il savait conduire à son véritable but, et dont il faisait, autant que l'homme peut juger de ces choses, une véritable imitation des harmonies célestes et du chant des anges, au point que plusieurs maîtres de chapelle l'admiraient et le regardaient comme inimitable en son genre. « Aussi, » ajoute Zinzendorf, « n'a-t-on jamais retrouvé son pareil dans l'église, depuis qu'il est allé rejoindre celle d'en haut. »

Lorsque l'heure du chant était passée, on se rassemblait de nouveau dans une salle de la maison du comte, où ce dernier répétait, en présence du pasteur, la prédication du matin, avec une telle ponctualité, qu'il laissait difficilement échapper une phrase tant soit peu importante : et de manière cependant que quelquefois le pasteur, ou tel autre, y ajoutait encore quelque observation. Lorsque le comte se trouvait parfois n'être pas absolument de l'avis du pasteur, il s'attachait, et réussissait admirablement, à n'en pas laisser apercevoir la moindre trace.

Quand le comte était à Dresde, la répétition se faisait par Rothe : et alors le comte tenait chez lui, à

)resde, pendant la semaine et le dimanche, des assemblées publiques.

Au nombre des travaux que soutenaient ou que econdaient le comte et le pasteur Rothe, nous de-'ons encore ranger des réunions qui avaient lieu à ertholdsdorf, chez une demoiselle qui s'y était re-irée, pour se vouer à l'éducation de quelques jeunes illes. Dans ces assemblées, toutes les âmes réveillées .vaient le droit de prier; et ces réunions servirent à mener à l'Évangile un grand nombre de personnes, étonnées d'entendre, comme cela se faisait souvent, prier un simple laïque avec une puissance entraînante, pendant des demi-heures, ou même des heures entières.

Mais afin qu'il n'y eût pas appel seulement pour des irrégénérés ou pour les commençants, Rothe tenait le dimanche, et le comte pendant la semaine, des exercices dans lesquels on s'entretenait plus à fond des voies de Dieu envers les âmes qui le connaissaient davantage.

Le quatrième membre de l'association mentionnée plus haut, le baron de Watteville, d'un caractère aimable, liant, plein de sympathie, et qui jouissait d'une estime générale, à cause du don particulier qu'il avait de savoir se conduire avec des personnes de tout rang, eut pour sa part l'œuvre qui convenait à ses dons; il se chargea de la foule des détails qui n'entraient pas dans les fonctions des trois autres. Il s'entendait parfaitement à garder la paix avec tout le monde, à la ramener là où elle avait été trou-

rien aux prières que les siens s'accordent à lui présenter : par la même raison, personne d'entre nous ne devra se laisser amollir par les adversités, l'opposition ou le mépris ; mais chacun s'appliquera au contraire, selon les besoins et dans la force du Seigneur, non-seulement à rendre raison de la précieuse espérance qui est en lui, mais aussi à maintenir, de tout son pouvoir, cette œuvre chrétienne. Amen ! Le Seigneur dise aussi Amen ! »

Comme il n'y avait pas eu de prédicateur à Bertholdsdorf cette année-là, depuis la Pentecôte jusqu'à la fin d'août, les premiers exilés de Moravie, qui n'avaient bâti leurs maisons qu'à vingt minutes de Bertholdsdorf, se réunirent aux assemblées qui se tenaient chez Heitz (liv. I, p. 261), où les vérités du salut était exposées avec une clarté et une liaison remarquables. On y comparait l'Écriture à l'Écriture ; tous ceux qui savaient lire y apportaient à cet effet leur exemplaire de la Bible : et chacun pouvait faire ses remarques en toute liberté. Ces assemblées furent en grande bénédiction à ces réfugiés ; et Heitz, ayant été engagé plus tard à quitter l'endroit, parce que ses principes réformés contrastaient trop avec ceux du comte, tous ces frères lui écrivirent des lettres pleines d'un tendre attachement, où ils rendent eux-mêmes témoignage à ce que nous venons de dire. C'est ainsi qu'Augustin Neisser lui écrivait :

« .... La vive affection qui règne entre les membres du corps de Christ, lorsque l'esprit du Seigneur,

lorsque l'amour de Dieu est répandu dans leurs cœurs, c'est une chose plus facile à éprouver qu'à décrire.... Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est accompli en nous... Sans doute, lorsque des cœurs de ce genre s'entretiennent ensemble, c'est tout autre chose que les conversations des autres hommes; cela va au fond de l'âme, et j'en suis un témoin: car vous m'avez dit plus d'une parole qui a pénétré la mienne avec la puissance de Dieu. Il se passe bien peu de temps sans qu'il me revienne dans le cœur quelqu'un des entretiens que nous avons eus ensemble.... J'espère toujours que vous verrez de vos yeux les merveilles que Dieu fait parmi nous, etc. »

Dès que M. Rothe fut arrivé à Bertholdsdorf, les Frères de Moravie fréquentèrent, comme d'autres membres de la paroisse, les prédications et les autres heures d'édification qui se tenaient, soit à l'église, soit chez le comte: et pour cela, ils ne retournaient pas chez eux après le service du matin, mais ils apportaient leur dîné, qui consistait en un morceau de pain, et ils attendaient avec joie le service de l'après-midi.

Voilà quel était, à cette époque, l'état religieux de Bertholdsdorf et des alentours : une douzaine de personnes environ en faisaient toute la richesse; mais ce petit nombre était entièrement dévoué au Seigneur, et ils éprouvaient ce qu'avait promis Jésus à son Église : *là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux.* C'étaient les trois

cents de Gédéon, qui valaient mieux que ses trente-deux mille.

Ces premiers germes vont bientôt devenir un grand arbre : nous retournons à Herrnhout naissant.

FIN DU LIVRE II.

LIVRE TROISIÈME.

ACCROISSEMENT DE HERRNHOUT (1722—1727).

Aussitôt que les deux frères Neisser furent établis dans leur nouvelle habitation, Christian David, pleinement persuadé que le besoin qui le pressait toujours de nouveau de se rendre en Moravie et en Bohème, était une impulsion de Dieu, alla chercher de nouveaux frères dans ces pays. « Il était occupé, » raconte familièrement un historien de cette époque, « au commencement de 1723, à planchéier la salle de la maison du comte à Bertholdsdorf, et n'en avait encore fait que la moitié, lorsque tout d'un coup il laisse là sa hache et sa règle, et retourne, sans chapeau, à soixante et dix lieues de là, vers les trois autres frères Neisser qu'il avait laissés à Sehlen. »

Pendant cet intervalle de temps, ceux-ci avaient été appelés à comparaître pour rendre compte de l'évasion de leurs deux frères; et comme ils ne voulurent pas donner les renseignements qu'on leur demandait, ils furent jetés pour quelque temps dans une prison. Dès qu'ils en furent sortis, ils demandèrent aux autorités de l'endroit, qui étaient des jésuites, la permission de quitter le pays; et comme,

pour toute réponse, on les menaça de nouveau de la prison et de l'inquisition, ils résolurent de partir sans autorisation, en laissant là tout leur avoir. C'est dans cet intervalle de temps, que Christian David les visita; et un peu plus tard, dans l'été de 1723, ils exécutèrent leur résolution, accompagnés de leurs familles, formant un total de dix-huit personnes. Ils arrivèrent heureusement, quoique à travers mille dangers et mille peines, à Bertholdsdorf, où ils furent accueillis avec leurs prédécesseurs. L'intendant Heitz leur obtint la permission de bâtir à côté de la maison de leurs frères, celle qui leur était nécessaire à eux-mêmes; et ils s'établirent là au sein de la misère, se nourrissant avec tant de peine du travail de leurs mains, qu'ils ne retirèrent des passants, on aura peine à le croire, pendant les six premiers mois, que six sous; mais ils n'en étaient pas moins remplis de courage et de foi.

Dans cette position, du moins au dehors si pénible, ce fut pour eux un grand sujet de joie que le baron de Watteville vînt demeurer auprès d'eux. Le goût qu'il avait, à côté des manières les plus polies, pour le commerce des pauvres, dès que ces pauvres étaient des gens pieux, l'avait porté à aller occuper une petite chambre dans la première maison de l'endroit naissant, pour y jouir de la solitude, et y avancer les travaux entrepris. Ce fut pour les réfugiés un temps de bénédiction, où ils se virent soutenus à chaque moment par les exhortations chrétiennes de ce frère, dont ils appréciaient d'autant plus la pré-

sence, que le pasteur demeurait loin d'eux, et que le comte de Zinzendorf était retenu le plus souvent à Dresde par ses fonctions civiles.

Autour de Noël de la même année (1723), Christian David retourna en Moravie, par suite d'un vœu qu'il avait fait d'aller y prêcher encore une fois l'Évangile, si Dieu lui conservait sa femme, qui avait eu des couches malheureuses.[1] Il fut exaucé, et il se hâta d'accomplir son vœu en se rendant à Zauchtenthal, où nous allons trouver un des plus beaux réveils dont l'histoire ecclésiastique fasse mention.

Il arriva chez David Schneider, petit-fils de ce fidèle Samuel Schneider dont nous avons rapporté plus haut la vie et la mort exemplaires (liv. 1, p. 242). Il y trouva encore quelque vie, quoique ce fût celle d'un lumignon près de s'éteindre; et il parvint à

[1] Paul fit un vœu long-temps après sa conversion, et après avoir été éclairé de ces lumières de l'Évangile qu'il avait reçues en si grande mesure. (Act. XVIII, 18). Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer, à cette occasion, l'inconséquence où tombent certains Chrétiens qui professent un attachement presque servile à imiter, jusque dans les moindres détails, les pratiques des Apôtres, aussi bien qu'à suivre leurs préceptes, et qui se mettent cependant, par la plus frappante inconséquence, avec une espèce de mépris, au-dessus de celles de ces pratiques qui tendraient à nous imposer des sacrifices pénibles et à mortifier la chair, comme des vœux, le jeûne, et autres choses semblables. (1 Cor. IX, 27). Diront-ils que Paul même avait quelque chose de légal?....

la ranimer. Quelques hommes avides de vérité se réunirent autour de lui, et il leur présenta les vérités divines avec cette vivacité et cette fraîcheur qu'elles avaient perdues pour eux depuis bien longtemps. Il renouvela, avec quelques-uns d'entre eux en particulier, l'alliance de servir Dieu dans une fidélité irréprochable.

De là il se rendit à Kunewalde, où il tint entre autres, devant une nombreuse assemblée, sur les huit béatitudes,[1] un discours qui fit une sensation extraordinaire. Son témoignage excita dans les deux endroits un merveilleux réveil; on se transmettait la nouvelle du salut avec cette joie et cet étonnement qu'elle devrait toujours exciter; ce devint la grande affaire du jour; on s'en entretenait dans toutes les maisons, dans toutes les rues, sur toutes les routes, de manière que la contrée entière se trouva subitement en mouvement. Il n'y avait, dans le grand village de Zauchtenthal, qu'un petit nombre de familles qui ne fussent pas entraînées par la puissance de la grâce; il en était de même à Kunewalde, où Melchior Nitschmann, jeune homme de vingt ans, commença à tenir des assemblées : et le charpentier David eut là des succès qui ne couronnèrent peut-être jamais à ce degré l'œuvre d'un ecclésiastique. On se réunissait en plusieurs maisons à la fois pour y chanter des cantiques, et y lire la Parole; on ne faisait plus grande différence entre le jour et la nuit;

[1] Matth. V.

et, comme on l'a vu en d'autres circonstances pareilles, en ce temps d'effusion de grâces, il y eut un grand nombre de personnes qui surent à peine pendant plusieurs mois de suite, ce qu'était le sommeil.

Les bergers chantaient des cantiques en gardant leurs troupeaux; les valets et les servantes, au milieu de leurs travaux, ne s'entretenaient que du salut de Jésus: dans tous les villages environnants, on n'entendait plus de musique; personne ne voulait plus des maisons de jeu ou de danse. Un David Nitschmann, jeune tisserand de dix-huit ans, et plusieurs autres encore, parcouraient le pays, en témoignant de ce qui s'était passé dans leurs cœurs, en conjurant les pécheurs de se rendre à l'amour de Jésus, et en augmentant ainsi sans cesse le grand feu qui venait de s'allumer. De petits enfants même adressaient des prières ferventes à « l'Amour éternel, » comme ils se plaisaient à appeler Dieu, en élevant au ciel leurs mains et leurs voix, et conjurant souvent leurs parents mêmes de s'adresser avec eux à l'Ami des pécheurs. Une jeune fille de douze ans, entre autres, mourut dans une si vive assurance de la grâce de Dieu, dans un renoncement au monde si complet, et avec des avant-goûts si puissants de la gloire à venir, que son témoignage laissa chez plusieurs une impression particulièrement profonde.

On savait peu alors ce que c'était que telle ou telle dénomination extérieure; tout parlait de Jésus, de

sa puissance, de l'amour du Père et des dons du Saint-Esprit. C'était là la confession de foi, c'était le seul fondement sur lequel ces nouveaux-nés s'appuyassent pour mépriser la croix, braver l'opprobre, les persécutions et la mort.

Nous parlons ainsi, parce que ces persécutions ne tardèrent pas à s'élever, et même avec une telle fureur, que l'on dit qu'en 1724 toute la seigneurie de Weisskirch fut sommée de se lever en masse pour détruire Zauchtenthal. Les magistrats et les prêtres avaient cherché d'abord à étouffer le mouvement religieux par des défenses et des menaces; mais c'était en vain. Les âmes réveillées continuaient d'annoncer les vertus du Seigneur Jésus, en magnifiant Dieu de ce qu'il avait fait venir de tels jours, et en s'efforçant de suivre la foi de leurs pères. Alors on passa des menaces aux voies de fait; et une persécution formidable fit bientôt distinguer ceux qui n'avaient qu'un feu passager de ceux qui étaient établis sur un fondement solide. — Non-seulement ceux qui avaient tenu des assemblées, mais tous ceux qui y avaient assisté, furent emprisonnés; et comme les prisons regorgèrent bientôt, on jeta les Frères dans des écuries et dans des trous infects où plusieurs furent près de périr; d'autres furent renfermés dans des caves à moitié remplies d'eau, où on les tint jusqu'à ce qu'ils fussent près de périr de froid : d'autres furent placés au cœur de l'hiver, au haut des tours, pour les forcer, par la souffrance d'un froid excessif, à déclarer lesquels d'entre eux possédaient des livres hé-

rétiques, combien de fois le *conventiculaire*[1] (c'est ainsi qu'ils appelaient Christian David) avait été chez eux, et qui s'y était rencontré. Quelques-uns furent condamnés, pour plusieurs années, à travailler dans les fers; d'autres qui avaient confessé Jésus avec plus de force, restèrent emprisonnés jusqu'à la fin de leurs jours; d'autres furent condamnés par les magistrats, qui voulaient les ruiner, à des amendes exorbitantes. Cette dernière espèce de peine frappa surtout les familles des Nitschmann et des Schneider. L'un des Nitschmann vit raser sa maison pour le seul fait d'avoir logé un Protestant.

En même temps on attaquait ces Frères par la ruse; on leur conseillait de jurer fidélité à la religion romaine, en leur insinuant qu'ils resteraient libres de croire en paix tout ce qu'ils voudraient. En un mot, il n'y eut pas de moyens qu'on n'employât pour leur arracher leur foi; jusqu'à ce qu'enfin le Seigneur fit sortir miraculeusement de ce pays d'oppression, tous ceux qui le cherchaient de tout leur cœur, et qui étaient disposés à abandonner leurs biens et même leur propre vie pour le suivre. Voici quelques détails sur les scènes qui se passaient en ces lieux et en ces temps de bénédiction. Ceux qui suivent immédiatement, nous sont fournis par une des personnes les plus impliquées dans ces événements, le frère David Nitschmann, père du jeune

[1] Mot à mot: le ministre aux buissons (*der Buschprediger*).

Melchior (p. 324). Cet homme respectable qui mourut en 1758, en Pensylvanie, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, a laissé dans une biographie écrite de sa propre main, un rapport détaillé sur les événements de cette époque, sur son emprisonnement qui en fut la suite, et sur la délivrance miraculeuse que le Seigneur lui accorda; et c'est de cet écrit même que sont tirées les pages suivantes. Les récits originaux, et ceux surtout qui sont rédigés par des gens simples et véridiques, sont si précieux, que nous transcrirons ici une partie de son rapport, en traduisant le plus souvent mot à mot, afin de laisser au récit le charme de sa simplicité.[1]

Comme l'un des principaux objets des ennemis était d'ôter aux Frères les livres protestants qu'ils pouvaient avoir, ceux-ci se virent quelquefois exposés à des spoliations de ce genre. Un jour, à Kunewalde, le lendemain de Pâques (1724), les Frères étant rassemblés en grand nombre dans la maison d'un charron, le substitut du bailli entre furieux, un chapelet à la main, emporte à la hâte autant de livres qu'il en peut saisir dans la précipitation, et se borne à dire aux frères ces paroles qui marquent bien, par leur insignifiance, l'agitation où il était: « Est-ce ici que vous célébrez le saint dimanche ? » (Il faut remarquer que c'était un lundi, comme on vient de le voir); puis au jeune Melchior Nitsch-

[1] Voy. *Nachrichten aus der Brüder-Gemeinde*, 1822, 4[e] *Heft*.

mann : « Est-ce toi qui es le prédicateur ? » Et il s'en alla.

La même saisie de livres ne réussit pas si bien dans un autre endroit. Et c'est ici que nous citerons textuellement le rapport de Nitschmann, que nous venons de mentionner.

« Un soir que nous allions nous mettre à souper, » dit ce frère, « je vois entrer chez moi, à Kunewalde, mon cher frère David Nitschmann,[1] (qui fut dans la suite le premier évêque des Frères). Il arrivait de Zauchtenthal, et il me dit qu'il y avait un homme ainsi et ainsi. Je le priai d'attendre un peu ; mais il ne le voulut pas, et il me dit qu'il allait toujours s'en retourner le premier. Je n'eus pas de repos, et je lui courus après. Alors je vis quelques frères de Zauchtenthal, et Christian David que je ne connaissais pas encore. Nous restâmes d'abord tous en silence, et lui se retira un moment dans une chambre voisine; puis lorsqu'il revint, nous nous agenouillâmes ensemble pour prier. Ensuite nous nous assîmes, et il lut le Vme chap. de St. Matthieu, et parla sur les béatitudes.[2] Tout ce qu'il dit se présenta à mon cœur, comme la pure vérité. Je résolus aussitôt de me consacrer tout entier à mon Sau-

[1] On trouve, dans l'histoire de ces temps, plusieurs David Nitschmann qu'il ne faut pas confondre.

[2] Heureux les pauvres en esprits; heureux les débonnaires, etc.

veur, quoi qu'il dût m'en coûter, et je m'attachai tellement à Christian David, que j'aurais pu abandonner tout ce que je possédais pour le suivre. Il allait alors à Teschen, chez l'abbé Steinmetz (liv. .. p. 254). Lorsque je fus revenu chez moi, je racontai à mes enfants ce qu'il nous avait dit : ils en furent tous ranimés, et ils auraient bien voulu le voir. Il revint bientôt de Teschen, et nous tint de nouveau un discours. Mon fils Melchior s'assit auprès de lui. Il y avait une grande quantité de gens, et tout le monde fut frappé de componction, comme cela se vit au Xme chap. des Actes, quand Pierre annonçait l'Évangile à Corneille. Dès ce moment il y eut un grand réveil. Nous nous rassemblions trois fois par semaine; et le nombre s'accroissait chaque jour. Au bout de quelques semaines, les assemblées nous furent interdites sous peine de cent écus d'amende et de châtiments corporels. Mais nous ne nous en assemblâmes pas moins le dimanche après-midi, à deux heures. Ma maison fut tellement remplie, que nous étions plus de cent cinquante personnes. » (Ici nous reprenons le récit nous-mêmes pour le compléter, par ce que nous avons pu recueillir d'ailleurs.) Les ennemis vinrent de nouveau surprendre les frères; et cette fois ils avaient pris avec eux plusieurs aides, car ils craignaient le peuple. Mais au moment qu'ils entrèrent dans l'assemblée, les frères se mirent à chanter d'une voix claire et forte le fameux cantique de Luther :

Le monde fût-il plein de diables,
Et voulût-il nous dévorer,
Nous méprisons ses cris coupables;
Et Dieu nous fera triompher.

Et comme le substitut leur ordonna de se taire, ils répétèrent ce verset une seconde et une troisième fois, ce qui lui inspira une telle terreur, qu'il laissa là tous les livres qu'il avait déjà pris, et se sauva sans avoir rien fait. Les frères restèrent joyeusement ensemble jusqu'à la nuit, et formèrent entre eux un fonds qui se monta d'entrée à vingt rixdalêrs, afin de racheter des livres à ceux qui en avaient perdu précédemment.

Dès le lendemain de cette assemblée, vingt pères de famille furent cités devant le magistrat, et jetés en différentes prisons. Le jeune Melchior en particulier, que nous verrons plus tard figurer à Herrnhout, fut d'abord privé de nourriture pendant long-temps, puis ensuite lié de cordes avec une telle force, que le sang lui sortait par la bouche, le nez et la peau; ce qui lui laissa, après la merveilleuse délivrance qu'il éprouva en 1725, une santé faible jusqu'à la fin de sa courte, mais bonne vie.

Quant au père Nitschmann, il fut mis en prison avec deux autres frères; on les laissa aussi manquer de toute nourriture, pendant trois jours. (Ici nous reprenons le récit de Nitschmann.) « Nos femmes, » écrit ce frère, « venaient conjurer les geôliers de leur

permettre de nous apporter quelque chose à manger. Mais comme il manquait une vitre à notre fenêtre, je leur criai, de notre troisième étage où nous étions renfermés, qu'elles ne devaient nullement s'inquiéter, que nous n'éprouvions aucune faim. Le geôlier ayant entendu cela, le dit au magistrat qui donna ordre qu'on nous relâchât le même soir; mais en nous défendant, sous des peines sévères, de continuer ces assemblées.

« Au bout de quelques semaines, les autorités envoyèrent un conseiller pour faire une enquête. Je fus cité seul en ma qualité de bourgmestre, et on me demanda ce que signifiait ce tumulte, et pourquoi nous n'avions pas obéi à la défense expresse qu'on nous avait faite de nous rassembler ainsi. Je dis que nous ne nous étions pas réunis, comme c'est actuellement l'usage du monde, dans le jour du Seigneur, pour jouer et boire au cabaret, pour jurer ou pour nous battre, mais que nous avions adoré notre Sauveur, et lui avions adressé des prières. — C'est le diable que vous avez prié, me dit le président de la commission. — Je lui dis : Je ne le crois pas; car le diable ne conduit pas les hommes au bien, mais au mal. — Quoique tous les juges blasphémassent d'une manière horrible, le Seigneur me fortifia puissamment : et je m'en retournai sain et sauf, et plein de joie.

« Trois mois après, le seigneur de l'endroit arriva et recommença à nous inquiéter. Nous fûmes mis à la torture et aux fers deux à deux, pour y rester un

temps indéfini, et il nous fallut encore payer cent écus d'amende. Puis le seigneur repartit au bout de quinze jours. Mais auparavant je lui adressai encore une prière pour qu'il ne nous punît pas par une prison aussi dure; et je lui parlai de manière que les larmes lui vinrent aux yeux. Mais il se détourna et me dit: « Mes enfants, je n'y puis plus rien: vous êtes dans les mains du consistoire! » — Au bout de deux mois, ce consistoire envoya deux commissaires. Quand je leur eus fait ma confession de foi, ils m'appelèrent un archihérétique, et dirent qu'ils me livreraient à la justice. Je fus mis quatre jours et trois nuits dans une autre prison.

« Quand toute cette enquête eut pris fin, on nous renferma de nouveau tous dans une même pièce, enchaînés deux à deux; mais moi j'eus des fers à part.

« Un jeudi au soir,[1] je dis à mes frères que je pensais les quitter cette nuit. — « Moi aussi, » ajouta aussitôt David Schneider, « je veux aller avec toi. » Il nous fallut attendre jusqu'à onze heures. Ne sachant comment je parviendrais à me débarrasser de mes fers, je portai la main au cadenas qui les retenait, pour essayer de l'ouvrir avec un couteau; et voilà il était ouvert. Je me mis à pleurer de joie, et je dis à Schneider: « A présent je vois que c'est la volonté de

[1] Nous rappelons que notre traduction est d'une scrupuleuse fidélité: nous donnons le récit tel quel, et nous laissons faire les réflexions aux lecteurs.

Dieu que nous nous en allions. » Nous ôtâmes les fers de nos pieds, nous prîmes congé des autres frères dans un profond silence, et nous traversâmes la cour pour voir si nous pourrions trouver une échelle. J'allai jusqu'au grand passage, qui était fermé de deux portes; et je trouvai la première ouverte, et la seconde aussi. Ce fut pour nous un second signe que nous devions nous en aller. Une fois hors du château nous pendîmes nos fers à la muraille, et nous traversâmes le jardin pour nous rendre chez moi, où nous nous arrêtâmes un peu, pour dire à ma femme comment elle aurait à se conduire lorsque j'enverrais quelqu'un pour la prendre. »

Là-dessus nos deux frères partirent, la nuit du 25 janvier 1725. Ils trouvèrent, en Silésie, un asile chez un homme pieux, jusqu'à ce que la femme de Nitschmann pût les rejoindre avec ses deux cadets; puis les Nitschmann se rendirent à Herrnhout, où ils arrivèrent le 3 mars. Schneider fut obligé d'attendre encore quelque temps que les siens le rejoignissent; et il accepta pendant ce temps une place de maître d'école: mais dix ans plus tard, il rejoignit aussi nos frères de Herrnhout.

Dès qu'on se fut aperçu de l'évasion des deux prisonniers, on ordonna avant tout à leurs femmes d'envoyer quelqu'un pour les ramener. Elles envoyèrent le frère David Hickel, qui revint au bout de quelques jours, sans les avoir trouvés. Aussitôt le juge le fit mettre en prison, et lui déclara que pour avoir facilité l'évasion des deux prisonniers, il serait

pendu. « C'est selon, » répondit-il tranquillement, « c'est selon que Dieu le voudra ou non; s'il ne le veut pas, il n'en sera rien. » On le jeta dans un trou froid et sombre, où il resta trois jours sans manger ni boire. Ensuite on le conduisit, à moitié mort de froid, devant le juge, pour y dire positivement ce qu'il savait des deux hommes qui s'étaient échappés. Comme il persévérait à protester qu'il n'en savait absolument rien, on le conduisit dans un appartement plus chaud, où on lui donna un morceau du pain qu'on donnait aux chiens, et de l'eau sale: puis il entendit qu'on recommandait au gardien de le surveiller soigneusement. Mais cela même lui parut être, à ce qu'il dit, une invitation à s'enfuir: il ouvrit doucement la porte, vit les sentinelles placées de manière qu'il put passer, sans être aperçu, par une porte de derrière dans le jardin, et de là dans le village. Puis il traversa le village en plein jour, prit congé de quelques frères, partit en hâte pour la Saxe et arriva heureusement à Herrnhout.

Pendant que se passaient ces choses, dont nous n'avons pu interrompre le récit, il se faisait une autre émigration qui est d'une grande importance dans notre histoire.

Le jeune David Nitschmann (p. 325) était particulièrement lié avec quatre autres frères, deux qui portaient ses mêmes noms, un Zeisberger et un Jean Tœltschig. Ces cinq jeunes gens appartenaient aux familles les plus aisées de l'endroit: ils étaient pleins de l'Esprit de Dieu, et ils donnèrent plus tard

une impulsion capitale aux destinées de Herrnhout. Le père du dernier était justicier héréditaire de Zauchtenthal, et ennemi déclaré des Frères.

Ces jeunes frères s'étaient fortement unis pour le combat de la foi; ils parcouraient sans cesse la contrée, prêts à tout endurer pour l'Évangile. Mais comme ils virent bientôt qu'ils ne pourraient, à la longue, soutenir la fureur des ennemis, et conserver dans leur patrie la liberté de conscience, ils résolurent d'abandonner le pays à la première occasion. Bientôt après cette assemblée du lendemain de Pâques, dont nous avons parlé plus haut (p. 328), ils furent cités devant les autorités, où le juge (le père du jeune Tœltschig), leur défendit, en présence de toute la commune et sous des peines sévères, de continuer leurs assemblées, et leur conseilla, au lieu de cela, d'aller plutôt au cabaret, danser et s'amuser; en ajoutant qu'ils ne devaient pas s'imaginer d'émigrer, parce que les magistrats avaient les bras longs et sauraient bien les atteindre.

Ces défenses eurent pour résultat, que sur le même moment, nos jeunes gens convinrent de quitter aussitôt leur patrie, ce qu'ils exécutèrent dès le lendemain, à dix heures du soir. Se rappelant que le Sauveur n'avait pas eu même un lieu où reposer sa tête, ils partirent avec joie, quoique sans rien emporter du tout, nus pour ainsi dire, et sans savoir où ils iraient, mais ne pensant qu'à gagner la liberté et à sauver leurs âmes.

Arrivés sur une prairie hors du village, ils se

mirent à genoux, prièrent pour Zauchtenthal et pour toute la contrée, et se recommandèrent, eux et les frères qu'ils laissaient dans le pays, à la garde et à la protection de Dieu. Puis ils se mirent à chanter un cantique qu'avaient chanté cent ans auparavant leurs ancêtres, pareillement chassés du pays :

Heureux le jour, où fuyant ma patrie,
Je vais chercher la misère et l'exil ;
Mon Rédempteur, le soutien de ma vie,
Me gardera jusqu'au sein du péril, etc.[1]

Et c'est ainsi qu'ils se mirent en route. Afin de n'être pas atteints, ils prirent des chemins de traverse par-dessus les montagnes pour se rendre en Silésie. Arrivés près de Neisse, où la route se partageait, après avoir délibéré un moment s'ils devaient se rendre auprès de leurs frères de Lissa en Pologne, ou chez ceux de Saxe, ils résolurent d'aller au moins saluer encore une fois ces derniers, et surtout

[1] Nous n'avons pu rendre la sublime simplicité de l'original qui exprime, s'il est permis d'user de ce terme, si crûment le bonheur de la souffrance du Chrétien, en laissant tout leur prix aux biens qu'il sacrifie, mais en montrant qu'il fait ce sacrifice avec joie : « *Heureux* le jour où il faut que je parte, que je quitte ma *chère patrie*, *et me rende dans la misère.* » — On ajoutait : « Le Seigneur sera ma compagnie, il me protégera par ses anges.... Comme un cerf brâme après les courants d'eau, ainsi mon âme a soif de Dieu, etc. »

arrivèrent dans le village, et allèrent chez le pasteur. Celui-ci, Rothe, les reçut, au premier abord, selon sa coutume, assez froidement; mais lorsque, au bout d'un moment, et après les avoir examinés avec soin, il vit que c'étaient des jeunes gens qui avaient quitté, pour le nom de Christ, des biens considérables, il commença à parler avec le sentiment d'une vive joie sur ces paroles de l'épître aux Hébreux:[1] « Lorsque Moïse fut grand, il ne voulut plus être appelé fils de la fille de Pharaon, » en faisant l'application de ce texte à eux et à leur émigration; puis il les fit conduire jusqu'à Herrnhout. Lorsqu'ils en aperçurent les trois maisons, quoique bien chétives, ils eurent tous le sentiment que c'était là l'endroit où ils devaient s'établir; seulement cet endroit leur parut encore extrêmement petit, parce que Christian David leur en avait toujours parlé comme d'une ville que l'on fondait; et David Nitschmann, celui qui, plus tard, fut l'un des syndics,[2] se mit à dire: Si trois maisons formaient une ville, Herrnhout en serait encore une passable.

Ces Frères arrivaient dans un moment singulier; et en général ce 12 mai est resté très-remarquable dans l'histoire des Frères, soit parce que dans la suite il se passa à la même date plusieurs choses importantes, ce qui le fit appeler, par Zinzendorf, le jour critique, soit par les coïncidences frappantes

[1] Chap. XI, 24, 25.

[2] Charge pour traiter des rapports de l'église avec l'état.

qui eurent lieu dans celui dont nous nous occupons, et par les pressentiments dont il fut rempli.

Nous avons vu dans le livre précédent (p. 317), que le comte avait résolu avec ses amis de bâtir une maison pour trois établissements qu'il pensait y réunir; et cette maison est devenue d'autant plus chère aux Frères, que dans la suite on employa long-temps sa grande salle pour les assemblées de Herrnhout. On se préparait, depuis quelques jours, à en poser la première pierre. Le matin de ce jour, il arriva, dans le silence du crépuscule, que Watteville qui s'était établi, comme on l'a vu, au milieu de nos réfugiés, entendit de toute part, au-dessus, au-dessous, à côté de lui, en tout sens, tous les habitants de cette maison se lever de leurs lits presque en même temps, et prier à haute voix. La maison était bâtie avec tant d'économie, et les parois en étaient si minces, qu'on apercevait facilement dans une pièce, ce qui se faisait dans l'autre, de sorte que Watteville qui se trouvait au milieu de tous ces hommes, ou plutôt de toutes ces prières, et qui en connaissait la sincérité, fut entraîné avec ses frères dans l'ardeur de leurs sentiments, et adressa, comme eux, une fervente supplication au Seigneur. Ensuite il se rendit sur le chantier où travaillait Christian David; il s'assit un moment sur les poutres qui couvraient la place, et se mit à réfléchir sur sa position actuelle, prenant en lui-même tout de nouveau la résolution de se dévouer entièrement à l'œuvre naissante.

Au milieu de ces réflexions, où il s'enfonçait en oubliant tout ce qui l'entourait, Christian David qui venait d'achever l'une de ses pièces, et dont les résolutions avaient toujours quelque chose d'une inspiration soudaine, se mit à lui dire : « Il nous faut poser aujourd'hui la première pierre de la grande maison; » et Watteville répondit aussitôt : « J'y pensais justement aussi; il me semble que c'est le jour pour cela. »

On invita à cette cérémonie le comte de Zinzendorf, sa femme et d'autres amis qui se rencontraient à Hennersdorf et à Bertholdsdorf. Et c'est au moment où toutes ces personnes, accompagnées du ministre Schæffer, arrivaient de Hennersdorf, à trois heures de l'après-midi, pour cette inauguration solennelle, qu'arrivaient aussi les cinq nouveaux Frères de Moravie. Ils furent présentés au comte avec une lettre de recommandation du pasteur Schwedler. Mais le comte, préoccupé, les reçut, selon eux, avec une froideur extrême, qui faillit leur donner des doutes sur sa piété, et les engager à chercher ailleurs leur asile. Cependant ils se rendirent avec les autres assistants sur la place destinée au nouvel édifice.

Le comte commença par tenir un discours plein de force sur le but de cette maison, et dit, entre autres, que si cet édifice ne devait pas servir à atteindre l'unique but qu'on s'était proposé en l'élevant, savoir la gloire de Dieu, il désirait plutôt que le Seigneur le détruisît, ou le consumât par le feu du ciel.

Watteville, dont le cœur fut tout ce jour, depuis le grand matin jusqu'au soir, dans un état d'attendrissement extraordinaire, se mit à genoux sur la pierre fondamentale, et fit une prière ardente où il exposa tous les sentiments, lès espérances et les résolutions qui remplissaient son âme, et qui produisit un effet extraordinaire sur tous les assistants; qui tous l'accompagnèrent de douces larmes d'attendrissement.

Pour terminer cette action, l'un des invités entonna d'un cœur joyeux le « Grand Dieu nous te bénissons, » auquel tous se joignirent comme un cœur et une âme.

M. de Watteville plaça, sous la pierre fondamentale ce qui lui restait de bijoux, surtout une bague qui avait passé sept fois par le feu, et qui devait désigner son bonheur selon le monde. Il voulut sûrement indiquer par-là ce qui devait être maintenant enseveli pour lui à jamais, — la vanité.

« Vous avez beaucoup promis, » lui dit la comtesse après la cérémonie terminée; « s'il en arrive la moitié, ce sera bien au-dessus de notre attente. » Le comte a témoigné souvent dans la suite qu'il n'avait jamais entendu, en sa vie, quelque chose d'aussi entraînant que la prière que fit alors Watteville, et qu'il datait de cette prière la puissante grâce qui régna sur les Frères.

Les cinq frères, nouvellement arrivés, éprouvèrent comme une terreur sacrée à l'ouïe des paroles solennelles du comte, et de celles de Watteville: et

l'ensemble de cette scène, à laquelle ils s'étaient rencontrés d'une manière si inattendue, les toucha si profondément qu'ils dirent en leur cœur : « C'est ici la maison de Dieu, c'est ici que notre pied s'arrêtera. » Ils avaient trouvé déjà beaucoup plus qu'ils n'avaient attendu : ils se fixèrent donc en ce lieu; plusieurs des leurs les suivirent à des intervalles très-rapprochés; et leur arrivée fut ainsi l'un des moments les plus marquants de cette époque de la renaissance de l'église; car ces frères apportèrent avec eux, comme un trésor qui leur était confié, les droits de leur ancienne église, son esprit, ses bénédictions et ses promesses, auxquelles le Seigneur voulait donner un développement plus glorieux que jamais.

Ce furent en effet ces cinq frères, qui, les premiers, insistèrent, presque dès leur arrivée, sur la convenance, ou plutôt, selon eux, la nécessité de remettre en vigueur la discipline de leurs ancêtres, dont ils avaient reçu une vive impression par les récits de leurs pères et de leurs aïeux : ce sont eux dont Dieu s'est servi pour faire prendre à l'Église des Frères la forme qu'elle a reçue, et pour lui donner la consistance d'une église distincte. Comme nous le verrons bientôt, le comte de Zinzendorf désira long-temps que cette nouvelle colonie de Moraves, se joignît à l'église luthérienne générale : le pasteur Rothe se brouilla avec les Frères, dès qu'ils se constituèrent définitivement à part : et ce ne fut que par suite de la persévérance des Frères, et après une lutte très-péni-

ble, que l'église de Herrnhout prit cette forme indépendante qu'elle a reçue, et qui, malgré l'apparence d'union extérieure qu'elle désire conserver relativement aux autres églises, n'en fait pas moins, par le fait, et sûrement pour son bien et le bien de l'ensemble, une église indépendante et absolument distincte des autres.

Outre ce point de vue sous lequel ces cinq jeunes gens méritent un intérêt particulier, ils se distinguèrent tous personnellement dans l'église, par la suite: car on peut compter pour une distinction le sort de l'un des David Nitschmann, qui, retournant en Moravie pour y visiter son père, fut saisi et mis en prison à Olmutz, où il mourut le 15 avril 1729. Entre les quatre autres nous ne citerons que David Nitschmann, le charpentier, qui partit, en 1732, avec Léonard Dober, pour la première mission des Frères chez les païens (parmi les Nègres de Saint-Thomas), et qui fut sacré premier évêque de l'église renouvelée des Frères, en 1735.

Le comte de Zinzendorf dit de lui: « Sa conversion si entière, sa conduite simple, sa droiture, le respect dont il jouissait, même de la part du monde, l'esprit infatigable de témoignage dont il était animé, le bonheur et l'habileté singulière qu'il avait à diriger et à édifier les églises, son premier essai parmi les païens, que Dieu a si richement béni depuis lors, tout en fit le candidat le plus digne de l'épiscopat, lorsqu'il fut temps de songer à renouveler celui des anciens Frères.

Voilà ce qui concerne les cinq réfugiés qui apparurent dans cette journée remarquable.

Quant à la maison dont on jetait, en ce même jour, les fondements, elle fut doublement intéressante en ce qu'elle s'éleva au milieu d'un mélange de grandes épreuves et de grandes bénédictions, et encore en ce que tous les objets qui la composaient, avaient été faits et travaillés par des enfants de Dieu pleins de dévouement, et au milieu de prières ferventes et d'un réveil extraordinaire; car pendant sa construction, il arriva sans cesse de nouveaux réfugiés, qu'on put employer comme tailleurs de pierres, maçons, charpentiers, menuisiers, verriers, potiers ou manœuvres. L'institut projeté de jeunes gentilshommes y fut ouvert, en 1725, sous la conduite de plusieurs personnes de considération. Le médecin dont nous avons parlé plus haut (liv. 2, p. 316), y fut placé en la double qualité de médecin et d'inspecteur de l'établissement; un baron était bibliothécaire, deux capitaines suédois y étaient gouverneurs, et quelques ministres ou étudiants y donnaient les leçons.

Plus tard cet édifice reçut d'autres destinations, et servit, pendant trente-deux ans, de salle d'assemblée pour l'église de Herrnhout.

Pour achever ce qui concerne nos cinq nouveaux venus, ils furent reçus des frères Neisser avec une joie inexprimable, quoique dans une grande pauvreté: car la place était petite; il n'y avait qu'une maison d'achevée, et même dans cette maison, le rez-de-

chaussée seul l'était entièrement. Mais ils avaient la paix de Jésus au milieu d'eux.

Cependant la persécution de Moravie continuait avec force : et comme on exigeait des Frères qu'ils fissent tout ensemble serment de renoncer à leur foi, de rester dans le pays et de croire à l'église romaine, les fidèles s'occupaient tous des moyens de se soustraire à cette oppression, en quittant le pays : et là encore la persécution devint une pierre de touche pour distinguer les véritables fidèles de ceux qui n'avaient cru que pour un temps.

Ceux qui ne quittaient le pays que pour la conscience, et qui abandonnaient franchement leurs parents, leurs amis et leurs biens, échappèrent en général heureusement, et souvent d'une manière presque miraculeuse, de leurs prisons pour gagner la frontière. Plusieurs même qui ne purent quitter sur le moment, trouvèrent plus tard le moyen de rejoindre les leurs, malgré toute la surveillance des ennemis. Mais ceux qui vendaient sous main, et voulaient emporter l'argent, ou partir avec leur bagage, furent souvent trahis ou arrêtés en route et ramenés dans leur endroit; d'autres furent maltraités par des voleurs, et dépouillés de tout ce qu'ils emportaient.

Voici quelques-unes des plus intéressantes de ces émigrations.

Un nommé *David Quitt* avait été tellement pénétré de la vérité évangélique, lors d'une visite de Christian David, qu'il en vint bientôt à tenir lui-

même des assemblées dans sa maison. Il fut condamné à une amende: et comme, pour y subvenir, il vendit quelque chose de ses possessions, on le suspecta de vouloir émigrer; sur cette fausse supposition, on le jeta dans un mauvais cachot, où il serait mort de froid, s'il n'en eût été délivré à temps, sous une caution de cent écus. — Peu après, un des frères de Herrnhout vint loger chez lui pour quelques jours, et devint l'instrument de la conversion de l'une de ses filles, qui résolut aussitôt d'émigrer avec une de ses amies. Mais la mère de cette dernière en fut tellement irritée, qu'elle accusa publiquement le frère Quitt de recéler des conventiculaires. On fit donc, à grand bruit, la visite de toute sa maison; et quoiqu'on n'y eût point trouvé d'étranger, il crut cependant que le meilleur parti qu'il eût à prendre, était de fuir avec les siens dès la nuit suivante; ce qu'ils firent sans prendre avec eux autre chose que ce qu'ils avaient sur le corps. Mais ils furent arrêtés dans un village par quelques hommes qui les ramenèrent en arrière. Dans l'angoisse de son cœur, Quitt invoqua leur compassion: « Chers amis, » leur dit-il, « vous nous jetez dans la dernière détresse; si vous saviez quelle est notre position, sûrement vous nous aideriez plutôt à nous enfuir; nous sommes des hommes morts, si vous nous ramenez. » Puis il se mit à leur raconter ce qu'il avait dejà souffert pour la vérité, et comment il quittait maintenant tout pour l'amour de l'Évangile. Sur ces représentations, les conducteurs de ces

frères, furent tellement touchés de pitié, que non-seulement ils les laissèrent aller, mais qu'ils leur indiquèrent encore le chemin le plus sûr pour s'enfuir, en les avertissant de se garder avec soin de traverser aucun village. Et c'est ainsi que ces réfugiés arrivèrent à Bertholdsdorf.

Là, des maîtres pieux du voisinage demandaient de les avoir pour fermiers; mais ces âmes fidèles et ardentes répondirent, en répandant des larmes: « Nous ne sommes pas sortis du pays pour chercher de la nourriture, nous en avions de reste chez nous; mais comme nous sommes encore des enfants nouvellement nés en Christ, nous désirons, avant tout, être affermis et fondés en Lui, et demeurer pour cela auprès des frères. » Cependant les Frères même ayant insisté pour qu'ils acceptassent cette place, ils y entrèrent; mais ils ne purent y tenir long-temps, et ils vinrent l'année suivante s'établir à Herrnhout.

Jean Tanneberger, né à Zauchtenthal, fut instruit dès son enfance dans la vérité évangélique, soit par ses parents, soit à l'école de ce Samuel Schneider, que nous avons déjà rappelé plusieurs fois (p. 323). Il fut placé, jusqu'à sa vingt-septième année, en service, dans une contrée éloignée, chez des gens étrangers à la connaissance de Christ; mais après la mort de son père, il revint prendre la direction de la maison. Lors de la visite de Christian David, en 1723, les bonnes impressions qu'il avait reçues dans son enfance, mais qu'il avait presque perdues de-

puis, se réveillèrent avec force. Et comme on savait qu'il était du nombre des Frères, et que dans le même temps, quoiqu'il n'en eût rien su, les cinq frères dont nous avons raconté l'émigration, s'enfuirent, il fut cité au sujet de cette évasion; et quoiqu'il pût assurer en vérité qu'il l'avait entièrement ignorée, on le tint pendant huit jours enfermé sous un toit, par un froid rigoureux, sans qu'il eût rien à manger que ce que ses amis parvenaient à lui faire tenir à la dérobée. Puis lorsqu'il eut été délivré, et que plus tard il y eut quelques nouvelles émigrations, il fut derechef appelé à comparaître avec quelques autres frères: on les jeta les uns et les autres dans des cachots infects, d'où on ne les sortait que pour les atteler tantôt deux à deux à quelque charrette, ou les employer d'autrefois isolés à quelque travail forcé avec un plot attaché à la jambe. Comme tous ces mauvais traitements avaient été insuffisants pour les détourner de la foi, leurs ennemis découragés les renvoyèrent chez eux pour un peu de temps : mais bientôt ces frères reçurent l'avis que le lendemain on tenterait de les forcer à l'abjuration. Pour cette fois, Tanneberger résolut de tout abandonner dans la même nuit, et de partir, avec sa femme et un enfant de dix-huit mois. Il découvrit son dessein à quelques autres frères qui partageaient ses sentiments, et qui partirent effectivement cette nuit même, formant une compagnie de douze personnes. Ce voyage à pied, par des chemins détournés, et presque toujours de nuit, fut souvent très-pénible; mais le Seigneur les

fit cependant parvenir heureusement à Herrnhout.

David Weber et *Thomas Fischer*, après avoir été long-temps retenus en prison et avoir constamment refusé d'abjurer, furent condamnés aux galères. Mais ils sautèrent par la fenêtre de leur prison, sans en avoir aucun dommage ni l'un ni l'autre, quoiqu'elle fût très-haute; et ils coururent chez eux où les leurs étaient prêts à partir, en abandonnant une fortune considérable. Ils s'échappèrent sur-le-champ, et arrivèrent sans autre obstacle heureusement à Herrnhout.

André Beyer fut tenu en prison à Kunewalde, au-delà d'un an, et tourmenté en diverses manières, parce qu'il ne voulait pas abjurer sa foi et ses relations avec les Frères; mais comme tout fut inutile, on décida de le charger de chaînes et de le jeter dans un cachot profond et humide. Le jour où ce jugement devait être exécuté, un frère, nommé *David Fritsch*, qui se trouvait en prison avec lui, poussa sans dessein la porte de la prison où ils se trouvaient, et la grosse chaîne qui était tendue en dehors devant la porte, sauta. Ils ouvrirent la porte, ne virent point de sentinelle, se rendirent chez eux, prirent leurs femmes et leurs enfants, dont l'un n'avait que six mois, et s'enfuirent. Entre deux villages ils rencontrèrent quelques gendarmes qui leur crièrent: « Ha! vous êtes des gens de Kunewalde, et vous voulez vous sauver; livrez tout ce que vous avez! » L'un d'eux appuya même la pointe de son épée sur la poitrine de Beyer; mais touché par les cris affreux que poussaient les enfants, il le lâcha en lui disant qu'il

lui laissait la vie pour l'amour de ces petits, mais qu'ils seraient bien pris par d'autres avant d'atteindre la frontière : et nos frères passèrent outre. Mais Dieu préserva ces pauvres réfugiés de tout autre danger, de manière qu'ils arrivèrent à Bertholdsdorf, pleins de joie et de reconnaissance.

Un autre frère nommé *Jean Nitschmann*, qui avait demeuré déjà quelque temps à Herrnhout, était retourné en Moravie pour en tirer sa sœur ; et il y réussit. Mais un de ses frères, qui était resté, fut sur le point d'être saisi ; car les officiers de la justice vinrent fouiller sa maison, et y trouvèrent des livres qui l'auraient fait condamner. C'est pourquoi dès qu'ils furent loin, il se sauva, tel quel, hors du village ; et comme on lui courait après, il sauta une haie et se cacha dans un fossé. Ceux qui le poursuivaient étant arrivés à l'endroit où ils l'avaient perdu de vue, l'un d'eux franchit pareillement la haie, passa le fossé sans apercevoir ce frère, quoique ce fût grand jour, et chercha long-temps sur cette place même. Nitschmann les entendit long-temps crier : « C'est ici qu'il doit être. » — Et c'est bien là qu'il était ; mais leurs yeux étaient retenus, de manière qu'ils ne le trouvèrent pas, et qu'enfin, las de chercher, ils retournèrent dans leur village. Il sortit alors de son fossé, se cacha jusqu'au soir dans une grange, et continua ensuite sa route, sans obstacle, jusqu'à Herrnhout.

Mais une société d'environ vingt personnes qui s'étaient rassemblées de différents endroits, n'eut

pas le même bonheur. Les voyageurs s'étant donné le mot pour partir un certain jour, vendirent secrètement tout ce qu'ils purent, et se mirent ensuite en route sur quelques chars, avec leur argent et le reste de ce qu'ils possédaient. Ils avaient déjà fait environ trente lieues, lorsqu'ils furent arrêtés par les Impériaux, à Schweidnitz en Silésie (cette contrée appartenait alors encore à l'empereur d'Autriche), et reconduits l'un après l'autre en prison. Il n'y eut de cette société qu'un jeune garçon de quatorze ans qui échappa : on négligea de le saisir, ou on ne le vit pas ; et lui, ne voyant revenir personne et se trouvant seul, se sauva en toute hâte et arriva à Herrnhout, au cœur de l'hiver, après bien des peines. Mais les autres, après avoir été quelque temps à Schweidnitz, non toutefois sans y avoir reçu quelques bénédictions, au moyen des Protestants qui habitaient cette ville, furent ramenés en Moravie.

Voilà comment Herrnhout se peuplait et s'accroissait tous les jours. Et cependant on n'y recevait pas légèrement de nouveaux hôtes : au contraire, on se doutait bien que les autorités de Moravie et même de Saxe finiraient par demander raison de l'asile qu'on accordait à tant de réfugiés ; et chaque nouvel arrivant subissait, devant les autorités civiles, qui en dressaient un procès-verbal, un examen rigoureux sur les motifs qui l'amenaient en cet endroit. Si l'on trouvait que c'était dans des vues temporelles, ou par l'entraînement d'autrui, et non pour la foi seule, et par suite d'une persuasion per-

sonnelle que quelqu'un fût venu, on lui donnait quelques jours de repos, puis l'argent nécessaire pour son retour, avec une prière à ses autorités de le recevoir favorablement. C'est dans ce même sens que le comte signifia, dès 1724, puis dans la suite à plusieurs fois réitérées, à tous les habitants de Herrnhout, la défense rigoureuse de retourner en Moravie, pour y exciter de nouveaux habitants à sortir du pays. Mais malgré toutes ces précautions, les émigrations durèrent encore huit à dix ans, et amenèrent à Herrnhout quelques centaines de confesseurs, dont plusieurs étaient incontestablement de véritables descendants des anciens Frères. Christian David surtout ne cessa, malgré toutes les défenses, d'exciter ce grand mouvement. Comme on l'a dit, il se tenait pour assuré d'être en cela un instrument de Dieu; et tous les avis et les ordres contraires étaient inutiles. Il retourna plusieurs fois à cette œuvre sainte au milieu de dangers extrêmes et de délivrances miraculeuses. D'autres frères aussi s'échappèrent de temps en temps de Herrnhout pour aller retirer de l'esclavage au moins leurs plus intimes amis; et Zinzendorf, qui ne pouvait l'ignorer, ne pouvait non plus se résoudre à empêcher absolument et sans exception, toute tentative de ce genre; car il savait que plusieurs de ceux qui agissaient ainsi ne le faisaient qu'avec la sagesse chrétienne, comme on en a des exemples nombreux.

Du reste il paraît qu'il était vraiment sincère dans cette résolution de ne recevoir que ceux qui émi-

graient par un mouvement chrétien; car pour compléter les mesures de prudence qu'exigeait cette affaire, il se rendit lui-même, en 1726, en Moravie chez le cardinal évêque d'Olmutz, afin de lui exposer la manière dont la chose s'était faite jusqu'à ce moment. Il intercéda en même temps en faveur de ces hommes si cruellement persécutés pour la conscience, et demanda que si on ne croyait pas pouvoir leur accorder la liberté religieuse, au moins on eût pour eux quelque indulgence, et qu'on ne les dépouillât pas de tout ce qu'ils possédaient. On lui répondit qu'on ne pouvait accorder à ces gens aucune espèce d'indulgence dans le pays; que l'empereur (d'Autriche) consentait pourtant à ce qu'on les laissât sortir sans bruit; mais que si quelques-uns rentraient pour en exciter d'autres à l'émigration, ces premiers répondraient de toutes les suites.

Il y avait encore un autre objet qui intéressait beaucoup le comte dans ce voyage, outre l'objet direct de ses transactions avec les autorités catholiques. Dans le temps même où il était traité par le cardinal, avec la distinction que les gens du monde accordent toujours volontiers à d'autres, afin qu'on la leur rende, et tandis qu'on le faisait reconduire le soir en son hôtel à la lueur des flambeaux, un des Frères de Herrnhout languissait dans les prisons de la même ville. C'était ce Nitschmann (p. 345) qui était rentré en Moravie pour revoir son père.

Le comte intercéda pour qu'il fût élargi; mais il ne put obtenir que la permission de lui faire parve-

nir quelques soulagements; et ce fidèle ne sortit de prison que par la mort.

Nous ne terminerons pas ce livre, destiné à nous montrer le mouvement qui animait Herrnhout dans ses premiers moments, sans faire mention d'une visite qu'y fit, en 1725, le fameux Schwedler, qui avait reçu les cinq jeunes émigrés (p. 338) avec tant de chaleur et de charité. Il tint à Hennersdorf un discours qu'il prolongea depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures et demie de l'après-midi: et nous apprenons qu'il faisait habituellement des choses plus fortes encore, en ce genre, dans sa paroisse de Niederwiese. Il paraît que cette église était l'une de ces *églises de faveur* dont nous avons fait mention (liv. 1, p. 240) et que, soit le peuple, soit le prédicateur, savaient apprécier l'avantage qui leur était offert, de pouvoir se réunir au nom du Seigneur. Très-souvent il lui arrivait, à cause de l'affluence des auditeurs, qui remplissaient successivement l'église d'un auditoire toujours nouveau, de commencer, dans sa paroisse, le service à cinq ou six heures du matin et de ne le terminer qu'à deux ou trois heures de l'après-midi. Entre ses discours successifs, il faisait chanter quelques versets de cantiques, pendant lesquels se faisait le changement d'auditoire; mais, sauf quelques moments de repos, il ne cessait de prêcher pendant tout ce temps; et encore n'était-ce pas rare de le voir interrompre, même ces chants, par de puissantes exhortations. C'est ainsi, selon le récit du comte de Zinzendorf, qu'un jour

où l'on chantait à Niederwiese, avant la communion, le cantique: « *Je te fuis, monde vain*, » au moment où l'on allait commencer la seconde ligne: « *Je repousse tes vices*, » l'esprit d'Élie s'empara à un tel point de cet homme de Dieu, qu'avec le visage en feu, et couvrant de sa voix tonnante et l'orgue et les milliers de voix qui se faisaient entendre, il s'écria: « Au nom de Dieu, que chantez-vous? Que dites-vous que vous repoussez? C'est Jésus; c'est à lui qu'il faut dire ces choses: alors vous direz vrai; mais vous dites le monde! » — Puis après leur avoir démontré la vérité de ce qu'il venait d'avancer, avec une telle puissance, que tous, comme foudroyés, étaient dans les gémissements et les sanglots, sans plus savoir où ils en étaient, il ajouta: « Eh bien, maintenant! que ceux d'entre vous qui peuvent dire en vérité qu'en effet ils haïssent le monde et ses convoitises, que ceux-là le confessent et le chantent au nom du Seigneur. » — Sur quoi (ajoute Zinzendorf dans son style énergique), *on pleura ce verset*, bien plutôt qu'on ne le chanta.[1]

Voilà l'esprit qui se mouvait dans toute la contrée qui entourait Herrnhout, et qui trouvait à Herrnhout même une correspondance toujours croissante. Cet endroit grossissait chaque jour: les réfugiés de Moravie qui lui avaient donné naissance, ne furent bientôt plus les seuls à s'y rendre; on y vit venir des gens de toutes sortes d'endroits et de confessions;

[1] *Jérémie, prédicateur de la justice*, p. 203.

et il s'y préparait visiblement une grande œuvre. Mais on peut penser d'avance que tout cet assemblage ne forma d'abord qu'une masse confuse, qui devait produire, dans les premières années de son existence, la fermentation que nous allons voir.

FIN DU LIVRE III.

LIVRE QUATRIÈME.

TROUBLES INTESTINS DE HERRNHOUT JUSQU'À L'ACCORD DU 12 MAI 1727 (1722—1727).

Herrnhout venait donc de naître; mais avec de nombreux levains de division. Sans doute ce ne furent pas des disputes d'ambition qui purent désunir ces âmes fidèles; ce ne fut au contraire que leur attachement même à des vérités, mais à des vérités conçues partiellement et sous des points de vue divers. Les réfugiés de Moravie et de Bohème étaient réformés;[1] un petit nombre pourtant, et d'autres Chrétiens qui étaient venus se joindre à la colonie naissante étaient Luthériens; de sorte qu'on se divisa, déjà dès 1723, sur l'article de l'élection. Il s'y joignit aussi un dissentiment sur le point de la confession, dans laquelle les Luthériens ont conservé

[1] Voy. *Bud. Samml.*, tome II, p. 17, et plusieurs autres endroits. Voyez encore, dans les dernières pages de ce livre-ci (p. 397, au haut), cette phrase : « *du temps que les Frères appartenaient à l'église réformée.* » C'est par la même raison que les Frères de Pologne sont restés unis avec les Réformés plutôt qu'avec les Luthériens.

quelques restes des pratiques romaines. Et comme les scrupules dans les moindres choses s'accroissent facilement avec la fidélité même, à moins d'une grande mesure de l'Esprit, il n'y eut pas jusqu'aux oublies qu'on employait à la cène au lieu de pain, qui ne devinssent encore un sujet de dissension. Cependant l'objet le plus important de cette première crise fut la doctrine de l'élection de grâce; mais Watteville réussit, plus heureusement qu'on n'aurait pu le croire d'abord, à arrêter la division. Il fut secondé en cela par la retraite de l'intendant Heitz, excellent homme, mais Calviniste rigide,[1] qui dut quitter Herrnhout encore la même année. Ainsi, d'entrée, Dieu jugea convenable de remettre l'œuvre naissante à la confession luthérienne.[2] Il est vrai que, par un de ces compromis qui ne sont pas toujours l'œuvre de l'indifférentisme, mais que réclame quelquefois la charité, quand ils se renferment dans de certaines limites, les principes ne furent pas aussi tranchés sous ce rapport qu'ils l'ont été dans la suite, et qu'on fut obligé de faire, à la partie réformée de l'église, plusieurs concessions assez prononcées dans son

[1] Voy. liv. 2, p. 318.

[2] C'est une injustice, ou un acte d'ignorance, de confondre le *Luthéranisme* avec l'*Arminianisme*. Ce dernier nie et rejette l'élection de grâce : le Luthéranisme, et, si nous ne nous trompons, la confession anglicane, tout en posant le salut gratuit, esquivent les difficultés du point de la prédestination, en ne prononçant ni pour ni contre.

sens.[1] Sans doute que la chose ne se passa pas avec une entière franchise : aussi nous ne faisons qu'énoncer le fait : sur les concessions d'alors la division fut assoupie quant à ce point-là.

Mais Herrnhout n'en était qu'au commencement de ses peines ; et peu après cette pacification, les divisions recommencèrent sur d'autres articles.

On en peut ranger les causes sous deux princi-

[1] Nous n'en citerons pour seul exemple que ce cantique, qui se chante encore de nos jours. (Nous le transcrivons, tel qu'il existe en français-allemand) :

1. Rien n'est en ma personne
Digne d'être estimé.
Ce que Jésus me donne
Mérite d'être aimé !
Jésus est ma justice,
Ma gloire, mon appui ;
Il m'aime, il m'est propice,
Et je puis tout par lui.

2. Nul ne peut à mon âme
Disputer son bonheur ;
De l'enfer, de sa flamme
Je ne sens nulle peur ;
Le Seigneur, juste Juge,
Est mon plus tendre ami :
Son cœur est le refuge
Où je suis garanti.

3. Déjà dans ces demeures,
Le lieu m'est préparé,

paux chefs qui renferment tous les autres : il y avait des divergences *sur la doctrine*, comme celle dont nous venons de parler, et certaines questions sur les différentes branches du mysticisme, sur le baptême, et sur tels autres objets de ce genre : il y en avait sur la grande question *de discipline*, soulevée surtout par les Frères de Moravie, qui voulaient à toute force une constitution ecclésiastique indépendante, et semblable à celle de leurs ancêtres. Quoique distinctes, ces questions se mêlèrent souvent pendant la lutte pénible dont nous donnons actuellement l'histoire, et ne cessèrent d'agiter les Frères jusqu'à

En quel temps que je meure,
Le ciel m'est assuré :
Et fût-ce un ange même
Qui voulût me tenter,
Du sein du Dieu qui m'aime
Il ne pourra m'ôter.

4. Si tout change, tout passe,
Il est toujours mon Dieu :
Ni tourment, ni menace,
Ni le fer, ni le feu,
La mort la plus cruelle,
Ni la soif, ni la faim,
Ne pourra, Dieu fidèle,
Me ravir de ta main.

(Voy. *Psaumes, Hymnes et Cantiques spirituels ;* Genève, 1824, le numéro 498.)

la résolution de la dernière, celle de la constitution du nouveau corps.

En attendant, on vivait sur des concessions mutuelles; et comme on en avait fait sur les points de doctrine, il fallut aussi en faire d'autres, aux réfugiés, sur l'article de la discipline. On poussa même, sous ce dernier rapport, les égards envers les habitants de Herrnhout, jusqu'à rétablir, même à Bertholdsdorf, dont Herrnhout n'était encore qu'une filiale, la confession générale, au lieu de la confession particulière, que Rothe y avait introduite, et qui répugnait aux Moraves.

Mais le comte voyant (en 1725) que le mécontentement et les divisions recommençaient toujours de nouveau, vint à Herrnhout, où il passa trois jours entiers et la plus grande partie des nuits à faire venir chez lui, les uns après les autres, tous les frères, à écouter leurs raisons, et à leur présenter les siennes avec une patience admirable. Il eut pour le moment un assez heureux succès, et l'on put espérer de meilleurs jours. Mais le remède n'étant pas radical, la guérison ne l'était pas non plus, et un éclat terrible attendait encore l'église naissante.

Tandis que les Frères de Moravie voulaient leur discipline indépendante, le comte, élevé dans les habitudes d'une église nationale, riche alors en fidèles évangélistes, pensait que de nouvelles institutions extérieures n'étaient pas de grande utilité. Il est vrai qu'il reconnaissait franchement et sincèrement le principe de la liberté des consciences; mais

il craignait, en abandonnant les nouveaux venus à leur penchant encore peu éclairé, de favoriser une dissolution complète du corps qui avait paru vouloir se former à Herrnhout; et sans doute les mêmes éléments, tombés en des mains moins habiles, eussent été loin de donner le résultat que Zinzendorf finit par obtenir. Pour le moment, incertain de sa marche, mais confiant en Dieu, il laissa les réfugiés moraves s'établir tels quels sur ses terres, moins comme des sujets, que comme de simples administrés, en qualité de fermiers, et de cultivateurs, sans leur donner aucune constitution extérieure, espérant qu'ils se modéreraient avec le temps, et qu'ils sauraient user sagement de cette liberté précieuse qu'ils avaient acquise par tant de souffrances, et pour laquelle ils avaient enduré la prison et abandonné tous leurs biens.

Mais ils étaient plus persévérants qu'on ne l'eût cru, parce qu'ils étaient aussi plus fondés en raison qu'on ne le pensait; et ils en revenaient toujours à leurs vues. Le pasteur Rothe crut faire tout ce qui était nécessaire, en leur accordant à eux et aux autres habitants de Herrnhout, certains priviléges particuliers, qui leur permettaient de former une confrérie dans le sein même de l'église. Il introduisit parmi eux, en l'absence du comte, diverses charges ecclésiastiques: il prit, d'entre eux-mêmes, des hommes fidèles pour le seconder dans les instructions particulières, dans les exhortations, dans la surveillance des mœurs, dans la distribution des aumônes, dans

les visites de malades, et même dans les fonctions plus spirituelles encore du ministère. Les détails de la charge d'âmes entre les hommes échurent à M. de Watteville, ceux des mêmes fonctions entre les femmes, à sa femme; et on eut lieu de s'étonner, en voyant comment la sagesse d'en haut avait assigné à chacun les fonctions qui lui convenaient.

Mais l'espoir de repos dont on se flattait était encore prématuré. Après avoir tant désiré une discipline ecclésiastique, plusieurs en parurent mécontents, dès qu'ils l'eurent obtenue. Peut-être fut-elle aussi exercée dans les commencements avec quelque inexpérience. Certaines âmes qui prenaient part avec plaisir aux dévotions générales, se sentirent inquiétées par une surveillance trop minutieuse et par les avertissements de leurs frères. On désirait avoir un œil attentif les uns sur les autres, mais cela dégénérait en espionnage; on se reprenait, mais cela amenait des récriminations; on voulait parler dans les assemblées, mais l'un parlait selon Paul, l'autre selon Apollos; et il n'y eut guère de fausses doctrines et d'erreurs par lesquelles l'ennemi ne cherchât d'abord à cribler ces nobles confesseurs de la vérité.

Du reste, il existait encore d'autres causes d'agitation. Certaines têtes à grandes spéculations, qui s'étaient rendues de divers endroits à Herrnhout, ne pouvaient supporter le mépris qu'on y professait en général pour tout ce qui n'était qu'abstractions, ni les avertissements continuels qu'on leur donnait

de se garder de leur propre esprit, et de rester dans la simplicité. Ces gens firent leurs efforts pour amener la masse à leurs vues; mais ils ne purent y réussir de long-temps: parce qu'on se conduisait envers eux avec beaucoup de sagesse. On les traitait avec amour, mais sans les admirer: avaient-ils parlé, dans quelque assemblée, de leurs grandes profondeurs, on traitait ensuite le même sujet comme une affaire connue de tout le monde: sans les contredire, lorsqu'ils avaient avancé des choses mystérieuses et couvertes d'images, on les répétait en termes plus simples, dans le langage clair des Écritures, et comme des choses à la portée de tous les esprits; de manière que ces gens ne pouvaient entamer de disputes; et s'ils le voulaient à toute force, on leur répondait que ce n'était pas la coutume des enfants de Dieu.

Ce fut en usant, en tous sens, de précautions semblables, que le comte réussit, pour un temps, à comprimer les divisions, et à conserver Herrnhout dans la communion et la constitution luthériennes.

Mais pendant l'absence qu'il fit, en août 1726, pour le voyage de Moravie, dont on a parlé plus haut, Satan réussit enfin à faire l'éclat qu'on s'était efforcé de contenir, et à amener une division totale.

Arrivés à cette partie de notre histoire, nous devons en interrompre un instant le fil, pour donner quelques explications qui nous semblent nécessaires.

Sur les différences qui distinguent le Séparatisme du système des églises indépendantes.

Les personnes peu versées dans ces matières confondent souvent deux choses qui sont très-différentes entre elles, quoiqu'elles présentent plusieurs traits de ressemblance : c'est la *séparation légitime* et motivée d'une église infidèle, et le *Séparatisme*. On se fait généralement des idées très-confuses sur le sens de ce dernier mot; et les historiens des Frères en particulier sont loin de l'avoir toujours employé convenablement. Il nous paraît qu'on ne peut appliquer cette dernière dénomination au système des Chrétiens qui, comme l'ont fait en leur temps tous les Protestants, quittent une église infidèle, pour s'établir sur un pied plus évangélique; ou qui, comme cela est arrivé aux Frères eux-mêmes, sentent le besoin d'écarter de l'église les membres qui ne lui appartiennent réellement pas, et de ne recevoir à la cène que des personnes qu'on croit fidèles. C'est là, nous devons le répéter, ce que les Frères ont fait et font encore les premiers; c'est un principe professé par les églises de toutes les dénominations, quoiqu'elles ne le mettent pas également en pratique. C'est simplement celui d'une sage discipline, mis à exécution.

En opposition à cette discipline évangélique, qui

quitte la communion des infidèles, le Séparatisme consiste au contraire à quitter la communion des vrais fidèles, pour ne s'attacher qu'à quelque petite société particulière d'entre eux : c'est le système qu'on voit suivre, en une foule d'endroits, par de petits groupes, dont un des traits les plus caractéristiques, est toujours de n'avoir pour les formes aucun principe bien assis, de rejeter, sous le prétexte d'une spiritualité élevée, toute cérémonie extérieure, et de s'attacher à des doctrines spéculatives et à de fausses profondeurs, en prenant, par le fait, pour règle de foi d'autres livres que l'Écriture-Sainte. Voilà ce qui doit être appelé le Séparatisme : l'autre système est tout simplement, encore une fois, celui des Frères eux-mêmes, celui des églises indépendantes.

Sans doute les diverses espèces d'églises indépendantes diffèrent ensuite entre elles quant à la sévérité de l'application du principe. Les unes, comme celles des Méthodistes et des Frères, tout en étant constituées à part, ne veulent pas être considérées comme séparées du corps général des églises nationales, et maintiennent encore en effet certains rapports avec elles ; d'autres regardent comme une inconséquence de s'en être séparé par le fait, et de professer cependant de leur rester uni. Mais ce ne sont là que des nuances entre systèmes semblables, qui les uns et les autres diffèrent essentiellement du séparatisme. Et si on ne voulait pas prendre garde à user sagement de cette dernière

qualification, il s'en suivrait que les églises protestantes indépendantes, comme celle des Frères eux-mêmes, seraient non-seulement séparatistes, mais le seraient deux fois, d'abord comme protestantes, à l'égard de la communion romaine, puis comme indépendantes, à l'égard de l'église générale des Protestants.

Maintenant appliquons ces observations à ce qui se passait à Herrnhout; et nous comprendrons que les Frères Moraves purent, dans les commencements, et faute de lumière, tendre effectivement au Séparatisme proprement dit, mais que leur intention était meilleure : ce qu'ils voulaient, c'est ce qu'on finit par être obligé de leur accorder, une église qui ne fût pas un tout-y-va, un carrefour, ou comme l'a dit notre Seigneur, une caverne de brigands, dans laquelle se trouvassent tous les excès d'impiété et de désordre qu'enfante un monde ennemi de l'église; ils voulaient une société dont fussent exclus tous les membres décidément hors de la foi.

Nous devons pourtant dire davantage encore : ces frères, et bientôt l'église tout entière, se firent d'une église chrétienne une idée si pure, que c'est cela même qui les força à respecter, comme ils l'ont fait, les églises nationales. Non contents de rejeter les pécheurs et les incrédules déclarés, ils ne voulaient personne qui ne leur parût décidément être un enfant de Dieu : et alors ils n'osèrent refuser les douteux, qu'en appréciant l'asile que leur présentaient ces églises nationales, qui, si elles vont jus-

qu'à souffrir dans leur sein des ennemis de Christ, offrent au moins une garantie assurée qu'elles ne rejetteront personne pour faiblesse de foi. Et dans une position semblable, ce point de vue nous semble être éminemment juste. Dès qu'une église convient de la possibilité que, d'après ses principes, telle personne qu'elle repousse de sa communion, se trouve pourtant être un enfant de Dieu, elle doit désirer fortement que cette âme puisse trouver ailleurs quelque chose de pareil aux avantages inappréciables de la communion chrétienne.

Le plan de cet ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans plus de détails sur ces questions, il nous suffit d'avoir donné une esquisse des principes qui se combattaient alors à Herrnhout, et nous reprenons maintenant notre histoire; en n'ajoutant plus qu'une autre courte observation : c'est que, comme nous ne tenons les détails de ces événements que de ceux qui restèrent maîtres du champ de bataille, et qui sont parties intéressées dans cette affaire, il est juste que nous ne prenions pour bien certain que les traits généraux qu'ils nous en tracent, et surtout que nous ne pesions pas trop sur ce qu'ils peuvent dire au désavantage personnel de la partie qui eut le dessous. Mais voici les faits sur lesquels il paraît qu'on peut compter.

Un certain jurisconsulte, nommé Kruger, qui était conseiller à Ebersdorf, et qui, peut-être, manquait un peu de jugement, avait conçu sur la personne de Christ quelques idées particulières, qui excitèrent une guerre de plume entre lui et le prédicateur de la cour de cet endroit. Comme il s'obstina dans ses vues, on lui interdit la sainte cène; et tandis que jusque-là il avait été chaud partisan de la fréquente communion, il la rejeta dès ce moment tout-à-fait. Le comte de Zinzendorf à qui il écrivit sur cette affaire, n'ayant pu lui donner raison, Kruger se rendit, en son absence, d'abord à Bertholdsdorf, puis à Herrnhout. Là il étonna tous les esprits mal affermis par une apparence de sainteté et de dévotion extraordinaires, et vu les dispositions où se trouvait déjà la majorité, il les amena facilement à rejeter la communion publique, et même toute célébration quelconque de la cène, comme cela se manifesta dès la première communion qui eut lieu après le retour du comte.

Celui-ci, qui repoussait encore toute idée quelconque d'une église nouvelle, se conduisit malgré cela en toute cette affaire, avec une grande modération; et tandis que le pasteur Rothe croyait de son devoir d'attaquer ouvertement l'erreur, et quelquefois la malice, des partisans de Kruger, le comte crut n'avoir autre chose à faire comme magistrat, qu'à se tenir entièrement tranquille, et comme enfant de Dieu, qu'à insister sur l'amour et la paix. Il commença donc par faire à Kruger lui-même, toutes les repré-

sentations possibles. Mais comme ce fut inutile, et que celui-ci déclara qu'il se croyait destiné à opérer une réforme dans Herrnhout, le comte n'eut plus autre chose à faire qu'à prier et à exposer toute cette affaire à son Sauveur. Il lui réprésenta dans d'ardentes supplications comment il ne cherchait qu'à lui amener les âmes par la voie la plus simple : qu'il ne pensait pas à approuver toutes les défectuosités des constitutions ecclésiastiques existantes, mais qu'il ne voyait pas non plus un grand avantage réel à former quelque nouvelle secte qui dégénérerait au bout de quelques années : et qu'il préférait rester dans l'église où il se trouvait, pour contribuer de son mieux à la vivifier, partout où cela lui serait possible.

Et il ne tarda pas à comprendre pourquoi Dieu permettait de telles choses. Il vit qu'elles servaient à découvrir la fausseté de la foi de ceux qui, à côté de beaucoup de paroles spirituelles et d'une grande apparence de vertu, bâtissaient cependant tout l'édifice de leur piété sur leur propre force et sur leur propre raison. Il vit en même temps que les épreuves de ce genre ranimaient les sentiments de ceux qui étaient vraiment sérieux; et que quant à lui-même, elles lui apprenaient à connaître réellement ce qu'était cette tolérance qu'il entendait tant recommander de tous côtés. Il reçut aussi l'assurance que le grain de froment qui se semait actuellement à Herrnhout et à Bertholdsdorf, porterait, en son temps, des fruits excellents.

Il continua donc à répondre à cet homme, avec douceur et par des bienfaits, à éviter toute opposition violente et tout éclat, et à pardonner à Kruger les fautes les plus cruelles qu'il pouvait commettre contre lui ; car il savait bien que cet homme n'aurait pas mieux demandé que de voir le magistrat recourir à quelque mesure sévère, qui eût pris l'air d'une persécution.

La conduite du comte, sur ce point-là, reçut bientôt le sceau de l'approbation divine. Kruger disparut de la scène au bout de peu de temps : ses idées se dérangèrent (les Frères disent, par suite de son orgueil spirituel) : et après qu'on lui eut accordé d'abord tous les soins imaginables, il fallut le transporter à Berlin, à la maison des aliénés. Il se remit, il est vrai ; mais il ne vécut encore quelques années que pour errer dans la misère ; et il mourut dans ce triste état.

Cependant la division n'avait pas fini avec lui, parce qu'il n'en était pas seul la cause. Presque tous les Frères de Herrnhout se séparèrent publiquement de l'église de Bertholdsdorf. Martin Dober, David Nitschmann (celui qui plus tard fut syndic) et Gutbier (prononcez Goutebîr), le médecin dont nous avons déjà parlé quelquefois, furent presque les seuls qui restèrent unis au comte. Pour les autres, les choses allèrent si loin qu'ils en vinrent jusqu'aux expressions les plus dures envers les hommes qu'ils avaient jusqu'alors le plus respecté. Rothe était le faux prophète de l'Apocalypse, et Zinzendorf la bête de l'abîme qui

lui avait prêté son pouvoir, pour les conduire dans des voies perverses (c'est-à-dire pour les retenir dans les formes et les pratiques de l'église nationale).

Ce premier pas fait dans leur révolution, ils ne craignirent plus de pousser l'œuvre jusqu'au bout, et de rejeter les usages les mieux établis, lorsqu'ils leur parurent être l'ouvrage des hommes. Comme ils ne voulaient rien d'une communion ouverte à tout le monde, ils ne voulurent non plus, à l'exemple des Apôtres, administrer le baptême qu'aux croyants, et ils le refusèrent par conséquent aux enfants. En général ils reconstruisaient, sous tous les rapports, tout l'édifice de la foi : et, comme on peut s'y attendre, leurs idées sur les points les plus importants, ne restèrent pas sans mélange de faux. Ils avaient tiré des profondeurs de la théosophie, toutes sortes d'idées abstruses sur la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, comme sur plusieurs autres questions de ce genre; en un mot ils étaient dans une crise qui aurait facilement pu mal tourner, si le Seigneur n'eût veillé sur eux.

Mais, on ne peut trop le répéter, sur le point capital, la résolution d'obtenir une discipline conforme à l'Écriture-Sainte, ces frères étaient fondés en raison; et le noble Christian David honorait leurs rangs de sa présence : il était même le plus prononcé de tous. Le journal de Herrnhout (qui se tenait dès lors ou par Zinzendorf ou par les siens) parle de cette époque, et de ce grand ouvrier en particulier, en y mettant naturellement la teinte du jugement de ceux qui le ré-

digeaient. « C'était pour nous, y est-il dit, un spectacle affligeant de voir ce grand témoin du Seigneur, qui avait servi au réveil de tant d'âmes, entraîné par le Séparatisme, ne plus marcher parmi nous que comme une ombre. Il n'osait plus se permettre de demeurer à Herrnhout; mais dans son zèle pour son peuple, il s'était bâti, hors de la ligne des maisons, une cabane, si éloignée des autres, qu'alors il n'était pas probable qu'en 1730 elle aurait déjà été atteinte. Il se creusa aussi un puits en propre, et protesta avec puissance, par ces actions symboliques, contre l'église qu'il rejetait, si toutefois on peut appeler église l'amas agité et confus que présentait alors Herrnhout.

« La principale différence » (ajoute ce journal, d'un ton assez singulier, et comme pour convenir pourtant que Christian David n'avait pas tous les torts), « la principale différence consistait en ceci : Christian David disait : « A quoi nous sert de hasarder notre vie, pour voir ensuite, comme nous le prédisait Steinmetz (liv. 1, p. 255), les âmes ramenées à une autre Babel, entraînées dans le Protestantisme général, et misérablement séduites? On les élève jusqu'aux cieux pour avoir quitté leurs erreurs et abandonné leur pays; on leur fait croire pour cela qu'elles sont parfaitement affermies; et en les empêchant ainsi de parvenir à la véritable conversion, qui leur manque encore à toutes, on les fait devenir deux fois enfants de la géhenne ! » — M. le comte (ajoute encore le journal) *était d'accord avec lui dans le fond*, quoiqu'il espérât éviter ces maux par une

autre voie (que celle qu'entendaient les Frères de Moravie).

On voit encore plus en détail quels étaient alors les sentiments de Christian David, sur ce point, dans une lettre qu'il écrivait en 1727 à l'un de ses amis. Il s'y exprime avec véhémence sur la décadence de l'église et des ecclésiastiques, et appelle fortement à la séparation. — Il y a dissident et dissident.

Un pareil état de choses ne put rester caché au dehors, et indisposa vivement contre Herrnhout plusieurs ministres zélés même, qui ne connaissaient pas les choses à fond. On attribua le tout au comte, qui était celui qui en souffrait le plus, et qui cherchait par tous les moyens un remède à ces maux. Mais celui-ci ne perdit point le calme et la confiance en Dieu, et il plia sous l'épreuve en attendant son issue.

Cependant il ne laissait pas d'agir où il le croyait convenable; c'est ainsi, par exemple, qu'en mars (1727) il fit un essai de conciliation heureux, quoique incomplet, sur les points de doctrine en discussion. Il envoya de Dresde, où il continuait de résider, la déclaration suivante, que nous donnons en son entier, pour qu'on se fasse quelque idée de l'état des questions qui s'agitaient alors à Herrnhout.

1. Jésus-Christ, le Dieu éternel et vivant, est de nature un esprit, et invisible; il est homme quant à la figure qu'il a prise.

2. Celui qui nie le Dieu éternel et invisible, nie le Père.

3. Celui qui nie Jésus-Christ homme, comme Parole éternelle, qui est venue en chair, qui a habité parmi nous, et qui règne maintenant, comme homme, sur toutes choses, nie le Fils.

4. Celui qui nie le Fils, n'a pas le Père.

5. Celui qui n'a ni l'un ni l'autre est l'Antechrist.

6. L'Antechrist doit être toléré, il est vrai, aussi long-temps que Dieu le tolère;

7. Mais il ne peut être aimé ni en lui-même ni dans ses membres.

8. L'Antechrist et ses membres ne propagent pas le royaume des cieux, mais celui de Satan.

9. Je ne crois pas que Jacob Bœhme ait enseigné cette doctrine.[1]

10. Mais que ce soit qui l'on voudra, et fût-ce un ange même qui vint en forme humaine, avec toutes les apparences et les vertus d'un ange, — celui qui nie que Dieu a été manifesté en chair, prêché aux Gentils, qu'il doit être cru du monde, et qu'il est monté aux cieux, qu'il soit anathème.

11. S'il y a quelqu'un qui ne soit pas encore affermi dans cette doctrine, mais qui porte ses doutes comme une tentation, ne les communiquant qu'à ses amis en silence, on doit avoir compassion de lui et prier pour lui.

[1] Le comte entend probablement par *cette doctrine* quelque fausse doctrine particulière sur les rapports de la nature divine et humaine en Jésus-Christ. (Voy. les articles 3, 10 et 12.

12. Mais celui qui après d'innombrables prières et supplications, nie publiquement Jésus, ou veut le rendre douteux, tel qu'il nous est annoncé dans son abaissement, comme crucifié, et dans sa gloire, comme élevé aux cieux, celui-là n'est pas mon frère, mais un ennemi de la croix de Christ.

Peu après avoir envoyé cette déclaration, le comte, afin de pouvoir s'occuper plus efficacement de la position pénible des Frères, demanda au gouvernement de Dresde un congé de quelques mois, et vint s'établir à Bertholdsdorf.

Comme il s'aperçut que le pasteur Rothe n'avait fait qu'irriter et aliéner entièrement les esprits par la violence qu'il avait mise à combattre en chaire les opinions contraires aux siennes, il lui demanda s'il ne consentirait pas à ce qu'ils se partageassent la tâche entre eux deux, de manière que lui, Rothe, suivît envers ses paroissiens de Bertholdsdorf, les voies qui lui paraîtraient les plus convenables, le comte n'y intervenant que comme autorité civile, lorsque le cas le demanderait; tandis que lui-même, le comte, prendrait en main les affaires de Herrnhout, en qualité de catéchiste du pasteur, et sans détriment aux attributions de ce dernier.

Rothe y consentit : on convoqua les frères et sœurs pour le dimanche après Pâques (20 avril 1727); et on leur annonça franchement que le comte et le pasteur Rothe, n'étant pas du même avis sur la manière de conduire les esprits dans l'affaire actuelle, ils étaient

convenus de se partager la tâche, comme on l'a dit ci-dessus.

Dès ce moment, le comte se voua tout entier au service de cette église : il remit toutes ses affaires économiques à sa femme, et Frédéric de Watteville se chargea d'une partie de la gestion de ses biens.

Enfin, pour éviter les fréquentes allées et venues depuis Bertholdsdorf, qui était assez distant de Herrnhout, le comte fit arranger, dans ce dernier endroit, un appartement qu'il alla occuper quelques semaines plus tard, avant même que les parois en fussent séchées.

Mais sans attendre cette époque, il se mit aussitôt à l'œuvre, avec une mesure extraordinaire de patience, d'amour et de ménagements, en même temps que dans la force de l'Esprit et avec la Parole de Dieu. Il exhorta les Frères, en particulier et en public, avec des larmes abondantes ; il s'attacha à leur montrer ce qui constituait la véritable piété, et ce qui faisait le caractère d'une véritable église : et ainsi, à force de patience, de travail et de prières, mais surtout en commençant par de grandes concessions sur le point exigé par les réfugiés de Moravie, il réussit à ramener, encore une fois, l'union entre les Frères.

Ici on voit de nouveau que ceux des Frères qui ont écrit sur ces événements, et qui naturellement l'ont tous fait sous l'influence puissante de Zinzendorf, ou de leur propres vues, glissent jusqu'à un certain point sur la véritable tournure que prit cette pa-

cification, en la représentant trop comme une victoire de la sagesse et de l'attachement aux églises établies, sur des gens égarés par le Séparatisme.

Sans doute nous serions moins bien placés pour parler ainsi, si nous ne pouvions appuyer nos assertions sur des preuves que nous fournissent les propres historiens des Frères. Mais nous avons ces preuves. Car si d'un côté ils nous dépeignent le retour des Frères à la communion publique, ou plutôt à celle de Bertholdsdorf (déjà beaucoup plus pure que la généralité des autres), comme ayant eu lieu sur les simples exhortations et remontrances de Zinzendorf; et s'ils nous représentent, en quelques endroits, les arrangements de discipline qui furent conclus en même temps, comme une simple suite de cette pacification, et comme une espèce de concession en sus qu'on fit aux Frères, — tout le cours de cette histoire, et ce qui est plus encore, plusieurs déclarations positives de ces mêmes historiens, nous montrent que les frères séparés ne consentirent à participer de nouveau au culte public, même à celui du fidèle Rothe, *que sous la condition expresse* qu'on leur donnerait, à côté de cela, *une constitution indépendante, et pareille à celle des anciens Frères.* Entre autres témoignages de ce genre, voici les propres termes de l'un de ces historiens.[1]

« Mais quelque bien disposés que fussent actuellement les Frères à prendre part au culte public et à

[1] *Gedenktage, etc.,* p. 86.

outes les institutions de l'église luthérienne, ils n'en nsistaient pas moins absolument sur une constitution semblable à celle de leurs ancêtres. Et lorsque le comte en venait sur ce sujet, *ils lui déclaraient nettement et sèchement* [1] *que sur ce point ils ne pouvaient ni ne voulaient entendre parler d'accommodement:* qu'il était évident que, de toute part, on manquait d'une discipline semblable, et que Luther lui-même avait déclaré aux Frères, qu'en ce point ils lui étaient supérieurs. *Que si on se faisait un scrupule de la leur accorder, ils préféraient reprendre le bâton de pélerin, et aller ailleurs chercher de nouveau leur liberté.*» — Ceci est décisif; et le *Recueil de Budingue* (Bud. Samml.) offre un grand nombre de pièces à l'appui de ce fait.

Le comte répugnait vivement à cette concession, parce qu'il prévoyait, dans sa sagesse humaine, que l'établissement d'un ordre de choses pareil donnerait lieu « à bien des interprétations défavorables. » Mais Dieu, dont les vues allaient plus loin, se servit de la résolution inébranlable des Frères de Moravie, comme aussi des puissantes considérations sur lesquelles ils s'appuyaient, pour le faire fléchir. Contraint à examiner le sujet plus mûrement, il prit en effet une connaissance plus approfondie de ce qui concernait l'ancienne Église des Frères, et conçut alors de tout autres pensées sur ce sujet, comme il l'exprime plus tard.

[1] *Mit runden und derben Worten.*

« Je n'eus pas besoin, » dit-il, « de lire long-temps les lamentations que le vieux Comménius adressait à l'église d'Angleterre, et les gémissements qu'il poussait, à la pensée que c'en était fait pour jamais de la pauvre Église des Frères (voy. Ire part., liv. 5, p. 169); je n'eus pas besoin de relire souvent sa prière si douloureuse : « Ramène-nous à toi, Seigneur! que nous retournions à nos temples ! Renouvelle nos jours comme d'ancienneté!... », pour prendre aussitôt la résolution d'y contribuer, pour ma part, autant qu'il serait en mon pouvoir. Dussé-je y perdre tous mes biens, mon honneur et ma vie, me dis-je dès lors, ce petit troupeau du Seigneur lui sera conservé jusqu'à ce qu'il revienne. »

Cependant le comte n'osa, même dans ces nouvelles dispositions, songer à un pareil projet sans consulter plusieurs théologiens, qui, de leur côté, ne purent absolument rejeter la chose, mais qui en sentirent les difficultés, et qui pensèrent qu'on serait obligé de modifier ce plan, selon les usages et les lois religieuses des contrées où les Frères s'établiraient.

Le comte fut de cet avis ; et dès ce moment il chercha (ce mot dit tout sur cette affaire), à réunir ces deux choses en apparence incompatibles, la formation d'une église indépendante, et le maintien de l'union avec l'église nationale. On ne peut même disconvenir qu'il réussit, jusqu'à un certain point, à résoudre ce problème ; et cela par un principe tout simple. Il ne posa pas en maxime, comme aussi il ne

crut pas, qu'il existât pour les Chrétiens un devoir strict et textuel de quitter les églises générales, aussi long-temps que le Christianisme y était encore professé; mais il sentit, d'un autre côté, que les Chrétiens avaient de tout temps le droit de se constituer, ou en dehors ou en dedans des églises générales, selon un ordre plus apostolique et plus favorable à leurs progrès spirituels. Et quoiqu'on eût déjà accordé aux Frères (p. 364), plusieurs parties d'une constitution particulière, il se mit à chercher quelque chose de plus complet et de plus tranché encore.

Il se concerta pour cela avec Rothe, Marche et quelques-uns des habitants les plus considérés de Herrnhout. La constitution semblait assez difficile à former, vu les divers ménagements auxquels Zinzendorf se croyait obligé, et que les circonstances où il se trouvait, peuvent, sinon justifier, au moins excuser en grande partie. Il vivait à une époque, où les principes de la liberté de conscience, loin d'être aussi répandus qu'en nos jours, n'avaient pas même abordé la pensée de la plupart des gouvernements; il avait été élevé dans une église nationale, alors très-bénie; et enfin il avait trop d'esprit et de connaissance du monde, pour n'être pas tenté, dans une affaire aussi capitale, d'écouter les suggestions de la sagesse humaine. « Il s'agissait donc, » selon ses expressions que nous empruntons ici, » de trouver une constitution qui ne fût pas en opposition aux lois du pays; ni en scandale légitime à qui que ce fût; ni légale ou asservissante pour ceux qui la recevraient : une

voie de vérité et de charité qui ne fût ni plus large ni plus étroite qu'il n'était convenable ; ouverte à tous les enfants de Dieu qui voudraient marcher de concert avec les Frères ; qui n'eût rien de semblable à l'esprit de secte ; mais qui fût générale, pure, durable, et conforme en un mot à l'intention de Christ et de ses Apôtres. » « Nous demandâmes donc au Seigneur, » ajoute encore Zinzendorf, « sa grâce, son Esprit de sagesse et d'intelligence ; nous considérâmes les dons et les besoins des églises, les circonstances du temps présent et celles du passé ; les puissances de l'Esprit et celles des ténèbres ; enfin l'histoire ecclésiastique, la conduite de Jésus, celle des Apôtres, puis en particulier celle des Frères de Bohème et de Moravie, etc.... »

De tous ces éléments, Zinzendorf tira, non pas encore une constitution ecclésiastique, mais un certain nombre de règlements qui présentaient quelque chose de semblable, et qu'on soumit à l'église. Dans les dispositions de rapprochement où se trouvaient les cœurs, et vu surtout qu'on possédait déjà plusieurs des institutions désirées, et que les autres furent promises, ces règlements suffirent, dès leur publication, pour former un point de ralliement, et présentèrent comme les préliminaires de la pacification éclatante, qui fut scellée, trois mois plus tard, par une effusion extraordinaire de l'Esprit sur cette église.

Ces règlements reçurent le nom de *Statuts fraternels*. Ils furent modifiés, par la suite, à plusieurs

'eprises, puis plus tard entièrement abolis, parce jue les adversaires les firent considérer comme les ois d'une nouvelle secte. Plus tard encore ils ont été emplacés par de nouveaux statuts, qui sont actuel-ement reçus de l'église comme des ordonnances l'ordre extérieur, mais qu'on se réserve aussi de nodifier selon les circonstances.

Ces premiers statuts n'étaient donc point destinés proprement à tracer des formes arrêtées de disci-line, mais plutôt à exprimer les principes moraux qui devaient conduire l'église et ses membres, sous une forme de discipline future et encore à déter-miner.

Sur la position de l'Église des Frères vis-à-vis des autres églises et du gouvernement, quant à sa constitution, et quant à la doctrine.

C'est ici le lieu de nous arrêter encore une fois, pour traiter un sujet que nous rencontrerons souvent dans la suite de cet ouvrage, et dont nous ne voulons nous occuper qu'une seule fois pour toutes. Nous serons obligés pour cela d'anticiper sur quelques faits : mais on en est averti; et quand nous les retrouverons sur notre chemin, nous n'aurons plus à nous y arrêter, et nous saurons les juger plus sainement.

Le comte a suivi jusqu'au bout, pour donner à l'Église des Frères la position qu'elle a prise, une

marche si graduée, et par-là même si compliquée et si travaillée, il faut dire plus encore, si pleine de subtilités, et d'une politique si raffinée, que nous renonçons absolument à le suivre dans cette partie de son œuvre. Sans doute qu'en parlant ainsi, nous sommes loin de vouloir jeter le moindre soupçon sur son intégrité ; car il faut convenir, au contraire, qu'il est bien édifiant de voir une tête pareille, n'employer tout son talent que sur la défensive la plus légitime, ou du moins que dans des vues parfaitement chrétiennes; et il faut dire encore qu'on peut le justifier, jusqu'à un çertain point, en invoquant de nouveau en ceci, sa position, et les circonstances du temps. Entouré, non d'une armée seulement, mais, comme dit un Psalmiste, de plusieurs armées d'ennemis, et d'ennemis qui ne s'en tenaient pas à l'attaquer avec les armes de la discussion, mais qui travaillaient à exciter contre son œuvre la sévérité des gouvernements, il crut devoir rattacher l'église renaissante des Frères à quelqu'une des religions reconnues et protégées par l'état. Quant à sa position vis-à-vis des autres églises, partagé comme il l'était, entre deux principes qui s'excluent presque inévitablement; d'un côté, un profond attachement à l'église où il était né, et une vive aversion pour l'esprit de secte ; de l'autre, le besoin prononcé d'une association religieuse plus intime que celle des églises établies, il se jeta dans un système de conciliation par lequel il tâchait de tout arranger, mais où les Frères eux-mêmes eurent beaucoup de

peine à le suivre et à le comprendre, et qui ne peut en effet se soutenir jusqu'au bout. Voici quelles furent ses vues sous ce double rapport.

Quant à la *discipline*, quoique en fondant une église absolument indépendante de tout gouvernement civil ou spirituel, et qui n'est nationale nulle part, il prétendit ne s'en tenir qu'au principe de Spéner, par lequel la grande église génerale peut et doit voir avec plaisir de petites associations religieuses se former « dans son sein » (*ecclesiolæ in ecclesiâ*).

Et cependant il est évident qu'il y a bien plus que cela dans le cas de l'Église des Frères. Car Zinzendorf lui-même, qui, sous le nom injurieux de Séparatisme, a tant déclamé contre les églises disciplinées (excepté les siennes), soutient souvent, et entre autres dans une lettre assez mordante à Wesley, « que d'après l'Écriture, la cène n'est pas faite pour les impies, les incrédules, les irrégénérés, les gens dans l'état naturel, les hommes qui vivent dans le vice, ou les gens à perfection, (*perfectioners*, c'est-à-dire, des gens qui se conduisent justement au dehors, sans pourtant être convertis), etc.[1] » Comment avec cela pouvoir être ardent partisan des églises qui subsistent dans ce désordre! Comment les approuver! Comment surtout blâmer sans cesse ceux qui, comme lui, veulent faire mieux!

Quant à la *doctrine*, ce fut, et c'est bien pis encore: (car les Frères ont conservé, du moins les noms de

[1] *Bud. Samml.*, tome III, p. 842 et 843.

ces distinctions imaginaires). Zinzendorf, désireux que l'Église des Frères tout entière n'apparût au milieu de la chrétienté, que comme une vaste institution spirituelle, une confrérie ouverte à tous les enfants de Dieu, voulut pour cela conserver distinctes dans cette église, les trois branches de l'église protestante, c'est-à-dire, l'*Église des Frères* proprement dite (en tant que renouvellement de l'ancienne), la branche *luthérienne*, et la branche *réformée;*[1] chacune gardant sa confession de foi particulière, professant n'avoir point quitté son église respective, et ayant même pour surveiller son individualité vis-à-vis des deux autres branches, un préposé uniquement destiné à cela. — Jusque-là tout était bien. — Mais en même temps il ne cessa de faire faire à l'église en corps, y compris les Réformés et les Frères Moraves, des espèces de déclarations d'attachement à la confession de foi d'Augsbourg, comme cette église le fait encore (voyez Loretz, *Exposition des principes*, etc., p. 130). Or c'est là qu'il y a non-seulement subtilité, mais, pour parler nettement, contradiction, et par conséquent quelque chose *qui n'était et qui n'est pas droit.* On peut bien n'être ni Luthérien, ni Réformé; on peut aussi ne pas tenir fortement aux différences des deux doctrines; mais on ne peut les professer toutes deux en même temps.

[1] Ce sont ces trois branches que Zinzendorf appela des *tropes*, c'est-à-dire *manières* ou *formes* (d'enseignement).

Aussi verrons-nous, en son lieu, entre plusieurs autres exemples de ce genre, les Frères de Hollande refuser de répondre cathégoriquement à la sommation qu'on leur fit de se déclarer pour l'une ou l'autre des confessions, et alléguer qu'ils ne pourraient faire une confession plus claire que l'Écriture-Sainte; et qu'en fait de formulaire, ils s'en tenaient au symbole des Apôtres. Encore une fois, c'était peut-être très-bien en soi : mais dans ce cas ils ne devaient, ni ne pouvaient, se dire membres d'une église de la confession d'Augsbourg....

Du reste les contradictions se multiplient dans ce sujet; car il est très-vrai que Zinzendorf n'a jamais compromis l'église des Frères à fond, c'est-à-dire de manière à la lier *pleinement* à la confession d'Augsbourg. Malgré tout ce qu'on a pu en dire, il n'existe pas, au moins à notre connaissance, un seul acte où l'Église en corps ait purement et simplement pris cette confession pour la sienne. Les deux pièces qu'on cite à ce sujet, savoir : l'*acte notarié* de 1729 et la *déclaration de Ratisbonne*, loin de combattre notre assertion sont précisément celles sur lesquelles nous l'appuyons;[1] car que contiennent-elles? Dans la première de ces pièces, les Frères se bornent à don-

[1] Quand nous serons parvenus, dans le cours de cette histoire (liv. 13), à la dernière des pièces qui se rapportent à ces questions, nous rassemblerons en un seul groupe, l'indication de toutes les parties de cet ouvrage qui traitent de ce sujet, afin que le lecteur puisse s'en faire une idée plus complète.

ner à la confession d'Augsbourg un témoignage honorable; dans la seconde, qui d'ailleurs n'est qu'une exposition des principes personnels de Zinzendorf, le comte démontre, comme dans quelques autres pièces pareilles, l'harmonie de ses vues avec celles de cette même confession. Sont-ce là des déclarations d'adhésion? — Tout Chrétien à vues larges en fera autant, sans être pour cela de la confession d'Augsbourg.

Ce qui forme la fausseté de la position de Zinzendorf dans tout ceci, c'est qu'il voulait réunir deux objets qui ne pouvaient guère se concilier; il désirait procurer à l'Église des Frères tous les avantages qu'elle pouvait retirer de son adhésion à une confession reconnue par l'état, sans qu'elle fût pourtant liée par là, et sans qu'elle se confondît, pour le reste, avec l'église luthérienne. C'était à peu près vouloir partager un appartement avec quelqu'un, sans payer sa part du loyer; mais il y eut beaucoup de gens qui refusèrent d'entrer dans ce calcul; et Zinzendorf s'engagea par-là, lui-même et les Frères, dans bien des difficultés.

Si quelques membres de l'Église des Frères ne partageaient pas le jugement que nous portons ici sur les subtilités dont il s'agit, nous pouvons leur rappeler les dissentiments fréquents, on peut dire continuels, qui eurent lieu, selon le propre témoignage du comte, sur la plupart de ces points, entre les Frères et lui; les protestations qu'il a faites, et qui subsistent encore, contre plusieurs actes des

Frères à certaines époques où ils n'avaient pu le consulter, et où ils avaient suivi une marche plus simple, faute d'avoir jamais su entrer dans la position précise où Zinzendorf voulait les placer. Enfin nous pouvons, par-dessus tout, citer les déclarations remarquables du comte, renfermées dans le morceau suivant (*Vie de Zinzendorf*, p. 1875). C'est Spangenberg qui parle :

« Dans une conférence que le comte tint à Ébersdorf, en 1751, avec plusieurs fonctionnaires de l'église, il rappela, comme tout de nouveau, que son véritable élément était de vivre jour et nuit dans la communion avec Dieu, et de s'occuper des âmes pour leur salut; et il manifesta la pensée que l'année 1727 avait été une époque où il s'était vraiment trouvé dans la voie à laquelle Dieu l'avait appelé; il se plaignit d'avoir été, depuis lors, souvent troublé et dérangé dans cette affaire capitale de son cœur par plusieurs objets, au nombre desquels il range entre autres :

1. Les efforts nombreux, et le plus souvent inutiles, qu'il avait faits pour gagner à la cause du Sauveur certaines personnes royales ou d'un rang élevé, dont il espérait beaucoup de bien.

2. Ses rapports avec beaucoup de savants des universités, qui lui avaient pris beaucoup de temps, et qui lui avaient causé une véritable distraction; quoiqu'il ne nie pas que ces travaux n'aient été cependant de quelque utilité.

3. Les efforts qu'il avait faits pendant plusieurs

années pour *que les Frères ne recherchassent pas* les anciens droits de leur Église; puis ensuite :

4. *Les travaux qu'il s'est donné, plus tard, dans le sens contraire, pour le rétablissement de ces mêmes droits*, et très-particulièrement pour obtenir, en faveur des Frères, l'acte du parlement qui fut passé en Angleterre en 1749; enfin :

5. *Tout le travail que lui avaient donné* les tropes : (quoiqu'il ajoute qu'il a cru nécessaire de maintenir cette distinction.)

Voilà ce que nous devions dire, une fois pour toutes, sur cette *politique d'église*, comme nous l'avons appelée dès le début de cet ouvrage, qui dérangea beaucoup un Zinzendorf, et qui dérangera bien plus facilement encore des âmes moins nobles, des cœurs moins pieux, et peut-être encore plus entachés d'ambition que ce grand serviteur de Dieu.

Cela étant posé, nous ne doutons pas que, dans sa sagesse, le Chef de l'Église n'ait voulu toutes ces choses, parce qu'il tire le pur de l'impur, et qu'il lui faut même du moins mal, qu'il trouve tout fait et en abondance parmi les hommes, pour combattre le plus mal; mais par les raisons indiquées plus haut, nous passerons rapidement par-dessus les objets de ce genre, toutes les fois que nous les rencontrerons : c'étaient des remparts autour de l'Église : nous restons dans l'Église, et nous retournons à nos Frères.

Au point où les choses en étaient venues, et vu, dirons-nous encore une fois, qu'il était convenu,

ou très-décidément sous-entendu, que les Frères auraient une discipline indépendante, ceux-ci consentirent à retourner au culte public de Bertholdsdorf, et à rentrer en ce sens, mais avec une pleine réservation de leur liberté future sur ce point, dans la communion de l'Église luthérienne. Puis on fixa le 12 mai 1727 pour le jour auquel les statuts devaient être publiés et reçus des Frères, en même temps qu'on renvoya à ce jour certaines formalités, du ressort du gouvernement civil, qu'on avait différées jusques là, entre autres l'engagement d'obéissance des habitants de Herrnhout envers le comte, en tant que leur magistrat temporel.

Ceux-ci se rassemblèrent donc au jour fixé. Le comte leur tint un discours, de trois heures, plein de force et de sentiment sur le mal d'une séparation irrégulière ou poussée trop loin, et sur le but des statuts. On fit lecture de ces statuts: puis tous les habitants ayant été appelés à promettre, par un simple attouchement de main, au lieu du serment ordinaire, qu'à l'avenir ils s'y conformeraient ou quitteraient Herrnhout, il n'y en eut pas un seul qui s'y refusât, même d'entre ceux qui avaient quitté précédemment la communion publique. Un seul, après avoir donné la main, revint vers le comte, en disant: « qu'il y avait dans les statuts quelque chose qui n'allait pas, et qu'il voulait lui en parler. » — Le comte l'engagea à le faire en liberté; mais cet homme, après un moment de réflexion, ne demanda plus à rien objecter.

La commune de Herrnhout se composait alors d'environ trois cents frères et sœurs, distribués dans trente-quatre maisons. De ces trois cents, la moitié étaient des réfugiés de Moravie.

Nous ne donnons pas ici ces statuts, parce qu'ils n'ont rien de marquant, ni qui eût pu seul opérer le rapprochement des cœurs, s'il n'eût déjà été préparé par l'action de l'Esprit; nous avons déjà dit qu'ils ne contenaient guère que des maximes générales, ou quelques règlements particuliers, qui sont tous renfermés implicitement dans l'Évangile. En voici seulement quelques articles qui suffiront pour donner une idée du reste.

I. « Herrnhout ne doit pas proprement être considéré comme un bourg ou une ville naissante, mais seulement comme une institution, établie pour des Frères et à cause d'eux.

II. « Il doit se maintenir dans les rapports d'une charité constante avec tous les enfants de Dieu de toutes les confessions, ne point s'occuper à juger, ni entreprendre aucune dispute, ni controverse, avec des gens d'un autre sentiment, mais chercher à conserver dans son propre sein la pureté, la simplicité et la grâce évangélique.

III. « Celui-là n'estpas un véritable frère, qui ne confesse pas les points suivants :

« Que c'est la miséricorde seule de Dieu en Christ qui a pu agir sur lui; et qu'il ne peut s'en passer un moment : — que le plus haut degré de sainteté, supposé qu'on pût en acquérir une quelconque hors de

Christ et de son intercession méritoire, est une souillure devant Dieu, et n'est agréé qu'en Christ. — Celui-là encore est un faux frère, qui ne prouve pas par sa conduite qu'il désire sérieusement être délivré du péché, et devenir chaque jour plus semblable à l'image primitive de Dieu, plus dégagé de tout attachement à la créature, de toute vanité, de toute obstination, marcher comme Jésus a marché, et porter son opprobre.

« Mais celui qui réunit à la foi en Jésus une conscience pure, eût-il d'ailleurs quelque reste d'un esprit de secte, ou de fanatisme, ou quelque autre défaut dans ses manières de voir, ne devra jamais être méprisé parmi nous. Lors même qu'il nous quitterait, loin de l'abandonner nous nous regarderons comme obligés de le suivre et de le supporter avec amour, indulgence et patience, etc., etc. »

(Nous ferons encore remarquer les articles suivants, dont les premiers marquent d'une manière si frappante la gradation par laquelle cette église s'acheminait à une forme indépendante, et dont les autres caractérisent l'excellent esprit qui en gouvernait déjà les détails.)

IV. « Ceux qui veulent bien, *dans la liberté chrétienne*, prendre part aux formes du culte, telles qu'elles existent actuellement, ont toutes les raisons de ne ne pas regarder les institutions et les usages humains comme une de ces parties du service divin qui ne puissent se changer; ce sont au contraire des choses dont on use dans la liberté chrétienne, dans l'humi-

lité, par amour et par soumission, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même nous montre le moment et l'occasion d'y faire des changements. Mais dans les modifications de ce genre qui pourraient avoir lieu un jour entre nous, il faudra que tout se fasse dans la simplicité et pour l'édification.

V. « Celui qui, en d'autres lieux, n'aurait pas été accoutumé à la confession, ou qui s'en scandaliserait, ne pourra point y être obligé à Bertholdsdorf par les autorités. Mais afin de prévenir tout désordre et toute légèreté, personne ne devra se présenter à la cène dans cet endroit, sans que le pasteur le connaisse suffisamment.

VI. « L'église (ou la commune [1]) de Herrnhout, *consent, il est vrai, jusqu'à présent, à se servir de la liturgie de Bertholdsdorf*, même les Frères venus de Bohème et de Moravie, qui, comme l'indique la préface de leur livre de cantique, se servaient jusqu'ici de la liturgie réformée : et en cela cette église cherche à donner un témoignage positif qu'elle ne veut être ni sectaire, ni séparatiste, [2] ni faire consister le

[1] *Die Gemeine*, le mot a les deux sens.

[2] Les Frères pensaient-ils l'être plus tard, quand ils ont renoncé à cette liturgie ? — Sans doute que non ; et que d'autres qui font de nos jours la même chose, en rejetant des liturgies et des formes de culte qui ne leur conviennent pas, ne peuvent non plus, pour cela seul, être accusés de Séparatisme ou de faire des sectes.

Christianisme dans des observances extérieures indifférentes; *mais cependant les habitants de Herrnhout se réservent toujours leur liberté de conscience, leur lien extérieur, et tout ce que les Frères de Bohème et de Moravie se sont réservés du temps qu'ils appartenaient à l'église réformée; et ils s'en remettent, pour le maintien de cette liberté, à la protection divine.* »

VII. « Le pasteur de Bertholdsdorf devra, si on le demande, venir au devant des enterrements avec l'école jusqu'à une certaine place; et d'un autre côté, les enfants de Herrnhout devront les accompagner jusqu'au même endroit, mais sans croix ni autres cérémonies de ce genre. »

(Voici quelques autres articles qui ne concernaient que la conduite des individus dans la vie privée.)

VIII. « Des plaintes amassées pendant quelque temps, et accumulées contre un frère, ne devront pas même être entendues. Il en sera de même des plaintes portées dans l'irritation et l'agitation. »

IX. « Un commerce familier entre personnes non mariées de différents sexes est rigoureusement interdit. Les anciens sont autorisés à l'arrêter entièrement malgré les apparences et les intentions les plus saintes dont il pourrait se couvrir, dès qu'ils auraient à ce sujet le moindre scrupule. »

X. « Il ne se conclura aucun mariage sans que les anciens en soient avertis; il ne se fera point de fiançailles sans qu'ils y soient présents, ou qu'ils aient donné leur assentiment. »

Voilà quelques-uns des points dont on convint dans ce beau jour du 12 mai; beau par les grâces qui le signalèrent sur le moment, et plus beau encore en ce qu'il prépara la fusion parfaite et le baptême du Saint-Esprit, qui eut lieu trois mois après.

Le rapprochement s'étant ainsi effectué à la joie de tous, Zinzendorf renouvela avec l'église une alliance de fidélité envers le Seigneur. Tous les frères promirent personnellement, de bouche, et en tendant la main au comte, de se donner entièrement à leur Sauveur; ils témoignèrent une vive honte de leurs disputes de religion, (qu'eussent-ils fait pour des disputes d'amour-propre ou d'ambition! — hélas! il ne s'en fussent peut-être jamais humiliés!) — et ils s'accordèrent dans la résolution de les ensevelir pour jamais. Repoussant les suggestions de l'obstination, de la jalousie et d'un esprit de libertinage, ils devinrent pauvres en esprit; personne ne voulut plus penser à s'élever au-dessus de ses frères; et tous désirèrent se laisser conduire en toutes choses par le Saint-Esprit. En un mot, les cœurs furent en ce jour, non-seulement persuadés, mais entraînés et vaincus par une puissante effusion de la grâce de Notre Seigneur.

A l'anniversaire de ce jour, en 1748, le comte en parlait en ces termes: « Il y a aujourd'hui vingt-un ans que se balançait la grande question, si Herrnhout entrerait dans l'idée d'une véritable église du Sauveur, pour prendre humblement la place qui lui était assignée, ou si cet endroit formerait une nou-

velle secte, d'après la volonté et les idées d'un homme. Mais un travail puissant du Saint-Esprit décida pour l'heureuse issue que prit l'événement. C'est dès ce moment que nous avons commencé à nous occuper avant tout de nous-mêmes, et à mettre de côté toutes les grandes idées de réformation qui nous avaient agités. Ce que le Sauveur a fait dès ce jour, jusqu'à l'hiver de la même année, ce sont des choses qui ne peuvent s'exprimer. Herrnhout tout entier a vraiment présenté alors une image du tabernacle de Dieu parmi les hommes. Du 12 mai jusqu'au 13 août on n'entendit qu'allégresse et que triomphe; dès le 13 août, l'effervescence se posa pour faire place au sabbat divin.

Nous nous arrêtons ici un moment: mais nous n'avons pas même achevé tout ce qui concerne les suites immédiates de ce beau jour.

FIN DU LIVRE IV DE LA SECONDE PARTIE,

ET DU TOME PREMIER.

TABLE
DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.
Histoire ancienne.

LIVRE IV. DEPUIS LA RÉFORMATION JUSQU'A L'ÉPOQUE DE LA PROPAGATION DES FRÈRES EN PRUSSE ET EN POLOGNE (1517—1570).

LIVRE V. DESTINÉES DES FRÈRES DE BOHÈME ET DE MORAVIE, DEPUIS LA PERSÉCUTION DE 1548 JUSQU'A LA DESTRUCTION DE LEURS ÉGLISES (1548—1627).

SECONDE PARTIE.

Histoire moderne.

LIVRE III. ACCROISSEMENT DE HERRNHOUT (1722 — 1727).

LIVRE IV. TROUBLES INTESTINS DE HERRNHOUT JUSQU'A L'ACCORD DU 12 MAI 1727.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.



